BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
A
5
NAPOLI

XIII - 4.5

CONTINUATION
DES ESSAIS
DE MORALE.
TOME PREMIER.

DE LA

PREMIERE PARTIE.

Contenant des

REFLEXIONS MORALES

SUR LES

EPITRES ET EVANGILES,

Depuis le premier Dimanche de l'Avent jusqu'au Mecredi des Cendres.

Nicole

Bibliotheca Regia V. B. III

A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS,
Marchand Libraire, M. DCC.

APROBATION.

J'Ay lû un livre en quatre volumes intitulé *Continuation des Eſſais de Morale ſur les Epitres, ſur les Evangiles & ſur les Myſtéres.* A Paris ce .... de Juillet 1687

COURCIER.

APROBATION
des Docteurs.

COmme la Religion conſiſte dans la foi & dans les mœurs, & qu'en même tems que l'Egliſe travaille à gagner ſes ennemis en leur découvrant la vérité qu'ils ignoroient, elle tâche de ſanctifier ſes enfans en les engageant à faire honneur à leurs ſentimens par leurs actions; c'eſt donner au zéle toute l'étenduë qu'il peut avoir, que de s'employer ſans réſerve à ſeconder l'Egliſe dans ces deux choſes qui fixent ſes deſſeins & qui partagent ſa conduite. Chacun

ſçait combien l'Auteur qui donne cet ouvrage au public, a contribué au plein triomphe que la foi de l'Egliſe a remporté ſur ſes ennemis. Nous goûtons avec plaiſir les fruits d'une gloire qui lui a couté tant de peines, & nous apprenons avec joye qu'il vient tout de nouveau de prendre les armes pour repouſſer les dernires efforts d'un parti, qui foible, languiſſant & preſſé de toutes parts ſemble ne pouvoir plus ſe ſoutenir que par de nouveaux ſyſtémes, & par des paradoxes inouïs. Mais comme rien ne peut échaper à la doctrine & à la charité de l'Auteur, il ne ſe borne pas à défendre l'Egliſe contre ſes ennemis; il travaille utilement au ſalut de ſes enfans, également habile & heureux à connoître avec pénetration, à montrer avec évidence, à développer avec netteté & les dogmes que l'on doit croire & les maximes que l'on doit ſuivre pour appartenir de cœur & d'eſprit à JESUS-GHRIST

&

& à ſon Egliſe. Il diſſipe les nuages de l'ignorance & de l'erreur. Il conduit à la vertu par des pas de lumiére, & de la même main dont il a tant de fois élevé des trophées à la vérité de la foi, il ſoûtient la pureté de la Morale, & la fait triompher de la cupidité, des paſſions, & du crime. On a déja vû pluſieurs ouvrages dont il nous a enrichis. Il le fait encore dans les livres qui ont pour titre *Continuation des Eſſais de Morale.* Tout y eſt plein de ſolidité & d'inſtruction. La doctrine y prépare le monde à la pieté. L'Auteur va au cœur par l'eſprit. Il joint l'onction à la force, & par tout il gagne & il enléve, parce que par tout il perſuade & il convainct. Ceux qui liront ces livres avec application, y apprendront l'heureux art d'entrer dans les deſſeins de l'Egliſe, qui dans les Dimanches & les Fêtes ne propoſe aux fidelles certains endroits choiſis de l'Ecriture, qu'afin que ce qu'ils entendent lire ſoit le ſujet de leur inſtruction, le ſoutien de

leur eſpérance, & le principe de leur conſolation. Le pécheur malgré les nuages des paſſions s'y reconnoîtra lui-même. Il y verra la grandeur de ſes égaremens; il en découvrira les ſources; il en prévoira les ſuites: pourvû qu'il ne ſoit pas ſemblable à un homme, qui aprés s'être regardé dans un miroir s'en va & oublie à l'heure même quel il étoit, il aura honte de n'être pas ce qu'il doit être, & cherchera dans la pénitence des forces pour s'affranchir de l'empire du démon. Le juſte s'y ſentira de plus en plus animé à rendre grace à la miſéricorde qui l'a prévenu de ſes bénedictions; à combattre la cupidité dont il découvrira les artifices & les illuſions, à faire ſon ſalut avec crainte & tremblement; à affermir ſa vocation & ſon élection par les bonnes œuvres. Péres, Enfans, Maîtres, Domeſtiques, Magiſtrats, Princes, Réligieux, Prêtres, Pontifes, tout le monde y peut profiter: & de tant d'états différents qui partagent la ſociété

cieté civile,& qui ſont cette agréable varieté de l'Egliſe dont parle le Roi-Prophete, il n'en eſt pas un ſeul qui ne puiſſe y trouver les régles d'une conduite également ſainte devant les hommes. A Paris le 25. Juillet 1687.

BLAMPIGNON
Curé de S. Méderic.

L. HIDEUX.
Curé des SS. Innocens.

AUTRE APPROBATION.

LEs quatre volumes d'*Eſſais de Morale* qui ont paru il y a quelques années ont eu une approbation ſi générale, qu'il ſuffit de dire qu'en voici la continuation pour en donner une juſte idée. On y reconnoît la malice la plus raffinée du cœur humain, répréſentée avec des traits ſi vifs & ſi naturels, que le plus grand aveuglement de l'amour propre n'empêche perſonne de reconnoître aiſément ſa propre corruption dans les portraits que ce livre lui fournit, & que chacun au contraire eſt forcé d'avoüer intérieurement, qu'il eſt tel en effet qu'il s'y voit dépeint,

& que c'eſt de ſoi en particulier qu'on a voulu parler ſous des termes généraux. Il falloit l'Auteur de ces *Eſſais* pour faire faire à l'homme, dans la connoiſſance de ſa miſére, des découvertes dont une pénetration commune & ordinaire n'eſt jamais capable; & pour lui apprendre auſſi à la guérir d'une maniére d'autant plus ſure, qu'il n'employe pour rémedes, ſur tout dans ces derniers volumes que l'on donne au public, que la ſeule régle infaillible de nos mœurs, dont il applique les maximes particulieres à chaque déréglement qu'il combat avec autant de force que de juſteſſe. C'eſt ce caractére particulier qui rend cet ouvrage ſi recommandable & ſi utile, qui en a fait deſirer long-tems la ſuite que l'on voit heureuſement aujourd'hui, & qui doit obliger tous les gens de bien à prier Dieu qu'il laiſſe aſſez de vie & de ſanté à l'Auteur pour donner à cette vaſte & importante matiére toute ſon étenduë. Ce ſont les vœux que nous faiſons, aprés avoir lû cet ouvrage avec aplication, ſans y avoir rien trouvé que de trés-orthodoxe. A Paris le 22. Juillet 1687.

VABET.
DE RIVIERE.
D'ARNAUDIN.
Curé de S. Martin à S. Denis.

CON-

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

SUR L'EPITRE DU I. DIMAMCHE DE L'AVENT.

Hora eſt jam nos de ſommo ſurgere.
Rom. 13. 11. 14.

Il eſt tems de nous rèveiller de nôtre aſſoupiſſement.

I.

QUoique Saint Paul ne parle ici que d'une ſorte de ſommeil, qui eſt celui d'oiſiveté & de négligence, néanmoins la ſuite de l'épître nous donne lieu d'en diſtinguer deux, dont on peut ape-

apeler le premier un ſommeil d'illuſion, & l'autre un ſommeil d'inaction & de pareſſe. Le ſommeil d'illuſion eſt celui qui convient proprement à ceux qui ſont poſſédés des paſſions criminelles. Car qu'y a-t-il de plus viſible & de plus miſérable que leur illuſion? Ils s'imaginent trouver un bonheur réel & ſolide dans ces paſſions qui le ſont leur malheur & leur miſére. Ils ſont entre les mains de leurs ennemis, & ils les prennent pour leurs amis. Ils ne s'aperçoivent point de leurs moqueries & de leurs inſultes. C'eſt l'état des gens du monde qui ne penſent point à Dieu. Ils ſe croyent fort laborieux & fort actifs, parce qu'ils s'agitent beaucoup: mais l'Ecriture qui juge des choſes ſelon la vérité, & qui en donne les vrayes idées, les traite de gens endormis & oiſifs: *Dormierunt ſomnum ſuum, & nihil invenerunt omnes viri*
P. 25. 6. *divitiarum in manibus ſuis.* LES PUISSANS *ſe ſont endormis, & ſe réveillant aprés leur ſommeil ils n'ont rien trouvé dans leurs mains.* Leur vie eſt un ſommeil continuel, parce qu'ils ne s'y repaiſſent que de ſonges, qu'ils n'ont que des connoiſſances confuſes, ténebreuſes, incertaines, & que le jour de la vérité ne pénétre point dans cette nuit où ils vivent. Voila l'idée que l'Eſcriture nous donne de la vie des paſſions: & il eſt trés utile de concevoir ſous cette idée de gens endormis ces

gens

gens ſi actifs, ſi occupez, ſi habiles & ſi pénétrans dans leurs intérêts, & ſi intelligens dans les affaires du monde. Car ſi elle ne nous répréſente pas tout-à-fait toute la malice de cét état, elle nous en fait concevoir trés-vivement la vanité & le néant.

II.

Mais outre ce ſommeil d'illuſion qui ne peut être attribué à de bons Chrêtiens, il y en a un autre qui eſt celui d'oiſiveté & de négligence: & c'eſt celui-là proprement dont l'Apôtre exhorte les Romains de ſe réveiller. L'Ame délivrée des paſſions criminelles n'eſt pas toujours aſſez touchée des véritez de la Religion, ni des biens qu'elle promet. Elle ne ſent point toujours un ſaint empreſſement qui la porte à chercher Dieu avec le ſoin & l'activité qu'il mérite. Elle conçoit foiblement ſes dangers & les artifices de ſes ennemis. Elle n'eſt pas pénétrée comme elle le devroit être de la grandeur des biens éternels. Ainſi elle agit foiblement. Elle ne voit le bien qu'à demi; elle ne le cherche qu'à demi; elle avance peu dans ſon chemin; elle s'arrête à mille amuſemens inutiles. Voilà l'état dont Saint Paul exhorte les Romains de ſe réveiller; état dangereux, non ſeulement, parce qu'il eſt capable de faire tomber les ames dans le déréglement dont elles ont été délivrées; mais auſſi parce

qu'il eſt bien à craindre que l'on n'arrive jamais à un but que l'on recherche ſi lâchement. La ſeule inutilité, dit ſaint Bernard, ſuffit pour nous damner : *Sola inutilitas ſufficit ad damnationem* ; ſi ce n'eſt directement, c'eſt par un tour qui nous y conduit. L'inutilité affoiblit la charité ; la charité affoiblie ne ſe trouve plus en état d'empécher que la cupidité ne ſe rende la maîtreſſe de l'ame. Et ce qui fait qu'elle ſuffit pour nous perdre, c'eſt qu'elle eſt cauſe que nous manquons à pluſieurs devoirs eſſentiels, comme au devoir de la pénitence, de la priére, de la reconnoiſſance envers Dieu, de la charité envers le prochain, de la protection qu'on doit aux perſonnes opprimées. Ainſi l'on ne ſauroit trop penſer à éviter un ſi dangereux ſommeil.

III.

Ce ſommeil de négligence eſt d'autant plus à craindre qu'on ne le ſçauroit entiérement éviter. Car la juſtice de cette vie ne va pas juſqu'à être exent de toutes les fautes vénielles. Or dans les fautes vénielles, pour petites qu'elles ſoient, l'ame s'endort, en agiſſant par cupidité. De plus les néceſſitez de la vie nous obligeant à nous occuper d'une infinité de divers objets, il eſt impoſſible qu'on n'y oublie Dieu & qu'on ne le perde de vuë quelquefois, & cet oubli eſt une eſpéce de ſommeil. Il eſt donc

donc néceſſaire que l'ame s'en réveille : & l'avertiſſement que l'Apôtre nous en donne en nous diſant *qu'il eſt tems de ſe réveiller*, nous marque le beſoin que nous en avons. Nous avons une pente continuelle à nous endormir. Nous devons donc faire un effort continuel pour nous réveiller. Le ſommeil naturel a des bornes, & aprés avoir dormi ſuffiſamment on ſe réveille ſans efforts, mais ce ſommeil ſpirituel n'en a point. Plus on a dormi, plus on veut dormir ; plus on a oublié Dieu, plus on eſt diſpoſé à demeurer dans cét oubli. Il faut que Dieu nous réveille de cét aſſoupiſſement qui tend à la mort, en nous faiſant entendre cette parole de l'Apôtre : *Hora eſt jam nos de ſomno ſurgere.*

IV.

La nuit a précédé & le jour eſt proche. Quittons donc les œuvres de tenebres, & marchons avec bienſéance comme dans le jour, v. 12.

Ces paroles de l'Apôtre, qui contiennent une nouvelle raiſon de nous réveiller de nôtre ſommeil, nous donnent lieu de conſidérer trois états de l'homme, qu'il eſt important de bien diſtinguer. L'un qu'il apelle nuit, & qui a précédé : *Nox præceſſit.* L'autre qu'il apelle jour, qui approche & dont on jouit en partie : *Dies approquenquavit.*

vit. Et le troiſiéme qui tient le milieu; & qui eſt en quelque ſorte mêlé de l'un & de l'autre ; C'eſt celui du crépuſcule ou de l'aurore. Il n'eſt plus nuit dans cét état, parce qu'on y voit à ſe conduire; mais il n'eſt pas encore tout-à-fait jour, parce que le ſoleil n'eſt pas encore levé, & qu'il ne diſſipe pas encore par ſes rayons toute l'obſcurité. Il eſt, dis-je, important de diſcerner ces états, parce qu'il eſt important d'éviter l'un, d'aſpirer à l'autre, & de marcher fidellement dans celui où l'on eſt, qui eſt celui du milieu:

La nuit n'eſt autre choſe que ce ſommeil d'illuſion que nous avons décrit cy-deſſus. Mais parce que l'Ecriture nous le depeint encore par d'autres caractéres, il eſt bon de les conſidérer. Il faut donc ſçavoir que l'homme n'étant pas à lui-même ſa lumiére, il faut que Dieu ſe découvre à lui, pour lui faire connoître le bien & le mal; pour l'éclairer ſur ſes devoirs, & pour lui montrer la voye où il doit marcher, c'eſt-à-dire ce qu'il doit aimer & ce qu'il doit faire. Mais l'homme par ſon péché ayant répandu ſur les yeux de ſon ame un nuage épais, s'eſt privé de cette lumiére, & demeure ainſi dans la nuit: *Tenebris obſcuratum habentes intellectum*, dit ſaint Paul. Cependant il ne ſçauroit ſe tenir en repos dans cette nuit. Il veut agir. Il veut marcher. Il veut courir aprés un bonheur dont il a conſervé une

Eph. 4. 18.

une idée confuſe, en ayant perdu la réalité. Ainſi étant privé de la veritable lumiére, il y ſubſtituë la vanité de ſes penſées. Il les ſuit aveuglément & impétueuſement; ce qui fait dire à l'Ecriture de ceux qui ſont dans cét état, qu'ils marchent dans la vanité de leurs ſens: *Ambulantes in vanitate ſenſûs ſui*, & qu'ils font la volonté de leur chair & de leurs penſées: *Facientes voluntatem carnis & cogitationum.* Voilà quel eſt l'homme dans cét état: & cét état a régné preſque dans tout le monde avant JESUS-CHRIST, & régne encore dans tous ceux qui ne connoiſſent point Dieu, & dans tout ceux qui l'ont banni de leur cœur aprés l'y avoir reçu: état horrible & qu'on ne ſçauroit trop appréhender, & dans lequel néanmoins on tombe par tous les crimes. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre, quoique parlant à des Chrêtiens fideles, ne laiſſe pas de tâcher de leur en donner de l'horreur, parce qu'ils peuvent retomber dans ces ténebres, en ne s'éloignant pas des œuvres de ténebres qui y conduiſent.

Eph. 4. 17. *Eph.* 2. 3.

V.

Il eſt facile d'entendre par l'oppoſition de cette nuit quel eſt ce jour qui s'approche. Dieu eſt une lumiére, dit l'Ecriture, & il n'y a point de ténebres en lui: *Deus lux eſt, & tenebræ in eo ſunt ullæ.* Lors donc que

1 *Joan.* 1. 5.

que Dieu poſſédera pleinement nôtre ame, il eſt impoſſible qu'il y laiſſe des ténebres. L'homme verra clairement dans cette lumiere tous ſes devoirs & toutes les volontez de Dieu ſur lui. Elles lui paroîtront ſi juſtes, ſi ſaintes & ſi aimables, qu'il mettra ſa félicité à les obſerver. Il eſt viſible que ce jour parfait ne ſe trouvera que dans la céleſte Jeruſalem, où il eſt dit qu'il n'y aura ni ſoleil ni lune; c'eſt à-dire qu'elle ne ſera point éclairée par des lumiéres interpoſées, mais que l'Agneau ſera ſa lumiére. Il n'y aura dans ce ſejour heureux ni livres, ni docteurs, ni Ecriture. L'Agneau, c'eſt-à-dire le Verbe incarné, ſera l'unique docteur & l'unique livre de tous les élus. C'eſt-là le jour qui s'approche: mais cependant les rayons de cette immenſe clarté ne laiſſent pas de ſe répandre ſur les Chrêtiens, & de former parmi eux une eſpéce de jour, qui eſt comme une réflexion de l'autre. C'eſt cét état qui tient le milieu entre le jour & la nuit. C'eſt une aurore qui répréſente, ſelon Saint Grégoire, l'état de l'Egliſe dans cette vie, parce que ce jour diſſipe une partie de leurs ténébres, mais ne les diſſipe pas entiérement: & le devoir des hommes eſt de s'efforcer de le faire croître, en ſe rempliſſant de la connoiſſance de la volonté de Dieu: *Ut impleamini agnitione voluntatis ejus*, & de s'approcher de plus en plus de cette ſource de

Apoc. 21. 22.

Vide Greg. Moral: l. 29. c. 2.

Col. 1. 9.

de lumiére où ils eſpérent quelque jour d'être plongez.

VII.

De ces trois états ſaint Paul tire trois conſéquences, dont la premiére eſt de renoncer aux œuvres de ténebres: *Abjiciamus ergo opera tenebrarum.* Et il eſt facile de comprendre que par ces œuvres de ténebres il entend celles qui ne ſont point conduites par la lumiére de la vérité, celles où l'homme ſuit la vanité de ſon ſens & la volonté de ſa chair & de ſes penſées. Qu'il y a d'œuvres eſtimées & loüées des hommes, qui ne ſont que de ce genre! Or tout ce qui eſt de ce genre, eſt plein de la noirceur du péché : *Plenum nigredine peccatorum*, comme parle ſaint Proſper. *Rom.* 13. 12.

Les œuvres contraires à celles-là ſont appellées par l'Apôtre, les armes de lumiére : & il nous exhorte de nous en revétir. C'eſt la ſeconde conſéquence. Il les apelle des armes parce qu'elles nous ſervent pour nous garentir des attaques du démon, pour lui réſiſter, pour le repouſſer. Et ainſi elles ſont des armes défenſives & offenſives : & il les apelle armes de lumiére, parce qu'elles ſont conduites par la lumiére de la vérité, & que ce que l'on s'y propoſe, c'eſt de s'y conformer & de la ſuivre. Il veut que nous en ſoyons revêtus, c'eſt-à-dire que nous en ſoyons tout couverts, & que l'on

l'on ne voye dans nôtre vie que de bonnes œuvres; parce que s'il y en a quelque partie où nous nous donnions la liberté de ſuivre nos phantaiſies, nous ſerons expoſez par-là aux attaques du démon. Il n'a point de droit ſur les œuvres de lumiére: mais toutes les œuvres de ténebres lui apartiennent, & il en prend occaſion de former des deſſeins pour nôtre perte.

VII.

Enfin la derniére conſéquence que l'Apôtre tire de ces trois états, c'eſt que nous devons tâcher de marcher avec bienſéance comme dans le jour: *Sicut in die honeſtè ambulemens.* Et cette bienſéance qu'il nous preſcrit, eſt bien différente de la bienſéance humaine, quoique la bienſéance humaine puiſſe ſervir à nous la faire comprendre. Vivre avec bienſéance à l'égard des hommes, c'eſt ne rien faire qui puiſſe choquer ceux qui nous voyent. Mais comme ils ne voyent que l'exterieur, on ne leur doit auſſi qu'une bienſéance extérieure. Il n'en eſt pas de même de ce jour dont parle l'Apôtre. Nous y avons Dieu, ſes Anges & ſes Saints pour ſpectateurs. Ainſi marcher avec bienſéance à l'égard de Dieu, c'eſt ne rien faire qui puiſſe bleſſer ſes yeux, & qui puiſſe être condamné par les Saints & par les Anges, lorſqu'il plaît à Dieu de leur

Rom. 13. 13.

leur faire connoître nos mouvemens & nos penſées. Tout eſt donc compris dans cette bienſéance, l'interieur & l'exterieur de nos actions. Et c'eſt pourquoi les Saints l'ont portée juſqu'à ſe tenir dans une auſſi exacte modeſtie, lorſqu'ils étoient ſeuls, que lorſqu'ils étoient à la vuë des hommes, parce qu'ils ſe regardoient comme étant toûjours à la vuë de Dieu & de ſes Anges, à qui ils croyoient devoir un reſpect beaucoup plus grand que celui que l'on rend aux hommes.

VIII.

Ne vous laiſſez point aller aux débauches & aux yvrogneries. v. 13.

Quoique l'Apôtre Saint Paul parle à de nouveaux Chrêtiens qui avoient encore la prémiere ferveur de la grace qu'ils avoient reçuë, il ne laiſſe pas de les avertir d'éviter les plus grands déreglemens. Un Chrêtien qui connoît ſa foibleſſe, doit toûjours craindre les précipices dont il a été tiré. Les vices, dit un Payen, ne s'aprivoiſent j'amais de bonne-foi: *Vitia nunquam bona fide manſueſcunt.*

Il reſte toûjours une pente dans la nature qui nous y précipiteroit, ſi Dieu nous abandonnoit à nous mêmes. Il eſt donc bon de les craindre, & de ne ſe croire pas exent du danger d'y retomber. C'eſt la fin de l'exhortation que l'Apôtre fait aux Ro-

Romains dans les paroles de l'épître de ce jour, qui doivent-être particulierement précieuſes aux Fidelles, parce que Dieu a voulu s'en ſervir pour la converſion de Saint Auguſtin, comme on le voit dans ſes Confeſſions. Mais avec ces vices groſſiers l'Apôtre en joint de plus ſpirituels, qu'il met au même rang. C'eſt la contention & la jalouſie, qui ont pour ſource & pour principe l'orgueil. Car ne pouvant ſouffrir l'élévation des autres, ou il s'efforce de les rabaiſſer par ce qu'on appelle *contention*, ou il ſe ronge en ſecret par une maligne jalouſie qui lui fait regarder le bien du prochain comme ſon propre mal.

IX.

Mais revêtez-vous de nôtre Seigneur J. C. v. 14.

Ce que l'Apôtre recommande aux Chrêtiens par ces paroles : *Révetez-vous de nôtre Seigneur J.* C. n'eſt pas qu'ils ne s'en revêtent qu'exterieurement, & qu'ils faſſent paroître au dehors une fauſſe apparence de piété. Ce ſeroit leur commander une hypocriſie, & approuver ce que dit Saint Bernard de quelques-uns, qu'ils ne détruiſent pas le vieil-homme, mais qu'ils le couvrent du nouveau. Il veut qu'ils ſoient revêtus de J. C non ſeulement

ment au dehors, mais au dedans & dans le fond de l'ame. L'ame eſt revêtuë de ſes diſpoſitions & de ſes mouvemens intérieurs. Elle eſt donc revêtuë de J. C. quand J. C. forme ſes diſpoſitions & ſes mouvemens, & quand on ne voit en elle que les inclinations de J. C. & les ſentimens de J. C. J. C. n'eſt donc pas un vêtement extérieur qui ne couvre & n'orne que la ſurface. Il doit couvrir nôtre ame, comme le feu couvre un fer rouge. Il nous couvre en nous pénétrant par ſa vérité, & en nous embraſant par ſa charité : & c'eſt en cette maniere que l'Apôtre exhorte les Romains à ſe revêtir de J. C.

SUR

SUR L'EVANGILE DU I. DIMANCHE DE L'AVENT

Erunt ſigna in ſole, & luna, &c.
Luc. 21. 25. 33.

Il y aura des ſignes dans le ſoleil, & dans la lune, &c.

I.

ON peut dire que l'Evangile eſt la ſcience de craindre & d'aimer, & de craindre pour aimer. Car la plus grande diſpoſition pour aimer ce qui doit être aimé, c'eſt de craindre ce qu'il faut craindre. Ainſi rien n'eſt plus naturel que ce que pratique l'Egliſe aujourd'hui par l'Evangile qu'elle fait annoncer à ſes enfans au commencement de l'Avent. Son deſſein eſt de les préparer à recevoir avec amour JESUS-CHRIST naiſſant. Mais pour le leur faire recevoir ainſi, elle leur aprend à le craindre. Elle commence par la crainte, quoiqu'elle tende principalement à l'amour; parce qu'elle ſçait que rien n'eſt plus capable d'affoiblir dans l'ame le mau-

mauvais amour qui l'attache aux créatures, que de lui propoſer des objets de crainte auſſi réels & auſſi véritables que les biens, qu'elle cherche dans la poſſeſſion des créatures, ſont vains & imaginaires. Car cette crainte, quand elle eſt vive, & qu'elle s'eſt emparée du cœur, non ſeulement empêche de commettre les actions criminelles, mais en appliquant l'ame à des objets qui la touchent plus fortement, elle la détourne de penſer à ceux auſquels elle étoit attachée: & par là elle diminuë inſenſiblement cette attache, & la met en état d'être facilement ſurmontée par l'amour de Dieu.

II.

Or entre les objets de terreur l'Egliſe n'a point cru pouvoir en propoſer de plus utile & de plus efficace que celui de JESUS-CHRIST conſideré dans ſon ſecond avénement. Et pour le concevoir comme il faut, on doit avoir dans l'eſprit que Dieu en envoyant ſon Fils au monde l'a rendu, ſelon ſon humanité même, le Roi & le Maître de tous les hommes; en ſorte qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſouſtraire à ſon empire. Mais il exerce en deux maniéres bien differentes cet empire qui lui apartient & que perſonne ne lui peut ravir. L'une eſt celle d'une juſtice ſevére & inexorable, par laquelle il dominera à jamais les réprouvez & leur fera ſouffrir les juſtes peines

nes qu'ils ont méritées. L'autre eſt celle d'une miſéricorde pleine d'amour, par laquelle il comblera de toutes ſortes de biens dans toute l'éternité ceux qui l'auront aimé dans le tems. On ne ſçauroit éviter l'un ou l'autre de ces deux empires : & quiconque ne s'aſſujettira pas à l'amour de JESUS-CHRIST, ſera néceſſairement aſſujetti à ſa juſtice. Le deſſein de l'Egliſe eſt donc de nous porter à nous ranger à l'empire de l'amour de JESUS-CHRIST. Mais pour nous y diſpoſer, elle trouve à propos de nous faire conſidérer que c'eſt l'unique moyen de ne tomber pas dans celui de ſa juſtice. Et c'eſt comme ſi elle nous diſoit : Ne vous y trompez pas, celui dont nous nous diſpoſons à célébrer la naiſſance temporelle, eſt vôtre Maître néceſſaire, naturel, & inévitable. S'il ne régne pas ſur vous par ſon amour : il y régnera par ſa ſévérité, & cette ſévérité ſera ſi terrible que les avertiſſemens qu'il en donnera aux hommes pour les porter à les éviter, les feront ſécher de peur.

III.

Il eſt donc utile à tous les Chrêtiens d'entrer dans cet eſprit de l'Egliſe, de s'apliquer aux objets de terreur qu'elle nous propoſe; & de tendre à l'amour de JESUS-CHRIST par le degré de ſa crainte. Auſſi le démon qui ſçait les avantages qu'ils en peuvent tirer, employe toute ſon adreſſe pour étouf-

fer

ſer en eux la crainte auſſi bien que l'amour de Dieu. Et ce qui eſt bien terrible, c'eſt qu'il y réüſſit à l'égard de la plûpart des hommes. Car il eſt preſque auſſi rare d'en trouver qui ſoient bien touchez de la ſeverité de la juſtice de Dieu ; que d'en voir qui ſoient véritablement pénétrez de ſon amour. L'homme eſt ſi leger, ſi vain, ſi inconſtant, ſi aiſé à tromper par des fauſſes eſperances, que tout ſuffit preſque pour le raſſurer contre les choſes les plus terribles. Les uns ſe delivrent de la crainte par des doutes volontaires fondez ſur de pures phantaiſies. Les autres regardent toûjours les choſes terribles comme éloignées, & croyent être en droit par là de s'exenter de les craindre. Les autres s'imaginent qu'il ſera toûjours en leur pouvoir de les éviter quand ils le voudront & qu'ils le voudront ſans peine, & il ſuffit aux autres pour ne les pas craindre, de n'y penſer pas.

IV.

C'eſt pour nous marquer cette légéreté des hommes que l'Evangile nous propoſe deux choſes qui ſemblent contraires, mais que leur inconſtance ſçait bien allier. Car elle nous dit d'une part que les hommes ſécheront de peur à la vuë des ſignes qui précéderont le jugement, & elle nous dit de l'autre que le jugement les ſurprendra occupez aux actions ordinaires de la vie, & vivans dans une entiére ſécurité. C'eſt que ces ſignes n'étant pas continuels &

ayant des intervalles, les hommes du monde se rassureront sans raison dans ces intervalles, reprendront leur train ordinaire de vie, en attribuant ce qu'ils auront vû à quelque cause naturelle, plûtôt qu'à un avertissement de Dieu: & par ces moyens que le diable leur fournira, ils se mettront au dessus des menaces de Dieu, & se les rendront inutiles.

V.

L'Eglise qui n'ignore pas cette foiblesse des hommes, ne laisse pas de proposer à ses enfans des objets de terreur, parce qu'elle espére que Dieu joignant ses impressions secretes à la voix extérieure de ses ministres, empêchera que le démon ne se joüe de leur légéreté. Elle emploie pour cela principalement les signes qui précéderont le dernier avénement de JESUS-CHRIST & les derniéres playes dont Dieu frapera les hommes endurcis pour les porter à se convertir. Mais elle nous donne lieu par là de faire le même usage de tous les autres fléaux de Dieu, & de tous les maux par lesquels il exerce sa justice sur eux dés à présent. Car tous ces maux & tous ces fléaux, comme les guerres, les famines, les pestes, les maladies, les injustices, les violences que Dieu permet, sont des avertissemens qu'il nous donne de la rigueur de sa justice, selon les Péres. Ce sont des avant-coureurs du jugement dernier qui sera le grand

S. Gregor. moral. 21. 6. 17.

grand jour de la juſtice de Dieu ; & du jugement particulier qu'il portera de chacun de nous à l'heure de nôtre mort. Tout cela nous avertit que Dieu eſt en colére contre les péchez des hommes, qu'il les punira rigoureu ement, & que nous n'avons qu'un ſeul moyen de détourner les maux dont il nous menace, qui eſt de nous convertir ſérieuſement à lui. Si nous ſommes envelopez dans ces maux, il faut confeſſer l'équité de ſes jugemens, les accepter avec ſoumiſſion, & s'en ſervir pour éviter les maux de l'autre vie en ſouffrant humblement ceux de celle-cy. Et quand nous n'y ſerions pas envelopez, nous n'avons pas moins de droit, & d'obligation d'en conclure que Dieu eſt terrible, & qu'on ne ſauroit trop craindre la rigueur de ſes jugemens.

VI.

Qui regarderoit les maux, & les miſéres du monde avec cet eſprit, trouveroit par tout des ſujets de terreur, parce qu'il trouveroit par tout des maux, & des miſéres ſans nombre. Il ne manqueroit jamais de Prédicateurs. Il entendroit de toutes parts retentir cette voix de J. C. *Si vous ne faites penitence, vous perirez tous*: *Si panitentiam non egeritis, omnes ſimiliter peribitis*; & il ne trouveroit point d'autre moyen de s'en garantir que de ſuivre cet avertiſſement de JESUS-CHRIST. Il auroit recours à ſa bonté & à ſa miſericorde. Il ſe

Luc. 13. 5.

diſpoſeroit par cette terreur à le recevoir avec amour dans ſa premiére naiſſance, puiſque c'eſt la fin & le but de cette naiſſance. C'eſt ce qu'il prétend & ce qu'il deſire de nous. C'eſt là le ſens du langage terrible & divin de ces ſignes que l'Egliſe nous explique & dont elle veut que nous profitions.

VII.

Mais ce n'eſt pas néanmoins la ſeule vérité dont Dieu prétende inſtruire les hommes par les maux qu'il leur envoie, & les fléaux dont il les frape, que celle de la rigueur de ſa juſtice, & de la neceſſité de l'éviter par une ſolide converſion. Il nous marque par ſon Evangile qu'il nous veut inſtruire d'une vérité conſolante qui réleve autant les cœurs des véritables Chrêtiens que la premiére ſemble être capable d'abatre ceux des pécheurs. Car ſi les ſignes qui précéderont le jugement, doivent donner aux pécheurs des ſentimens de terreur, parce qu'ils leur marquent que le jour de la rigueur de Dieu eſt proche, ils doivent auſſi donner de la joye & de la confiance à ceux qui l'aiment & qui vivent dans la pratique d'une vie ſainte & chrêtienne, parce qu'ils leur marquent que le temps de leur récompenſe eſt proche; que JESUS CHRIST eſt prêt d'entrer dans la parfaite poſſeſſion de ſon Royaume & de regner ſans partage ſur tous ſes élus; que le pêché va être entié-

tiérement détruit avec tous ſes effets, c'eſt-à dire avec la concupiſcence, les miſéres & la mort. Et ces penſées ſont pour les ames pénétrées de l'amour de JESUS-CHRIST la plus puiſſance conſolation qu'elles puiſſent recevoir en cette vie. L'Egliſe n'a donc pas moins de ſoin de nous propoſer cette ſeconde ſignification de ces ſignes que la prémiere, & elle deſire que ſes enfans, ſelon l'état où ils ſeront, s'apliquent à l'une & à l'autre. Si leur conſcience eſt troublée par le ſouvenir de leurs péchez, s'ils ont beſoin d'y remedier par une ſérieuſe pénitence, qu'ils entrent dans les ſentimens de terreur auſquels ils ſont portez par la méditation du jugement dernier & des ſignes épouvantables dont il ſera précédé. Que s'ils ont fait depuis longtems une véritable pénitence, s'ils marchent avec fidélité dans la voye des commandemens de Dieu, s'ils ſont preſſez de l'amour de JESUS-CHRIST, elle deſire que ſans renoncer abſolument aux ſentimens de crainte qui ſont toûjours utiles aux ames en cette vie pour les entretenir dans l'humilité, ils y joignent néanmoins les ſentimens de joye & de confiance que la vuë de la gloire de JESUS-CHRIST & de leur parfaire rédemption leur doit donner.

VIII.

Comme il faut étendre les ſignes du ju-

gement de Dieu à tous les fléaux dont il frape les hommes dans le cours des siécles ; parce que ce sont des effets de sa colére & des avertissemens qu'il nous donne de l'apaiſer par la pénitence, les ames chrêtiennes doivent de même tirer de ces maux des ſentimens de confiance, de joye ; & d'eſpetance de leur délivrance prochaine. Car la plûpart des maux humains ſe terminent à la mort, & n'étonnent les hommes que parce qu'ils y conduiſent. Ainſi en avertiſſant les juſtes que leur mort eſt proche, il les avertiſſent en même tems que leur délivrance eſt proche, S'ils ſont attaquez par les maladies, c'eſt J. C. qui s'avance vers eux pour les délivrer, & qui les oblige à s'avancer auſſi vers lui par leurs deſirs, & de lui dire : *Venez, Seigneur Jeſus :* VENI, *Domine Jeſu.* Tous les autres maux qui ne les menacent pas préciſément de la mort, ne doivent pas laiſſer de produire le même effet. Car ce ſont des payemens que Dieu exige d'eux pour n'avoir plus qu'à les récompenſer en l'autre vie. C'eſt là la partie qui leur eſt échuë des ſouffrances que J. C. a diſtribuées à tous ſes membres, & ils doivent eſperer qu'aprés y avoir ſatisfait, leur œuvre étant ainſi conſommée, il les retirera de ce monde pour les couronner.

Apoc. 21. 20.

IX.

Greg. Ainſi rien n'eſt plus différent que les maux

maux dont Dieu frape les hommes dans cette vie ſelon les perſonnes qui les reçoivent. Ces maux ſont pour les pécheurs endurcis les commencement des ſupplices qui les attendent. Ils ſont pour les pécheurs pénitens des remédes ſalutaires qui leur impriment des ſentimens de crainte & de terreur, les détachent inſenſiblement du monde, & les diſpoſent à une entiére converſion. Et ils ſont pour les juſtes & les vrais Chrêtiens des marques de leur rédemption, des avant courreurs du royaume éternel de J. C. le ſujet de leur confiance & de leur joye. Quelque compaſſion que nous ayons donc des miſéres publiques, quelque deſir que nous ayons de les ſoulager, nous ne devons pas ignorer que Dieu en tire de grands biens pour le ſalut de ſes élus, & qu'ordinairement les proſpéritez temporelles ſont plus à craindre que ce qu'on appelle fléaux & calamitez. Rien n'eſt plus terrible que d'être hors de ſoi & de n'avoir rien qui y rappelle; qui remette devant les yeux de l'ame la juſtice & la miſéricorde de Dieu; & qui l'avertiſſe qu'elle n'eſt pas pour ce monde ici. L'état de ſes gens qui ſeicheront de frayeur à la vuë des ſignes du jugement, eſt bien effroyable, & nous avons ſujet de demander à Dieu d'en être délivrez; parce que les perſonnes foibles doivent toûjours apréhender d'être renverſez par les grands maux. Mais l'état de

Job 21 23 *Pſ.* 72. 5. ceux *qui paſſent leur vie dans la* paix & *dans les biens, qui n'ont point de part aux travaux des hommes, & qui ne ſont point châtiez avec eux,* l'eſt encore beaucoup davantage ; parce qu'il eſt plus facile de s'y corrompre, & de s'y perdre, & plus difficile d'en bien uſer. Cependant c'eſt cet état qui eſt l'objet des ſouhaits des hommes.

X.

Il ne faut pas s'étonner de ce que JESUS-CHRIST apelle la félicité dont il récompenſera ſes élus du nom de *redemption: Quoniam appropinquat redemptio veſtra*, ni de ce qu'il les répreſente par ce terme comme captifs, & comme ne devant être délivrez de la ſervitude qu'au dernier jour. Car encore que dés cette vie même JESUS-CHRIST ſoit leur Sauveur, & qu'il les ait délivrez de la domination du diable & de la concupiſcence, en les *arrachant*, comme dit ſaint Paul, *de la puiſſance des ténébres*, ils ne laiſſent pas d'être encore captifs en pluſieurs autres maniéres dont ils ne ſeront délivrez qu'en l'autre vie. Leur eſprit eſt captif ; parce qu'il eſt aſſujetti à mille penſées qui le troublent & l'agitent malgré qu'ils en ayant, qu'il ne voit la vérité qu'à démi, & qu'il ſe gliſſe dans ſes connoiſſances une infinité de fauſſetez vrai-ſemblables qui le trompent. Leur volonté eſt captive, parce qu'il lui échape, malgré qu'elle en ait, une infinité de deſirs

Coloſſ. 2. 13.

qui

qui la déchirent, la portent au péché, & la détournent de Dieu. Leur corps eſt captif, parce qu'il ſe corrompt tous les jours, & qu'en ſe corrompant il apeſantit l'ame & la rend languiſſante dans ſes actions. Or dans cette langueur de l'ame l'amour qu'elle porte à Dieu ne ſçauroit être fort actif. Voilà ce qui fait la peine des Saints en cette vie & qui la leur rend dure & ennuyeuſe. C'eſt ce qui leur fait dire avec David: *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus eſt. Habitavi cum habitantibus Cedar; multùm incola fuit anima mea.* Helas *que mon exil eſt long! Je vis ici comme un étranger parmi les tentes de Cédar: mon ame eſt ici étrangere.* Et c'eſt la délivrance de cét état miſérable que JESUS-CHRIST leur promet, & dont il veut que l'approche marquée par les ſignes, qui précederont le jugement général, leur donne de la confiance & de la joye. *Pſ.* 119 6.

XI.

Il paroît par la parabole du figuier que JESUS-CHRIST apporte, que les ſignes de ſon dernier avénement ſeront clairs aux juſtes qui vivront en ce tems-là, en même tems qu'ils ſeront négligez & ignorés par les autres. Il y a une infinité de langages de Dieu que les hommes ſont coupables de ne point entendre, parce que c'eſt leur cupidité qui les en empêche Ces langages ſont clairs en ſoi; mais les hommes ſe forment des nuages volontaires pour n'y rien com-

prendre. C'eſt ce qui fait voir combien nous avons intérêt de purifier nôtre cœur, puiſque ſans cela on ne comprend pas la plus grande partie de ce que Dieu nous dit, & qu'on laiſſe inutiles une infinité d'inſtructions qu'il nous donne par le évenemens de ce monde, dont il ne laiſſera pas de nous demander compte au jour de ſon jugement.

XII.

Quoi-que nous ne ſoyons peut-être pas du nombre de ceux qui verront ces ſignes épouventables, & qu'ainſi nous n'ayons pas le même droit qu'eux de conclure que le jugement eſt proche, néanmoins ce que JESUS-CHRIST ajoûte de l'immutabilité de ſa parole, nous doit donner en tout tems les mêmes ſentimens que ſi nous étions en ce tems là, & que nous fuſſions témoins de ces ſignes. Car puiſque nous ſommes aſſurez par la parole de Dieu que ces ſignes arriveront, & qu'ils ſeront ſuivis de la conſommation de la rédemption & de la félicité des juſtez, nous pouvons les regarder en quelque ſorte comme arrivez, & entrer déja par avance dans les mêmes ſentimens qu'auront les élus de ce tems-là. Ce n'eſt rien que l'eſpace du tems qui nous en ſépare. Un tems fini ne peut être long. Il eſt donc vrai que le Royaume de Dieu eſt proche de nous; & que nous ſommes prêts d'y entrer: & nous avons ſujet non ſeulement

ment dans la vuë de l'approche de nôtre mort, mais auſſi dans celle de l'approche du jugement dernier, d'avoir la même confiance & la même joye. Il ſuffit que cet héritage ſoit aſſuré à tous ceux qui perſévéreront dans la juſtice. Or il l'eſt par la fermeté immuable de la parole de Dieu.

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Quæcunque ſcripta ſunt, ad noſtram Doctrinam ſcripta ſunt. *Rom.* 15. 4. 13.

Tout ce qui eſt écrit, eſt écrit pour nôtre inſtruction.

I.

L'Ecriture ſainte n'eſt pas ſeulement, comme dit ſaint Auguſtin, une lettre que le Pére céleſte a adreſſée à tous les hommes; mais c'eſt une lettre que nôtre Pére a écrite à chacun de nous en particulier. Car elle eſt tellement commune à tous, que Dieu l'a deſtinée à l'inſtruction de chaque Fidelle, qu'il l'a en vuë en particulier, & que c'eſt pour lui qu'il a fait écrire les inſtructions qu'elle contient. C'eſt donc une négligence inſuportable de ne daigner pas même ouvrir cette lettre de nôtre Pére, ni s'informer de ce qu'il nous y dit. Et ſi ceux qui feroient paroître ce dédain à l'égard de la lettre d'un Roi de la ter-

terre mériteroient d'en être ſévérement punis, on peut juger de ce que mérite le mépris que les hommes font de l'Ecriture, en négligeant de s'inſtruire des véritez que Dieu nous y fait annoncer.

II.

Mais ce n'eſt pas aſſez de l'ouvrir & de la lire, il faut y chercher ce que Dieu nous y a voulu aprendre. L'Apôtre nous déclare qu'elle eſt écrite pour nôtre inſtruction: & expliquant quelle eſt cette inſtruction, il dit qu'elle eſt deſtinée à nous inſtruire dans *la patience*, & à nous donner *la conſolation* dont nous avons beſoin. Quiconque donc cherche autre choſe dans l'Ecriture, & qui n'y trouve pas cette inſtruction dans la patience & cette conſolation, n'y a pas apris ce que Dieu lui a voulu aprendre. Sçavoir les queſtions curieuſes de l'Ecriture, demêler les généalogies, accorder les points d'hiſtoire qui paroiſſent embaraſſez, être ſçavant dans les queſtions qu'on forme ſur la lettre, n'eſt pas ſçavoir l'Ecriture. Ce n'eſt pas que ceux qui font profeſſion de ſcience, ne ſe puiſſent inſtruire de ces choſes, pourveu qu'ils ſoient perſuadez que qui en demeure là, ne ſçait encore rien dans l'Ecriture; parce qu'elle n'eſt pas faite pour donner de la pâture à nos eſprits, mais pour ſervir de nouriture à nos cœurs. Ainſi il arrive fort ſouvent que ceux qui paroiſ-

ſent habiles dans l'Ecriture, y ſont en effet trés-ignorans; & que ceux qui y paroiſſent moins inſtruits, y ſont en effet trés ſavans.

III.

L'Apôtre reduit les inſtructions de l'Ecriture à *la patience* & à *la conſolation*; parce que la patience a pour objet toutes les choſes pénibles, & la conſolation toutes les véritez conſolantes: c'eſt-à-dire que l'une regarde tous les maux, & l'autre tous les biens. Mais il ne faut pas reduire ces choſes pénibles à ce qui eſt ſeulement pénible aux ſens: Il n'eſt pas dit ſeulement: *In dolore ſuſtine*: AYEZ *patience dans vos douleurs*; Mais il eſt dit auſſi: *In humilitate tua patientiam habe*: AYEZ *patience dans vôtre humuliation*. Il eſt quelquefois plus pénible de ſouffrir une longue humiliation qu'une longue douleur. Il ne faut pas ſouffrir ſeulement les maux, il faut ſouffrir les hommes qui les cauſent, leurs humeurs, leurs caprices, leurs chagrins, leurs injuſtices; & il faut ſouffrir tout cela avec amour. Il ne faut pas ſouffrir ſeulement les autres hommes, il ſe faut ſouffrir ſoi même, la mortalité de ſon corps, les foibleſſes & les ténebres de ſon eſprit, & enfin ſes propres péchez, dont il faut ſouffrir l'humiliation ſans s'abatre & ſans ſe décourager. Il ne faut pas ſeulement ſouffrir & les hommes & ſoi-même, mais il faut

Eccle. 2. 4.

faut auſſi ſouffrir la conduite qu'il plaît à Dieu de tenir ſur nous. Elle n'eſt pas toûjours conforme avec nos inclinations. Dieu à ſes tems & ſes retardemens qui ne s'accordent pas toûjours avec nos impatiences & nos deſirs ; & c'eſt pourquoi l'Ecriture nous recommande de nous y aſſujettir : *Souffrez*, dit-elle, *les retardemens de Dieu*: SUSTINE *ſuſtentationes Dei*. La patience même ne ſe pratique pas ſeulement, ſelon l'Ecriture à l'égard des maux, mais auſſi à l'égard des biens & des bonnes actions, parce qu'il eſt difficile d'y perſévérer. C'eſt pour quoi l'Ecriture nous recommande la patience dans les bonnes œuvres, *Patientiam boni operis*. Elle nous aſſure que la ſemence de l'Evangile ne porte du fruit que lorſqu'on l'attend *avec patience*. C'eſt une choſe pénible que de continuer de bonnes-œuvres lorſqu'on n'en voit pas les fruits & les récompenſes : ce qui fit que la femme de Tobie ſe laiſſent aller à l'impatience lui dit : *Il eſt clair que vôtre eſpérance eſt vaine, & l'on voit preſentement l'inutilé de vos aumônes*. L'Ecriture nous exhorte à pratiquer la patience en toutes ces maniéres, & elle nous fournit dans chacune de puiſſantes conſolation pour nous y ſoutenir : & c'eſt pourquoi la patience & la conſolation ſont attribuées à l'Ecriture par ces paroles de Saint Paul : *Patientiam & conſolationem ſcripturarum*.

Eccl. 2. 3.

Rom. 2. 7.

Luc. 8. 15.

Tob. 2. 22.

Saint

IV.

Saint Paul nous répréſente l'eſperance comme un fruit de la patience & de la conſolation : *Ut per patientiam & conſolationem ſcripturarum ſpem habeamus.* Cependant c'eſt l'eſperance même qui nous rend patiens. C'eſt l'eſperance qui nous conſole dans les maux ; & c'eſt pourquoi l'Apôtre la compare à une ancre ferme & aſſurée qui nous tient immobiles dans les tempêtes & les agitations de cette vie. Mais c'eſt qu'il y a de deux ſortes d'eſpérance. L'une qui précéde la patience, l'autre qui la ſuit. L'une qui la produit, l'autre qui en eſt la récompenſe. Car il ne faut pas s'imaginer que l'Eſpérance d'un homme qui n'a encore rien ſouffert, ſoit pareille à celle des perſonnes qui ont été long tems exercées dans la patience. Celle qui ſuit la patience eſt tout autrement vive. Elle nous fait goûter en quelque maniére par avance les biens qu'elle nous fait eſpérer. Elle en rend le cœur tout pénétré. Telle étoit l'eſpérance des Martyrs ; & c'eſt ce que l'Ecriture nous promet quand elle nous dit : *Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo conſolationes tuæ lætificaverunt animam meam* : Vos *conſolations, Seigneur, ont rempli de joye mon ame, à proportion des penſées de trouble qui ont agité le fond de mon cœur.* La meſure des conſola-

Heb. 6. 19.

Pſ. 93. 19.

tions

tions de Dieu eſt celle des ſouffrances. Voilà l'eſpérance qui n'ait de la patience, & que ſaint Paul lui attribuë comme ſon effet.

V.

La patience, la conſolation, l'eſpérance ſont attribuées à l'Ecriture dans le commencement de cette Epitre : & dans la ſuite ces mêmes vertus ſont attribuées à Dieu qui eſt apelé par cette raiſon *le Dieu de patience*, *le Dieu de conſolation*, *le Dieu d'eſpérance* C'eſt que ces effets conviennent à Dieu & à l'Ecriture, mais differemment. Dieu eſt la véritable ſource de ces vertus. Il faut que ce ſoit lui qui les verſe dans le cœur ; mais il ſe ſert de l'Ecriture comme d'un inſtrument & d'un moyen afin de cacher ſes opérations divines. Il faut donc pour les obtenir non ſeulement s'adreſſer à Dieu par la priére, mais ſe ſervir même des moyens qu'il employe ordinairement pour cela ; qui eſt la lecture & la méditation de l'Ecriture. Il faut ſe ſoumettre à la conduite ordinaire de Dieu ; pratiquer les moyens qu'il nous a preſcrits ; & ne pas prétendre qu'il agiſſe ſur nous d'une maniére extraordinaire. *Verſ.* 9. *Verſ.* 13.

VI.

L'Apôtre ſaint Paul ſouhaite dans la ſuite que *le Dieu de patience* donne aux Romains à qui il parle, une parfaite *union de cœur & de ſentimens*. Et ce n'eſt pas ſans *v.* 5.

rai-

raiſon qu'il fonde cette union ſur ce que Dieu eſt un Dieu de patience. Car il eſt impoſſible d'être uni aux hommes ſans pratiquer à leur égard beaucoup de patience. *Neque enim unquam ſervari concordia niſi per ſolam patientiam valet*, dit ſaint Grégoire. Quiconque releve tout, qui prétend corriger les autres de tous leurs défauts, & diſſiper toutes leurs ténébres, ne doit pas prétendre être jamais uni de ſentimens avec eux. Les penſées & les lumiéres des hommes étant differentes, chacun abondera toûjours dans ſon ſens. & c'eſt pourquoi l'Apôtre ordonne de le ſouffrir. *Unuſquiſque in ſuo ſenſu abundet.* L'union des Chrêtiens entre eux doit donc conſiſter à ſouffrir patiemment ces petites differences de ſentimens, à les tolérer, à ne faire pas ſemblant de les voir, & à ne faire paroître au dehors qu'une union parfaite dans les maximes capitales de la Religion, *afin de loüer Dieu d'une même bouche*, en ſupprimant ces petites différences de lumiére dont nous avons parlé; & de *le loüer d'un même cœur*, en s'attachant uniquement aux vérités capitales dans leſquelles on eſt uni, & en remettant l'éclairciſſement des autres au tems où Dieu diſſipera entiérement les ténébres de nos cœurs.

Moral. l. 22. c. 16.

Rom. 14. 5.

Verſ. 6.

Prop-

VII.

Propter quod ſuſcipite invicem; ſicut & Chriſtus ſuſcepit vos in honorem Dei. *V.* 7.

C'eſt pourquoi ſouffrez-vous les uns avec les autres pour vous ſoutenir mutuellement, comme JESUS *vous a unis avec lui*, tant Juifs que Gentils *pour la gloire de Dieu.*

S. Paul invitant les Chrêtiens à s'unir les uns aux autres, leur en propoſe le plus parfait modelle & le plus puiſſant motif qu'il ſoit poſſible de s'imaginer. C'eſt l'union que J. C. a bien voulu avoir avec nous, en nous faiſant membres de ſon corps; & nous uniſſant par là avec ſon Pére même. Car qui peut refuſer de s'unir avec ſes fréres aprés cet exemple? Quelle proportion y a-t-il de la perfection ſouveraine de J. C. avec l'imperfection & les défauts de ſes membres?

Qui les connoît mieux que J. C. à qui rien ne peut être caché, & qui a toute une autre idée des moindres defauts que celle que les hommes en peuvent avoir? Cependant quand il a juſtifié un chrêtien, & qu'il l'a rendu le temple du ſaint Eſprit, il ne le ſépare point de la charité, ni de l'union de ſon corps pour tous les defauts qui ne lui font point perdre la grace. Il le ſouffre, il le corrige peu à peu de ſes imperfections, &

& les tolére cependant avec une patience admirable. C'eſt le modelle que nous nous devons propoſer. Nous devons ſouffrir en nos fréres tout ce que Dieu y ſouffre, & nous devons demeurer unis à eux, tant qu'il y a de l'apparence qu'ils ſont unis à Dieu. Mais c'eſt en même tems ce qui découvre l'injuſtice de nos des-unions. Nous ſommes étrangement choquez des plus petits défauts de nos fréres par raport à nous: & ce qui ne les deſunit point d'avec Dieu; ne laiſſe pas de les deſunir d'avec nous. Et nous ſommes au contraire trés-peu touchez des qualitez eſſentielles à tous les bons Chrêtiens, par leſquelles ils regardent Dieu comme leur Pere, ils le préférent à toutes choſes, & l'aiment par une charité qui les rend juſtes devant ſes yeux.

VIII.

Les Juifs ſe préférant aux Gentils, & ayant de l'éloignement pour eux, & au contraire les Gentils ſe préférant aux Juifs, & prétendant avoir de l'avantage ſur eux dans la Religion de J. C. ſaint Paul entreprend dans la ſuite de cette Epitre de faire reſpecter les Juifs par les Gentils; & les Gentils par les Juifs, afin d'humilier ainſi les uns & les autres, en leur aprenant à conſidérer plûtôt les avantages d'autrui que les leurs propres. Car le propre de la vanité eſt de ne conſidérer en ſoi que ce qui nous reléve, & de ne voir dans les autres

que

que ce qui les rabaiſſe à nôtre égard. Saint Paul veut qu'on faſſe tout le contraire. Ainſi il reléve les Juifs à l'égard des Gentils par cette conſidération importante que J. C. avoit été *miniſtre de la circonciſion*, c'eſt à dire qu'il n'avoit été envoyé proprement que pour les Juifs, comme il le dit lui-même: *Non ſum miſſus niſi ad oves quæ perierunt domûs Iſrael.* Il devoit bien dans la ſuite faire annoncer l'Evangile aux Gentils, & il en donna la commiſſion à ſes Apôtres aprés ſa réſurrection; mais pour lui il ſe renferma dans ſon miniſtére, & ne précha proprement qu'aux Juifs, quoiqu'en certaines occaſions il ait témoigné quelque bonté pour les Gentils. Rien n'eſt plus admirable que la condeſcendance de Dieu dans la diſpenſation de ſes véritez. J. C. a bien voulu s'accommoder à la diſpoſition des Juifs, & éviter pour un tems de leur dire les véritez dont ils avoient un trop grand éloignement. Ils avoient une extréme averſion pour les Gentils. Ils ne les croyoient capables de devenir le peuple de Dieu qu'en devannent Juifs; ce qui ne ſe pouvoit faire, ſelon la loi, qu'avec beaucoup de tems & de longues cérémonies. I. C. leur a donc voulu épargner durant toute ſa vie la découverte de cette vérité: *Qu'il ne faiſoit aucune difference* entre les Juifs & les Gentils, & qu'il ne conſideroit dans *Math.* 15.

les

les uns & dans les autres que la pureté du cœur. Et cela nous aprend qu'on peut faire beaucoup de fautes dans la diſpenſation de la vérité; en découvrant trop tôt aux Chrêtiens les veritez dont ils ne ſont point capables, en les chargeant d'un poids, qui ſurpaſſe leurs forces, & en leur propoſant à contre tems des maximes qu'une longue préoccupation leur a rendu odieuſes. D'où il eſt aiſé de conclure qu'il n'y a que l'Eſprit de Dieu qui puiſſe conduire la langue des prédicateurs & des directeurs, & que ſans cela ils ne ſont capables par eux mêmes que de faire haïr la vérité au lieu de la faire aimer.

IX.

Les Gentils avoient auſſi leurs avantages ſur les Juifs. Ils avoient reçu avec beaucoup plus de promptitude les véritez de l'Evangile; & les Prophêtes avoient prédit le concours des nations à la véritable Religion. L'Apôtre ſe ſert donc auſſi de cette raiſon pour humilier les Juifs à leur tour, en leur faiſant voir que les Gentils avoient plus contribué qu'eux à la gloire de l'Evangile; qu'ils s'y étoient moins oppoſez qu'eux, & qu'ils avoient témoigné plus de zele qu'eux pour une doctrine à laquelle ils n'avoient point été préparez. Rien n'humilie davantage les ames, que le ſouvenir de l'oppoſition qu'elles ont euë à la vérité, pendant que d'autres l'embraſſoient

ſoient & la recevoient avec ſoumiſſion. C'eſt par là que S. Paul s'eſt humilié toute ſa vie, & c'eſt auſſi par là qu'il veut que les Juifs ſe mettent au deſſus des Gentils, faiſant ainſi pratiquer aux uns & aux autres cette régle importante de la vie chrêtienne: *In humilitate ſuperiores ſibi invicem arbitrantes*: Qu'il faut que chacun par humilité croye que les autres ſont au deſſus de lui. *Phil.* 2. 3.

SUR

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE DE L'AVANT.

Cum audiſſet Joannes in vinculis opera Chriſti, mittens duos de diſcipulis ſuis, &c. *Mat.* 11. 2. 13.

Jean ayant apris dans la priſon les œuvres merveilleuſes de J. C. il lui fit dire par deux de ſes diſciples, &c.

I.

LE DOUTE qui paroit dans ce procédé & dans ces paroles de ſaint Jean ne pouvant être attribué à S. Jean même, puiſqu'il avoit rendu tant de témoignages à JESUS-CHRIST & qu'il avoit été même aſſuré qu'il étoit le Meſſie par la deſcente du S. Eſprit ſur lui en forme de colombe, on ne le peut attribuer qu'aux diſciples de ſaint Jean, qui avoient fait paroître en d'autres occaſions leur jalouſie contre J. C. C'eſt donc uniquement pour les en guérir que ſaint Jean les envoye à J. C. afin qu'il les inſtruiſit lui même. Cette

Cette diſpoſition des diſciples de ſaint Jean, & la conduite de ſaint Jean envers eux nous fourniſſent deux inſtructions importantes.

La 1. eſt que quelque ſaintes que ſoient les perſonnes auſquelles on ſe lie, l'attache qu'on a pour eux n'en eſt pas plus ſainte, & que bien-loin de nous aider à marcher dans la voye de Dieu, elle y ſert ſouvent au contraire d'un trés-grand obſtacle. On fait ſon propre honneur de celui de la perſonne à laquelle on s'attache. On tend inſenſiblement à rabaiſſer tous ceux dont la réputation l'obſcurcit. On a peine à ſouffrir ceux qui n'en jugent pas comme nous, & l'on veut que le jugement que l'on en porte, ſoit la régle de celui des autres. Si l'on fait quelque bien par ſon conſeil, Dieu y a beaucoup moins de part que l'homme qui le conſeille. On n'a de l'ardeur que quand on ſait qu'il ſera informé de ce que l'on fait, & l'on n'a que de la langueur quand il ne donne pas le mouvement à ce que l'on entreprend.

Enfin il ſe gliſſe tant de miſéres dans ces attaches aux directeurs, directrices, ſupérieurs, ſupérieures, qu'on ne les ſauroit trop éviter ; & l'on y eſt d'autant plus obligé, qu'étant couvertes d'un voile de piété & de la penſée qu'on n'a que Dieu pour objet dans ces commerces de ſpiritualité, l'on s'y livre plus li-

brement & avec moins de reſerve & de retenuë.

II.

La ſeconde choſe que nous aprend la conduite de ſaint Jean, c'eſt qu'un directeur évangélique bien-loin de vouloir entretenir ces attaches, doit au contraire avoir pour but de les rompre & de les détruire. Il doit tâcher d'anéantir l'homme & de faire que Dieu régne uniquement dans les cœurs. Ainſi au lieu d'être complaiſant à ces ames attachées, & qui tâchent de lui plaire, il doit inſenſiblement les ſéparer de ſoi & les lier à d'autres directeurs dans la conduite deſquels il croit qu'elles chercheront Dieu plus purement. Saint Jean auroit pû inſtruire ſes diſciples de ce qu'étoit J. C. mais il apprehenda que ce ne fût encore à cauſe de lui qu'ils le reconnuſſent pour le Meſſie. Il ne voulut donc pas être le principe de leur foi. Il deſira qu'ils ſe liaſſent à J. C. même; & ce fut la raiſon pour laquelle il les envoya à J. C. en pratiquant ainſi excellemment ce qu'il avoit dit lui-même de J. C., & de ſoi: Il faut *qu'il croiſſe, & que je diminuë*: *Illum oportet creſcere, me autem minui.*

Jean. 2. 30.

III.

Les termes dont il permit qu'ils uſaſſent en s'adreſſant à J. C. & lui marquant leur doute, ſemblent l'attribuer à lui-même: *Tu es qui venturus es, an alium expectamus?*

verſet 3.

mus ? Et ce fut-ſans doute un extrême rabaiſſement à ſaint Jean de s'être comme revêtu de l'infirmité de ſes diſciples. Mais il ſçavoit que J. C. entendroit bien ce langage, & que ſon intention ne lui ſeroit pas cachée. Quand nous avons Dieu pour témoin de la ſincérité de nos actions, on peut quelquefois ſe mettre au deſſus des ſoupçons téméraires des hommes, lorſque d'une part on y eſt porté par quelque raiſon preſſante de charité, & que de l'autre on ne leur fournit aucun ſujet réel de ſcandale, & que s'ils en prennent, c'eſt purement par leur faute, par leur précipitation, & par leur inconſidération. Car, ſelon la régle de ſaint Auguſtin, on ne doit pas s'abſtenir de procurer un avantage réel à ceux qui ſont diſpoſez à en profiter, parce que d'autres s'en ſcandaliſeront mal à propos, & prendront à contre-ſens ce que l'on dira : mais il faut que ces deux conditions ſoient jointes enſemble, car une ſeule ne ſuffiroit pas. *De Don perſever.*

IV.

J. C. au lieu de ſe rendre témoignage à lui-même qu'il étoit le Meſſie, renvoye ces diſciples de ſaint Jean au témoignage de ſes œuvres & de ſes miracles, & il nous fait voir par là que les miracles étoient la plus grande preuve de ſa miſſion. La plûpart des Prophêtes ne marquoient que le tems de la venuë du Meſſie, ou la race & la

ville dont il devoit ſortir; & ce qu'on en pouvoit conclure c'eſt qu'il étoit venu, ou qu'il étoit prêt de venir. Mais les miracles apliquoient les Prophétes à la perſonne même de J. C. Iſaïe avoit prédit que le Meſſie donneroit la vuë aux aveugles, qu'il feroit entendre les ſourds, & marcher droit les boiteux. C'étoient les caractéres du Meſſie. Les miracles de J. C. dont les diſciples de ſaint Jean furent témoins, apliquoient ces caractéres à J. C. & marquoient clairement qu'il étoit celui qu'Iſaïe avoit prédit, outre qu'en ce tems-là les plus grandes & les plus conſidérables prophéties n'étoient pas encore accomplies, comme celle de la converſion des Gentils, de la ruine de Jeruſalem, & de la mort même du Chriſt. J. C. ne pouvoit donc mieux faire que de renvoyer ces diſciples de ſaint Jean au témoignage de ſes œuvres, d'autant plus que ces œuvres renfermoient en même-tems la preuve des Prophéties, puiſque ces œuvres mêmes étoient prédites.

Iſa. 35. 5. 6.

V.

Il ſemble étrange qu'entre les preuves que J. C. aporte pour montrer qu'il étoit le Meſſie, il ſe ſerve de celle-là, que l'Evangile étoit annoncé aux pauvres: *Pauperes evangelizantur*; puiſqu'il ſemble qu'il n'y en a point de plus aiſée à contrefaire, & que des ambitieux pourroient fort bien eſſayer

Verſet 5.

eſſayer de gagner des pauvres pour fortifier leur parti. Mais c'eſt qu'il ne faut pas la ſéparer des autres preuves, comme il ne faut pas ſéparer les autres preuves de celle-là. Le Meſſie devoit rendre la vuë aux aveugles, l'ouïe aux ſourds, & à même-tems annoncer l'Evangile aux pauvres. Ces choſes jointes enſemble fortifient mutuellement. Les miracles marquent la puiſſance du Meſſie, & l'inſtruction des pauvres ſa bonté. Or le Meſſie ne devoit point avoir ni une puiſſance ſans bonté, ni une bonté ſans puiſſance.

VI.

Et heureux celui qui ne prendra point de moi un ſujet de ſcandale & de chute. v. 6.

JESUS-CHRIST déclarant bien-heureux ceux à qui il ne ſeroit pas un ſujet de ſcandale & de chute, fait voir qu'il eſt aiſé de tomber dans ce ſcandale, & il n'eſt pas difficile de le comprendre. Car il eſt impoſſible qu'on ne ſoit pas choqué de ce qui eſt contraire aux paſſions qui poſſédent nôtre cœur. Si donc il eſt poſſédé d'ambition & d'avarice, il n'eſt pas poſſible qu'il ne ſoit ſcandaliſé de J. C., c'eſt-à-dire, qu'il ne haïſſe dans le fond ſon humilité & ſa pauvreté. Il n'y a que ceux dont les inclinations ſont conformes aux ſiennes qui puiſſent n'être point

choquez de la vie qu'il a menée: & comme cette diſpoſition eſt fort rare, il eſt au contraire fort ordinaire d'être ſcandalizé de J. C. Tous les Juifs ont été ſcandalizez du peu d'éclat & de pompe avec lequel il a paru. Les Phariſiens avares & ſuperbes ont été ſcandalizez de ſon deſintéreſſement & de ſon humilité; & ce ſcandale qu'ils ont conçu leur ayant donné de l'éloignement de J. C. a étouffé en eux l'impreſſion de ſes miracles. C'eſt pourquoi J. C. ayant employé la preuve de ſes œuvres pour montrer aux diſciples de ſaint Jean qu'il étoit le Meſſie, y joint cet avertiſſement: *Que c'eſt un grand bonheur de n'être point ſcandalizé en lui*: comme s'il leur eût dit: Quelque fortes & quelque convainquantes que ſoient les preuves que je vous apporte, elles vous ſeront inutiles ſi la corruption de vôtre cœur vous donne de l'éloignement de la vie que j'ai choiſie.

VII.

On s'imagine aiſément qu'on eſt exemt du défaut d'être ſcandalizé de J. C. parce qu'on n'eſt plus tenté de ne le pas reconnoître pour le Meſſie, & qu'on n'a pas l'inſolence de blâmer ouvertement ſes actions. Mais quand on a de l'averſion pour ce qu'il a choiſi, il eſt impoſſible qu'on ne condanne en effet ce chois, & qu'on ne préfére ſes propres penſées à celles de J. C. On le met au deſſous de ſoi, & l'on ſe préfére

à

à la ſageſſe même. Il eſt impoſſible de haïr la ſageſſe ſans haïr J. C. & il eſt impoſſible de hair J. C. ſans être ſcandalizé de J. C. c'eſt à-dire, ſans y trouver un ſujet de chute. Ainſi ce ſcandale eſt un défaut général, qui ſe rencontre dans tous les amateurs du monde : *Quiconque fait mal, hait la lumiere.* Omnis *qui malè agit, odit lucem* ; c'eſt-à-dire qu'il hait la lumiére intérieure de ſa conſcience qu'il tâche d'étouffer : & cette lumiére n'étant qu'un rayon de la vérité qui perce le cœur des méchans, & ne permet pas qu'ils ignorent entiérement leurs déréglemens, quiconque la hait, eſt ſcandalizé de J. C. *Joan.* 3. 20.

VIII.

Outre cette maniére générale d'être ſcandalizé de J. C. qui ſe rencontre dans tous les pécheurs, il y en a encore d'autres plus particuliéres. Il y en a qui ſe forment certaines idées trop bornées de la vertu Chrêtienne, & qui ne la connoiſſant pas dans toute ſon étenduë, prennent enſuite la liberté de condamner tout ce qui n'eſt pas conforme à cette idée qu'ils ſe ſont formée. Les Phariſiens ne connoiſſoient point de vertu qui ne fût auſtére : & ainſi ils mépriſoient J. C. parce qu'il menoit une vie commune.

Mais c'eſt qu'ils ne ſçavoient pas que la vertu Chrêtienne auſſi bien que la grace, qui en eſt la ſource, a pluſieurs formes ;

outre que l'on peut pratiquer autant de mortification dans une vie qui paroit commune que dans une profeſſion ouverte d'auſtérité. C'eſt donc une grande ſource d'injuſtices & de jugement téméraires que cette maniére de réduire la vertu Chrêtienne à l'étroit, & de ſuppoſer qu'il n'y en a point d'autre que celle dont nôtre phantaiſie ſe ſera formé l'idée ſur nos inclinations particuliéres.

IX.

Lorſque les diſciples de Jean s'en furent allez, Jeſus s'adreſſant au peuple, leur parla de Jean, &c. v. 7.

Il n'eſt point dit que J. C. ait loüé Saint Jean, lorſque Saint Jean lui rendit témoignage qu'il étoit le Chriſt. Il le loüe préſentement, lorſque, ſelon l'apparence, il ſembloit en douter. Il obſerve de plus de ne le loüer point en préſence de ſes diſciples, qui auroient pû le lui rapporter; & il attend pour cela qu'ils s'en ſoient allez. Il n'eſt pas moins difficile de loüer ſaintement les hommes que de les blâmer charitablement. La loüange & le blâme ſont des actions difficiles, qui ont beſoin de beaucoup d'égards & de précautions. Souvent les loüanges ne ſont qu'un commerce de vanité. On loüe ceux dont on eſt loüé, & l'on ſe regarde preſque toûjours

jours ſoi même dans les loüanges que l'on donne aux autres. On veut paroître équitable, éviter le ſoupçon de jalouſie, plaire à ceux qui eſtiment les perſonnes : enfin il y a bien peu de loüanges qui ſoient comme celle de JESUS-CHRIST des témoignages deſintéreſſez de l'eſtime que l'on fait de ceux qu'on loüe, & où l'on regarde uniquement l'utilité de ceux devant qui on les loüe.

X.

Le premier éloge que JESUS-CHRIST donne à Saint Jean eſt celui de la fermeté. C'eſt auſſi la qualité la plus digne d'un prédicateur de la vérité & d'un miniſtre de Dieu. Car la vérité ne changeant point, & n'étant jamais contraire à elle-même, quiconque n'eſt attaché qu'à la vérité n'a pas lieu de changer de ſentimens. Ce ſont les divers intérêts des hommes qui ſont les cauſes ordinaires de leur inconſtance : car comme ces intérêts changent, ceux qui ont pour but de plaire aux hommes, ſont obligez de changer avec eux : & ces changemens ne manquant guéres d'être remarquez, privent d'autorité les Miniſtres de l'Egliſe en qui on les aperçoit. Ainſi il ne faut pas que les prédicateurs qui accommodent leurs ſentimens aux inclinations de ceux à qui ils parlent, & qui donnent lieu de les ſoubçonner de

complaiſanee & de flaterie, prétendent jamais faire aucun fruit ſolide, ni avoir de la creance dans l'eſprit du peuple. C'eſt pourquoi JESUS CHRIST voulant augmenter celle de Saint Jean, commence à le loüer de ſa fermeté, en diſant qu'il n'étoit pas comme *un roſeau agité du vent*.

Verſet. 7.

X I.

Le ſecond éloge que J. C donne à Saint Jean eſt celui de l'auſtérité, en demandant au peuple s'il avoit été dans le deſert pour y voir un homme vétu avec délicateſſe & avec luxe: & par ces paroles il le fait reſſouvenir de toutes les autres auſtéritez qu'il avoit vû pratiquer à Saint Jean. C'eſt encore une qualité dont les hommes ſont beaucoup frapez. Car la pente de la nature tendant à la moleſſe & au plaiſir, un Prédicateur auſtére témoigne par là qu'il ne vit point ſelon la pente de la nature. Ainſi cette loüange s'accorde admirablement avec celle de la fermeté que J. C. avoit déja donnée à Saint Jean. Car on n'eſt inconſtant dans ſes ſentimens que parce qu'on attend quelque choſe des hommes & qu'on a beſoin d'eux. Or S. Jean qui *vivoit de ſauterelles & de miel ſauvage*, faiſoit aſſez voir qu'il n'avoit pas beſoin des hommes, & que n'en attendant rien, il n'avoit donc pas beſoin de s'accommoder à leurs inclinations ni de rechercher

Matth. 3.4.

leur

leur faveur. C'eſt ce qui fait voir combien les Prédicateurs ſont obligez d'éviter toutes les marques de délicateſſe & de moleſſe. Car il eſt impoſſible que paroiſſant délicats ils ne paroiſſent dépendans des hommes; ce qui diminuë infiniment la créance qu'ils peuvent avoir, parce qu'on ſe défie toûjours que leur intérêt pouvant changer, ils ne changent auſſi de langage & de ſentimens.

XII.

Jesus-Christ ne ſe contente pas de faire reſſouvenir le peuple des vertus qu'il avoit pû remarquer dans Saint Jean: il lui aprend de plus ce qu'il ne ſçavoit pas, que non-ſeulement Saint Jean étoit Prophête, mais qu'il étoit plus que Prophête, étant lui-même prophétiſé & deſtiné à montrer le Méſſie déja venu. Par là il faiſoit beaucoup plus pour Saint Jean que Saint Jean n'avoit fait pour lui. Car le témoignage que Saint Jean avoit rendu à J. C. n'étant fondé que ſur ſon autorité, pouvoit être plus facilement éludé: mais celui que J. C. rendoit à Saint Jean étoit d'une force invincible, parce qu'il étoit fondé ſur ſes miracles & ne pouvoit être deſavoüé que par une malice opiniâtre. C'eſt à J. C. qu'il apartient proprement de loüer les hommes. Toutes les loüanges que d'autres hommes leur peuvent

donner, ſont ſouvent fauſſes & trompeuſes; & preſque toûjours incertaines & ſuſpectes ou d'ignorance ou de flaterie. Mais ces ſoupçons ne peuvent tomber ſur les loüanges que Dieu donne aux hommes. Ainſi la raiſon même devroit porter tous les Chrêtiens à mepriſer l'aprobation des hommes, & à n'aſpirer qu'aux loüanges que J. C. donnera à ſes élus, lorſqu'il fera leur éloge au jour de ſon jugement.

SUR

SUR L'EPITRE DU III. DIMAMCHE DE L'AVENT.

Gaudete in Domino ſemper, iterum dico gaudete. *Philip.* 4. 4. 7.

Réjoüiſſez-vous ſans ceſſe dans le Seigneur. Je le dis encore une fois, rejoüiſſez-vous.

I.

SAint Paul recommande aux Philippiens de ſe rejoüir : & JESUS-CHRIST déclare heureux ceux qui pleurent : *Beati qui lugent*. Mais cette contrariété apparente s'éclaircit ſans peine en diſtinguant les objets de cette triſteſſe & de cette joye. La Religion Chrêtienne n'eſt qu'amour, & la joye n'eſt pas moins naturelle à l'amour que la triſteſſe. L'on peut dire même que l'on y en trouve plus de ſujets, parce que les maux & les miſéres de cette vie, qui ſont l'objet ordinaire de la triſteſſe humaine, ſont au contraire, ſelon la foi, de grands ſujets de joye, parce que ce ſont de grands dons de Dieu, de grands temoignages de ſon amour, & des ſemences qui portent

des fruits éternels de gloire. Auſſi c'eſt particuliérement dans les tribulations que les Philippiens ſouffroient de la part des Payens, que S. Paul les exhorte de ſe réjouir & qu'il répête même cette exhortation : *Iterum dico gaudete.* Qu'y a-t-il de plus triſte que nos péchez & de plus digne de larmes ? Cependant ces larmes mêmes portent leur conſolation avec elles ; ce qui fait dire à S. Auguſtin que les larmes des pénitens ſont plus agréables que la joye des théatres : *Dulciores ſunt lacrymæ pœnitentium quàm gaudia theatrorum.* Il y a même dans les dereglemens du monde quelque choſe de conſolant, & par la beauté de la juſtice que Dieu y fait quelquefois paroître quand il les punit en ce monde, & par l'uſage qu'on ſçait qu'il en fera pour ſa gloire & pour le bien de ſes élus. Mais comme la joye Chrêtienne eſt le fondement de la gratitude, il eſt bon d'en marquer ici quelques ſujets que nous en avons, auſquels on ne fait pas d'ordinaire aſſez de reflexion.

II.

Ce qui fait que les hommes ne découvrent pas facilement les ſujets qu'ils ont de ſe réjoüir, c'eſt prémiérement parce qu'ils ont peu d'amour pour Dieu & pour JESUS-CHRIST ; ſecondement qu'ils ont peu d'idée de l'état d'où ils ont été tirez, & troiſiémement qu'ils ſont peu touchez

des

des biens qu'ils poſſédent. S'ils aimoient Dieu ils ſe rejoüiroient de ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire que ſa grandeur, ſa ſainteté, ſa puiſſance, ſa félicité, ſa juſtice, les combleroient de joye. Ils ſe réjouïroient de voir que toutes les créatures lui obéiſſent ou volontairement ou malgré elles; que rien ne peut ſe ſouſtraire à ſon empire: & ils diroient avec ſentiment ces paroles du Pſeaume, *Dominus regnavit decorem indutus eſt, indutus eſt Dominus fortitudinem* *Le Seigneur a régné, il eſt revêtu de beauté & de force.* Tous les Saints cantiques qui ſe trouvent dans les Pſeaumes, ne ſeroient qu'une expreſſion fidelle des ſentimens de leur joye. Car ſi l'on veut ſçavoir ce que c'eſt que ces cantiques, on peut dire en un mot que ce ſont les tranſports d'une ame qui ſe réjouït de ce que Dieu eſt ce qu'il eſt. Si nous aimons JESUS-CHRIST nous nous réjouïrons de la gloire qu'il poſſéde & de la puiſſance infinie qui lui a été donnée dans le ciel & dans la terre ſelon ſon humanité même: *Data eſt mihi omnis poteſtas in cœlo & in terra.* Si nous connoiſſions l'effroyable état d'où nous avons été tirez, & quelle horrible miſére eſt celle d'une ame aſſujettie au démon qui l'entraîne à la mort éternelle, lui ôte la lumiére de la vérité, & l'entretient dans des illuſions groſſiéres & criminelles, tous les maux de cette vie nous paroîtroient peu de-

Pſ. 92. 1.

Matth. 28. 18.

cho-

choſe en comparaiſon de la grace que Dieu nous a faite de nous appeller au Chriſtianiſme, & de nous ſéparer ſans aucun mérite & de tant d'autres qu'il a laiſſez dans les ténebres & dans l'ombre de la mort. Si nous étions touchez autant que nous le dévrions être de la grandeur des dons que nous avons reçûs de JESUS-CHRIST, de la qualité de membres de ſon corps & de ſes cohéritiers, & enfin de celle d'enfant de Dieu, de l'immenſe grandeur des biens que Dieu nous promet, l'eſpérance que nous aurions ne pourroit pas être ſans joye, ſelon qu'il eſt dit par l'Apôtre même, *Spe gaudentes.* Voilà ce qui a rempli de joye l'ame de tous les Saints; & ſi cette joye nous manque, ce ne peut être que nôtre peu de lumiére, nôtre peu d'amour, & nos attaches aux choſes temporelles qui nous en privent.

Rom. 12. 12.

III.

Que vôtre modeſtie ſoit connuë de tous les hommes.

Le grec porte, *vôtre douceur.* Le latin qui porte *modeſtia*, peut-être exprimé par le terme de *moderation* ou par celui de *modeſtie*; mais tout cela revient à peu prés au même ſens. La modération Chrêtienne enferme la douceur, puiſqu'elle retranche toute aigreur de nos paroles, de nos actions,

actions, & de nôtre cœur. Il y a toûjours de l'exez dans la dureté, parce que nous n'en devons point avoir : cette même modération eſt une vraye modeſtie, entant qu'elle bannit de nos actions & de nos paroles l'orgueil, la vanité, la hardieſſe l'effrontiere ; qu'elle calme nos paſſions, & qu'elle ne permet pas qu'elles ſe produiſent à l'extérieur. C'eſt donc cette vertu de modération que Saint Paul veut qui éclatte dans tous les Chrêtiens. On peut cacher quelquefois les autres vertus ; mais il faut que la modération paroiſſe toûjours, parce qu'il n'eſt jamais permis de choquer le prochain par des excez où la paſſion nous pourroit porter. Cette moderation à laquelle la Religion nous oblige, eſt une inſtruction générale que nous devons au prochain qui eſt ſouvent infiniment plus efficace que toutes celles qui ſe donnent par les paroles, parce qu'elle s'inſinuë dans le cœur ſans réſiſtance, & qu'elle fait aimer le bien ; au lieu que les inſtructions qui conſiſtent ſeulement en paroles, le font d'ordinaire ſimplement connoître. C'eſt donc une charité commune & une eſpéce de prédication à laquelle tous les Chrêtiens ſont appellez. Ils ont tous miſſion pour celle-là, & il ne leur en faut point d'autre garand que ces paroles de Saint Paul : *modeſtia veſtra nota ſit omnibus hominibus*

L'on

IV.

L'on exerce les enfans dans les arts & dans les ſciences, & on les fatigue ſouvent à apprendre mille choſes qui leur ſont ou inutiles ou dangereuſes: mais on n'a pas le même ſoin de les former à une moderation générale dans leurs paroles & dans leurs actions, ni à leur en donner l'eſtime qu'ils en doivent avoir. Cependant l'utilité en eſt infiniment plus grande & plus étenduë ſelon Dieu & ſelon le monde que celle de tous les arts & de toutes les ſciences. C'eſt par l'exercice de cette vertu que les anciens ſolitaires retranchoient tous les défauts, même de leur extérieur, qu'ils modéroient le ton de leur voix, qu'ils n'interrompoient jamais celui qui parloit, qu'ils ne répondoient point avec précipitation, qu'ils gardoient toûjours une gravité modeſte dans leur marcher; parce que les défauts qui nous tirent de cet état ſont des marques de paſſion & d'une ame qui ne ſe poſſéde pas. Et c'eſt pourquoi le S. Eſprit n'a pas fait difficulté de mettre entre les caracteres du Meſſie, qu'il ne ſeroit point contentieux, qu'il n'éleveroit point ſa voix, & qu'on ne l'entendroit point parler dans les ruës: *Non contendet, neque clamabit, neque audiet aliquis in plateis vocem ejus.* Il eſt impoſſible qu'un extérieur déréglé vienne d'une ame réglée; & il eſt certain de plus que tous les dé-

Baſel. Epiſt.

Matth. 12. 19. Iſai 42. 1. 2.

défauts de modération ſont contraires à la charité du prochain ; parce qu'ils impriment dans ſon eſprit une image de paſſion : & c'eſt pourquoi ſaint Paul veut que la moderation des Chrêtiens ſoit *connuë de tout le monde.*

V.

Car le Seigneur eſt proche. V. 5.

Il eſt naturel de ſe compoſer & de ſe mettre en un état qui témoigne de la retenuë quand on doit bien-tôt paroître devant une perſonne de grand reſpect. Ainſi quand on raporté à une troupe de gens de la cour que le Roi vient, on les voit incontinent ſe mettre dans un état de bienſéance, & étouffer en quelque ſorte toutes leurs autres paſſions. Ceux qui parloient haut ſe taiſent : ceux qui étoient aſſis ſe lévent ; ceux qui diſputoient entr'eux avec chaleur, quitent la diſpute ; & enfin la ſeule nouvelle que le Roi vient, produit par tout un calme éxtérieur. Saint Paul veut donc que l'approche de J. C. qui n'eſt ſéparé de nous que par l'eſpace de nôtre vie aprés lequel il nous paroîtra, ou par l'intervalle qu'il y a de ce tems ici au jugement dernier qui eſt incertain & fini, faſſe le même effet ſur nous, & que ces deux avénemens qui ſont ſi proches, calment toutes nos paſſions & nous reduiſent,

à une

à une exacte modération, parce qu'il n'y a point de marques de paſſions qui ne puiſſent deplaire à JESUS-CHRIST.

L'Ecriture ſe ſert en d'autres endroits, pour produire en nous le même effet, de la connoiſſance que Dieu a de toutes nos actions. Elle veut que nous marchions comme étant continuellement en ſa préſence: & en le regardant par la foi comme ayant les yeux ſur nous. *Marche devant moy & ſois parfait*, dit Dieu à Abraham: *Ambula coram me, & eſto perfectus.* C'eſt-là le jour dans lequel ſaint Paul veut que nous nous conduiſions avec honnêteté: *Sicut in die honeſtè ambulemus.*

Gen. 17. 1.

Rom. 13. 13.

Toutes ces conſidérations ſont vrayes & ſolides, & elles font impreſſion ſur nous à proportion de nôtre foi; mais l'Egliſe ſe ſert icy de cette derniére qui eſt l'aproche de J. C. parce qu'elle veut qu'en ce tems icy nous le conſidérions comme devant venir, par ſon premier avénement, prendre poſſeſſion de nos cœurs; ce qui nous oblige à les mettre en ordre & à faire en ſorte qu'il n'y ait rien de déréglé & qui le puiſſe bleſſer. Cette conſidération n'eſt pas moins ſolide que les autres. Car il ne faut pas conſidérer le premier avenement de J. C. comme entiérement paſſé. Il ne comprend pas ſeulement ſa naiſſance de Marie, mais auſſi celle qu'il veut avoir dans les cœurs où il entre par ſon amour. Ainſi ce pre-

premier avénement durera juſqu'à la fin du monde. Si donc nous prétendons le recevoir dans nos cœurs au jour que nous célébrons ſa naiſſance de Marie, n'eſt-il pas juſte que nous lui préparions un lieu calme & tranquile, & qui ne ſoit point troublé par l'agitation de nos paſſions ? C'eſt l'aplication que l'Egliſe fait de ces paroles : *Le Seigneur eſt proche*, à la fête prochaine que nous devons célebrer.

VI.

Quand ſaint Paul preſcrit enſuite aux Philippiens *de ne s'inquiéter de rien*, il n'exclut pas par-là toutes ſortes de prévoyances. Elles ſont au contraire partie du devoir des hommes, parce que ce ſeroit tenter Dieu que d'y manquer. Mais il exclut toutes ſortes d'inquietudes, parce qu'elles ſont contraires à la confiance & à la ſoumiſſion que nous devons avoir pour Dieu. En effet que pouvons-nous aprehender juſtement pour l'avenir ? Peut-il arriver autre choſe que ce que Dieu veut ? Et ne devons-nous pas approuver tout ce qu'il veut ? *Verſet 6.*

Tous les maux du monde ne nous ſçautoient conduire qu'à la mort ; & la mort pour un Chrêtien ne doit pas être une choſe affreuſe. C'eſt au contraire le commencement de ſa délivrance, & l'entrée de ſon bonheur.

S'inquiéter, c'eſt oublier que Dieu a ſoin de

de nous, & qu'il a promis à ceux qui chercheroient ſincérement ſon Royaume qu'il leur fourniroit les choſes temporelles dont ils ont beſoin. De ſorte que s'il permettoit qu'ils en manquaſſent, ce ſeroit par un plus grand amour pour eux, & parce qu'il jugeroit que cette privation leur ſeroit utile.

Voilà les principes ſur leſquels un Chrêtien doit établir la conduite de ſa vie. Il ſe doit regarder comme étant dans un vaiſſeau qui ne peut périr que par ſa faute, & au cas qu'il vienne à manquer à Dieu. Car pour la conduite de Dieu, il ſe doit tenir aſſuré qu'elle ne lui manquera pas. Ainſi il doit bannir toute ſorte d'inquiétude à l'égard de Dieu, & ne ſe défier que de ſoi-même.

VII.

L'exemption d'inquiétude preſcrite aux Chrêtiens par ſaint Paul n'exclut pas, comme nous avons dit, les ſoins raiſonnables que Dieu veut que nous ayons des choſes : mais elle exclut encore moins le recours à Dieu dans les néceſſitez temporelles & ſpirituelles. Au contraire il faut bannir l'inquiétude pour pouvoir s'adreſſer à Dieu comme il faut. Les inquiétudes ſont un grand obſtacle à la priére. Elles occupent l'eſprit. Elles le partagent. Elle le rempliſſent de défiance. Elles le rendent dépendant des choſes du monde, & nous fai-

faiſant craindre de les perdre elles nous y attachent plus fortement. Car la crainte n'eſt autre choſe qu'un amour qui apréhende d'être privé de ce qu'il aime. C'eſt donc la plus grande préparation à la priére que d'être exempt d'inquietude.

VIII.

Et que la paix de J.C. qui ſurpaſſe toute penſée, garde vos cœurs &c. v. 7.

S'il y a une paix de JESUS-CHRIST il y a auſſi une paix du monde, & la paix du monde nous peut ſervir à comprendre quelle eſt celle de J. C. en retranchant ſes défauts. Etre en paix avec le monde c'eſt n'y avoir point de querelles & point d'ennemis, & n'avoir point ſujet ainſi d'apréhender les effets de leur colére & de leur haine. Cette paix du monde nous met en quelque ſorte en repos du côté du monde; mais elle eſt toujours incertaine & imparfaite. Ce que l'on craint du monde c'eſt qu'il ne nous prive des biens du monde: mais en combien d'autres manieres en peut-on être privé, ſans que le monde s'en mêle, & qui peut même s'aſſurer qu'il ne s'en mêle point, & qu'au même-tems qu'il nous témoigne de l'affection, & qu'il nous careſſe, il ne forme point de deſſeins pour nôtre ruine? Il faut concevoir par-là ce que c'eſt que la paix de J. C. Il y a une guer-

guerre entre la ſainteté de Dieu & la corruption des hommes, entre ſa juſtice & leur injuſtice. La ſainteté & la juſtice de Dieu ne ſauroient ne pas préparer des peines contre le péché : & tous les hommes en ſeroient écraſez, ſi J. C. ne ſe fût mis entre deux, en ſatisfaiſant à cette ſainteté & à cette juſtice. J. C. a donc fait nôtre paix : mais il ne ſuffit pas qu'il l'ait faite, il faut qu'il nous l'aplique par ſa grace, & qu'il nous la faſſe ſentir : & c'eſt ce ſentiment de la Paix que J. C. a faite entre Dieu & nous, que l'Apôtre ſouhaite aux Chrêtiens. Cette paix n'eſt ni incertaine ni trompeuſe. Pourvû que nous n'y manquions pas de nôtre part, Dieu n'y manquera pas de la ſienne. Il ne ſçait ce que c'eſt que de tromper perſonne, puiſqu'il eſt la vérité ; & perſonne ne nous peut ôter les biens que cette paix nous a procurez. parce que c'eſt J. C. même qui en eſt le conſervateur & le gardien.

IX.

V. 7. Saint Paul leur dit de plus que *cette paix ſurpaſſe tout ſentiment :* Quæ *exuperat omnem ſenſum* ; c'eſt-à-dire ou qu'elle ſurpaſſe l'intelligence des hommes, ou qu'elle éléve l'ame au deſſus de tous les ſentimens humains. Il ne faut pas prétendre qu'elle les étouffe tous dans cette vie ; qu'elle arrête toute l'agitation de nos penſées ; qu'elle apaiſe tous nos mauvais mouvemens : mais

mais elles les ſurpaſſe en rehauſſant l'ame au deſſus de ces ſentimens, & en lui procurant une retraite calme dans la vuë de la miſéricorde de J. C. pour elle, & de la reconciliation avec Dieu qu'il nous a procurée. Cette paix *garde* donc & nos *cœurs* & *V.* 7. nos *eſprits*; parce qu'elle les empêche d'être renverſez par ce tumulte de mouvemens & de penſées que nous ne pouvons nous empêcher de ſentir. C'eſt ce qui rend les Saints immobiles dans les diverſes agitations de cette vie, & ce qui eſt la vraye ſource de leur repos & de leur tranquilité. Il eſt impoſſible d'être en paix quand on ſçait que Dieu eſt en guerre avec nous: mais il eſt injuſte auſſi de n'y être pas, quand on eſt aſſuré qu'il n'a pour nous que des penſées de miſéricorde & de paix. C'eſt cette aſſurance que ſaint Paul appelle la paix de J. C., parce qu'il en eſt l'unique autenr, & qu'il n'y avoit que lui, qui fût capable de nous la donner.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Miſerunt Judæi ab Hieroſolimis Sacerdotes, *Joan.* 2. 19. 28.

Les Juifs envoyérent de Jéruſalem des Prêtres, &c.

I.

L'Egliſe deſirant de préparer ſes enfans à la naiſſance d'un Dieu humilié & anéanti, en les portant à une humilité ſincére, leur en propoſe un exemple admirable dans la perſonne de ſaint Jean Baptiſte, où ils peuvent voir les vrais caractéres de cette vertu.

Elle doit être, comme l'enſeigne ſaint Auguſtin, toute fondée ſur la vérité. Nous n'avons pas beſoin de recourir au menſonge pour nous humilier, ni de nous imputer des défauts & des baſſeſſes que nous n'avons pas. On ſe reléve facilement de ces défauts qui nous ſont fauſſement attribuez. Il n'y a que la verité qui nous puiſſe humilier effectivement : & c'eſt pourquoi David

David disoit à Dieu qu'il l'avoit humilié par sa vérité: *Et in veritate tua humiliasti me* Ps. 118.

Pour nous humilier donc solidement il 75. n'y a qu'à nous demander qui nous sommes, comme les deputez des Juifs le demandérent à saint Jean. *Tu quis es*; & à nous répondre à nous mêmes sans nous flater & sans nous laisser séduire par les flateries des autres. On est humble quand on n'aime ni à se tromper soi-même ni à tromper les autres, quand on ne veut point profiter de leur illusion, & que l'on reconnoît ce que l'on n'est pas, & ce que l'on est. Par là on retranche tous les faux titres & toutes les fausses qualitez que l'amour propre nous peut attribuer; l'on avouë tous ses défauts; & l'on se tient à la place où Dieu nous a mis.

C'est ce qui paroît admirablement dans saint Jean. Il ne prétend point tirer avantage de l'Illusion des Juifs. Il détruit par un desaveu net & précis tous les faux-titres qu'on lui attribuoit par erreur. Il fait voir qu'il est incapable de se plaire dans la fausseté, ni de se laisser flater par le monsonge., Il rejette ce qu'il n'est pas, & il dit ce qu'il est avec une simplicité admirable.

II.

Il ne dit même ce qu'il est qu'y étant contraint; car c'est encore un des caractéres de cette humilité solide que de ne faire

connoître les dons qu'on a reçus de Dieu, que lorſqu'on ne s'en peut exenter, & de tâcher hors delà de les ſupprimer & de les cacher autant que l'on peut. Qui laiſſeroit agir l'amour propre, il ne manqueroit pas, lorſqu'il eſt obligé de rejetter de fauſſes louanges, de ſe dédommager de ce deſaveu par d'autres qui pourroient paſſer pour vrayes: aprés s'être procuré la gloire de la ſincérité, il ſçauroit bien retenir une partie de l'honneur qu'on lui vouloit faire. S'il deſavouoit de faux titres, il en ſubſtituëroit d'autres véritables, & reconnoiſſant qu'il n'a pas les qualitez qu'on lui voudroit donner; il en mettroit en vuë d'autres qui feroient à peu prés le même effet.

Un homme moins humble que ſaint Jean, aprés avoir reconnu qu'il n'étoit pas le Meſſie, auroit ajoûté qu'il étoit ſon précurſeur & ſon principal ami; qu'il étoit l'Ange deſtiné à le montrer aux hommes, & s'il avoit été obligé d'avouer qu'il n'étoit point Elie, il auroit dit qu'il en poſſedoit *l'eſprit & la vertu.*

Luc I. 17.

S'il avoit été contraint de dire qu'il n'étoit pas un Prophête deſtiné à prédire les choſes futures, il auroit fait entendre qu'il étoit quelque choſe de plus, puiſqu'il étoit deſtiné, non à prédire le Meſſie, mais à le montrer. Mais la vraye humilité ne permet pas d'attirer des loüanges humaines par les dons de Dieu. C'eſt Dieu qui en doit être loué

loué & non pas l'homme, & l'homme ne doit ſervir qu'à porter l'eſprit à la ſource de ces dons. Auſſi ſaint Jean pour ne ravir pas à Dieu une partie de ſa gloire, ne fait aucune de ces répliques. Il dit ce qu'il n'étoit pas, ſur les points dont on l'interrogeoit; mais il ne dit point ce qu'il étoit. Que s'il marque enfin ſon office & ſon emploi, c'eſt par une pure contrainte, & il le fait même avec tel rabaiſſement, une telle ſimplicité, & en raportant tellement tout à Dieu, qu'il paroit bien qu'il n'étoit poſſédé que de l'amour de la verité qui nous humilie.

III.

Enfin c'eſt encore un des caractéres de la vraye humilité, lors même qu'elle rejette les faux titres qu'on lui voudroit donner, & qu'elle ſupprime les dons de Dieu, de crainte de s'en attribuer quelque choſe, d'être bien aiſe de les reconnoître & de les honorer dans les autres. Car la vraye humilité n'eſt point envieuſe. Elle voudroit que les autres fuſſent tous riches des graces de Dieu. Elle rend volontiers témoignage à ceux qui les ont, & elle eſt bien aiſe qu'ils les ayent. En quoi elle eſt encore toute oppoſée à l'orgueil qui ſe contenteroit quelquefois d'être au niveau des autres, pourveu qu'il n'eût perſonne au deſſus de lui. C'eſt cette humilité qu'on peut remarquer en ſaint Jean dans un degré éminent.

Non seulement il reconnoît l'excellence de J. C. au dessus de lui, & il se met en son
V. 27. rang à son égard, en disant qu'il n'est pas digne de lui rendre les services les plus bas, mais il met toute sa gloire à élever J. C. & à se rabaisser. Il lui envoye ses disciples & il s'en dépouille. Il lui donne tous les titres qu'il refuse pour lui-même. Il est vrai qu'il n'y avoit rien en tout cela que la justice & la vérité n'exigeassent de lui ; mais c'est que la veritable humilité consiste, comme nous avons dit, dans l'amour de la vérité, & à faire tout ce qu'elle nous prescrit.

IV.

S. Jean en demeurant dans les bornes de la vérité, s'humilie en quelque sorte au delà de la vérité ; parce qu'ayant ôté aux Juifs les impressions avantageuses qu'ils pouvoient avoir de lui, il leur donna occasion de le mépriser. Ils conçurent fort bien ce qu'il desavouoit, & ils ne conçurent point du tout ce qu'il ne pouvoit desavouer de lui-même. Ils comprirent qu'il n'étoit point le Messie, ni Elie, ni Prophéte ; mais ils ne comprirent rien dans ce qu'il étoit effectivement. Leur malignité fut satisfaite par l'idée qu'il leur donna qu'il n'étoit ni le Messie ni Elie, ni Prophéte. Ils en demeurérent là, & ne se mirent pas en peine de bien entendre ce qu'il vouloit marquer
V. 23. en leur disant qu'il étoit *la voix de celui qui crie*

crie dans le déſert. La vraye humilité ſe preſſe de ſe dépouiller de ce qui ne lui appartient pas, & ne ſe met pas en peine d'empêcher que le monde n'abuſe de ce que la vérité l'oblige de reconnoître d'elle-même. C'eſt à Dieu à honorer les Saints devant les hommes autant qu'il le juge neceſſaire: mais les Saints ne ſe croyent chargez que de s'humilier autant que la vérité le leur permet. C'eſt là leur unique but en ce monde ici. Dieu ne relévera que *trop*, pour parler ſelon l'Ecriture, les humiliations de ſes ſaints: *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus*: mais les Saints en ce monde ne doivent point avoir aucune vuë de ſe relever eux-mêmes, mais ſimplement d'obéir à Dieu. *Pſ.* 138. 17.

V.

On ne comprend rien dans les œuvres de Dieu, lorſqu'on les renferme dans le tems auquel elles ont été faites, & que l'on n'y conſidére que ceux qui en ſont les miniſtres. Cette députation ſolemnelle des Juifs à ſaint Jean aboutit à trés peu de choſe; dans le tems qu'elle fut faite les Prêtres & les Phariſiens n'en furent point portez à croire en lui. Ils ne firent que ſe ſervir de ce qu'il avoit dit de lui-même pour le décréditer parmi le peuple. Peut-être même que cette ambaſſade n'avoit dans le fond qu'un deſir ſecret de nuire à S. Jean, & de ſe ſervir contre lui de ce qu'il auroit répondu

aux queſtions qu'on lui faiſoit. Mais cette ambaſſade conſidérée dans le deſſein que Dieu y avoit pour le bien de ſon Egliſe eſt une trés-grande choſe. Elle donne lieu à l'une des principales parties du miniſtére de S. Jean en qualité de Précurſeur. C'eſt une inſtruction perpétuelle pour ſon Egliſe. Il falloit pour s'acquiter de ſon miniſtére, que ſaint Jean démentît toûjours les fauſſes idées qu'on pourroit avoir de lui dans la ſuite des ſiecles ; qu'il avertit les Juifs qu'il n'étoit pas le Meſſie, & que le Meſſie étoit parmi eux ; qu'il inſtruiſît toute l'Egliſe par l'exemple de ſon humilité. Voilà ce qu'il a fait, & ce qu'il fait encore ; & ce qu'il fera juſqu'à la fin du monde dans l'Egliſe de JESUS-CHRIST. C'eſt le fruit que Dieu a procuré à l'Egliſe par cette ambaſſade des Juifs. Les Juifs ne ſçavoient ce qu'ils faiſoient par cette députation, & ils avoient apparemment des vuës & des intentions fort corrompuës : mais avec ces intentions corrompuës ils ne laiſſoient pas d'éxécuter les deſſeins de Dieu, & de ſervir reëllement à l'établiſſement de l'Egliſe à laquelle ils ne penſoient pas.

VI.

Le plus miſerable de tous les emplois & de tous les miniſteres du monde eſt de ſervir au bien de l'Egliſe, ſans en tirer aucun fruit pour ſon propre ſalut. Car c'eſt là par-

particuliérement l'emploi & le miniſtére des réprouvez. Ils ſervent les élus : mais ils ne ſe ſervent point eux-mêmes. Les uns les ſervent en les protégeant, les autres en les perſécutant ; les uns en leur procurant du repos, les autres en leur cauſant des traverſes. Il y en a qui leur prêchent les plus grandes véritez & qui les introduiſent dans le chemin du ciel, où ils ne marchent pas eux-mêmes. Les Juifs nous ont fait connoître ſaint Jean, & ils ne l'ont pas connu. Ils ont fait paroître ſon humilité, & ils n'en ont point profité : & en cela il ſe ſont rendu coupables d'un trés grand crime. Car Dieu ne veut qu'on ſerve les autres qu'en ſe ſervant ſoi-même. Nôtre premier devoir c'eſt toujours de *chercher le royaume de Dieu & la juſtice* pour nous. Car chacun eſt particuliérement chargé de ſon ame & eſt obligé de la ſoumettre à Dieu & de la faire marcher dans ſes voyes. Tout le deſordre du monde conſiſte à ſe propoſer une autre fin. Il paroît bien que ces Juifs en avoient un autre, puiſqu'ils ne tirent aucune conſequence pour la reformation de leurs mœurs de ces réponces admirables de ſaint Jean. Ils n'en comprirent pas même l'excellence & la grandeur. Ils le mépriſérent par l'aveu qu'il faiſoit de ce qu'il n'étoit pas, & ne firent pas d'état de ce qu'il avoüoit de lui-même ; au lieu qu'il étoit admirable en l'un & en l'autre.

VII.

Les hommes ſont tous compoſez de neant & d'être. Ils ſont, & ne ſont pas : mais leur neant eſt infiniment plus étendu que leur être, & ils ont bien plus de lieu de dire comme ſaint Jean *Je ne ſuis pas*, NON *ſum*, que de dire ce qu'ils ſont. Mais ce qu'ils ne comprennent pas, c'eſt que le principal être de l'homme conſiſte à connoître ſon néant. La principale réalité de la vertu de ſaint Jean a conſiſté à avoir bien connu ce qu'il n'étoit pas : ſa principale grandeur à connoître ſa baſſeſſe ; parce que c'étoit ce qui faiſoit ſon humilité & que c'eſt en quoi conſiſte le fond ſolide de la vertu. En nous diſant donc : *Je ne ſuis pas*, NON *ſum*, & le diſant comme il faiſoit par un ſentiment d'une humilité profonde, il nous dit en même tems qu'il étoit le plus grand de tous les hommes. Nous n'avons pour être quelque choſe devant Dieu, qu'à bien reconnoître que nous ne ſommes rien. Nous n'avons pour être revêtus de vertus qu'à bien reconnoître que nous n'en avons point : *Virtutibus nudus, ipſa mélius humilitate veſtitur.* Mais afin que cet aveu ſoit ſincére, il faut qu'il ne ſoit pas ſeulement des lévres, ni de l'Eſprit, il faut que ce ſoit un aveu du cœur qui s'abime ſincérement dans ſon néant.

Vers. 21.

VIII.

Que perſonne ne ſe plaigne donc dans le

le chriſtianiſme de ſes impuiſſances, de ſa pauvreté temporelle, ni même en quelque ſorte de la pauvreté ſpirituelle, qui nous prive des talens qui nous pourroient rendre utiles au prochain. Il ne tient qu'à nous de nous faire de toutes ces privations le plus grand des talens & le plus grand des treſors qui eſt celui de l'humilité. Il n'y a qu'à bien reconnoître ſa baſſeſſe, à n'avoir point de dépit que Dieu nous ait réduits dans cet état, à ſouffrir qu'on nous traite avec mépris, à remercier Dieu de ce qu'il nous conſerve le deſir de le ſervir, à lui dire ſincerement : *Bonum mihi quia humiliaſti me, ut diſcam juſtificationes tuas.* Il est *bon que vous m'ayez humilié, afin que j'aprenne à obſerver vos commandemens* : & nous voilà riches. Chacun a droit de reconnoître qu'un autre état ne lui convenoit pas; qu'il en auroit abuſé par ſon orgueil ; qu'il n'avoit pas le cœur aſſez pur pour bien uſer des dons de Dieu. On peut même faire un uſage ſemblable des péchez où Dieu a permis que l'on ſoit tombé. Car quoi qu'il les faille condamner & s'en humilier devant Dieu, il faut néanmoins en reconnoiſſant que ce ſont des punitions de nôtre orgueil, eſpérer que Dieu ne les a permis qu'afin que nôtre vanité ne trouvant point en nous de baſe ni d'apui en fût détruite plus pleinement ; afin que nous nous miſſions plus ſincérement au dernier rang, Pſ. 11

& que regardant tous les autres au deſſus de nous, nous fuſſions plus indulgens à leurs defauts & à leurs foibleſſes, & plus éloignez de nous préférer à eux. C'eſt ainſi qu'en aimant Dieu, c'eſt-à-dire ſa juſtice & ſa vérité qui nous humilie, toutes
v. 8. choſes coopérent à nôtre ſalut: *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*, & non ſeulement les défauts naturels, mais les pêchez mêmes, diſent les Saints.

IX.

Saint Jean dit d'abord ce qu'il n'étoit pas, & ce ne fut qu'à la fin qu'il fit connoître ce qu'il étoit. C'eſt par l'aveu de ce que l'on n'eſt pas, que l'on devient capable de montrer ſans orgueil ce que l'on eſt. Il eſt dangereux de faire voir aux hommes ce que l'on a reçû de Dieu ſi l'on ne s'eſt bien affermi dans l'humilité, par la connoiſſance de ce qui nous manque. L'humilité doit être toujours le fondement de toute vertu Chrêtienne, de tout emploi, de tout miniſtére. Qui y entre & qui eſt obligé de ſe montrer aux hommes ſans s'y être bien établi, ſans s'être bien dit à ſoi-même ce qu'il n'eſt pas, *non ſum*, eſt bien en danger en ſe faiſant voir & en montrant par ſes paroles, par ſes actions, qu'il eſt quelque choſe, qu'il eſt ſçavant, éloquent, éclairé, qu'il a des talens de conduite & de prudence, il eſt bien en danger, dis-je, de faire naufra-

frage contre deux écueils trés dangereux qui ſont la faveur & la diſgrace des hommes. Car il arrive d'ordinaire l'une de ces deux choſes, ou que le monde favoriſant ceux qui ſe montrent à lui, les éleve & les porte aux dignitez éclatantes & à des engagemens dont ils ne ſont pas véritablement capables par le défaut des vertus intérieures, ou que ſe bandant contre eux & faiſant ſes efforts pour les oprimer, il leur ſuſcite des traverſes & des perſecutions qui ſurpaſſent leurs forces, & dans leſquelles ils s'affoibliſſent, ils ſuccombent, ils abandonnent la juſtice & la vérité pour ſe conſerver la ſureté & le repos de cette vie.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DES QUATRE TEMS DE L'EVANT.

Miſſus eſt Angelus Gabriel à Deo in civitatem Gallileæ, cui nomen Nazareth, ad virginem deſponſatam viro, cui nomen erat Joſeph de domo David, & nomen virginis Maria. *Luc.* 1. 26. 38.

En ce tems-là l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée apelée Nazareth, à une vierge qu'un homme de la Maiſon de David nommé Joſeph avoit épouſée, & cette vierge s'apeloit Marie.

I.

JAmais il n'y eut un plus illuſtre Ambaſſadeur, ni un plus grand ſujet d'Ambaſſade, ni une perſonne plus digne de la recevoir. C'eſt un Ange qui eſt envoyé. C'eſt

C'eſt pour traiter du myſtere de l'incarnaton. C'eſt à Marie qu'on l'envoye, c'eſt-à-dire à la plus parfaite de toutes les crêatures. Dieu ne vouloit opérer ce myſtére en elle qu'avec ſon conſentement. Il s'agiſſoit de l'obtenir Cependant tout cela ſe paſſe dans une petite chambre à l'inſçu de toute la terre. Les hommes accompagnent autant qu'ils peuvent leurs actions de pompe & d'éclat, parce qu'ils ſont vains, & que n'étant point maîtres de l'avenir, ils aiment à joüir promtement du bien qu'ils ſe figurent dans ce qu'on apele glɔire & reputation : mais Dieu voyant toutes des ſuites de ſes œuvres & en diſpoſant ſouverainement, veut bien qu'elles ſoient obſcurcies pour quelque tems, parce qu'il ſçait bien quand il veut les faire paroître avec l'éclat qu'elles méritent. Il eſt patient, parce qu'il eſt éternel, dit ſaint Auguſtin; outre qu'il ne ſe ſoucie en aucune ſorte des loüanges ni de l'admiration des hommes. S'il leur découvre ſes myſtéres c'eſt pour leur utilité & non pour la ſienne. Ainſi il les tient d'ordinaire dans un fort grand ſecret, & il ne les manifeſte que long-tems aprés leur accompliſſement

C'eſt le modelle de conduite qu'il nous propoſe & qui a été parfaitement ſuivi pas la ſainte Vierge. Ayant reçu cette ambaſſade elle n'en parla point, & elle la tint cachée même à ſaint Joſeph qui avoit, ce fem-

ſemble, tant d'interêt de la ſçavoir, comme elle en avoit tant de la lui découvrir: mais elle ne crut pas pouvoir diſpoſer du ſecret de Dieu ſans ſon ordre exprés. Elle lui remit le ſoin de ſa réputation avec une parfaite confiance, ſans en enviſager les ſuites, & elle pratiqua en cela un détachement admirable de ſoi-même & un attachement incomparable aux ordres de Dieu. Il ne faloit pas une moindre pureté de cœur que celle de la ſainte Vierge pour diſcerner & pour ſuivre la volonté de Dieu dans une occaſion ſi délicate. Toute autre y auroit été trompée, & ſe ſeroit cru obligée par charité & par juſtice à faire confiance à ſaint Joſeph de cet important ſecret. Cependant par ces avances téméraires, on s'éloigne de l'ordre de Dieu; on fait naître des obſtacles à l'accompliſſement de ſes deſſeins; & enfin on ſe ſuit ſoy-même & ſes propres vuës, & non pas celle de Dieu.

II.

L'Ange en ſaluant la Vierge l'apela pleine de grace. Et comme il n'étoit dans cet éloge que la voix de Dieu, c'eſt Dieu même qui rendoit témoignage par cette parole de ce qu'il avoit déja opéré en elle. C'eſt donc ſuivre l'autorité de Dieu même que de regarder la ſainte Vierge avant même l'Incarnation, comme remplie des graces de Dieu, comme parfaitement pure

&

& déja élévée à une perfection tres-éminente. Mais il ne faut pas s'imaginer que ç'ait été là le terme, & le comble de la grace de la ſainte Vierge. Il n'y a qu'une ſorte de plenitude dans les vaſes corporels, & un vaſe plein ne ſçauroit rien recevoir davantage : mais une ame pleine de grace peut recevoir toûjours de nouvelles plénitudes : & c'eſt en effet ce qui eſt arrivé à la ſainte Vierge. Sa grace, toute pleine qu'elle fût alors, a toûjours reçû de nouveaux accroiſſemens, & elle eſt arrivée par là à une perfection qui ſurpaſſe toutes nos penſées. Car ſi elle étoit pleine de grace avant qu'elle conçût le Verbe fait chair, quelle plenitude ne reçût-elle point lors qu'elle le reçût dans ſon ſein, & que Dieu la rendit non ſeulement la mere, mais l'unique adoratrice de ſon Fils formé dans ſes entrailles. Quelle plenitude n'en reçut-elle point dans la naiſſance de JESUS CHRIST, & comme témoin de tous les mouvemens de ſon enfance, qui pour être conforme à ſon âge n'en étoient ni moins ſaints, ni moins divins, ni moins ſanctifians. Car tout eſt ſanctifiant en J. C. Tout eſt une ſource féconde de graces & de bénédictions. Il a mérité le ſalut des hommes par ſes moindres actions : mais il ne s'eſt ſervi des actions particuliéres de ſon enfance dans le tems qu'il les a faites, que pour produire des graces dans l'ame de la ſainte Vierge ou de

de ſaint Joſeph. Elle n'en a laiſſé perdre aucune, elle les a toutes recueillies & conſervées. *Maria conſervabat omnia verba hæc, conferens in corde ſuo,* La plûpart des merveilles de Dieu nous échapent: & aprés les avoir légérement conſidérées, nous les laiſſons effacer de nôtre eſprit: mais Marie n'en perdoit aucune : *Conſervabat omnia verba hæc*, & elle les conſervoit non dans ſon eſprit, mais dans ſon cœur, qui eſt le lieu naturel de la vérité. Ainſi elles y jettoient toutes de profondes racines,& elles y portoient des fruits de juſtice. C'eſt l'uſage qu'elle a fait de toute la vie inconnuë de JESUS-CHRIST depuis ſa naiſſance juſqu'au commencement de ſa prédication. Toutes ſes actions qui nous ſont cachées, ayant été connuës de Marie; ont fructifié en elle. Ces graces ont opéré en elle ſelon l'excellence de ſes diſpoſitions, & comme elles n'y ont trouvé aucune réſiſtance & qu'elle les a conſervées ſans aucune diminution ni aucun affoibliſſement, on peut juger par tous ces accroiſſemens de la perfection à laquelle Dieu l'a élevée.

Luc. 2. 26.

La ſuite de la vie de J. C. n'a pas produit de moindres effets dans la ſainte Vierge, puiſqu'elle en a toujours été le témoin fidelle, non pour la publier par ſes paroles, mais pour en nourrir le feu de ſa charité & en augmenter les treſors de graces qu'elle avoit déja reçus. L'Apôtre ſaint Jean declare-

clare à la fin de ſon Evangile qu'il ne croit pas que le monde entier pût contenir tout ce qu'on pourroit écrire des merveilles opérées par J, C. Les Apôtres en ont choiſi ce que Dieu a voulu : & ils paroît par ce qu'ils nous en ont laiſſé, que Dieu a voulu qu'ils ne nous en découvriſſent qu'une trés-petite partie. Mais tout ce qu'ils nous ont caché a été recueilli & renfermé dans l'ame de la ſainte Vierge : & ce qu'il s'eſt reſervé d'en découvrir à ſes élus, lors que leur grace étant conſommée ne ſera plus capable d'accroiſſement, a contribué durant toute la vie de la ſainte Vierge à y produire de nouvelles plénitudes.

Qui peut s'imaginer celle qu'elle reçut ſur le Calvaire lorſque répréſentant toute l'Egliſe réunie en ſa perſonne, elle offrit ſeule avec ſon fils le ſacrifice de la redemption du monde, & fut ſeule témoin de la ſouffrance & de la mort d'un Dieu; parce que tous les autres & les Apôtres même ne le regardoient alors que comme un ſaint homme? Qui peut comprendre celle qu'elle reçut par la réſurrection de ſon Fils, & lorſque le Pere-éternel lui donna la puiſſance ſouveraine de toutes choſes ſelon ſon humanité même? Celle qu'elle reçut à ſon aſcenſion, lorſqu'il prit poſſeſſion du trône éternel qui lui étoit dû ? Celle qu'elle reçut à la deſcente du ſaint Eſprit, qui fut ſans doute

auſſi

auſſi élevée au deſſus de celle que les Apôtres & les diſciples reçurent que les diſpoſitions qu'elle y aporta ſurpaſſoient celles des Apôtres & des diſciples ? Et enfin qui peut comprendre celle qu'elle reçut, lorſqu'elle conſomma ſon ſacrifice par ſa bien heureuſe mort ? Et qui s'étonnera aprés cela de ce que l'Egliſe publie de l'éminence de ſes graces, & de la puiſſance de ſes interceſſions au deſſus de tous les Saints ?

III.

Il eſt remarqué expreſſément que la Vierge fut troublée, non préciſément de la vuë de l'Ange, mais du diſcours qu'il lui tint. *Turbata eſt in ſermone ejus.* Les perſonnes vraiment humbles & qui ſont intérieurement pénétrées de leur néant ne ſçauroient entendre ſans ſurpriſe ce qui tend à les relever. Les reproches & les injures troublent le commun des hommes, parce qu'ils ſe cachent leurs défauts, & qu'ils ne les regardent que le moins qu'ils peuvent, qu'ils ſont pleins de leurs prétendus mérites, & qu'ils s'en entretiennent ſouvent. Mais Marie toûjours occupée devant Dieu de ſon néant ne pouvoit être troublée que par ce qui ſembla lui donner lieu de ſe regarder comme quelque choſe. Son humilité étoit

Verſ. 29.

étoit une humilité ſi ſimple, qu'elle n'avoit pas eu même d'orgueil à combattre: & c'eſt pourquoi cette idée de grandeur que les paroles de l'Ange préſentérent à ſon eſprit, lui parut ſi extraordinaire & ſi ſurprenante. Elle s'en troubla donc; mais il n'y eut rien que de réglé dans ce trouble, non plus que dans tous les autres mouvemens qu'elle fit paroître dans cette occaſion ſi ſinguliére. Elle fut troublée quand il la loua. C'eſt l'effet naturel d'une humilité comme la ſienne, qui ne s'étoit occupée que de ſa baſſeſſe. Quand il lui annonça qu'elle auroit un fils, elle s'informa de ce qu'elle devoit ſçavoir ſur ce ſujet. Car ayant été engagée dans l'état de virginité par l'ordre de Dieu, il falloit qu'elle ſçut comment ce qu'on lui annonçoit s'accordoit avec cet ordre. La queſtion qu'elle fit ne fut donc point une queſtion de défiance ni de curioſité, mais une queſtion de néceſſité & de prudence. Elle s'informa de ce dont Dieu vouloit qu'elle s'informât. C'eſt la réſolution même d'obéir à Dieu & de le ſuivre, qui oblige de s'inſtruire des moyens de lui obéir, principalement quand on a ſujet de craindre de manquer à l'obſervation de quelque ordre de Dieu en voulant en obſerver un autre. Aprés l'éclairciſſement que l'Ange lui donna, elle conſentit

ſentit tout d'un coup à ce que Dieu vouloit faire en elle. Elle ne fit plus aucune réſiſtance, comme Moiſe & Jeremie en avoient fait autrefois. Quand une ame n'eſt touchée que d'une ſeule vérité, comme par exemple, de ſon impuiſſance, elle ſe peut porter à faire quelque ſorte de réſiſtance aux ordres mêmes de Dieu fondez ſur une autre vérité ; ce qui eſt une marque de l'imperfection de ſa lumiére. Mais quand elle comprend également ſon néant & la puiſſance infinie de Dieu, elle ſe livre abſolument à lui pour lui obeïr en tout, & elle le ſuit auſſi bien dans les choſes qui paroiſſent favorables, que dans les humiliantes, parce qu'elle ne conſidere que l'obéiſſance qu'elle doit à Dieu, & qu'il eſt juſte qu'il regne en tout. C'eſt là ce que fit la Vierge, & ce qui lui fit prononcer ces paroles admirables qui contiennent ſon conſentemeut à l'incarnation du Fils de Dieu : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi ſecundùm verbum tuum* aprés quoi cet inconcevable myſtére fut accompli.

Verſ. 38.

Heureux ceux dans le fond du cœur deſquels Dieu ne voit qu'une réſolution pleine & ſincére de lui obéir en tout, & qui ne ſont en peine que des moyens de pratiquer cette obéiſſance! Dieu ne manque jamais de les inſtruire. Mais hélas, nos enquêtez ont ſouvent un principe bien

bien différent, qui eſt un deſir de nous diſpenſer de ce que Dieu nous commande, ou d'en retrancher l'éxécution. On va de Caſuiſtes en Caſuiſtes pour en chercher de favorables à ſes paſſions. Une ſecrete averſion de la vérité nous fait trouver mille difficultez dans les avis les plus juſtes & les plus ſincéres: & c'eſt ce qui fait que Dieu permet que nous ſoyons trompez par ceux que nous conſultons avec ce cœur double & corrompu.

SUR

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DES QUATRE TEMS DE L'AVENT.

Exurgens Maria in diebus illis abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda; & intravit in domum Zachariæ, & salutavit Elizebeth. *Luc.* 1. 39. 57.

Aussi-tôt Marie aprés partit avec promtitude & s'en alla au pays des montagnes de Judée en une ville de la tribu de Juda: & étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.

I.

LEs visites, quand elles sont faites comme il faut, sont des devoirs de la vie Chrêtienne comme les autres actions de charité. Ce sont des liens nécessaires de la sociéte civile, des moyens d'augmenter & d'entretenir l'union des cœurs

&

& enfin des occaſions propres ou à édifier le prochain ou à en recevoir de l'édification. Les hommes ne ſont pas d'ordinaire aſſez ſpirituels pour ſe paſſer de ces ſecours. Il faut quelque nourriture auſſi-bien à leur charité envers les hommes qu'à leur piété envers Dieu : & comme leur amour pour Dieu s'évanoïroit bien-tôt, s'ils n'avoient aucun commerce avec lui par le moyen de la priére & des bonnes-œuvres qu'ils font dans la vuë de lui plaire ; de même la charité envers les hommes ſe refroidiroit bien-tôt, ſi elle n'étoit entretenuë par des témoignages réciproques de charité.

Il eſt donc hors de doute que ce devoir de la vie civile ſe peut pratiquer ſaintement & utilement pour ceux qui le rendent & pour ceux à qui on le rend. Mais il faut reconnoître en même-tems qu'il y en a peu de plus mal pratiquez, & qui ſoient d'ordinaire plus inutiles aux uns & aux autres par la maniére dont on s'en acquite. On n'y a d'ordinaire aucune vuë de Dieu, aucun deſir de s'édifier ni d'édifier le prochain. On ne s'y porte que par des motifs tout humains. Les uns étant à charge à eux-mêmes, y cherchent à ſe ſoulager d'une partie de ce fardeau. Les autres ont pour but d'y nourrir leur curioſité, d'y apprendre des nouvelles, de s'inſtruire des choſes publiques & ſecrettes qui ſe paſſent dans

le monde. Les autres s'en font une occupation en regardant toutes les autres ou comme fatigantes, ou comme trop baſſes. Il y a une infinité d'autres motifs humains qui portent aux viſites, mais il y trés-peu de perſonnes qui y cherchent l'utilité de leur ame, ni a procurer celle de l'ame des autres. Or comme ce défaut eſt important & qu'il remplit toute la vie d'inutilitez, il eſt bon de conſiderer dans un auſſi excellent modelle que la ſainte Vierge, les conditions des viſites Chrêtiennes; puiſque ſaint Ambroiſe témoigne qu'une des fins qu'elle eut dans celle qu'elle rendit à ſainte Elizabeth, fut de s'acquiter d'un devoir civil envers une perſonne que ſon âge & ſa vertu & la liaiſon du ſang lui rendoient vénérable.

Il y a une raiſon générale de l'inutilité & du danger des viſites. C'eſt que la plûpart de ceux qui les font & à qui on les fait ſont bien plus remplis de l'eſprit du monde que de ce celui de Jesus-Christ. Ainſi dans le commerce qu'ils ont avec les autres, ils leur communiquent l'eſprit & les diſpoſitions dont ils ſont pleins: *L'homme-de-bien tire de bonnes choſes du bon treſor de ſon cœur: & le méchant en tire de mauvaiſes de ſon mauvais treſor*; dit nôtre Seigneur. *Car la bouche*, comme il le dit auſſi, *parle de ce qui remplit le cœur*. Les hommes ſont pleins des ſentimens & des maximes du monde, ils

Ip. v. 34.

ſont

ſont pleins de deſirs ſéculiers. C'eſt donc ce qui remplit leurs diſcours. C'eſt ce qu'ils inſpirent par leur converſation „ Don- *Baſi. r. Reg.* 80.
„ nez-moi des gens pleins des ſentimens
„ du chriſtianiſme, & il n'y aura rien de
„ plus utile & de plus édifiant que leurs
„ paroles. Donnez-moi pour cela des per-
„ ſonnes qui vivent comme des diſciples
„ de JESUS-CHRIST en ne faiſant
„ que ce qu'il a fait & ce qu'il a enſeigné
„ de faire, qui ſoient vrayes brebis de ſon
„ troupeau ; qui n'entendent que la voix
„ de leur Paſteur & ne ſuivent que lui ſeul ;
„ qui ſoient comme les branches de la vi-
„ gne de JESUS-CHRIST attachez à
„ ſa racine & ne portant des fruits que
„ pour lui, ne faiſant que ce qui eſt digne
„ de lui & conforme à ſa volonté, qui
„ ſoient ſaints & purs en qualité de tem-
„ ples de Dieu, & ſeulement remplis du
„ culte qu'on lui doit ; qui ſoient comme
„ le ſel de la terre ; c'eſt-à-dire, qui ayent
„ aſſez de vertu pour communiquer l'eſ-
„ prit d'incorruption à ceux avec qui ils
„ ont commerce. Ce ſont-là les qualitez que les Chrêtiens doivent avoir ſelon ſaint Baſile: & il eſt clair que rien ne pourroit être plus avantageux que le commerce & la converſation de ceux qui ſeroient dans ces diſpoſitions. Mais le mal eſt qu'il n'y a rien de plus rare que des Chrêtiens qui rempliſſent cette idée. On contracte tant

de pouſſiére dans la vie du monde que les vrayes qualitez d'un enfant de Dieu en ſont toutes défigurées, & que tous les diſcours qu'on y fait tiennent bien plus du vieil-homme que du nouveau, de l'eſprit du monde que de celui de J.C. C'eſt ce qui oblige à n'avoir aucun commerce avec les hommes qu'avec de grandes précautions, à veiller ſur ce que l'on dit aux autres de peur de leur nuire, à veiller ſur ce que les autres nous diſent de peur qu'ils ne nous nuiſent, & à obſerver cet avis du Sage : *Prenez garde à vous, écoutez avec attention ce qu'on vous dira, parce que vous marchez ſur le bord d'un précipice.* Eccl. 13. 16. CAVE *tibi, & attende diligenter auditu tuo quoniam cum ſubverſione tua ambulas.* Car il eſt incroyable combien les entretiens ſans précaution impriment de mauvaiſes ſemences dans les eſprits. Et l'on peut dire que c'eſt une des cauſes les plus générales de la corruption du monde. Car ce n'eſt ni des livres, ni des prédications, ni des leçons des maîtres que les jeunes gens tirent leur morale & leurs ſentimens : c'eſt de la converſation & des diſcours ordinaires qu'ils entendent. Cela fait toute une autre impreſſion que les leçons expreſſes : & au lieu qu'il y a peu de gens en qui les diſcours qui ont la forme d'inſtructions faſſent de grands changemens, il y en a trés-peu qui ne ſoient emportez par les maximes qu'ils tirent des entretiens ordinaires. Les

Les visites & les conversations des hommes étant donc d'une trés grande importance pour le salut, il est bon d'en considérer les principales régles dans un aussi excellent modelle que la sainte Vierge. L'Eglise nous propose aujourdhui pour nôtre édification la visite toute sainte que Marie rendit à Elizabeth incontinent aprés l'accomplissement du mystére de l'incarnation, en nous donnant ainsi lieu d'y considérer & d'y apprendre les conditions des visites Chrêtiennes.

II.

L'Evangile remarque prémiérement que ce fut le discours de l'Ange par lequel elle fût avertie de la grossesse de Ste. Elizabeth, qui lui fit entreprendre cette visite. La charité la fit participer à la joye d'Elizabeth, & elle se pressa de lui en donner des marques. Il n'est pas nécessaire seulement d'aimer le prochain; mais il est nécessaire quelquefois de le lui faire connoître pour remédier à l'indifférence & au refroidissement qui naît quelquefois de la cessation de ces commerces d'amitié. Ainsi l'exemple de la Vierge nous aprend d'abord la premiére régle des visites, *qui est de n'en point faire que par des motifs de charité*, & la seconde n'y est pas moins marquée, *qui est de n'y employer que le tems qui est précisement nécessaire.* C'est pour cela qu'il est dit qu'elle alla *prontement aux montagnes de Judée.* Elle

ſe preſſoit de revénir dans ſa retraite qui étoit ſon centre: & c'eſt par cette régle qu'on doit corriger tous les vains amuſemens des viſites, où bien des gens employent la plus grande partie de leur vie: mais le mal eſt que la plûpart du monde n'a point proprement d'occupation. Ils ne ſçavent que faire quand ils ſont chez eux & à eux. Ainſi rien ne les preſſe de ſe hâter. Ils n'ont aucun ſoin de ménager leur tems, parce qu'ils ne ſçavent à quoi l'employer, & qu'il eſt auſſi bien perdu chez eux que dehors. Mais un Chrêtien qui doit vivre de deſſein, & qui ſçait le prix du tems qui lui a été donné pour mériter l'éternité, ne donne aux viſites, à l'exemple de la Vierge, que le tems préciſément néceſſaire, & il en revient le plûtôt qu'il peut pour s'apliquer à ſes principaux devoirs.

III.

Mais la condition des viſites Chrêtiennes qui paroît avec plus d'éclat dans celle que la ſainte Vierge rendit à ſainte Elizabeth, c'eſt qu'elle y porta un eſprit plein de Dieu, & qu'elle répandit ſon onction ſur ſainte Elizabeth d'une maniére admirable. Or encore que tous les Chrêtiens ne ſoient pas coupables de ce qu'ils n'ont pas cette plenitude d'onction dont Dieu avoit comblé la ſainte Vierge, ils doivent tous néanmoins avoir JESUS-CHRIST dans le cœur. Ils doivent agir & parler par ſon eſprit:

eſprit: & ſi le peu de diſpoſitions qu'ils trouvent dans certaines perſonnes ne leur permet pas toûjours de tenir des diſcours édifians, ils y doivent ſuppléer par la modeſtie de leur extérieur, par la modération de leurs ſentimens, & par un certain air de charité qui naît de celle dont ils ſont animez, qui fait quelquefois plus d'effet ſur l'Eſprit des autres que les diſcours. Comme tous leś Chrêtiens doivent être en cet état, c'eſt ſans doute un trés-grand défaut à eux de ce que leurs viſites ſont ſi infructueuſes au prochain par le peu de retenuë & de ſageſſe qui paroît en eux. Car ils ſe rendent par là inutile une partie conſidérable de leur vie. Ils perdent les occaſions que Dieu leur donnoit d'exercer la charité ſpirituelle envers le prochain: & bien loin de luī communiquer l'eſprit de Dieu, comme la Ste Vierge le communiqua à Ste Elizabeth, & à S. Jean, ils ne leur inſpirent que leur immortification & leurs paſſions. Peu de perſones font réflexion ſur ces défauts ordinaires des converſations & ſongent ſérieuſement à y remedier. On ne le peut mieux faire qu'en s'adreſſant à la Ste. Vierge, & en la priant de nous obtenir quelque part de cet eſprit de Sainteté & d'édification qu'elle répandit ſi abondamment dans cette viſite que l'on peut dire être l'exemple le plus parfait de toutes les viſites vraiment Chrêtiennes.

POUR LE SAMEDI DES QUATRE TEMS DE L'AVENT.

Il faut prendre pour le Samedi de ces quatre Tems-ci trois considérations sur la visite que la Sainte Vierge rendit à Sainte Elizabeth, qui sont entre les mystéres, parce que l'Evangile de ce jour est le même que celui du quatriéme Dimanche de l'Avent qui est pour la semaine prochaine.

SUR

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi, &c. 1. *Cor.* 4. 1. 5.

Que les hommes nous considérent comme les Ministres de JESUS-CHRIST, &c.

I.

SAint Paul prétend remedier par ces paroles à un trés-grand abus qui se glisse facilement dans le commerce des Fidelles avec leurs pasteurs. C'est que comme les sens sont d'ordinaire plus pronts & plus agissans que la foi dans le commun des Chrêtiens, il leur est assez ordinaire de juger des Ministres de l'Eglise plûtôt par cette prévention de sens que par des vûës de foi & de vérité. Ils n'y considérent donc souvent que les talens extérieurs, l'agrément dans les paroles, la complaisance qu'ils ont pour eux. Il arrive de là qu'ils se lient fortement à ceux d'entre ces Ministres qui leur plaisent par des qualitez humaines, qu'ils portent avec chaleur tous

leurs intérêts, qu'ils tâchent de leur procurer l'eſtime & l'affection de tout le monde, qu'ils s'empreſſent auprés d'eux, qu'ils leur font perdre beaucoup de tems par leurs entretiens, & enfin qu'ils conçoivent pour eux toutes les paſſions qu'on reſſent pour les perſonnes que l'on aime humainement. Au contraire le rabaiſſement des autres ne leur eſt rien. C'eſt beaucoup s'ils s'empêchent d'y contribuer, & ils ſont portez à prendre mal la plûpart de leurs actions. On ne ſçauroit croire combien tous ces jugemens humains nuiſent aux Fidelles; combien ils produiſent d'attaches peu édifiantes; à combien d'inutilitez & de jalouſies ils donnent lieu; combien ils diminuent la bonne odeur de la conduite des Paſteurs & le fruit que les peuples en euſſent tiré. Car ce qu'il y a de plus fâcheux c'eſt que ces attaches deviennent ſouvent reciproques. Ceux qui témoignent ces complaiſances humaines à leurs Paſteurs, les gagnent ſouvent par là. Ils amoliſſent leur eſprit, & attirent les mêmes complaiſances pour eux. Ainſi la communication entre ceux qui conduiſent & ceux qui ſont conduits, qui devroit être toute ſpirituelle, devient ſouvent toute humaine, & ſujette par conſéquent à tous les inconveniens des liaiſons humaines. Une partie de ces deſordres s'étant donc gliſſez dans l'Egliſe de Corinthe, & les

uns

uns disant : je suis pour Appollos, & les autres je suis pour Cephas, Saint Paul y a voulu rémédier par ces paroles : *Que les hommes nous regardent comme les Ministres de* JESUS-CHRIST, *& les dispensateurs des mystéres de Dieu.*

II.

Voilà le reméde, mais pour en comprendre l'efficace, il faut bien concevoir l'étenduë & l'importance de ces paroles : *Que l'homme nous considere comme Ministres de* JESUS-CHRIST *& comme dispensateurs des mystéres de Dieu.* Saint Paul veut dire par là qu'il ne faut juger des Ministres de l'Eglise que par la foi ; qu'il ne faut considérer en eux que les qualitez que la foi y découvre ; qu'il faut juger de la grandeur de ces qualitez selon que la foi en juge. Or le premier effet que la grandeur de ces qualitez connuës par la foi doit faire sur nous, c'est qu'elles doivent obscurcir & étouffer dans nos esprits toutes les qualitez humaines. Un Ministre de JESUS-CHRIST est un homme qui nous parle au nom de JESUS-CHRIST & de sa part, & que nous devons écouter comme lui-même, selon qu'il est dit : *Qui vous écoute, m'écoute.* C'est un homme revêtu de son autorité, associé à son Sacerdoce, qui peut ouvrir ou fermer le ciel en agissant selon les ordres de Dieu, & dont Dieu autorise dans le ciel les jugemens qu'il *Luc.* 10 16.

porte des ames ſur la terre. C'eſt un homme que Dieu a rendu diſpenſateur de ſes myſtéres, de ſon eſprit, de ſa parole, de ſon corps, du prix de ſon ſang. Voilà de quelle ſorte nous devons regarder les Paſteurs Eccléſiaſtiques: & ſi nous ſommes bien occupez de ces vuës de foi, nous nous éléverons facilement au deſſus de l'impreſſion des ſens.

Pour ſuivre donc ces lumiéres malgré toute la bizarerie des ſentimens humains, ſi ces ſentimens humains s'élévent, il faut au moins les rendre muets & ſans action: & au contraire il faut agir & parler ſelon les vûes de foi, honorer ſincerement tous les Supérieurs Eccleſiaſtiques; écouter avec reſpect leurs inſtructions; ſoûtenir leur réputation autant que l'on peut, & ne préférer point les uns aux autres ſuivant des inclinations aveugles & téméraires. Voilà la conduite qui attire les benédictions de Dieu ſur les Paſteurs & ſur les peuples.

III.

L'Apôtre pour montrer l'injuſtice de
Verſ.2. ces préferences ajoûte: *Or ce qui eſt à deſirer dans les diſpenſateurs, c'eſt qu'ils ſoient trouvez fidelles*: c'eſt-à-dire que c'eſt par là que Dieu en jugera & qu'il préférera les uns aux autres; que c'eſt ce qui fait leur mérite auprés de lui. De ſorte que ſi les hommes ne ſçauroient juger de cette fidélité,

il

il eſt clair qu'ils ne ſçauroient juger du vrai mérite des Paſteurs. Or c'eſt ce qu'ils ne ſçauroient faire qu'incertainement. Car il ſe peut fort bien faire qu'un homme avec tout les talens humains ſoit un diſpenſateur infidelle, & qu'un autre avec des talens trés-médiocres ſera un diſpenſateur fidelle.

La fidelité que Dieu demande de chacun de ſes Miniſtres, c'eſt qu'il cherche uniquement la gloire de Dieu, & non pas la ſienne; qu'il ne s'en attribuë aucune partie; qu'il employe pour le bien de ceux que Dieu lui a confiez tout ce qu'il lui a donné de talens; qu'il ne manque à leur donner aucune inſtruction néceſſaire; qu'il employe pour les guérir de leurs maux les véritables remedes: enfin qu'il ne déguiſe ni n'altére point la vérité. Or qui peut ſçavoir ſi les Paſteurs s'acquitent de tous ces devoirs, & qui peut diſcerner ceux qui s'en aquitent le mieux?

IV.

Il ſuffit à un Miniſtre de JESUS-CHRIST en tout cela de faire tout ce qu'il peut, ſelon tout ce qu'il a reçu de Dieu. Or Dieu donnant ſes graces aux hommes avec différentes meſures, il peut arriver qu'un homme à qui il en a peu donné, ſoit fidelle; parce qu'il donne tout ce qu'il a, & qu'un autre qui donne beaucoup plus, ſoit infi-

delle, parce qu'il ne donne pas tout ce qu'il a reçû pour le donner. Il y en a qui font des impreſſions plus ſenſibles, & qui font néanmoins réellement moins de fruit, parce qu'ils attirent moins de bénédictions de Dieu par la fidélité de leurs actions : & il y en a d'autres qui ont beaucoup plus de bénédiction, quoi qu'ils ne remuënt point ſenſiblement l'imagination, parce que leurs priéres ſont plus efficaces & leur conduite plus édifiante, & qu'elles impriment plus profondement la vérité dans le cœur.

V.

Pour moi je me mets peu en peine d'être jugé pas vous, ou par quelque homme que ce ſoit. V. 3.

On peut ſe ſoucier en deux maniéres de l'approbation des hommes, ſelon deux maniéres dont on la peut regarder, ou comme un bien ou comme un mal pour les autres, ou comme un bien ou comme un mal pour ſoi. C'eſt un mal pour les autres s'ils jugent témérairement de leurs Paſteurs, ou ſi ce qu'il leur plaît en eux eſt ce qui plaît le moins à Dieu. C'eſt un bien, ſi l'eſtime qu'ils ont pour eux eſt conforme à celle de Dieu, & ſi elle augmente leur créance & donne plus d'entrée dans leur cœur aux véritez de l'Evangile. Saint Paul

Paul ne dit pas qu'il ne ſe ſoucie point d'être blâmé ou eſtimé des hommes, en regardant leur blâme ou leur aprobation en cette maniére, c'eſt-à-dire, par raport à eux; au contraire il dit en d'autres lieux qu'il a deſſein de plaire à tout le monde pour les gagner tous: mais c'eſt en conſidérant les jugemens des hommes par raport à lui-même qu'il déclare aux Corinthiens qu'il ne s'en ſoucie pas. En effet ces jugemens ou contraires ou favorables ne nous ſervent effectivement de rien. Ils nous laiſſent tels que nous ſommes. Que tous les hommes s'uniſſent à loüer quelqu'un, ils n'ajoûteront rien à ſon mérite réel. Qu'ils s'uniſſent à le blâmer, ils ne lui en ôteront pas la moindre partie. Il y a même plus de bien réel dans les jugemens deſavantageux que dans les plus favorables, parce que les premiers peuvent contribuer à nous humilier, & qu'il eſt bien à craindre qu'on ne s'éléve des autres.

V I.

Cependant l'homme eſt ſi miſérable & ſi vain que quoiqu'il ne puiſſe deſavoüer ces véritez, il ne ſçauroit s'empêcher de regarder comme un grand bien ou comme un grand mal d'être bien ou mal placé dans l'eſprit des autres. Il ſe nourrit ou il s'affraye du ſpectacle des jugemens des hommes; & il eſt étrange combien l'impreſſion

preſſion qu'il en reçoit a de part à ſes actions. C'eſt de cette corruption que la grace avoir exemté Saint Paul : & nous ne ſçaurions mieux nous procurer quelque part à un ſi grand bien, qu'en nous ſervant des mêmes véritez dont Dieu s'étoit ſervi pour le guérir lui-même de cette corruption, qui ſont celles qu'il nous propoſe dans la ſuite de cette Epître.

VII.

Je n'oſe pas même me juger moi même. v. 3.

Saint Paul déclare donc qu'il ne prend pas même la liberté de ſe juger lui-même, & que c'eſt à Dieu à qui il apartient de le juger. Les jugemens que les hommes font de nous, ſont téméraires, parce qu'ils ne
Verſ. 4. nous connoiſſent pas, & qu'ainſi ils en jugent au hazard : mais cette même raiſon prouve que nous ne devons pas nous juger nous-mêmes ; parce que nous ne nous connoiſſons pas auſſi.

On peut connoître avec certitude certains péchez, & certains défauts, & c'eſt pourquoi S. Paul veut bien qu'on ſe juge à cet égard : mais on n'en connoît néanmoins ni le degré précis ni l'énormité ; & il y a toûjours en cela même quelque choſe de caché qu'il faut laiſſer à Dieu.

Pour les vertus nous les connoiſſons encore moins. Car non ſeulement nous n'en con-

connoissons pas le dégré, mais nous ne sçavons pas même avec une entiére certitude, si nous en avons quelqu'une, & s'il n'y a point quelque chose de caché en nous qui détruise tout ce qui y paroît de bon. Dieu veut que les plus justes vivent dans cette incertitude, qui n'empêche pas la juste confiance qu'ils ont d'être à Dieu. C'est pourquoi Saint Paul se contente de dire qu'il ne se sent *coupable de rien*: mais il ne dit pas qu'il n'eût une grande confiance d'être à Dieu, quoique cette confiance ne fût pas telle qu'il osât se justifier lui-même avec certitude.

VIII.

C'est pourquoi ne jugez point avant le tems. v. 5.

Saint Paul, après avoir déclaré ses sentimens sur soi-même, prescrit aux Corinthiens la réglé générale qu'ils devoient garder dans leurs jngemens. Cette régle est de ne juger point avant le tems, c'est-à-dire avant la manifestation de la vérité: D'où il s'ensuit qu'il n'est pas défendu de juger, ou plûtôt de voir les choses claires, parce que la vérité en est déja manifeste. Cette régle ne s'entend donc que des choses obscures, & incertaines: mais ces choses obscures & incertaines s'étendent bien plus loin qu'on ne pense; parce que nous connoissons peu de chose avec certitude. Nous

ne

ne connoiſſons ni le fond des cœurs des autres ni le nôtre propre. Leurs véritables intentions nous ſont cachées. Ne jugeons donc jamais de leurs intentions ni du fond de leur vertu, ou de leurs vices. La plûpart de leurs actions nous échapent. Nous ne les connoiſſons qu'à demi, & nous ignorons preſque toûjours quantité de circonſtances dont elles dépendent. Soyons donc extrémement retenus dans nos jugemens; puiſque nos connoiſſances ſont ſi bornées & ſi peu exactes. Il y aura un tems où il ſera permis de juger, ce ſera lorſque Dieu aura découvert le ſecret des cœurs, & qu'il en fera voir à tout le monde les replis les plus cachez. Pourquoi préviendrions nous ce tems par des jugemens précipitez & téméraires, & nous expoſerions-nous à y être convaincûs de cette précipitation qui a preſque toûjours ſa ſource dans la malignité du cœur? Ne jugeons donc point, de peur d'être jugez nous-mêmes en ce jour comme préſomptueux & téméraires. Ne nous attribuons point ce qui n'apartient qu'à Dieu. C'eſt à la lumiére de la vérité de juger: mais il n'apartient à ceux qui ſont encore dans les ténébres que de les reconnoître humblement, & ils ne doivent pas juger de ce qu'ils ne ſçauroient voir.

IX.

Et alors chacun recevra de Dieu la loüange qui lui ſera duë. V. 5.

Que ces joüanges méritent d'être deſirées & qu'elles ſont differentes de celles des hommes. Loüanges certaines & dont la lumiére de la vérité rendra témoignage à tout le monde, ſans qu'il ſoit poſſible à perſonne d'en douter.

Loüanges éternelles & qui ne ſeront jamais détruites ni par le changement de celui qui les donnera, ni par le changement de ceux qui les recevront. Loüanges ſures & qui ne mettront point en danger ceux à qui elles ſeront données, en leur cauſant de la vanité. Loüanges incapables d'être obſcurcies, parce que perſonne ne les pourra démentir, & qu'il n'y aura point alors de variété de vuës & de ſentimens. Et enfin loüanges ſolides qui ſeront accompagnées de leur effet, & jointes à une récompenſe proportionnée. Voilà les loüanges qu'il eſt permis de rechercher, & non celles qui ont des qualitez toutes contraires, qui ſont incertaines, paſſagéres, dangereuſes, inutiles, faciles à détruire par l'envie & par la médiſance, & que l'on mérite d'autant moins qu'on les recherche avec plus de paſſion.

SUR

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Anno quinto-decimo imperii Tiberii.... factum eſt verbum Domini ſuper Joannem Zachariæ filium in deſerto. *Luc.* 4. 1. 6.

L'an quinziéme de l'Empire de Tibére.... Dieu fit entendre ſa parole à Jean fils de Zacharie dans le deſert.

I.

DIEU avant que d'envoyer ſaint Jean prêcher aux Juifs, le retint dans le deſert juſqu'à trente ans, en lui faiſant mener une vie inconnuë aux hommes, & qui étoit toute pour lui. Les Saints ne ſont proprement que pour Dieu. Ce ſont des victimes qui s'immolent pour ſa gloire, des lampez qui ſe conſument inviſiblement devant lui. Dieu les prête quelquefois aux hommes pour quelque tems: mais ce tems eſt d'ordinaire aſſez court &, dans

dans ce tems-là même le fond de leur ſainteté demeure caché. On entend quelques-unes de leurs paroles, on voit quelques-unes de leurs actions : mais on ne voit pas ce qui les rend ſaints. On ne voit point leur amour, leur humilité, ni les ſacrifices intérieurs qu'ils font à Dieu de tout ce qu'ils ſont. Le monde étant indigne d'eux, Dieu les en retire bien-tôt, & quelquefois même il ne les lui fait jamais voir. Combien y a-t-il eu de ſaints ſolitaires trés-capables de ſervir l'Egliſe, que Dieu s'eſt réſervez pour lui ſeul, & qui ſe ſont conſumez ſans témoins en ſa préſence ? Nous connoîtrons quelque jour leur vie, & nous ſerons perſuadez, que les Saints inconnus aux hommes, ſont ſouvent ceux qui ont été les plus remplis des treſors du ciel.

II.

Quelle a pû être la vie de ſaint Jean rétiré dans le déſert depuis ſon enfance juſqu'à trente ans ? Que de communications ſecrettes entre Dieu & lui, que de prieres enflammées, que de ſacrifices intérieurs, que d'adorations en eſprit & en verité ; Il eſt vrai que le commun du monde ne ſçauroit ſe ſoutenir dans cette ſorte de vie. Mais qu'il y a de choſes imitables dans ſaint Jean auſquelles nous ne penſons point. Qui nous empêche de vivre comme lui dans la penitence, & de renoncer au moins aux plai-

plaiſirs non néceſſaires : Qui nous empêche de nous ſéparer peu à peu du monde, de nous accoutumer à nous en paſſer, & d'apprendre de ce ſaint la ſcience de vivre dans le repos ? Science la moins pratiquée, la moins recherchée de toutes, & néanmoins la plus utile, pour ne pas dire la plus néceſſaire. On ſe fait une néceſſité de vivre dans l'agitation & dans le tumulte. On tombe, à moins qu'on ne ſoit ſoûtenu par les affaires. Si on eſt tant ſoit peu ſeparé du commerce du monde, on languit, on eſt accablé d'ennui. Il y en a qui ne ſont dans des charges éminentes, que parce, diſent-ils, qu'il leur faloit de l'occupation & du mouvement, c'eſt-à-dire, parce qu'ils n'avoient pas appris à vivre en repos. C'eſt ce qui fait rechercher avec avidité les charges & les emplois. Les hommes fuyent le repos comme leur plus grand ennemi : & c'eſt le genre de vie qu'ils ont le plus de peine à ſouffrir.

III.

Ce qui arrive de-là c'eſt que cette neceſſité qu'ils ſe font du commerce des hommes, les en rend eſclaves. On ſçait par où ils tiennent, & on les prend par-là. On n'a qu'à les menacer du repos, & on les réduit à tout ce qu'on veut. C'eſt ce qui rend la retraite ſi terrible à la plûpart du monde.

Parce

Parce qu'il y faudroit vivre en repos; & être privé du commerce qu'on s'eſt rendu néceſſaire. Doit-on s'étonner aprés cela que Dieu pour préparer ſaint Jean à l'office de prédicateur, l'ait retenu ſi long-tems dans la ſolitude ? Il l'a rendu par-là indépendant des hommes. Il a fait qu'il lui étoit indifférent d'être dans un deſert ou dans une priſon ; parce qu'il y trouvoit également la ſolitude, le repos & Dieu.

Il y a des prédicateurs qui pour ſe former à leur miniſtére recherchent le commerce du monde, pour y apprendre, diſent-ils à parler. Mais ils feroient bien mieux d'apprendre à ſe taire & à ſouffrir la ſolitude. Ils en ſeroient bien plus généreux, bien plus indépendans, & par conſéquent bien mieux préparez à s'aquiter dignement de leur miniſtére, principalement s'ils joignoient, comme ſaint Jean, à la ſolitude, la pénitence & l'auſtérité. Car en ſe privant par-là des commoditez du monde, ils n'auroient plus de beſoin ni des perſonnes qui les procurent ni des lieux où l'on les trouve.

IV.

Avant que ſaint Jean eût entendu cette voix intérieure & efficace qui le porta au miniſtére de la prédication, il demeuroit en repos, & croyoit n'avoir rien à faire qu'à y demeurer. La vie particuliére, ſolitaire, & ſéparée ſuffit à un Chrêtien que Dieu

Dieu n'apelle point au miniſtére de l'Egliſe par une vocation légitime. Il ſe met en danger en ſe remuant. Il n'y a rien de ſi aiſé à une perſonne humble que de ſe procurer des occupations tranquiles, qui ne nous nuiſant point, ſont néanmoins ſuffiſantes pour empêcher l'ennui. C'eſt la vanité qui trouble le plaiſir de la retraite & qui y répand l'amertume. On veut de la conſidération, & il eſt difficile d'en avoir dans une vie retirée où l'on ne paroît utile à perſonne. Ce n'eſt plus la mode qu'on arrache les gens malgré eux de leur repos pour les apliquer aux fonctions de l'Egliſe : & le monde a cela de bon préſentement qu'il n'empêche plus perſonne de fuïr les charges & les emplois. Ceux qui ont donc une ſecrette ambition dans le cœur & qui ne ſçauroient vivre en repos, ſont contraints d'aller au devant de la vocation, & ils font ſi bien qu'ils la trouvent ou s'imaginent de l'avoir trouvée.

V.

Non ſeulement on la trouve, mais on la trouve en peu de tems. Car cela va ordinairement fort vîte. On n'a rien à dire quand c'eſt la néceſſité de l'Egliſe qui oblige à diſpenſer ceux qu'elle employe, de ces longues préparations : mais quand cette promptitude vient de celui même qui ſe deſti-

ne

ne au miniſtére, rien n'eſt plus oppoſé à l'eſprit de Dieu. C'eſt ce qu'il nous a voulu montrer en retenant ſi long-tems ſaint Jean dans le deſert, avant que de l'envoyer exercer ſa vocation. Il a voulu apprendre par-là aux hommes que les miniſtéres de l'Egliſe ont beſoin de longues préparations, & que les moindres ſont ſi grands, que la vie d'un homme eſt trés-bien employée à ſe préparer pour les exercer quoi que pour un peu de tems. Le miniſtere de ſaint Jean ne dura que trés-peu de tems. La préparation dura trente ans, & cela par l'ordre de Dieu qui ſçait mieux que nous le tems néceſſaire pour chaque choſe. Voilà comment ſont inſtruits ceux qui ſont à l'école de Dieu, bien différente en cela de celle des hommes.

VI.

Comme ſaint Jean n'avoit point fait d'avance vers l'emploi auquel Dieu le deſtinoit, il ne fit point de réſiſtance quand il connut clairement que Dieu l'y apeloit: *Factum eſt verbum Domini ſuper Joannem, & venit*: *Dieu fit entendre ſa parole à Jean, & il vint prêcher.* Ceux qui ſont véritablement humbles, ſont auſſi incapables de réſiſter à Dieu quand il les éléve, que quand il les rabaiſſe. Un néant ne réſiſte point, comme il ne fait point d'avances. Nous devons laiſſer à Dieu la diſpoſition de nous-mêmes, puiſque nous lui appartenons. Choi- *Verſ.* 3.

ſir de ſoi-même une place pour baſſe qu'elle ſoit, c'eſt prévenir l'ordre de Dieu: & par conſéquent c'eſt une action téméraire & preſomptueuſe. Car ſi Dieu ne nous y met; nous n'avons pas la force de nous y ſoutenir; au lieu que nous pouvons demeurer fermes dans quelque élévation qu'il nous place, s'il lui plaît de nous y fortifier. Il eſt bon de ſe défier de ſoi-même, mais non de ſe défier de Dieu. Il a plus de force que nous n'avons de foibleſſe. Et c'eſt une infidelité d'en douter. Il faut donc le ſuivre quand il nous apelle, & lui obéïr ſans réſiſtance. Voilà l'exemple que nous a donné ſaint Jean.

VII.

Les hommes jugent des prédicateurs comme les payens jugeoient des priéres, lors qu'ils penſoient que Dieu les exauceroit, pourvû qu'ils y multipliaſſent les paroles. Car ils croient de même que pour bien prêcher il faut beaucoup parler. Dieu a voulu faire voir en la perſonne de ſaint Jean combien cette idée eſt fauſſe. C'eſt le premier prédicateur du monde: & ſaint Jean l'Evangeliſte témoigne qu'il avoit été ſuſcité de Dieu, *afin que tout le monde crût par lui: ut omnes crederent per illum.* Cependant ce modelle des prédicateurs ne prêche que trés-peu de tems, & dans ce peu de tems, il réduit à ſi peu de paroles les inſtructions qu'il donne, qu'à peine en rem-

Joan. 3. 7.

rempliroit-on quelques pages. Mais tout ce qu'il disoit, étoit animé de l'esprit de Dieu, & étoit rempli de sa force & de sa vertu. Sans cela tous les talens humains ne sont rien. Les sermons humains ne sont que des paroles que le vent emporte. Ils périssent au moment qu'ils sont prononcez; au lieu que la prédication de saint Jean subsiste & subsistera toûjours, & qu'elle se multiplie en quelque sorte dans la bouche de tous les prédicateurs, qui ne sont que ses échos & ses interprêtes.

VIII.

Le principal point de la prédication de saint Jean a été la pénitence. *Faites penitence*, disoit-il, *car le Royaume des cieux aproche.* JESUS-CHRIST commença les siennes par les mêmes paroles, comme c'étoit son esprit qui les avoit fait dire à St. Jean. L'uniformité de cette instruction dans la bouche de J. C. & de son précurseur, en fait voir la necessité, & l'importance. Ils ont voulu l'un & l'autre commencer par-là; parce que c'est le vrai commencement de la vie Chrêtienne. Tant que les ames demeurent attachées à leurs passions criminelles, qu'elles se trouvent bien dans cet état, & qu'elles veulent y demeurer, il n'y a point de Royaume de Dieu pour elles, bien-loin qu'il soit pro-

Mat. 3. 2.

che d'elles. Il en eſt au contraire tres-éloigné. Le ſalut y eſt loin des méchans: *Longè à peccatoribus ſalus*, dit le Pſalmiſte. Pſ. 118. 155.

Le Royaume de Dieu eſt le Royaume de la juſtice, de l'ordre, de la vérité. Or il eſt impoſſible que l'ordre, la vérité & la juſtice régnent dans une ametant qu'elle aimera l'injuſtice, la fauſſeté, & le deſordre. Il faut donc qu'elle commence à ſe trouver mal dans ſon premier état & dans le régne du péché, pour aſpirer au Royaume de Dieu qui y eſt contraire: & c'eſt-là cette pénitence qui doit commencer la converſion.

IX.

Mais ne ſuffiroit-il pas d'avoir ceſſé d'aimer l'injuſtice & de paſſer à l'amour de la juſtice, de ceſſer de pécher & de commencer une vie nouvelle? C'eſt l'imagination de Luther, mais ce n'eſt pas l'ordre de la conduite de Dieu. Il veut ſauver les pécheurs; mais il les veut ſauver comme pécheurs. S'il les ſauvoit par le ſimple changement de leur cœur ſans aucune pénitence pour leur vie paſſée, il les ſauveroit comme innocens. Il veut qu'ils ſentent combien il eſt amer d'avoir abandonné Dieu: *quàm malum & amarum eſt reliquiſſe Dominum Deum.* Il veut qu'ils entrent Jerem. 2. 19.

trent dans les ſentimens de ſa juſtice, & que comme il hait & punit le péché, ils le haiſſent & le puniſſent en eux-mêmes. Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit haïr vraiment le péché que par l'amour de la juſtice: mais l'ame peut aimer la juſtice ſans s'appliquer à la haine du péché, ou ſans en ſentir le poids. Et c'eſt ainſi qu'elle aimera la juſtice dans l'autre vie. Mais Dieu n'a point voulu choiſir, pour rendre les hommes pécheurs participans de ſon Royaume ni une pénitence ſans amour ni un amour ſans pénitence. Luther ſe trompe quand il veut qu'un homme puiſſe être réconcilié avec Dieu par un amour ſans pénitence: mais ceux-là ſe trompent auſſi qui prétendent qu'on puiſſe rentrer en grace avec Dieu par une pénitence ſans amour: & la vérité eſt que la voye du ſalut de l'homme conſiſte dans un amour pénitent ou dans une pénitence d'amour.

X.

Pour comprendre mieux cet ordre de Dieu, il faut concevoir qu'il n'a point prétendu guérir l'homme tout d'un coup, mais par une certaine ſuite & un certain ordre de moyens & de remédes qui reſſemblaſſent aux voyes communes par leſquelles les ames changent de diſpoſition dans le cours de la nature. Il veut donc

qu'il connoiſſe d'abord ſon mal, qu'il le haiſſe; qu'il en deſire la délivrance, qu'il faſſe divers efforts pour l'obtenir, qu'il s'adreſſe à lui comme au médecin unique de ſes maux, qu'il obſerve fidellement ſes régles. Tous ces degrez & toutes ces démarches affermiſſent l'ame dans la volonté de retourner à Dieu, & rendent cette volonté ſolide, durable, effective. Or elles ſont toutes contenuës dans cette pénitence que ſaint Jean & JESUS-CHRIST nous ont recommandée, & il n'eſt pas étrange aprés cela qu'ils commencent par elle la prédication de l'Evangile; puiſque c'eſt par-là que commence la converſion, & que c'eſt par ces moyens qu'elle s'affermit. Toutes les converſions qui prennent d'autres routes, ſont extraordinaires. Mais la maniére ordinaire dont Dieu prépare les pierres ſpirituelles qui doivent entrer dans la conſtruction de ſon temple, eſt de les bien établir dans l'humilité par une profonde connoiſſance de l'état miſérable où le peché les a réduites. Il veut qu'elles ſçachent non ſeulement qu'elles ſont mortellement bleſſées, mais qu'elles ſont dans l'impuiſſance de ſe guérir par elles-mêmes, que lui ſeul eſt capable de les délivrer de leurs maux, que ſon ſecours s'obtient par l'humiliation, & par la punition volontaire du péché. Tous ces degrez ont beſoin de quelque-

tems:

tems: & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne faille qu'un inſtant pour y faire paſſer l'ame & la faire entrer dans ces diſpoſitions. Ce n'eſt point ainſi qu'elle agit, & qu'elle ſe change. Il faut qu'elle demeure aſſez long-tems dans l'aplication à certains objets pour en être touchée d'une maniére durable. Toutes les penſées qui durent peu, & qui ne ſont pas ſouvent réitérées, ne forment point de diſpoſitions permanentes. Dieu s'accommode donc à cette maniére d'agir de nôtre ame: & il n'accorde ordinairement ſa paix & ſa réconciliation qu'aprés avoir retenu long-tems les ames dans des ſentimens d'humiliation & de pénitence.

X I.

C'eſt en cette maniére qu'il faut préparer les voyes de J. C., & dreſſer ſes ſentiers, comme l'ordonne Saint Jean. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe préparer les voyes de J. C., s'il n'a déja viſité l'ame par des commencemens de grace; mais c'eſt qu'il y a diverſes impreſſions de la grace, & que les unes peuvent ſervir de préparation aux autres. Il faut que les collines ſoient rabaiſſées & que l'orgueil de l'ame ſoit humilié, afin qu'elle devienne capable de recevoir J. C. pauvre & humilié, & d'entrer dans le conſeil de la Sageſſe éternelle, qui a fait chois de cet état, pour enſei-

gner aux hommes ce qui leur étoit avantageux. Il faut que les vallées ſoient remplies & que les ames puſilanimes conçoivent une grande idée de la grandeur immenſe de la miſéricorde de Dieu, qui nous envoye ſon Fils unique pour nous redonner la vie, & pour nous élever au ciel avec lui, ſans que nôtre foibleſſe & nôtre pauvreté puiſſent l'empêcher de faire paroître ſur nous la force & la magnificence de ſa grace.

XII.

Il faut que ce qu'il y a en nous d'éloigné de la droiture & de la ſimplicité Chrêtienne ſoit redreſſé pour donner entrée en nous à un Dieu fait enfant & réduit à la ſimplicité des enfans, qui ne peut aimer que ceux qui agiſſent ſans artifice, ſans duplicité, & avec une parfaite droiture. Il faut que ce qu'il y a de rude & d'inégal dans nôtre conduite ſoit aplani, afin que nous ſoyons conformes à la bénignité & à la douceur dans laquelle J. C. a paru dans le monde. Ce qui fait dire à Saint Paul: *Benignitas & humanitas apparuit Salvatoris*
Tit. 3. 4. *noſtri Dei.* La *bonté de Dieu nôtre Sauveur & ſon amour pour les hommes s'eſt fait paroître.* Car ſi nous n'avons ſoin d'entrer, autant que nous le pouvons, dans cette diſpoſition de bonté, de douceur & de charité envers le prochain, nous ne devons pas prétendre que J. C. faſſe ſa demeure en nous. Il ne

ne veut que des ames qui lui reſſemblent déja en partie, & il n'achéve d'imprimer ces diſpoſitions, qu'en ceux qu'il a préparez par des commencemens de ces mêmes graces. Il eſt l'auteur des unes & des autres : mais il eſt l'auteur des unes aprés les autres, & il garde un ordre tout divin dans la diſpenſation de ſes graces, qu'il faut tâcher & de connoître & de ſuivre.

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DE MINUIT.

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus. *Ad Tit.* 2. 11. 14.

La grace de Dieu nôtre Sauveur a paru à tous les hommes.

I.

QUoique, ſelon l'auteur du livre de la vocation des Gentils, Dieu n'ait jamais ſouſtrait entiérement ſa miſéricorde à ces nations dont il eſt dit *qu'il les a laiſſé marcher dans leurs voyes*: DIMISIT *omnes ingredi vias ſuas*, & qu'il leur en ait toûjours départi une certaine meſure, on ne peut pas dire d'eux néanmoins que *la grace de Dieu nôtre Sauveur leur ait paru*. L'Apôtre au contraire en diſant à ſon Diſciple Tite que cette grace a paru à tous les hommes par l'avénement de JESUS-CHRIST: *Apparuit gratia Salvatoris*, fait aſſez voir qu'elle n'avoit pas paru auparavant. Ces ſombres lumiéres qui n'ont conduit perſonne à la vraye juſtice, ne

Actor. 14. 15.

ſont

ſont pas cette grace abondante qui a été manifeſtée au monde par le Fils de Dieu fait homme. On ne peut pas dire de même de tous les Juifs que cette grace leur eût paru auparavant. On ne leur avoit point encore dit clairement qu'ils devoient renoncer à l'amour de toutes les choſes temporelles. Ils croyoient au contraire qu'il leur étoit permis de les aimer. Cependant c'eſt là cette lumiére que la grace a aportée au monde : *Apparuit gratia Dei Salvatoris noſtri.. erudiens nos, ut abnegantes impietatem & ſæcularia deſideria.* Quiconque n'a point reçû d'elle cette inſtruction, la grace de Dieu ne lui a pas été manifeſtée. Il n'eſt point encore au tems de la Loi nouvelle. Il ne lui eſt point né un Sauveur : car il n'eſt Sauveur, qu'en perſuadant les cœurs de la néceſſité de ce renoncement à l'amour du monde. Qu'il y a donc de gens qui ne ſont point du nombre de ceux à qui la grace de Dieu a été manifeſtée par l'avénement de JESUS-CHRIST, parce qu'ils n'ont guéres compris la neceſſité de ce renoncement. *Verſet.* 12.

II.

Il eſt dit cependant que cette *grace a paru à tous les hommes*, parce que les Apôtres ont reçû ordre de JESUS-CHRIST, de la publier à toute la terre ſans réſerve & ſans exception. Cette grace n'eſt plus pour les Juifs ſeuls, ni pour une nation particuliere.

re. Elle est pour tous les peuples. S'il y en a qui la refusent, c'est par leur faute : mais elle leur est offerte par l'ordre même
Marc. 16.15. de J. C. : *Prêchez*, dit-il à ses Apôtres, *l'Evangile à toutes les creatures : Prædicate Evangilium omni creaturæ.* Et cette manifestation publique de la vérité est un caractére qui distingue J. C. de tous les hommes, & qui prouve sa divinité. Car aucun homme n'avoit formé ce dessein, aucun n'avoit donné une telle commission à ses Disciples, & n'avoit espéré d'y réussir. Chacun s'étoit contenté d'instruire ceux de son pays de ses sentimens touchant la Religion, sans entreprendre de les publier par toute la terre.

Les dieux des Payens avoient comme divers départemens. L'un étoit le Dieu d'un pays, & l'autre d'un autre. Ce n'étoit point la passion ordinaire des particuliers, ni des Princes, ni des peuples de faire recevoir leur Religion par tout le monde, au moins par voye d'instruction. Et si Antiochus voulut forcer les Juifs d'embrasser celle des Grecs, ce fut un caprice particulier à l'égard des Juifs, qu'il n'étendit nullement à d'autres peuples soumis à son Empire qui n'adoroient pas les mêmes dieux que les Grecs. Les Romains ne condannérent point le culte des Juifs, tant qu'ils demeurérent enfermez dans la Judée, & ils ne se soulevérent contre les Chré-

Chrêtiens que lorſqu'ils virent que le Chriſtianiſme tendoit viſiblement à abolir leur Religion. J. C. eſt donc en effet le premier qui a donné ordre à ſes Diſciples d'inſtruire tous les hommes de la vérité. Il eſt le premier légiſlateur & le premier Docteur général du monde, & lui ſeul a formé ce deſſein, parce qu'il étoit ſeul capable de l'exécuter. D'autres, comme Mahomet, ont voulu l'imiter en ce point: mais l'on voit aſſez que ce ne ſont que des ſinges, que le Diable a ſuſcitez pour contrefaire les œuvres de Dieu. Ainſi ce deſſein eſt une preuve de la vérité de la doctrine & de la miſſion de J. C. Et c'eſt un ordre que Dieu a toûjours obſervé dans ſa conduite, de faire en ſorte que la vérité précédât le menſonge, & qu'elle eût ſur la fauſſeté l'avantage de l'antiquité. La premiére & la plus ancienne Religion du monde eſt la véritable. Le premier & le plus ancien livre du monde eſt celui qui la contient. Le premier Légiſlateur d'un peuple particulier qui eſt Moiſe, eſt celui qui l'a écrit. Le premier mot de ce livre contient le fondement de la vraye Religion, qui eſt que *Dieu a crée le ciel & la terre*: IN *principio creavit Deus cœlum & terram*, fondement ignoré par tous les Philoſophes du paganiſme. Tout ce qui s'eſt écarté de cette premiére inſtruction, n'a été qu'illuſion & fauſſeté. *Gen.* I. 1.

III.

J. C. a donc aussi paru avec une primauté qui ne convient qu'à lui seul, qui est d'être le premier Docteur général du monde. C'est là son ministére & son emploi; & ce ministére & cet emploi sont encore plus divins & portent de plus visibles caractéres de vérité que tous les autres.

Outre la vaste étenduë de ce dessein inouï, qui ne pouvoit s'exécuter que par l'esprit & la puissance d'un Dieu, il a voulu de plus que toute sa doctrine portât des marques si particulieres de verité, que tous les cœurs sincéres & divins la pussent facilement discerner de toutes les instructions des hommes. Qu'y a-t-il de moins humain que l'abrégé que nous en propose S. Paul dans cette Epître par ces paroles : *La grace de Dieu nous a apris que renonçant à l'impité & aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siecle présent avec tempérance, justice, & avec piété*: ERUDIENS *nos ut abnegantes impietatem, & sæcularia desideria sobrie & juste & piè vivamus in hoc sæculo.*

Verset. 12.

Toutes les pensées des hommes & tous leurs desirs ont toûjours été renfermez dans le tems de la vie présente & dans ce siécle. La vertu même des Stoïciens étoit une qualité attachée au tems, qu'ils n'étendoient gueres au délà de leur vie. Personne n'avoit jamais eu l'idée de ce renoncement

cement à toutes les choſes temporelles pour n'attacher ſon amour qu'à l'éternité. J. C. ſeul a donné cette idée aux hommes: & cette idée ſi élevée, ſi grande, ſi ſolide eſt un caractére de divinité qui diſtingue ſa Religion de toutes les Religions humaines.

IV.

Il faut donc s'attacher à cet unique docteur de la vérité & à ſa doctrine. L'on y eſt d'autant plus obligé qu'étant en même tems le Sauveur des hommes, il ne les ſauve qu'en les inſtruiſant. Cette grace de Dieu nôtre Sauveur manifeſtée par J. C. eſt une grace d'inſtruction : *La grace de Dieu nôtre Sauveur nous a appris, &c.* APPARUIT *gratia Salvatoris noſtri Dei omnibus hominibus, erudiens nos.* Qui n'eſt point inſtruit, n'eſt point ſauvé. Qui n'apprend point de lui cette leçon, ne participe point à la grace qu'il eſt venu aporter au monde. Et la raiſon en eſt que la maladie, la miſere, la perte des hommes conſiſte dans ce que leurs eſprits & leurs cœurs ſont prévenus d'erreurs & d'attaches contraires à l'inſtruction de J. C. Leur eſprit eſt perſuadé que le bonheur conſiſte dans la poſſeſſion des biens du monde; leur cœur n'en deſire & n'en goûte point d'autre. C'eſt en cela que conſiſte la maladie, & la corruption des hommes. Ainſi leur ſalut & leur guériſon conſiſte à recevoir la lumié-

re

re que J. C. eſt venu aporter au monde, qui leur aprend à renoncer aux deſirs du ſiécle & à s'en ſéparer: *Erudiens nos, ut abnegantes impiétatem, & ſæcularia deſideria.*

V.

Mais qu'eſt-ce que ces deſirs ſéculiers auſquels J. C. nous apprend à renoncer? C'eſt tout ce qui ſe paſſe dans le ſiécle, qui ne tend qu'au ſiécle, & dont on ne jouït que dans le ſiécle. Ainſi le deſir même de la vie temporelle eſt un deſir ſéculier, parce que la vie temporelle eſt renfermée dans ce monde ici: & à plus forte raiſon le deſir des honneurs, des plaiſirs, des divertiſſemens, des curioſitez, des ſciences inutiles, des conſolations humaines, de la faveur, de l'amitié, de la réputation, du crédit, de la fortune, de la grandeur ſont compriſes dans ces deſirs ſéculiers. Mais faut-il donc renoncer à tout cela? Faut-il ſe priver de tous les plaiſirs, de tous ſes biens, de tous ſes amis, & généralement de toutes les choſes humaines? Ce n'eſt pas ce que JESUS-CHRIST nous aprend. Il condamne ſeulement l'amour & le deſir des choſes ſéculiéres, & il n'en défend pas préciſement la poſſeſſion & l'uſage.

Mais ſi nous ne les aimons ni ne les deſirons point, nous nous garderons bien de les rechercher quand nous ne les avons pas, & qu'elles ne nous ſont pas néceſſaires.

Per-

Perſonne ne cherche à ſe rendre plus malheureux & à augmenter ſes dangers. Or chaque degré de fortune, d'honneur, de grandeur augmente nos dangers, & nous rend le ſalut plus difficile. Si nous n'aimons pas ces choſes-là, nous nous en ſéparerons le plus que nous pourrons, de peur de nous y attacher, & que nôtre ame ne s'y lie. Si nous ne les aimons pas, nous n'eſtimerons ceux qui les poſſedent que plus malheureux, & leur état ne nous les fera regarder que comme dignes de compaſſion. Si nous ne les aimons pas, nous ne nous y occuperons que par la néceſſité de quelque devoir; nous n'aurons point de peine d'en être privez; nous ne nous croirons point miſérables quand nous les perdrons: enfin nous aurons des ſentimens tout oppoſez à ceux qui ſont gravez dans le langage du monde, où l'on ne loüe, l'on n'eſtime, l'on ne béatifie que ceux qui ſe pouſſent, qui s'avancent, qui aquierrent des établiſſemens, du crédit, des richeſſes, de la réputation, de la conſidération; que ceux qui éclatent, qui ſe ſignalent, qui ſe diſtinguent, qui ſe tirent de la baſſeſſe, ou qui paſſent leur vie dans les aiſes, les divertiſſemens, les plaiſirs, & où l'on ne mépriſe au contraire que ceux qui ſont dans des états oppoſez à ceux-là, & qui vivent dans l'obſcurité, dans l'incommodité, & dans la baſſeſſe.

Cet

V I.

Cet amour des choſes temporelles fait une partie de l'impiété à laquelle J. C. nous oblige de renoncer : *Ut abnegantes impietatem & ſæcularia deſideria.* Car on ne ſçauroit en faire l'objet de ſon amour que l'on n'en faſſe ſon idole & ſon Dieu. Tout ce qui nous tient lieu de ſouverain bien & de derniére fin, devient nôtre Dieu ; parce qu'il nous domine, nous aſſujettit, & que nous y raportons nôtre vie. C'eſt pourquoi l'Apôtre dit que l'avarice eſt un culte des idoles : *Avaritiam, quæ eſt ſimulacrorum ſervitus.* Il dit que ventre, c'eſt-à-dire, les plaiſirs ſenſuels, ſont le Dieu des voluptueux : *Quorum Deus venter eſt.* Et l'on ne fait pas moins ſon Dieu des objets de toutes les autres paſſions. *Sua cuique Deus fit dira cupido.* Ainſi l'on eſt impie par l'amour des créatures, parce qu'on leur tranſporte la gloire & le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu : car nôtre amour eſt ce culte.

Coloſ. 3. 5. *Epheſ.* 5. 5. *Philip.* 3. 19.

Mais il y a encore pluſieurs autres ſortes d'impiétez auſquelles on eſt obligé de renoncer par ce précepte : *Renonçant l'impiété, &c.* Ut *abnegantes impietatem, &c.*

C'eſt une impiété que de préférer ſon ſens à l'autorité de Dieu & de refuſer de le croire. C'eſt l'impiété des infidelles, des hérétiques, & des libertins.

C'eſt

C'eſt une impiété que de préferer ſa volonté à celle de Dieu. C'eſt l'impiété de tous ceux qui accuſent ſa providence & qui murmurent de ſes ordres.

C'eſt une impiété que de préferer ſon honneur, ſa gloire, ſes interêts à ceux de Dieu. Cependant qu'y a-t-il de plus ordinaire dans le monde que de ne conſidérer que ſa propre gloire & ſes propres intérêts dans le chois des Miniſtres de l'Egliſe dans la Prédication de la parole de Dieu, & dans l'exercice des miniſtéres les plus Saints?

VII.

Mais, pour nous faciliter la pratique de ces devoirs eſſenciels & nous en donner une idée plus préciſe, l'Apôtre ajoûte qu'il faut *vivre dans ce monde avec temperance, avec juſtice, avec pieté*, SOBRIE, *juſtè, & piè vivamus in hoc ſaculo.* Le paſſage de cette vie eſt court; mais l'éternité en dépend. Rien n'eſt donc plus important que de ſçavoir de quelle maniére on s'y doit conduire. C'eſt ce que l'Apôtre aprend à tous les hommes par ces trois paroles; *ſobriè, piè, juſtè: avec tempérance, avec juſtice, avec piété.* Verſet 11.

Perſonne n'eſt diſpenſé de ces devoirs, riches, pauvres, grands, petits, Rois, ſujets, Maîtres, eſclaves. Il faut que tous les hommes marchent par ce chemin pour arriver à la vie; car il n'y en a point d'au-

d'autre. Mais en quoi consiste ces trois dispositions essentielles & indispensables ? La tempérance n'étant point restrainte à un objet particulier consiste en général à n'user des créatures que dans les bornes de la nécessité : & comme ces vertus se renferment en quelque sorte l'une l'autre, cette régle de la tempérance Chrêtienne est en même tems une partie de la justice. Car Dieu ne nous accordant toutes les choses de cette vie, que pour la nécessité, quiconque en use pour son plaisir & sans necessité, abuse du don de Dieu, & usurpe ce qui ne lui appartient point. Il est injuste envers Dieu, puisqu'il ravit ce qui ne lui a point été donné & qu'il s'en sert contre son intention.

Et il est injuste contre soi-même, parce qu'il s'avilit & se dégrade par cette joüissance de biens indignes de l'excellence de sa nature, & qu'il rend son ame malade & languissante par l'attache que la joüissance des créatures produit nécessairement.

Enfin s'étant rendu par son péché indigne de la possession des créatures ; c'est encore une plus grande injustice que d'en vouloir user contre la volonté de Dieu, qui ne la lui accorde dans la nécessité même que par une indulgence qu'il ne méritoit pas.

VIII.

La juſtice que preſcrit l'Apôtre, ſe doit pratiquer envers Dieu, en lui rendant ce que nous lui devons, amour, reconnoiſſance, obeïſſance, ſoumiſſion, humilité.

Elle ſe doit pratiquer envers nous-mêmes en faiſant tout ce qui eſt néceſſaire pour nous procurer une éternité heureuſe, & pour éviter l'éternité malheureuſe.

Mais l'Apôtre a principalement en vûë celle que l'on doit pratiquer envers le prochain; parce que c'eſt celle-là qui eſt la plus connuë des hommes, & qu'ils renferment ordinairement ſous l'idée de la juſtice.

Or on pratique la juſtice envers le prochain, en ne lui faiſant aucun tort, & en lui rendant tout ce qu'il lui apartient. La juſtice veut que nous ne lui faſſions aucun tort ni dans ſes biens temporels, ni dans ſa perſonne, ni dans ſa réputation, non ſeulement par nos actions & par nos paroles, mais par nos jugemens mêmes. Car les jugemens téméraires que l'on fait du prochain ſont une eſpéce d'injuſtice. Nous lui ôtons au moins devant Dieu ce qui lui apartient: & Dieu connoît en nous cette injuſte diſpoſition. Si nous ne bleſſons pas le prochain, parce qu'il n'en ſent rien, nous bleſſons la juſtice même à qui toutes nos penſées ſont connuës.

Mais

Mais la principale partie de cette sorte de justice consiste à ne nuire point au prochain à l'égard des biens spirituels ; à ne lui point donner de mauvais exemples ; à ne lui point inspirer de mauvaises maximes ; à n'imprimer point dans son esprit l'image de nos passions. Car cette image nuit toûjours au prochain, parce qu'elle le porte à vivre de passions & à quitter la conduite de la raison.

Rom. 13. 7. Enfin la même justice nous oblige, selon l'Apôtre à rendre au prochain tout ce qui lui est dû, *l'honneur à qui l'on le doit, le tribut à qui l'on est obligé de le payer* : Cui *honorem, honorem ; cui tributum, tributum* ; parce que c'est lui faire tort que de ne lui rendre pas ce qui lui est du. Et entre les choses qui lui sont duës, on doit conter la charité & le pardon des offenses. Car étant obligez envers Dieu à une souveraine reconnoissance pour les misericordes qu'il nous a faites, Dieu transporte au *Matth.* 18. 32. 33. prochain une partie de ses droits. *Méchant serviteur* ; dit Dieu dans la parabole de l'Evangile, *je vous avois remis toute vôtre dette : n'étiez-vous donc pas obligé de faire miséricorde à un de vos compagnons, comme je vous l'avois faite ?*

Le pardon des offenses n'est donc pas une action de pure charité : c'est une obligation de justice. C'est une véritable dette envers Dieu, & une reconnoissance très-juste

juſte que Dieu exige de tous les hommes, & dont il donne le droit à tous ceux qui ont beſoin de ce pardon.

IX.

Enfin il ne ſuffit pas de pratiquer ces devoirs envers ſoi-même ou envers le prochain, ſi l'on ſe borne aux hommes & que l'on s'arrête à la créature. Il faut s'élever à Dieu dans la pratique de toutes les vertus, en le regardant comme l'objet principal de nôtre amour, comme nôtre fin & nôtre ſouverain bien, en deſirant de nous unir à lui & de nous raſſaſier de la parfaite juſtice. C'eſt cette heureuſe eſpérance & ce Saint deſir qui devroit être continuel dans l'eſprit des Chrêtiens : *Nous devons toûjours être dans l'attente de la béatitude que nous eſpérons :* EXPECTANTES *beatam ſpem.* On doit deſirer le Royaume de Dieu, le parfait aſſujettiſſement à ſes volontez, & enfin qu'il régne plainement dans nous. Et comme *l'avenement glorieux de* J. C. eſt le commencement de ce régne parfait & éternel, nos penſées & nos deſirs doivent ſe porter continuellement vers ce grand objet qui commencera le régne éternel & invariable de Dieu ſur les hommes. Car ce commencement comprend, en un ſens, tout ce qui ſe fera dans l'éternité; puiſque cette vie bien-heureuſe où J. C. établira ſes élus dans ſon ſecond avénement, ſera inca-

Verſet 13.

Verſet 13.

incapable de viciſſitude & de variété. Un jour & mille jours ſont la même choſe. C'eſt pourquoi l'Ecriture nous repréſente la béatitude éternelle ſous l'image d'un jour. *Un ſeul jour dans vôtre maiſon*, dit à Dieu le Roi Prophéte, *vaut mieux que mille par tout ailleurs : Melior eſt dies una in atriis tuis, ſuper millia.* C'eſt un jour unique, mais un jour éternel, toûjours ſemblable à ſoi-même, ſans ſucceſſion & ſans changement : & c'eſt dans le deſir de ce jour que conſiſte la piété dont J. C. eſt venu inſtruire les hommes, ſelon l'Apôtre.

Pſ. 83. 11.

SUR

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DE MINUIT.

Exiit edictum à Cæsare Augusto ut discriberetur universus orbis. *Luc.* 2. 1. 14.

On publia un êdit de César Auguſte pour faire le dénombrement des habitans de toute la terre.

I.

LA naiſſance de J. C. dans Bethléem promiſe par les prophétes s'accomplit, comme le marque l'Evangile que l'Egliſe nous fait lire cette nuit ici, enſuite d'un ordre de l'Empereur Auguſte, qui obligea tous ceux qui étoient ſoumis à ſon Empire de ſe faire enregiſtrer en certains lieux, afin qu'on en pût faire le dénombrement. Il avoit en cela des vuës où de politique, ou de caprice, ou de vanité. Car c'étoit une choſe aſſez capable de ſatisfaire ſon ambition que de donner un ſi grand mouvement à la plus grande partie de la terre.

Le plaiſir & la fin des hommes eſt de remuer

muer les autres, & de donner le branle à tout. mais malgré tous les deſirs & les deſſeins des hommes vains & ambitieux, ils ne ſauroient être que les miniſtres des deſſeins de Dieu, & les exécuteurs de ſes ordres, ſans ſçavoir le plus ſouvent ce qu'ils font. Auguſte ne ſçavoit pas que Dieu ne permettoit qu'il exécutât ce projet du dénombrement de tous les ſujets de l'Empire, que parce qu'il étoit néceſſaire au deſſein éternel qu'il avoit de faire naître ſon Fils en Bethléem. Sans cela ou ce Prince n'auroit point eu cette vuë, ou il l'auroit euë inutilement. C'eſt donc en vain que les hommes aſpirent à la puiſſance, & s'imaginent qu'ils feront ce qu'ils veulent. C'eſt un deſſein impoſſible. Ils ne pourront jamais rien, qu'autant que leurs deſſeins ſe rencontreront avec ceux de Dieu, & qu'ils travailleront à l'accompliſſement de ſes ordres. Quand ils y auront ſatisfait, ils ſeront réduits à l'impuiſſance qui leur convient par nature.

II.

Il étoit néceſſaire que la naiſſance de J. C. fût & manifeſtée & cachée en même tems. Il n'étoit pas juſte que le Roi du ciel, & de la terre vint au monde ſans y donner quelques marques de ſa venuë, ſans y être adoré & reconnu par quelques-uns qui lui rendiſſent hommage au nom des Juifs & des Gentils, qu'il étoit venu ſauver. C'a a été

été la raiſon de ſa manifeſtation aux paſteurs Juifs par les Anges, aux Mages gentils par une étoile miraculeuſe. Mais rien de cela ne ſe pouvoit faire à Nazareth. Les habitans de Nazareth qui connoiſſoient Marie & Joſeph n'auroient pû ignorer cette manifeſtation. Ils auroient decouvert ce nouveau Roi venu au monde aux miniſtres d'Herode qui auroit ſçu par là préciſément qui étoit celui à qui ſa cruelle politique lui perſuadoit qu'il devoit ôter la vie. Il l'auroit pourſuivi dans les retraites les plus cachées, & il auroit fallu que J. C. ſe garantit de ſa fureur par des voies plus éclatantes que celles qu'il avoit deſſein d'employer. La mémoire des merveilles arrivées à la naiſſance de J. C. ſe ſeroit conſervée: & quand J. C. ſeroit revenu à Nazareth, les habitans de ce lieu auroient ſçu qu'il avoit été adoré dés ſa naiſſance comme Roi des Juifs. Ce bruit auroit été préjudiciable à ſon miniſtére, & auroit alarmé les Puiſſances de la terre. Mais rien de cela n'arriva, par la conduite admirable que Dieu fit garder à la ſainte Vierge & à ſaint Joſeph dans la naiſſance de ſon fils. Il les obligea par l'ordre d'un Prince payen à aller à Bethléem où ils étoient peu où point connus. Il ne permit pas même qu'ils y trouvaſſent de place dans aucune hôtellerie, parce qu'il y auroit pû avoir des témoins de la naiſſance de Jesus-Christ &

de ſa manifeſtation en qualité de Roi des Juifs & de Sauveur du monde. Mais ayant été réduits à ſe retirer dans une étable abandonnée, ils y trouvérent la ſolitude & le ſilence néceſſaire pour conſerver le ſecret de Dieu. Les paſteurs y vinrent trouver & adorer le nouveau Roi ; mais ils ne connurent ni Joſeph ni Marie ; ou s'ils les connurent, ce que des gens de leur ſorte en purent dire ne fut point conſidéré & s'effaça bientôt de la mémoire des hommes.

Les Mages y vinrent enſuite : mais ſi Hérode ſçut qu'ils étoient venus à Bethléem, il ne ſçut point ce qu'ils y avoient trouvé. Ainſi JESUS-CHRIST eut moyen de faire un long ſejour à Nazareth aprés ſon retour d'Egypte, ſans qu'on parlât de lui, & ſans qu'on fit réflexion ſur ſa conduite ; ce qui étoit dans l'ordre de Dieu. Par ce moyen quand il commença l'exercice de ſa miſſion, il ne trouva point d'oppoſition dans les puiſſances du monde.

On peut aprendre de cette conduite, combien il eſt néceſſaire à ceux qui doivent être employez au miniſtere de l'Egliſe de ne ſe pas attirer par une conduite imprudente, des obſtacles & des oppoſitions de la part du monde, & de n'exciter pas l'envie & la jalouſie des hommes en ſe manifeſtant indiſcrettement. Car ſouvent on ne fait par là que fournir des armes & des moyens au demon pour ruiner ou pour tra-

traverſer les plus ſaintes entrepriſes. Il ne faut jamais ſe produire ni rien faire qui ait de l'éclat ou qui nous ſignale ſans un ordre trés-clair de Dieu. Hors de là la prudence Chrêtienne va toujours à ſe cacher & à s'obſurcir ſoi même, non ſeulement pour éviter la vanité qui naît des actions éclatantes, mais auſſi pour éviter l'oppoſition des hommes & des démons.

III.

Les habitans de Bethléem parmi leſquels il étoit prédit que le Chriſt devoir naître, furent privez, par un ordre ſecret de Dieu, de la connoiſſance de cette grace; & il y a bien de l'apparence que ce fut par leur faute. Car étant conſtant parmi les Juifs de ce tems-là que le Chriſt devoit naître en Bethléem, cette grande promeſſe devoit les tenir dans une attention continuelle. Ainſi l'Evangile marquant expreſſément qu'il ſe répandit un bruit parmi eux de ce que les Anges avoient dit aux paſteurs, & de ce que les paſteurs avoient vû enſuite de la révelation qui leur avoit été faite par les Anges, il étoit du devoir des habitans de Bethléem d'approfondir ce qui étoit arrivé, de ſuivre cette découverte des paſteurs, d'examiner toutes les circonſtances de cette apparition miraculeuſe: & il y avoit plus de marques de vérité qu'il n'en faloit pour les convaincre que le Chriſt étoit né parmi eux, & pour les obliger à l'adorer, com-

me les paſteurs avoient fait. Ce qui fit donc que la naiſſance de J. C. leur demeura cachée, c'eſt qu'ils négligérent le raport des paſteurs, ou que le mépris qu'ils avoient pour eux leur fit ſupoſer par orgueil que ce n'étoit pas à de telles gens que Dieu révéloit ſes merveilles, ou que le peu de ſoin qu'ils avoient de leur ſalut & l'attache aux choſes du monde leur fit recevoir avec indifférence cette nouvelle.

Perſonne ne crut qu'il fût de ſon devoir de s'en informer. Ainſi elle s'étouffa dans fort peu de tems. C'eſt ce qui arrive preſque toûjours dans les occaſions que Dieu donne aux hommes de s'inſtruire de la vérité. Ils n'auroient qu'à ſuivre les ouvertures que Dieu leur préſente, & ils parviendroient par là à une connoiſſance pleine de ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe ſauver. Mais l'attache qu'ils ont au monde fait qu'ils ne ſuivent rien & n'aprofondiſſent aucun des avertiſſemens que Dieu leur donne. Ils les laiſſent périr. Ils n'en tirent aucune conſéquence, & c'eſt là la principale cauſe de l'aveuglement, & des ténebres où les hommes demeurent toute leur vie. Ce ne ſont pas les moyens de s'inſtruire de la vérité qui leur manquent; Ce ſont eux qui manquent à ces moyens par la corruption de leur cœur.

IV.

La raiſon qui fit, ſelon ſaint Luc, que la

la ſainte Vierge & ſaint Joſeph furent obligez de ſe retirer dans cette étable, c'eſt qu'*ils ne trouverent point de place dans les hôtelleries*, tout y ayant été occupé par d'autres qui les avoient prévenus, ou qui leur avoient été préférez. Il eſt rare qu'un homme-de-bien puiſſe obtenir les avantages du monde, parce qu'il n'a pas l'ardeur néceſſaire pour cela. Il ſe trouve toûjours des gens plus actifs & plus habiles qui l'emportent ſur lui. C'eſt à quoi il faut ſe réſoudre déſlors qu'on fait profeſſion d'une entiére probité. Les gens qui agiſſent ſans paſſion, ſans adreſſe, ſans artifice, ſont preſque toûjours ſupplantez dans toutes ſortes d'affaires & d'entrepriſes : mais il vaut bien mieux être rebuté de cette maniére, que de reuſſir par l'activité de la paſſion, comme font les gens du monde. Tous ces ſuccez ſe terminent à obtenir je ne ſçai quels miſérables avantages qui ſont ſouvent cauſe de leur perte, qui les engagent dans le monde, dans la foule & dans le tumulte, & qui les privent de la connoiſſance de Dieu. Les rebuts qu'éprouvent les gens-de-bien ont au contraire pour effet de les ſéparer du monde, de les en détacher, & de les mettre en état de poſſéder J. C. en paix & en ſilence, comme la ſainte Vierge & ſaint Joſeph le poſſédérent dans la grote. *Verſ.* 7.

V.

Les hôtelleries ſont une aſſez vive image du regne de la cupidité & de l'amour propre. Car d'ordinaire chacun n'y ſonge qu'à ſoi, & ne ſe met guéres en peine des autres. Des gens s'y raſſemblent de divers lieux pour divers deſſeins, occupez de différentes affaires; & quand ils y ſont, ils croyent n'avoir rien à faire qu'à ſonger à eux, & à s'y accommoder le mieux qu'ils peuvent, pendant qu'ils ſont obligez d'y faire ſejour, ſans ſe mettre en peine de ceux qui y logent avec eux. C'eſt preſque la diſpoſition générale de tout le monde. Car combien y trouve-t-on peu de gens qui s'intéreſſent ſincérement pour les autres, & par un deſir effectif de les ſervir. Cependant il ne laiſſe pas de ſe former des villes, des républiques, & des royaumes de gens ainſi diſpoſez qui n'ont point d'autre lieu entr'eux que leur cupidité & leur intérêt.

Ainſi le monde entier n'eſt réellement qu'une grande hôtellerie, où chacun ne ſonge en effet qu'à ſoi. Car qui eſt-ce entre ceux qui ſont poſſedez de l'eſprit du monde, qui ait un véritable amour pour les autres, qui ne ſe faſſe le centre de tout; C'eſt ce qui fait auſſi que J. C. ne trouve pas plus de place dans les cœurs des gens du monde que dans les hôtelleries de Bethléem. *Il eſt venu*, dit ſaint Jean, *dans le mon-*

monde qui lui appartenoit ; & ce monde ne l'a point reçu. La charité ne ſçauroit trouver d'entrée dans les ames que la cupidité poſſéde : & Dieu même garde cet ordre dans la converſion des pécheurs, de n'établir pas ſon régne dans l'ame des pécheurs, pendant que les paſſions ſont dans leur ardeur & dans leur violence, mais d'affoiblir auparavant leur cupidité en leur faiſant trouver des amertumes & des dégoûts dans ce qu'ils avoient le plus aimé, & qu'ils avoient recherché avec le plus d'ardeur, en renverſant leurs projets & leurs prétenſions, & en les privant des objets de leur attachement. *Jean.* I. 11.

VI.

Ces paſteurs que Dieu honora de la viſite des Anges, & à qui il découvrit le ſecret de la naiſſance de ſon Fils, n'étoient peut-être pas meilleurs que les autres Juifs : mais ils étoient plus propres par leur état & par leur genre de vie à nous marquer par quelles qualitez on attire les graces de Dieu.

Ils étoient par leur état même engagez dans une vie laborieuſe. Ils veilloient pendant que les autres étoient enſevelis dans le ſommeil. Ils étoient pauvres & dépourvus des biens du monde, n'y ayant que les pauvres qui exercent ces emplois.

Enfin ils étoient ſeparez du monde par ce même état, & obligez de paſſer leur vie dans la retraite & dans la ſolitude.

La ſéparation du monde, la privation ou actuelle ou ſpirituelle des richeſſes temporelles, la vie laborieuſe & pénitente ſont les vrais moyens que Dieu nous à marquez par l'exemple de tous les Saints & par le ſien propre pour attirer les lumiéres & les ſecours de Dieu. Il eſt vrai que ce ne doit pas être une ſimple retraite humaine, qui vienne de caprice ou de néceſſité, ni une ſimple privation des biens du monde, qui ſoit entierement involontaire, ni une pénitence & un travail forcé. Cependant il ne laiſſe pas d'être vrai que ces états mêmes forcez & involontaires ſont en quelque maniére plus proches du royaume de Dieu que les états de proſpérité humaine, parce qu'ils y apportent moins d'obſtacles. *Ces gens*, dit le Pſalmiſte, *ſont exens des travaux & des miſéres des hommes*: IN *labore hominum non ſunt, & cum hominibus non flagellabuntur. Et c'eſt pourquoy l'orgueil les poſſéde*: IDEO *tenuit eos ſuperbia; & ils ont été couverts d'iniquité & d'impiéte.* La vie laborieuſe diminuë toujours l'amour du monde, l'amour de la vie, l'attache aux choſes temporelles, la complaiſance en ſoi-même. La retraite deſocupe l'eſprit des entretiens du monde, & en rend les maximes moins préſentes & moins vives. La pauvreté privant des biens du monde, diminuë l'attache qu'on y a, & nous délivre d'une infinité de déréglemens. Ces états

Pſ. 72. 5. 6.

états ſont donc plus proches du royaume de Dieu par la diminution de ce qui nous en éloigne : mais ils y deviennent une diſpoſition prochaine lorſqu'on les embraſſe avec amour, ſoit que la providence nous y ait réduits, ſoit que l'on s'y reduiſe par ſon chois & par la volonté que Dieu nous en inſpire.

VII.

L'adreſſe des gens de la cour eſt de ſe mettre dans les états ſur leſquels les Princes répandent le plus ordinairement leurs faveurs & leurs graces. Ils tâchent de ſe mettre en vuë, d'avoir occaſion de parler ſouvent au Prince, de lui devenir familiers. Il faudroit pratiquer la même adreſſe à l'égard de Dieu, & éviter tous ces états ſur leſquels il jette peu de regards favorables ; de ce genre eſt la vie molle & délicieuſe, la vie remplie de divertiſſemens & de plaiſirs, les grandes affaires, les grandes charges, les grandes richeſſes, tout ce qui remplit beaucoup l'eſprit & le cœur, & qui par ſa nature ou par les impreſſions que le monde en a, cauſe de fortes attaches & de grandes neceſſitez au deſſus deſquelles il eſt trés-difficile de ſe mettre. Cependant bien loin que le monde pratique cette adreſſe, on n'eſtime heureux ou habiles dans le monde que ceux qui font juſtement tout le contraire, qui vivent dans le plaiſir, qui pouſſent bien avant leur

fortune, qui parviennent aux grandes charges & aux grans emplois, qui ſont accablez d'occupations, qui n'ont pas le tems de penſer à eux, & enfin qui ſont attachez à la vie préſente & au monde par de plus forts liens & des chaînes plus peſantes. Voilà l'objet des deſirs & des prétenſions des gens du monde: & l'excluſion de ces états eſt ce qu'on appelle miſére, baſſeſſe, & le partage des gens de néant.

En effet c'eſt ſouvent la pareſſe, la négligence, le manque de talens & d'induſtrie plûtôt que la retenuë & la moderation qui empêche les gens de s'avancer dans le monde: & c'eſt au contraire par des qualitez en ſoi eſtimables qu'on arrive ordinairement aux grandes fortunes. Ainſi il y a quelque choſe de juſte dans le mepris que l'on fait des uns, & dans l'eſtime que l'on fait des autres: mais c'eſt ce qui fait mieux voir qu'il n'y a rien de bon que les dons de Dieu qui tendent à l'autre vie. Car à quoi ſervent tous ces talens qui donnent aux hommes des facilitez de s'avancer dans le monde, qu'à leur donner en même tems plus de facilité de ſe perdre, plus de difficulté à ſe ſauver; qu'à leur couvrir plus de précipices, qu'à les accabler d'un plus grand poids, qu'à rendre leurs chutes plus dangereuſes, & leurs bleſſures plus incurables; qu'à les éloigner davantage de Dieu; qu'à mettre plus d'obſtacles à leur retour?

Ainſi

Ainſi ſouvent ce qui paroit diſgrace ſelon le monde eſt une grande faveur de Dieu; & ce qui eſt favorable, ſelon le monde, devient un malheur tres-effectif, parce que tous ces avantages d'eſprit, de corps, de fortune étant joints avec un cœur corrompu, lui deviennent des poiſons par l'abus que ſa cupidité ne manque jamais d'en faire.

VIII.

Ce furent donc ces paſteurs Juifs qui ſe trouvérent ou libres des empêchemens qui ſervent d'ordinaire d'obſtacles aux graces de Dieu, ou préparez intérieurement par un amour véritable de la ſolitude, de la pénitence & de la pauvreté, que Dieu choiſit les prémiers d'entre les Juifs, pour leur faire annoncer par un Ange la naiſſance de ſon Fils.

Verſ. 10. *Je vous viens aporter*, leur dit l'Ange, *une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joye.* *Verſ.* 11. *C'eſt qu'aujourd'hui dans la ville de David il vous eſt né un Sauveur, qui eſt le Chriſt du Seigneur.*

Pour connoître la grandeur & la ſolidité de cette joie, il la faut comparer à celles du monde, & en remarquer les différences.

Qu'eſt-ce que toutes les joies du monde, que des joies toutes fondées ſur l'illuſion & la fauſſeté;

La joïe de la jouïſſance & de la poſſeſſion des biens créez eſt toujours accompagnée non ſeulement de la crainte de les

perdre, mais de la certitude d'en être éternellement privé. C'en eſt une condition inſéparable, & par conſéquent elle contient beaucoup plus de mal que de bien, & elle ne nous peut ſatisfaire que parce qu'il nous plaît de nous cacher le mal qu'elle enferme.

On peut de même être aſſuré que quel que ſoit ce bien, en peu de tems on y deviendra inſenſible. Car rien n'eſt capable de nous donner long-tems de la joie. La grandeur, les richeſſes, la puiſſance, les victoires, & tout ce qui excite les plus violens deſirs, n'eſt pas capable aprés quelque tems de ſurmonter le moindre chagrin. On y demeure bien attaché par orgueil, mais non par un ſentiment de joie. Ainſi non ſeulement il n'y a point de joie humaine qui ſoit éternelle, mais il n'y en a point qui ſoit durable. Ce n'eſt qu'une émotion paſſagére, qui eſt bientôt ſuivie de dégoût & d'inſenſibilité.

Toute joie humaine même légitime eſt une ſource de douleur & de miſére : car produiſant une attache, l'ame ne s'en ſépare plus ſans peine & ſans un effort douloureux. Que ſi c'eſt une joie criminelle, c'eſt une ſource de douleurs & de miſéres éternelles. Ainſi toute joie humaine nous cauſe ou la maladie ou la mort. Toute joie humaine naiſſant de la jouïſſance de biens créez eſt une dégradation & un aviliſſe-

liſſement de l'ame, parce que tous ces objets étant indignes de nôtre amour, ſont par conſéquent indignes de nôtre joie. L'ame ne s'en peut donc réjouïr que parce qu'elle eſt déchuë de ſon excellence & de ſa grandeur, & qu'elle eſt devenuë vile & mépriſable.

Toutes joie humaine nous diſpoſe à la miſére même temporelle, en affoibliſſant l'ame, en la rendant ſenſible aux plus petits maux, en l'attachant à des objets difficiles à conſerver, & dont elle peut être privée malgré ſoi, en la rendant tendre, délicate, & ſujette à l'ennui & au chagrin : de ſorte que tout étant compenſé, il y a dans les joies humaines plus de mal que de bien par raport même au repos & à la paix de cette vie.

Enfin toute joie humaine telle qu'elle ſoit, n'égale jamais la réalité du bien de la privation volontaire de ce qui la cauſe. On eſt mille fois plus heureux en y renonçant qu'en en jouïſſant, & l'on peut dire même que le ſeul bien qu'elle contient, c'eſt qu'elle peut ſervir de matiére à ces heureuſes privations & à ces renoncemens glorieux. Car le monde dans la vérité & tout ce qu'il contient n'eſt bon qu'à quiter & à mépriſer.

Mais la joie que le Sauveur eſt venu aporter au monde, la joie qu'on reſſent de ſa venuë a des qualitez toutes contraires. C'eſt une joie qui eſt éternelle de ſa nature,

à

à moins qu'on ne l'étouffe par le péché. C'eſt une joie qui ſera dans l'éternité ſans diminution & ſans dégoût. C'eſt une joie qui fortifie l'ame, qui la guérit & qui la rétablit dans l'excellence & dans la grandeur où elle a été créée. C'eſt une joie qui faiſant mépriſer les maux du monde par l'eſpérance des biens futurs, en affoiblit l'impreſſion & le ſentiment. Enfin c'eſt une joie ſolide qui n'eſt point fondée ſur la fauſſeté, mais qui naît de la vérité & de la poſſeſſion des vrais biens. Voilà quelle eſt la joie que ces Anges annoncérent à ces heureux paſteurs. IX.

Cette joie n'eſt pas ſeulement pour eux, elle eſt pour tout le peuple. *Je viens*, leur dit l'Ange, *vous aporter une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joie:* EVANGELIZO *vobis gaudium magnum, quod erit omni populo.* Elle eſt en effet pour tout le peuple; mais c'eſt pour tout le peuple des juſtes, pour tous les hommes qui ont la volonté droite & bonne: *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Ils ont tous part à cette joie, & nul autre qu'eux n'y a part. Il n'y a point de part pour les méchans dans cette joie générale: c'eſt-à-dire qu'ils ne participent point à cette joie véritable que le ſaint Eſprit produit, & qui eſt un effet de la naiſſance de J. C. Et la raiſon en eſt que la cauſe de cette joie eſt *qu'il eſt né un Sauveur*. Or ce Sauveur ne *ſauve les hommes* qu'en les délivrant *de leurs péchez*: IPSE *enim ſalvum fa-*

Luc. 2. 14.

Verſ. 11. *Mat.* 1. 21.

faciet populum ſuum à peccatis eorum. Quiconque ne deſire donc point d'être délivré de ſes péchez n'a point de part à cette joie. J. C. délivre bien les hommes de toutes les miſéres que le péché leur a attirées : mais c'eſt en les délivrant prémiérement du péché, qui eſt leur principale miſére. Ainſi ce peuple à qui le Sauveur aporte la joie eſt le peuple des juſtes qui haïſſent l'iniquité. Qui ne la hait point, n'eſt point de ce peuple, & n'eſt conté pour rien devant Dieu, puiſqu'il ne fait point partie de ſon peuple. Les méchans ſont comme s'ils n'étoient point. Dieu ne daigne pas même en faire mention. C'eſt la condition & l'état de tous ceux qui ne ſont point à lui, de quelques grandeurs temporelles dont ils ſe flatent. Dieu ne les regarde que comme de la pouſſiére, *comme des pailles que le veut emporte.* TANQUAM *pulvis, quem projicit ventus à facie terræ.* Il n'attend pas à les traiter de la ſorte, qu'il les ait réduits à l'aviliſſement qui leur convient: mais il le fait lors même qu'ils éclatent davantage dans le monde par leur pompe & par leur faſte. Auguſte & tous les Grands de Rome, Hérode & toute ſa Cour, les Phariſiens & les princes des prêtres, enfin tous les puiſſans du monde & dans ce ſiécle-là & dans tous les autres ne ſont contez pour rien devant Dieu, lorſqu'ils ne ſont pas à Dieu. *Pſ.* 1. 4.

SUR

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DU POINT DU JOUR DE NOEL.

Apparuit benignitas & humanitas Salvatoris noſtri Dei. *Ad Tit.* 3. 4...7.

La bonté & l'humanité de Dieu nôtre Sauveur a paru à tous les hommes.

I.

SOit qùe les mots de *nôtre Sauveur* & de *nôtre Dieu*, s'entendent dans cette épitre de toute la Trinité, ſoit que comme il eſt plus probable, ils ſe doivent apliquer à JESUS-CHRIST qui eſt ordinairement déſigné par le mot de Sauveur, & dont la bonté a paru particuliérement dans ſa manifeſtation aux hommes : il eſt certain que la bonté & la bénignité ſont tellement propres à Dieu & à JESUS-CHRIST, que les hommes n'y ſçauroient avoir de part, qu'autant que Dieu leur en communique. Quiconque met ſa derniére

fin

fin en ſoi-même, eſt diſpoſé à toutes ſortes d'inhumanitez dés lors que ſon intérêt ne pourra ſubſiſter avec la vie & le bien des autres.

Or c'eſt la diſpoſition naturelle de l'homme corrompu. Il rapporte tout à ſoi, & n'aime les autres qu'autant qu'ils contribuent à ſon plaiſir, à ſon bien, à ſes intérêts. Dés qu'il les y trouve oppoſez, il commence à les hair & à les vouloir détruire, c'eſt ce qui fait dire à l'Ecriture que les entrailles des impies ſont cruelles : *Viſcera impiorum crudelia.* *Prov. 3. 19.*

C'eſt dont fauſſement que certaines gens qui ne penſent point à Dieu, ſe flattent de l'idée d'une bonté naturelle. Ils prennent une molleſſe de nature, un amour de louanges des hommes, une complaiſance humaine dans l'amour des créatures, pour une véritable bonté : mais on la verra bientôt diſparoître, ſi on trouve moyen de commettre les interêts du prochain avec leurs paſſions principales. La bonté de Dieu eſt bien différente de ces bontez fauſſes & contrefaites. Non ſeulement Dieu eſt incapable de faire injuſtice aux hommes, mais il eſt même incapable d'avoir aucune vuë d'intérêt dans le bien qu'il leur fait. Il n'a que faire de ſes créatures. S'il leur fait du bien, c'eſt pour elles, & non pour ſoi. Et quoi qu'il les faſſe ſervir à ſa gloire, ce n'eſt pas qu'il deſire cette gloire ; mais

mais c'eſt que le bien de la créature & l'ordre de la juſtice le demandent. Voilà le modelle de deſintéreſſement que Dieu veut que nous nous propoſions dans le bien que nous faiſons aux créatures : *Eſtote miſericordes, ſicut Pater veſter miſericors eſt.*

II.

Dieu a toûjours été bon envers les hommes lors même qu'il les abandonnoit à leurs deſirs, & qu'il les laiſſoit marcher dans leurs voies. Si l'on ne le comprend pas ſi bien, c'eſt nôtre aveuglement & nôtre peu de lumiére qui en eſt cauſe. Ses miſericordes n'ont pas laiſſé de ſe répandre ſur eux en diverſes maniéres extérieures & intérieures. Il a toûjours éclairé les eſprits juſqu'à une certaine meſure : & c'eſt *leur dureté & l'impénitence de leur cœur* qui les a empéchez de profiter de ſes graces & qui leur a fait *amaſſer un treſor de colére*, ſelon
Rom. 4. 5. ſaint Paul. Cependant comme Dieu par les conſeils impénétrables de ſa juſtice n'avoit pas encore ſurmonté la malice du cœur des hommes par l'abondance de ſes graces, les effets de ſa bonté étoient en quelque ſorte obſcurcis par les déréglemens des hommes : & comme leur corruption étoit ſi grande qu'il ne paroiſſoit preſque aucun rayon de juſtice & d'équité dans leur conduite, il ſembloit que Dieu ſe

fût

fût entiérement retiré d'eux & qu'il les eût totalement abandonnez. Ainſi ſa bonté n'étoit pas alors ſi manifeſte que la ſévérité de ſa juſtice. C'eſt donc proprement du tems de la loi nouvelle, du tems de la manifeſtation du Fils de Dieu au monde que l'on doit entendre les paroles de ſaint Paul, *La bonté de Dieu nôtre Sauveur & ſon amour pour les hommes a paru.* APPARUIT *benignitas & humanitas ſalvatoris noſtri Dei.* C'eſt là la grande miſéricorde & le grand témoignage de la bonté de Dieu, qui ne conſiſte pas ſeulement à donner quelques graces aux hommes nonobſtant leur déréglement & leur malice, mais à ſurmonter leur malice même, & à les en délivrer. C'eſt par là qu'il eſt proprement leur Sauveur, & c'eſt ce que ſaint Paul nous marque par ces paroles: *Apparuit benignitas & humanitas ſalvatoris noſtri Dei.*

III.

Mais de peur que les hommes ne s'imaginaſſent qu'il y avoit quelque choſe en eux qui eût attiré ces effets extraordinaires de la bonté de Dieu, ſaint Paul prévient & exclut cette penſée, en nous avertiſſant que *ce n'eſt point à cauſe des œuvres de juſtice que nous euſſions faites*: NON *ex operibus juſtitiæ quæ fecimus nos.* Comment la grace de Dieu pourroit-elle être fondée ſur nôtre mérite, puiſque nous n'avons de mérites *Verſ. 5.*

que

que par cette grace & qu'elle ne trouve en nous que des démerites ? C'eſt ce qui oblige les Chrêtiens de reconnoitre devant Dieu que s'il les a plus favoriſez que les autres, ce n'eſt point parce qu'il ait trouvé en eux ce qu'il n'a pas trouvé en ceux à qui il n'a pas fait les mêmes graces, mais c'eſt qu'il les a voulu gratifier par une bonté particuliére qu'il a euë pour eux. Sans cette bonté particuliére ils auroient marché dans leurs voies comme les autres hommes. Ils auroient fait comme eux la volonté de leur chair & de leurs penſées. Ils ſe ſeroient précipitez dans la mort éternelle : & ç'auroit été le terme funeſte de leur miſérable vie. *Ils auroient eu pour fin la dannation* ſelon l'Apôtre : QUORUM *finis interitus.* Sans cette reconnoiſſance ſincére ils ne ſçauroient donc éviter l'ingratitude, ni la préſomption, ni l'uſurpation ſacrilége de la gloire qui eſt duë à Dieu.

Philip. 3. 19.

IV.

Ce néant de mérites propres qui ſubſiſte dans l'homme régénéré même avec l'abondance des graces & des dons de Dieu, l'oblige de ſe regarder toujours comme pauvre & dépourvu de tout bien. Il eſt le vaſe des dons de Dieu, & il ne ſçait point certainement en quelle meſure il les a reçus : mais ce qu'il ſçait avec certitude c'eſt qu'aucun de ces dons ne lui appartient, qu'il n'y a aucun droit ; & que s'il en a quelque

que don, il le tient de la pure miſéricorde de Dieu. Ainſi ce ne ſont pas ſeulement les pécheurs privez de la grace qui doivent dire à Dieu avec David : *Je ſuis* devant vous Seigneur, *un pauvre qui mendie étant deſtitué de tout bien*: Ego *autem mendicus ſum & pauper* : Ce ſont les plus juſtes & les plus ſaints : & l'on eſt même d'autant plus juſte & plus ſaint qu'on eſt plus pénétré de cette pauvreté qui nous convient par nature, & que l'on s'y réduit plus ſincérement par les ſentimens d'une humilité ſincére. Il n'y a que celui qui eſt riche des biens ſpirituels qui puiſſe dire véritablement avec Jérémie : *Je ſuis un homme qui diſcerne quelle eſt ma pauvreté* : Ego *vir videns paupertatem meam:* Les autres ſont pauvres ſans connoitre leur pauvreté. Ils ſe repaiſſent d'une fauſſe image de richeſſes naturelles qui ſervent de nourriture à leur orgueil. La grace Chrêtienne eſt toujours accompagnée du ſentiment de nôtre néant. Et la privation de la grace eſt toûjours remplie de la fauſſe idée qu'on eſt quelque choſe devant Dieu & devant les hommes.

Pſal. 39. 18.

Thren. 3. 1.

V.

Ce même néant de mérites qui nous doit humilier devant Dieu, nous doit auſſi rabaiſſer devant les hommes, & nous ôter tout droit de nous plaindre des traitemens qu'ils

qu'ils nous font. Car la privation de tout mérite qui nous convient par nature étant jointe à une infinité de péchez, ne nous rend pas seulement indignes des graces spirituelles & divines, mais même de tous les biens humains, tels qu'ils puissent être. Ainsi il est impossible que nous recevions des créatures aucun traitement qui ne soit juste. Elle ne nous sçauroient rien ôter qui soit à nous, puisque nous n'avons droit à rien. La volonté qu'elles ont de nous nuire peut être injuste : mais c'est avec justice que Dieu se sert d'elles comme d'instrument pour nous ôter ce que nous méritons de perdre. Les plaintes, les murmures, les impatiences sont donc contraires à cette pauvreté & à ce néant qui convient à l'homme. Ce sont des marques certaines qu'on s'attribuë quelque chose de ce que l'on n'a que par la miséricorde de Dieu : & ainsi ce sont des preuves & des convictions de présomption & d'orgueil.

VI.

C'est ce qui fait voir que cette reconnoissance sincére de nôtre pauvreté ne consiste pas dans des spéculations de l'esprit, mais dans un sentiment de nôtre propre néant, qui soit imprimé dans le fond du cœur. Car il y a des gens qui se font honneur de connoître & de soutenir fortement les véritez de

de la grace, ſans qu'il paroiſſe qu'ils ſoient plus humbles & plus patiens que les autres: & l'on en trouve au contraire dont les ſentimens ſpéculatifs ſemblent donner trop à l'homme, qui étoient effectivement pauvres devant Dieu, & ne s'attribuoient rien de leurs bonnes-œuvres. C'eſt qu'ils ont en même-tems deux ſortes de ſentimens; les uns humains, qui peuvent être mêlez d'erreurs humaines; les autres tirez de la foi, & des véritez communes du Chriſtianiſme, qui forment leurs diſpoſitions intérieures. Il ſeroit aiſé d'en aporter des exemples, s'il en étoit beſoin: mais il ſuffit d'en conclure qu'il ne s'enſuit pas toujours que ceux dont on ne croit pas les ſentimens aſſez favorables à la grace, ne ſoient pas humbles, parce qu'il ſe peut faire que les mouvemens de leur cœur ſoient produits par ces autres lumiéres de vérité qu'ils y ont gravées.

VII.

Cette même pauvreté naturelle de mérites propres & humains qui ſe trouvent dans tous les hommes & dans les juſtes mêmes, rend injuſte & déréglé tout deſir de la gloire & des loüanges. Car c'eſt le deſir d'un bien qui ne nous apartient pas. Dieu ſeul mérite d'être loüé de tous nos biens & de toutes nos bonnnes œuvres. *A Dieu ſeul ſoit honneur & gloire*, dit l'Apôtre, 1. *Tim.* 1. 17.

SOLI *Deo honor & gloria*. Nous pouvons bien y cooperer, mais il eſt cauſe de nôtre coopération. C'eſt lui qui ſelon le même Apôtre, *nous crée dans les bonnes œuvres*; CREATI *in operibus bonis*. Nous ne pouvons donc nous en attribuer la gloire, & par conſéquence deſirer d'en recevoir, ſans larcin, ſans uſurpation, & ſans injuſtice. C'eſt un des fondemens de ce précepte de ſaint Paul, *de raporter tout à la gloire de Dieu*: OMNIA *in gloriam Dei facite*: & de cette maxime de ſaint Ambroiſe ſi ſouvent répêtée par ſaint Auguſtin; *Qu'il ne faut ſe glorifier en rien, parce que rien ne nous apartient*: IN NULLO *gloriandum, quando noſtrum nihil eſt*.

Eph. 2. 10. *1. Cor.* 10. 31.

Que s'il ne nous eſt pas permis, en quelque état que nous ſoyons, de rechercher nôtre propre gloire, il ne nous peut être permis de procurer la gloire d'aucune créature dans le deſſein de lui plaire, & d'exciter en elle cette vaine complaiſance. Car elle ne ſeroit pas moins injuſte en elle qu'en nous. Il nous eſt bien permis de loüer Dieu dans les graces & les faveurs qu'il fait aux autres. Il nous eſt permis de nous en réjoüir, de les reconnoître, de les avoüer: mais il ne nous eſt pas permis de chercher à leur plaire par les loüanges, quoique véritables, que nous leur donnerions; parce que cet amour des loüanges & la complaiſance qu'elles auroient dans cette

cette prétenduë gloire & dans leurs propres loüanges, ſeroit eſſenciellement mauvaiſe. Mais ſi cela eſt, que doit-on dire ou juger des diſcours du monde qui n'ont point de fin plus ordinaire que celle de plaire à ceux à qui on les fait, & d'attirer par-là leur affection ? que doit-on juger de ce qu'on apelle faire ſa cour aux Grands du monde ? Car elle ne ſe fait guéres que par ce moyen. Que doit-on juger de tant loüanges, dont ceux qui les donnent connoiſſent la fauſſeté, & qui ne laiſſent pas de faire une partie de la civilité & de l'adreſſe du monde ? Car toute loüange fauſſe ne pouvant avoir Dieu pour fin, ne peut-être deſtinée qu'a plaire à ceux à qui on la donne, & à qui on veut donner deux fauſſes idées ; l'une qu'ils ſont ce qu'ils ne ſont pas, l'autre que l'on penſe ce que l'on ne penſe pas. Et c'eſt néanmoins par cette double fauſſeté qu'on achete ordinairement l'amitié & la faveur des Grands.

VIII.

C'eſt encore une conſéquence trés-importante de cette privation de tout bien, qui fait l'état de tous les hommes aprés le péché, que de conclure qu'étant privez par nous-mêmes de toute vertu & de toute force, il ne nous eſt jamais permis de nous porter à aucun emploi, à moins que nous n'y ſoyons engagez de Dieu par les mar-

ques que nous pouvons avoir de ſa volonté. Nous le pourions peut-être, ſi nous avions de nous-mêmes la force de nous y ſoutenir: mais ne pouvant la recevoir que de Dieu, c'eſt une témérité viſible de le rechercher, lorſque nous n'avons point d'autre raiſon pour y prétendre que l'ambition qui nous les fait deſirer, qui eſt plûtôt une marque que Dieu ne nous y apelle pas, & qu'il ne benira pas nos deſirs.

Que s'il n'eſt pas permis d'aſpirer au moindre miniſtére qu'en ſe fondant ſur la vocation de Dieu & y mettant ſon appui, que doit-on dire de ceux qui ſe preſſent pour parvenir aux plus grands ſans aucune marque de vocation? Ne faut-il pas qu'outre l'extinction de tout ſentiment d'humilité, de foi, & de reſpect pour Dieu, ils ſoient engagez ou dans une erreur viſible, en croyant qu'ils ont des reſources dans eux-mêmes pour s'aquiter de ces miniſtéres, ſans avoir beſoin de Dieu, ou qu'ils ſoient dans une impiété & un libertinage manifeſte en ne recherchant que l'honneur & les biens temporels attachez à ces miniſtéres, ſans avoir deſſein de s'en aquiter comme il faut.

IX.

Enfin la derniére conſéquence qui ſe doit tirer de cette vérité de l'impuiſſance de l'homme pour ſe ſauver lui-même, & de

de ſa dépendance abſoluë de la miſéricorde de Dieu, conſiſte dans deux ſentimens qui paroiſſent oppoſez, mais qui s'allient néanmoins fort bien, & contribuënt également à nôtre ſalut. C'eſt la crainte d'une part, & la confiance de l'autre. Si nous n'avons rien en nous qui puiſſe mériter & conſerver les graces de Dieu, & que ce ſoit Dieu qui nous donne gratuitement les mérites & la perſeverance, craignons avec raiſon les ſecrets impénétrables de ſa juſtice, qui ne nous doit rien. Il ne laiſſeroit pas d'être plein de miſéricorde quand il nous abandonneroit à nôtre corruption, & quand il nous traiteroit comme il en a traité tant d'autres auxquels nous n'avons aucun droit de nous préférer. Dans ce cas même ce ne ſeroit point Dieu qui nous manqueroit ; ce ſeroit nous qui manquerions à ſes graces, qui fermerions les yeux à ſa lumiére ; qui rejetterions ſes inſpirations générales & communes par nôtre propre malice & par le dereglement de nôtre cœur : mais déréglement que nous n'évitons jamais & que nous ne voulons jamais éviter, ſi Dieu ne nous ſoutient par une miſéricorde extraordinaire, qu'il ne nous doit pas & qu'il ne fait pas à tous les hommes. Nous avons donc un trés-légitime ſujet de craindre dans la vuë de nôtre corruption, & de la ſévérité de la juſtice de Dieu. Et c'eſt auſſi la concluſion que ſaint

Paul en tire dans l'Epître aux Philippiens,
Philip. 2. 12. 13. par ces paroles: *Travaillez à vôtre ſalut avec crainte & tremblement: car c'eſt Dieu qui opere en vous le vouloir & le faire, ſelon qu'il lui plaît*: CUM *metu & tremore veſtram ſalutatem operamini: Deus eſt enim qui operatur in vobis & velle & perficere, pro bona voluntate.*

Mais ſi nous avons ſujet de craindre, nous n'en avons pas moins d'eſpérer & d'entrer dans des ſentimens de confiance. Car la foibleſſe de nôtre volonté étant ſi extrême, les forces de nôtre ennemi ſi démeſurées, les tentations ſi trompeuſes & ſi fréquentes, on auroit ſujet de deſeſpérer, ſi nôtre ſalut étoit remis à nos ſoins, à nôtre vigilance, & à nos efforts: mais étant entre les mains de Dieu, dont la force eſt invincible & la miſericorde infinie, qui aime ſes élûs & qui les veut ſauver, toutes les marques que nous avons d'être de ce nombre heureux nous doivent remplir d'eſpérance que nous ſurmonterons tous les obſtacles de nôtre ſalut. „ Nous „ ſommes foibles, dit ſaint Auguſtin, eu „ égard à nos mérites: mais par rapport à la miſéricorde de Dieu, nous ſommes pleins de force: *Quantum attinet ad merita noſtra infirmi ſumus; quantum attinet ad miſericordiam Dei, robuſti ſumus?*
Aug. in Pſ. 88.

J. C. a plus fait pour nous que ce qu'il lui reſte à faire. „ Il eſt plus incroyable, dit

dit S. Auguſtin, que l'Eternel ſoit mort pour nous, que non pas qu'on homme mortel vive éternellement : *Incredibilius eſt quod mortuus eſt æternus, quam quod in æternum vivat mortalis.* Il ne laiſſera pas ſon ouvrage imparfait. C'eſt l'eſpérance que nous devons avoir juſqu'à la mort, en n'y mettant point d'autres termes que celui de nôtre vie. *Que depuis le Point-du-jour juſqu'à la nuit Iſraël eſpére au Seigneur* : A CUSTODIA *matutina uſque ad noctem ſperet Iſraël in Domino.*

Auguſt. in Pſ. 148.

Pſ. 129. 9.

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DU POINT-DU-JOUR DE NOEL.

Paſtores loquebantur ad invicem : Tranſeamus uſque Bethleem. *Luc.* 2. 15.

Les Paſteurs diſoient l'un à l'autre : Paſſons juſqu'à Bethléem.

I.

DIeu ne nous donne pas ſes lumiéres & ne nous découvre pas ſes vérités, afin qu'elles ſoient des objets d'une ſpéculation ſtérile. Il veut qu'elles deviennent en nous des principes d'action. C'eſt l'uſage qu'il veut que nous en faſſions, ſelon cette exhortation de Saint Jaques : *Ayez ſoin d'obſerver la parole de Dieu, & ne vous contentez pas de l'écouter :* ESTOTE *factores verbi, & non auditores tantùm.* Et quiconque n'en fait pas cet uſage, en abuſe & *ne connoît pas le tems où Dieu le viſite*, TEMPUS *viſitationis ſuæ.* C'eſt pourquoi les Paſteurs de Bethléem aprés avoir été

Jac. 1. 22.

Luc. 2. 16.

été favoriſez de la viſite des Anges & avoir entendu leurs voix, n'en demeurérent pas là. Ils s'exhortérent mutuellement d'aller à Bethléem, pour y voir l'effet de ce que les Anges leur avoient annoncé. Ce n'étoit point une curioſité de défiance, mais un uſage fidelle de la grace qu'ils avoient reçûë. Ils ſecondoient en cela les deſſeins de Dieu, & ils ſuivoient les mouvemens naturels que la raiſon devoit produire dans leur cœur. S'il leur étoit né un Sauveur, il falloit le chercher, le connoître, l'adorer. Le grand mal des hommes c'eſt qu'ils ne tirent point de conſéquences des lumiéres que Dieu leur donne, quelque claires & quelque manifeſtes qu'elles ſoient, ou que s'ils en tirent, ils ne les ſuivent point. J. C. vient au monde en qualité de Sauveur, mais c'eſt pour ſauver ceux qui le recevront dans leur cœur & qui le feront régner en eux. Comme nous n'avons donc point de plus grand intérêt que nôtre ſalut, nôtre principal deſir doit être de recevoir J. C. en nous, & de participer à ſa naiſſance, en le faiſant habiter & régner en nous. Ce doit être l'objet de nos deſirs, de nos priéres, de nos actions. Rien n'eſt plus évident ſelon même la raiſon. Car l'on nous annonce la naiſſance de J. C. d'une maniére qui n'eſt pas moins évidente ni certaine que celle dont elle fut annoncée aux Paſteurs. Cependant il y a trés-

peu de gens qui ſongent à rendre à J. C. naiſſant cette adoration véritable par laquelle on lui donne la poſſeſſion & l'empire de ſon cœur.

II.

Les Paſteurs cherchent le Sauveur qui leur eſt né & le trouvent. Bien des gens paroiſſent le chercher par leurs actions extérieures, & ne le trouvent point. C'eſt que les Paſteurs le chercherent où il étoit, & par la voye qu'il falloit prendre. Ils l'allérent trouver dans l'étable, dans la pauvreté, dans un état de ſolitude & de ſéparation du monde : au lieu que la plûpart de ceux qui font ſemblant de chercher J. C. le cherchent dans les richeſſes, dans les commoditez de la vie, & que cette recherche ne leur fait quiter aucune de leurs prétentions ſéculiéres. Ce n'eſt pas que la pauvreté, la retraite, la ſéparation du monde, la vie dure & pénitente, ſanctifient par elles mêmes, mais c'eſt la voye ordinaire qui conduit aux vertus intérieures dans leſquelles l'eſprit de J. C. réſide.

Hom. de hum. L'ame, dit S. Baſile, prend un pli conforme à l'extérieur. En s'humiliant, elle devient humble, parce que Dieu ſe plaît à cacher ſa grace ſous ces exercices extérieurs. De même la ſimple poſſeſſion des richeſſes & de la grandeur n'eſt pas criminelle par elle même, & n'eſt pas incompatible avec l'Eſprit de J. C. Mais comme

me les actions extérieures de ces états renferment de l'élévation & de la hauteur, ils portent naturellement à l'orgueil. Ainſi ceux qui les recherchent, prennent la voye de l'orgueil. Il n'eſt donc pas étrange qu'ils ne trouvent pas JESUS-CHRIST humble, pauvre, & détaché de l'amour des choſes du monde. Il faut être pauvre ou d'eſprit ou d'effet. Il faut être réellement mortifié & humble de cœur pour trouver J. C. Or on ne ſçauroit dire que ceux qui vivent dans les délices ou qui deſirent d'y vivre, qui ne laiſſent paſſer aucune occaſion de s'élever & de pouſſer plus avant leur fortune, aiment ſincérement la pauvreté, l'humiliation, & la mortification: Il ne faut donc pas que ces gens-là prétendent trouver J. C. Ils ne le cherchent pas où il eſt. Ils ne le vont pas trouver avec les Paſteurs dans la créche de Bethléem. Ils n'ont aucun raport ni à Marie ni à Joſeph, ni aux Paſteurs, qui ſont les ſeuls à qui J. C. ſe communique dans ſa naiſſance, & dont les diſpoſitions nous marquent celles que nous devons avoir pour y avoir part.

III.

Mais ne trouvant pas le Sauveur ni la véritable paix que trouvent-ils donc? Ils trouvent d'ordinaire une fauſſe paix qui apaiſe les remords utiles de leur conſciences. Ils trouvent des directeurs qui les

trompent, & *qui leur annoncent la paix lorf-*
Ezech. 13. 10. *qu'il n'y a point de paix* : DICENTES : *Pax & non eſt pax.* Ils trouvent des aprobateurs de l'alliance qu'ils ont faite de leurs intérêts, de leurs paſſions, de leurs prétentions ambitieuſes avec une pretenduë vie Chrêtienne & vertueuſe. Ils trouvent des gens qui aplaudiſſent à tout ce qu'ils font pour ſe pouſſer eux-mêmes, ou pour pouſſer leurs enfans ou leurs parens aux dignitez & aux biens ou du ſiecle ou de l'Egliſe.
De Patient. C. 3. On croit; dit Saint Auguſtin, l'avarice & l'ambition innocentes, quand elles ne commettent point de crimes groſſiers. On entaſſe benefices ſur bénéfices. On y entre ſans aucune véritable vocation & ſans un deſir ſincére de ſe conſacrer à Dieu, de ne vivre que pour lui, & de ne recevoir de l'Egliſe que le ſupplément de ſes néceſſitez réelles. Cependant on ne manque jamais de Confeſſeurs qui paſſent par deſſus tout cela, pourvû qu'on ſoit extérieurement exent des grands crimes. On trouve même de la réputation & des loüanges humaines. Car c'eſt une choſe étrange combien une ombre de piété accompagnée de mille défauts eſſenciels attire aiſément des loüanges & des flateries à ceux qui ſont en état de contribuer à la fortune des autres. Rien n'eſt plus facile que d'aquerir une réputation de probité, de juſtice, de pieté parmi le peuple. Un homme vivra dans le luxe

luxe & dans la bonne chére; il ne fera aux pauvres qu'une trés petite part de ſon bien; il ſera tout occupé de ſes intérêts: il n'importe, le peuple n'y regarde pas de ſi prés. C'eſt un homme exact aux devoirs extérieurs. Il ne manque point à ſa paroiſſe. Cela ſuffit au peuple: & cette impreſſion populaire revenant à ceux qui vivent de cette maniere, leur perſuade qu'ils ſont bien & qu'ils n'ont qu'à marcher avec confiance dans cette voye.

IV.

Les Paſteurs trouvérent le Sauveur. Ils furent plainement perſuadez du témoignage des Anges. Il parlérent de ce qu'ils avoient entendu & vû à ceux de leur connoiſſance & les remplirent d'admiration. Il ne paroît pas néanmoins que cela ait eu de ſuite. Quand JESUS-CHRIST commença d'exercer ſon miniſtére, perſonne ne ſe ſouvenoit à Bethléem qu'il y étoit né. On le regardoit comme un Prophête de Nazareth: & les merveilles de ſa naiſſance étoient entiérement effacées. Il y a donc lieu de craindre que ni les Paſteurs ni les habitans de Bethléem n'ayent pas eu grand ſoin de conſerver cette grace: & qu'elle n'ait été que paſſagére pour la plûpart de ceux qui la reçurent. Or ſi les graces de Dieu ſont en elles mêmes des biens ineſtimables, les graces paſſagéres deviennent

le comble des malheurs, parce qu'elles ne sont passagéres que par la négligence & la corruption du cœur de l'homme. Toute grace selon l'inclination de bonté avec laquelle Dieu la donne, devroit être stable & permanente : mais lorsque la malice de l'homme vient à l'étouffer, ce que Dieu n'empêche pas toûjours, l'ame en devient infiniment plus criminelle. C'est ce que J. C. décide expressément sur le sujet des Villes de Corosain, de Betsaïde, & de Capharnaüm, en déclarant que l'abus qu'elles avoient fait des graces qu'il leur avoit données, les feroit punir plus sévérement au jour du jugement que les Villes mêmes de Sodome & de Gemorre. On ne comprend point ce que c'est que de dissiper & de rendre inutile un aussi grand tresor que celui des graces & des lumiéres de Dieu ; & l'on croit en être quite pour être privé du fruit de ces graces. Mais Dieu n'en juge pas de la sorte. Il nous demandera un conte exact de tous ses dons. Ce sont des talens dont il exige l'usure, & qu'il veut que l'on fasse profiter. Et malheur à ceux qui les auront laissez inutiles, ou qui s'en seront même servis contre Dieu en les rendant les instrumens de leurs passions.

V.

On croit d'ordinaire les Chrétiens beaucoup plus favorisez de Dieu que les payens,

payens, que les Juifs, que les Turcs, & ſur tout que ces miſérables peuples que Dieu laiſſe ſans aucune connoiſſance de la vraye Religion: & l'on a raiſon de le croire ſi l'on en juge par les effets de la bonté de Dieu envers eux. Mais ſi l'on en juge par l'événement, on doit regarder la plûpart des Chrêtiens comme les plus miſérables de tous les hommes. Car étant viſible qu'ils abuſent des graces de Dieu, & qu'ils les diſſipent par le déréglement de leurs mœurs, ils ſe trouveront au jour du jugement plongez dans des tourmens tout autres que les payens; les Juifs, les Turcs, les Americains, & generalement que tous ceux qui n'ont point connu la vérité. Ainſi c'eſt une penſée que tout homme qui ſe trouve dans la profeſſion du Chriſtianiſme doit avoir, qu'il n'y a point de milieu pour lui; qu'il ſurpaſſera néceſſairement tous les infidelles en bonheur ou en miſére, & que ce ſurcroît même ſera infiniment terrible. Car il ne faut pas croire qu'y ayant tant de difference entre l'enfer & le Paradis, il y ait peu de différence entre enfer & enfer. L'Ecriture nous aſſure du contraire. Elle diſtingue les ténebres, & il y a tel degré de ténebres & de tourmens, qui, quoique trés-miſerable en ſoi paroît une eſpéce de félicité à ceux qui ſeront enfoncez plus profondement dans ce lieu d'horreur.

Il

V I.

Il s'enſuit de là que les graces que nous recevons de Dieu, de quelque nature qu'elles ſoient, ne ſont pas ſeulement un ſujet de joye & de reconnoiſſance, mais auſſi un ſujet de terreur & de ſollicitude. La terreur & la ſollicitude ne doivent pas anéantir la joye & la reconnoiſſance; mais auſſi la joye & la reconnoiſſance ne doivent pas détruire la crainte & la ſollicitude qui en doit naître. Si la grace éleve les Chrêtiens à une royauté ſpirituelle, il faut que cette royauté ſoit jointe à l'intelligence des conditions auſquelles ils l'ont reçûë. *Vous donc, ô Rois devenez ſages & intelligens*, dit le Prophête: Et *nunc Reges intelligite.* Il faut qu'elle les rempliſſe également *& de joye & de tremblement:* SERVITE *Domino in timore, & exultate ei cum tremore.* Cette diſpoſition les oblige à deux devoirs, eſſenciels à leur ſalut. Le premier eſt de ne ſe contenter pas d'avoir reçû quelque grace: mais dés lors qu'ils l'ont reçûë d'en demander à Dieu la continuation & le bon uſage, qui eſt une autre grace qui ſe doit obtenir par nos priéres & par tout ce qui tient lieu des prieres, comme la reconnoiſſance & les bonnes œuvres.

Pſ. 2. 10.

Le ſecond eſt de veiller avec un grand ſoin ſur ce qui fait que nous rendons inutiles

les les graces de Dieu. On en peut remarquer diverſes cauſes: mais voici celles qui ſont les plus ordinaires. *Pſ.* 2, 11.

Prémierement il y en a qui font des véritez que Dieu leur fait connoître l'inſtrument & l'occaſion de leur vanité; *Quidam*, dit S. Auguſtin, *quærunt ſapientiam non ut fruantur, ſed ut inſlentur.* Ils ſe font honneur de leur connoiſſance, ils s'en ſervent à l'égard des autres; mais ils ne s'en ſervent point pour eux-mêmes. D'autres étant poſſédez d'une curioſité inquiette, paſſent d'objet en objet, ſans s'arrêter à aucun. Si-tôt qu'ils ont connu quelque vérité, ils la laiſſent là pour en chercher d'autres. S'ils en conſervent la memoire, ils ne s'en ſervent point pour régler leurs actions, comme s'il ſuffiſoit de la connoître ſans la pratiquer. C'eſt pourquoi Saint Auguſtin veut que les Chrêtiens demandent à Dieu la connoiſſance de ſa loi, non pour la retenir ſimplement dans leur mémoire en négligeant de la ſuivre dans la conduite de leur vie, *non quam memoriâ teneant & vitâ negligant*; mais pour la pénétrer par l'intelligence & la pratiquer en l'aimant, avec un cœur dilaté par la charité non reſſerré par la crainte, *ſed quam ſciant intelligendo, faciant diligendo, in latitudine amoris, non in timoris auguſtiis.* Autrement, dit-il, la loi ne ſeroit pour eux qu'un poids pour les ac- *In Pſ.* 76. *Aug. in Pſ.* 118.

„ ca-

„ cabler, & non un titre pour les hono-
„ rer, *pondus oneris, non titulus honoris.*

Mais la cauſe la plus ordinaire pourquoi l'on rend la vérité inutile, eſt que le cœur attaché aux choſes du monde & emporté par ſes attaches ſe détourne de cette vérité, & s'applique à ce qui le touche davantage. Ainſi où elle demeure dans l'eſprit ſans paſſer dans le cœur, ou elle s'efface même de la memoire par la quantité de nouveaux objets qui l'occupent & la rempliſſent. Il y a bien de l'apparence que ce fut ainſi que les habitans de Bethléem tombérent dans l'oubli de la naiſſance de JESUS-CHRIST. Ils furent touchez de quelque ſentiment d'admiration lorſqu'ils entendirent le recit de ce qui étoit arrivé aux Paſteurs : mais les objets dont ils avoient le cœur rempli, ne leur permirent pas de s'en occuper long-tems. Ils laiſſérent cette grande nouvelle où il s'agiſſoit de leur ſalut, ſans l'aprofondir, ſans en faire de recherches particuliéres. Ainſi J. C. étant ſorti de Bethléem, elle s'anéantit & s'effaça parmi eux, & s'ils firent encore quelque réflexion au recit des Paſteurs, ce fut pour commencer à en douter, parce qu'ils n'en virent aucune ſuite apparente.

VII.

L'Evangile qui nous répréſente dans les habitans de Bethléem les lumiéres & les gra-

graces paſſagéres qui deviennent inutiles & pernicieuſes par l'abus que l'on en fait, a voulu nous inſtruire enſuite de l'uſage que Dieu veut que nous en faſſions, afin de n'en être pas ingrats & d'en tirer un fruit ſtable & permanent. Et pour cela il nous en propoſe un parfait modelle dans la perſonne de la ſainte Vierge, dont il eſt dit *qu'elle conſervoit toutes ces choſes*, en elle-même, c'eſt-à-dire tout ce qui regardoit J. C. *en les repaſſant dans ſon cœur* : MARIA *autem conſervabat omnia verba hæc conferens in corde ſuo.* Ces paroles qui paroiſſent ſimples & communes, contiennent l'éloge de la plus éminente vertu qui fut jamais, qui eſt celle de la ſainte Vierge. Car pour en concevoir une juſte idée, il ne faut que penſer qu'elle a conſervé toutes les lumiéres de grace qu'elle a reçuës avec une plénitude ſi ſinguliére qu'elle n'en a perdu aucune, *conſervabat omnia.* Si l'on veut donc ſçavoir ce qu'elle a fait toute ſa vie, ces paroles nous l'apprennent plus exactement que toutes les hiſtoires particuliéres qu'on a faites du détail des actions des autres Saints ne nous les peuvent apprendre. Il n'étoit pas néceſſaire qu'on fît de même un détail de celles de la Vierge. Sa vie a été toute égale, toute uniforme. Elle n'a eu qu'une ſeule occupation qui eſt toute compriſe dans ce peu de mots ; *qu'elle a conſervé les actions & les paroles de* J. C. *en les repaſ-* *Luc.* 2. 13.

repaſſant dans ſon cœur. Toutes ces ſemences divines y ont fructifié comme dans une terre excellente & excellemment préparée, & y ont produit des fruits de vertus incomparables. Rien n'en a arrêté le progrés comme il arrive ſouvent dans les autres hommes; & ainſi tous ces fruits de vertus ſont parvenus en elle juſqu'à leur perfection.

VIII.

Il n'eſt pas dit ſimplement de la ſainte Vierge qu'*elle conſervoit en elle-même tout* ce qui regardoit J. C.; mais il eſt dit encore qu'*elle le repaſſoit dans ſon cœur*, CONPERENS *in corde ſuo*: & en cela Dieu a voulu la rendre le modelle de la voye ordinaire de conſerver les lumiéres de Dieu. Car cette voye conſiſte à s'en entretenir intérieurement & à s'en nourrir, non par des ſpéculations vaines & ſtériles, mais par des ſentimens & des affections du cœur. Quand il n'y a que l'eſprit qui s'occupe de la vérité, il s'en laſſe bien-tôt. Il veut incontinent changer d'objet, & les nouveaux objets effacent facilement les prémiers: mais quand l'impreſſion que la vérité a faite dans le cœur, y applique l'ame elle s'y attache ſans peine. Cette impreſſion ne lui permet pas de s'en ſéparer. Elle la repaſſe cent & cent fois ſans dégoût & ſans ennui, parce qu'elle ſent toûjours de

la

la joye à penſer à ce qu'elle aime, *conferens in corde ſuo.* Il eſt vrai qu'il ne dépend pas toûjours de nous d'avoir ce goût perpétuel de la vérité. Dieu permet que l'ame éprouve quelquefois des ſéchereſſes & des ennuis : mais alors on doit ſuppléer par la force de la volonté éclairée par la foi au defaut de l'attrait ſenſible, & appliquer ſon eſprit à la conſidération de la vérité, quoi qu'avec quelque peine & quelque ennui. Ce n'eſt plus ſimplement le cœur qui repaſſe les véritez, comme dans la ſainte Vierge ; c'eſt l'eſprit par le commandement du cœur. „ Il faut, dit ſaint Au- „ guſtin, que les bonnes penſées faſſent à „ l'égard des véritez, ce que les laboureurs „ font à l'égard des ſemences, qui eſt de „ rompre les motes de terre pour les cou- „ vrir, afin qu'elles puiſſent fructifier, *Cogitationibus bonis hoc agitur in corde quod agitur in agro raſtris, ut gleba frangatur, & ſemen operiatur & germinare poſſit.* Et cette application étant quelquefois pénible, donne lieu à ce ſaint Docteur de conclure en un endroit qu'il faut manger le pain ſpirituel auſſi-bien que le pain corporel à la ſueur de ſon viſage. *Aug. in Joan. tr. 3.*

C'eſt auſſi une inſtruction qu'il tire ſouvent de cet endroit de l'Ecriture en la maniére qu'il le lit : *Il y a un treſor précieux qui repoſe dans la bouche du Sage : mais l'inſenſé l'avale tout d'un coup ſans rien goûter.* THESAURUS *Prov. 21. 20.*

SAURUS *deſiderabilis requieſcit in ore ſapientis, vir autem ſtultus glutit illum.* Ce tre-
Aug. in Pſ. 141. Et contra Fauſt l. 6. c. 6. ſor, ſelon ſaint Auguſtin, conſiſte dans les véritez que Dieu nous découvre & les lumiéres qu'il nous donne. Les ſages arrêtent ces lumiéres & ces véritez dans la bouche de leur cœur, parce qu'ils les goûtent, qu'ils s'en nourriſſent à loiſir: mais les fous les laiſſent paſſer ſans les goûter: *Vir autem ſtultus glutit illum*, & aprés les avoir légérement conçuës ils n'y penſent plus & les oublient. *Sapiens ruminat, ſtultus non ruminat, ſapiens cogitat ea quæ audierit, ſtultus autem oblivioni tradit*, dit ce ſaint docteur.

IX

La ſainte Vierge nous aprend encore par le ſoin qu'elle avoit de repaſſer dans ſon cœur ce qui étoit arrivé à J. C., en quoi conſiſte la véritable lumiére Chrêtienne. La curioſité inquiette qui agite les autres hommes, les porte à multiplier les objets de leurs connoiſſances, & on n'apelle les gens ſçavans que par la multiplication de ces objets. Il faut ſçavoir une infinité de mots, de faits, d'hiſtoires, de raiſonnemens, d'opinions d'hommes; & c'eſt ce qui fait la ſçience humaine. La ſçience Chrêtienne au contraire ne conſiſte point dans cette multiplication d'objets, mais dans une plus grande pénétration

tion des objets de foi. C'eſt ce que ſaint Auguſtin enſeigne admirablement, en montrant „ que les Saints les plus ſpirituels n'ont point d'autre doctrine que les hommes charnels, mais qu'ils entendent „ mieux les mêmes choſes ; que ce qui eſt „ lait aux uns, eſt pour les autres une vian- „ de ſolide par la differente maniére de „ l'entendre, & que c'eſt l'effet de cette „ nourriture que l'ame tire en repaſſant „ les mêmes véritez ; qu'elle croît en lu- „ miére & en connoiſſance ſans changer „ d'objets : *In ipſa ergo mente, hoc eſt, in interiore homine quodammo creſcitur, non ſolùm ut ad cibum à lacte tranſeatur, verum etiam ut amplius cibus ipſe ſumatur.* *Aug. tr. in Joan.* 97. 98. 99.

Il y a même une certaine ſçience commune à tous les vrais Chrêtiens & inconnuë à tous ceux qui ne ſont point à Dieu, quelque amas d'autres ſçiences qu'ils ayent pû faire par tous les travaux que leur curioſité leur a pû faire entreprendre. C'eſt la ſçience de la charité de JESUS-CHRIST qui comprend, ſelon ſaint Auguſtin, toute l'Ecriture. Car toute l'Ecriture ne tend qu'à nous enſeigner & à nous porter à la charité. Ainſi quiconque en eſt animé, poſſéde la fin & le fruit de toute l'Ecriture. *Quiſquis Chriſto adhæret*, dit ce ſaint Docteur, *totum bonum quod in litteris legis, non intelligit, habet quiſquis autem altenus eſt à Chriſto, non intelligit nec habet.* Ce qui eſt *Aug. in Pſ.* 77.

encore

encore exprimé autrement par cette pa-
„ role : Celui-là fait ce qui est clair &
„ ce qui est obscur dans l'Ecriture, qui
„ sçait aimer Dieu & le prochain & qui
„ regle sa vie par ce double amour : *Ille tenet & quod patet, & quod latet in divinis sermonibus, qui charitatem tenet in moribus.* Ainsi tous les vrais Chrêtiens sont sçavans & éclairez, parce qu'ils connoissent par un sentiment interieur ce que c'est que la charité de J. C. Tous ceux qui ne sont point à Dieu, tous les sçavans du monde qui sçavent tant de langues & tant de faits, tant de choses curieuses sur l'Ecriture, sont plongez dans une profonde ignorance, parce qu'ils ignorent le but, le fond, l'essence de toute l'Ecriture : *Quisquis alienus est à Christo, non intelligit, nec habet*, & ils sont par-là infiniment au dessous de la moindre femme, & des plus ignorans des laïques qui ont la charité dans le cœur.

SUR

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DU JOUR DE NOEL.

Multifariam multisque modis olim Deus loquens Patribus in Prophetis, novissimè diebus istis locutus est nobis in Filio quem constituit hæredem universorum per quem fecit & sæcula. *Heb.* 1. 12.

Dieu ayant parlé autrefois à nos Péres en diverses occasions & en diverses maniéres par les Prophétes, nous a parlé en ces derniers tems par son Fils qu'il a établi héritier de toutes choses, & par lequel il a fait le monde.

I.

C'Est une vérité que l'on ne peut contester, qu'encore que les effets de la bonté & de la miséricorde de Dieu se soient toûjours répandus sur tous les peuples & toutes les nations du monde; néanmoins ces effets leur ont été distribuez avec

des mesures fort inégales. Les Juifs en ont ordinairement plus reçu que le commun des Gentils : ce qui fait dire à David : *Dieu n'a fait une pareille grace à aucun des peuples, & ils n'ont point connu ses ordonnances :* Non *fecit taliter omni nationi, & judicia sua non manifestavit eis.* Et au contraire les Chrêtiens en ont ordinairement plus reçu que le commun des Juifs purement Juifs. La moindre mesure de ces graces suffit pour rendre les hommes inexcusables dans leurs péchez, & les payens mêmes aussi bien que les Juifs: *Ita ut sint inexcusabiles*, dit l'Apôtre. Les moindres de ces graces sont des effets de la bonté & de la misericorde de Dieu. Enfin il n'y en a point qui n'invite les hommes à la pénitence. Si l'homme les rend inutiles, c'est toûjours par sa faute, par son endurcissement & par l'impénitence de son cœur. *Ignorez-vous*, dit l'Apôtre, *que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence? Et cependant par vôtre dureté & par l'impenitence de vôtre cœur vous vous amassez un tresor de colére pour le jour de la colére.* Mais il faut avouer néanmoins qu'à mesure que les graces sont plus grandes & les secours plus puissans, les hommes sont plus inexcusables. Et ainsi les Juifs abusant des graces de Dieu, sont plus coupables que les Gentils, & les Chrêtiens que les Juifs.

Ps. 20 147. 2

Rom 1. 20.

Rom. 2. 4. 5.

Le

II.

Le grand intérêt & le principal devoir des hommes étant donc de bien uſer des graces de Dieu, il eſt clair que ſans s'arrêter à vouloir ſonder inutilement les raiſons ſecrettes de la diſtribution inégale qu'il lui plaît d'en faire, ils doivent mettre leur principal ſoin à bien diſcerner celles qu'ils ont reçuës de ſa bonté, afin d'en faire l'uſage que Dieu veut qu'ils en faſſent, & à quoi elles ſont deſtinées.

C'eſt ce que tous les Chrêtiens doivent aprendre de l'Epître de ce jour, où l'Apôtre leur enſeigne que ce qui les diſtingue des Juifs eſt qu'au lieu que Dieu n'a parlé au peuple Juif que par des Prophêtes, il a voulu parler aux Chrêtiens par ſon Fils même : *Noviſſimè diebus iſtis locutus eſt, nobis in Filio* Ainſi les Juifs par leur état n'étoient les diſciples que des prophêtes qui leur parloient à la vérité de la part de Dieu, mais qui n'étoient pourtant que des ſerviteurs. Les Chrêtiens au contraire ſont les diſciples du Fils de Dieu même. C'eſt lui qu'ils doivent entendre comme Dieu le leur commande : *Ecoutez-le.* IPSUM *audite.* Des *Mat.* 17 hommes étoient alors interpoſez entre 5. Dieu & les autres hommes ; mais ces hommes n'étant pas Dieu, c'eût été être idolâtre que de s'attacher à eux comme à

Dieu. Il falloit ſéparer les véritez qu'ils enſeignoient, des Miniſtres dont Dieu ſe ſervoit pour les enſeigner. Mais par le myſtére de l'incarnation c'eſt Dieu même qui nous enſeigne viſiblement; parce que cet homme qui nous a donné ces inſtructions, eſt Dieu. Il ne faut plus craindre de s'attacher à l'homme, parce que cet homme eſt Dieu, & que l'humanité eſt élevée par ce myſtére à une unité ineffable qui fait que Dieu & l'homme ne ſont qu'un même Chriſt & une même perſonne.

III.

Dieu a eu des raiſons toutes divines dans le chois qu'il a fait de cette voye d'opérer le ſalut des hommes par ce moyen inouï & incompréhenſible. Nous ne devons pas prétendre les connoître toutes. Il nous en découvrira dans l'autre vie ce qu'il croira neceſſaire, pour remplir les élus de l'admiration de ſa ſageſſe. Cependant dés cette vie même on ne laiſſe pas d'en entrevoir pluſieurs rayons qui ſuffiſent pour nous convaincre qu'aucun autre moyen ne pouvoit plus contribuer ni à la gloire de Dieu ni à l'avantage des hommes.

Quel autre moyen eût pu relever autant la grandeur & la puiſſance de Dieu? Car qu'eſt-ce que le ciel & la terre, les hommes & les Anges en comparaiſon d'un Dieu homme? C'eſt le chef d'œuvre de ſa tou-

toute-puiſſance. Tous ſes autres ouvrages n'ont aucune proportion avec celui-là.

La puiſſance de Dieu ne paroît pas ſeulement en s'élevant ; elle paroît encore plus en s'abaiſſant ; parce que l'abaiſſement eſt encore plus éloigné de Dieu que la grandeur. On auroit pu connoître en quelque ſorte la grandeur de Dieu, ſans l'Incarnation : mais on n'auroit jamais ſu ſans ce myſtére juſqu'où Dieu pouvoit rabaiſſer ſa majeſté infinie. C'eſt ce qu'il nous y a apris. Et comme il n'y a rien de plus incompréhenſible que ce rabaiſſement, il n'y a rien auſſi de plus grand.

C'eſt peu de choſe à un Dieu tout puiſſant que de ſurmonter le monde & les démons par puiſſance : car quelle proportion y a-t-il de la ſorte des créatures à celles du Créateur ? Mais ç'a été une choſe bien plus grande que de ſurmonter l'un & l'autre par une apparence de foibleſſe ; comme il l'a fait en ſe faiſant homme : & il a bien mieux fait voir par ce moyen *que ce qui paroît foible en Dieu, eſt plus fort que tous les hommes* : Quod *infirmum eſt Dei, fortius eſt omnibus hominibus*. 1. Cor. 1 25.

Quel autre moyen que celui-là eut pu auſſi bien faire connoître & la grandeur du péché, & la ſainteté de Dieu ? Car c'eſt de l'incarnation que nous aprenons que le péché eſt ſi étrangement contraire à l'ordre & à la juſtice de Dieu, qu'il a falu que la

vie de ſon Fils lui fût offerte pour l'expier & le réparer. Toutes les autres victimes qui auroient pu lui être offertes par les hommes ou par les Anges, étoient incapables de ſatisfaire à l'outrage fait à Dieu. Ce qui nous donne une idée toute autre de la ſainteté & de la juſtice de Dieu, que celle que nous pouvons tirer de tous les autres objets du monde.

Quel autre moyen que celui-là nous eût pu marquer autant la bonté & l'amour infini de Dieu envers ſes élus, puiſque pour les ſauver non ſeulement il leur a donné ſon Fils, mais il l'a livré à une mort cruelle pour eux ? *Sic Deus dilexit mundum, ut filium ſuum unigentium daret.* Et par là il s'eſt engagé à les ſauver par une eſpéce de juſtice. Car quoi, comme dit ſaint Bernard, que ce ſoit par miſéricorde que le Fils de Dieu s'eſt offert pour les pécheurs, il eſt juſte néanmoins que le juſte étant mort pour les pécheurs, les pécheurs ſoient délivrez.

IV.

Mais l'incarnation n'a pas ſeulement pour effet de nous faire mieux connoître Dieu dans ſa grandeur, dans ſa juſtice, dans ſa ſainteté, & dans ſon amour pour les hommes: c'eſt encore un moyen puiſſant pour nous fortifier dans la foi, dans l'eſpérance, dans la charité, & dans toutes

tes les vertus. L'homme étant devenu charnel & incapable de connoitre immediatement les objets ſpirituels, & ayant beſoin d'apui pour y attacher ſa foi par divers actes, l'incarnation lui fournit le moyen le plus convenable & le plus proportionné à cette foibleſſe qu'il pût deſirer. Car en s'attachant à l'humanité de J. C., il s'éléve par ce degré juſqu'à la divinité du Verbe, il monte à J. C. Dieu par J. C. homme : & en repaſſant les divers états & les divers myſtéres de cette humanité ſainte, il trouve moyen de demeurer longtems occupé de ſa ſageſſe divine.

L'incarnation rend toutes les promeſſes de Dieu non ſeulement trés-faciles à croire, mais à eſperer. Car que ne peut-on point attendre de la liberalité de Dieu, aprés cet excés prodigieux de bonté envers les hommes ? Il y a bien plus loin de Dieu à nôtre baſſeſſe que de nôtre baſſeſſe à la participation des biens qu'il nous promet. Il nous a fait connoître par ce myſtére combien l'homme lui eſt cher, & à quel prix il étoit reſolu de le racheter. C'eſt donc par ce prix que nous devons juger de ce que nous devons attendre de ſa bonté.

V.

Mais quel motif plus efficace Dieu pouvoit-il employer pour inſpirer ſon amour

aux hommes & pour leur gagner le cœur, que de ſe faire homme pour eux? Par là il eſt devenu nôtre prochain quelque éloignez que nous fuſſions de lui par le néant de nôtre être & par la baſſeſſe infinie de nôtre peché. „ Si nous avons peine, dit
De catech. rud. c. 4 „ ſaint Auguſtin, à aimer Dieu les premiers, n'en ayons point au moins à lui „ rendre amour pour amour. Car rien ne nous doit tant attirer à l'amour que d'être aimez par avance. Et ce ſeroit une étrange dureté de ne répondre point par un amour réciproque à l'amour dont Dieu nous a prévenus.

Rien auſſi ne facilite plus que ce myſtére la pratique de cet amour, ce que ſaint Ber-
Bernard ſerm. 28 in Cant. nard explique par ces paroles: Je croi que la principale raiſon qui a porté Dieu inviſi„ ble à ſe faire voir revétu de chair, a été „ d'attirer les hommes charnels & qui ne „ pouvoient rien aimer que d'une maniére charnelle, à l'amour ſalutaire de ſa „ chair, pour les éléver par ce degré juſ„ qu'à un amour ſpirituel.

Que pouvoit il faire auſſi de plus capable de nous engager à toutes les vertus &
In Pſ. 33 ſur tout à celle de l'humilité: Nous étions, „ dit ſaint Auguſtin, éloignez de Dieu „ par l'orgueil; nous ne pouvions retour„ ner à Dieu que par l'humilité. Mais qui „ auroit pu nous ſervir d'exemple dans „ cette voye? Toute la race des hommes étoit

„ etoit enflée d'orgueil : & s'il s'en trou-
„ voit quelqu'un qui fût humble d'eſprit,
„ comme les prophêtes & les patriarches
„ l'étoient, les hommes ſurperbes dédaig-
„ noient d'imiter hes hommes humbles.
„ Ainſi, afin que l'homme ne dédaignât
„ pas d'imiter un homme qui fût humble,
„ Dieu même s'eſt fait humble en ſe fai-
„ ſant homme, afin que leur orgueil ne pût
„ pas dédaigner de marcher ſur les pas
„ de Dieu. Que l'homme donc rougiſſe
„ d'être ſuperbe, puiſque c'eſt ce qui a
„ obligé Dieu même de ſe faire humble.
Tandem erubeſcat homo eſſe ſuperbus, propter quem factus eſt humilis Deus.

VI.

Mais la raiſon de l'Incarnation à laquelle nous nous devons particuliérement apliquer en ce jour icy, c'eſt celle qui nous eſt marquée par l'Epitre que l'Egliſe nous y fait lire ; par laquelle ſaint Paul déclare que Dieu ayant parlé autrefois aux Juifs par les prophêtes, leur avoit voulu parler enſuite par ſon Fils même, pour marquer par là que cette inſtruction des hommes par de purs hommes étoit en quelque ſorte inſuffiſante : & qu'il falloit, pour ſatisfaire pleinement à leurs beſoins, qu'il leur parlât lui-même, & qu'il fît à leur égard extérieurement l'office de Docteur, comme il étoit le ſeul qui les pût inſtruire intérieu-

rement. Les hommes, dit ſaint Auguſtin, étoient incapables de voir Dieu dans ſa ſubſtance même, & ils ne devoient pas „ mettre leur eſpérance dans l'homme. „ Qu'auroient-ils donc pu faire dans cette „ perplexité ? Ils ne devoient pas ſuivre „ un homme qui pouvoit être vu, & ils „ devoient ſuivre Dieu qu'ils ne pouvoient „ voir. Afin donc d'allier ces deux choſes, „ & qu'ils euſſent en même tems un maî„ tre qu'ils puſſent voir & qu'il puſſent „ ſuivre, Dieu s'eſt fait homme. En ef„ fet quoi-que des hommes nous puiſſent „ parler de la part de Dieu, il y a néanmoins deux dangers aſſez ordinaires dans cette ſorte d'inſtruction. Ceux qui ne ſont inſtruits que par des hommes étant ſujets ou à les mépriſer, parce qu'ils ſont hommes, ou à les eſtimer trop humainement & à s'attacher à eux; parce que les hommes foibles & charnels veulent toujours avoir quelque objet viſible auquel ils s'attachent.

Auguſt. ſerm. 32 de diverſis.

L'on voit des exemples de l'un de ces defauts dans ceux qui ont mépriſé les prophêtes & les Apôtres comme des hommes, & de l'autre dans ceux qui ſe ſont trop attachez à eux, comme les Juifs étoient attachez à Moyſe avec excés. Mais on ne pouvoit pas mépriſer JESUS-CHRIST comme un homme, puiſqu'il étoit & homme & Dieu : & l'attache qu'on pouvoit

voit avoir à lui n'étoit pas une attache à un pur homme. C'étoit un degré naturel pour élever les hommes juſqu'à Dieu par le moyen de cette humanité ſainte, qui eſt un objet proportionné à des eſprits qui ne ſauroient demeurer long-tems arrêtez à la divinité du Verbe, qui eſt ſi fort au deſſus de tous les eſprits créez.

VII.

C'eſt donc proprement l'avantage des Chrêtiens au deſſus des Juifs, d'avoir le Fils de Dieu même pour docteur & pour maître tant interieur qu'extérieur, & d'être inſtruits par ſes paroles, tant celles qu'il a prononcées & qu'il a fait conſerver, afin qu'elles ſerviſſent de *régle* à tous les foibles dans tous les ſiécles, que par ſes actions & ſes exemples qui ſont des paroles d'un autre genre, puiſque ce ſont des ſignes ſenſibles, qui nous font connoître les véritez de Dieu & qui nous les découvrent dans J. C. Dieu & homme. J. C. nous parle en toutes ces maniéres: & nôtre devoir principal eſt d'écouter toutes ſes paroles, de les recevoir dans nôtre cœur, & d'en faire l'uſage auquel elles ſont deſtinées, & pour lequel elles nous ſont annoncées. Je dis que c'eſt *nôtre devoir principal*, puiſque c'eſt celui ſur lequel nous ſerons principalement jugez. *Celui*, dit JESUS-

Joan. 12. 48. CHRIST, *qui ne reçoit point mes paroles a un juge qui le doit juger. Ce ſera la parole même que j'ai annoncée, qui le jugera au dernier jour.* QUI *non accipit verba mea, habet qui judicet eum. Sermo quem locutus ſum vobis, ille judicabit eum in noviſſimo die.* Ces paroles divines ſeront donc nôtre *juge au dernier jour*, Ce ſeront elles qui nous ſauveront, ou qui nous condanneront. Celui qui les aura reçuës avec cette foi qui opére par la charité, ſera ſauvé par ces paroles. Et c'eſt en ce ſens que J. C. dit *que celui qui entend ſa parole, & qui croit* [Joan. 5. 24. *à celui qui l'a envoyé, a la vie éternelle & ne tombe point dans la condannation*, & celui qui ne les aura pas reçuës en cette maniére ſera condanné, ou plutôt *il eſt déja condanné*, comme J. C. l'aſſure en un autre endroit: *Qui non credit jam judicatus eſt.* Joan. 3. 18. Non ſeulement il ſera condanné; mais cette parole prononcéra contre lui une condannation plus terrible que contre les pécheurs qui ne l'ont point rejetée, parce qu'ils ne l'ont point entenduë.

Ainſi rien n'eſt plus important aux Chrêtiens que la maniére dont ils reçoivent la parole du Fils de Dieu. C'eſt la principale cauſe ou de leur ſalut ou de leur perte, de leur vie ou de leur mort: & c'eſt particuliérement par là qu'il eſt dit de J. C. Luc. 2. 34. qu'il *eſt pour la ruine & pour la reſurrection de pluſieurs*: ECCE *poſitus eſt hic*

in

in ruinam & resurrectionem multorum in Israël.

VIII.

Qu'eſt-ce donc que de bien recevoir cette parole? On en peut juger en comprenant ce que c'eſt que de la mal recevoir, ce qui arrive en pluſieurs maniéres, mais principalement en trois.

Car c'eſt mal recevoir cette parole que de ne lui donner entrée que dans nos oreilles ou dans nôtre eſprit, & de l'exclure de nôtre cœur, ſoit qu'on l'en excluë abſolument, ſoit qu'on lui en refuſe ſeulement l'empire, en ſe laiſſant dominer par la parole du diable, c'eſt à dire par les objets qu'il nous propoſe. Cette divine parole ne veut point être recuë à demi. Il eſt bien juſte que Dieu nous faiſant la grace incomparable de vouloir entrer en nous par ſa parole, nous l'y recevions comme nôtre Loi; que nous le faſſions régner en nous; & que cette parole ſoit nôtre regle, nôtre loi & nôtre lumiére. Or cela n'eſt pas, quand le cœur eſt occupé de quelque paſſion dominante & qu'il tient à quelque autre objet qu'il préfére à Dieu.

On la reçoit mal encore, quand aprés l'avoir reçuë on la laiſſe inutile; quand on laiſſe croître dans ſon cœur une foule de ſoins & d'épines qui l'empéchent de croître, de fructifier, & qui la deſſeichent & l'étouffent peu à peu.

Mais on la reçoit particuliérement mal quand on en abuſe, & que par une eſpéce de trafic tout-à-fait horrible on la raporte à ſon propre honneur, à ſa propre gloire, & à ſes propres interêts, au lieu de ſe raporter ſoi-même à l'honneur & à l'amour de cette parole. C'eſt ce qui arrive à ceux qui tirent vanité de leur ſçience; ou de la maniére dont ils annoncent aux autres la parole de Dieu, qui s'en ſervent pour l'établiſſement de leur fortune; & pour ſe ſignaler dans le monde, en vendant ainſi la parole de la vérité, comme Judas vendit & livra le corps de JESUS-CHRIST aux Juifs.

IX.

L'excluſion de ces mauvaiſes maniéres de recevoir la parole de Dieu, donne lieu de comprendre de quelle ſorte on la doit recevoir: Car il s'enſuit de là qu'il la faut recevoir non ſeulement dans ſon eſprit mais dans ſon cœur; non pas pour y occuper quelque petite place, mais pour y regner comme dans ſon royaume, dans ſon trône, dans ſon temple. Elle y doit être adorée, puiſqu'elle comprend J. C. même, & que par elle il habite & régne en nous. Les ſons & les ſignes n'en ſont que les voiles: mais le Verbe même de Dieu eſt caché & couvert ſous ces voiles & ſe communique à nous par ce moyen.

Il faut donc recevoir cette parole comme *le pain qui eſt deſcendu du ciel* : car c'eſt auſſi bien à l'égard de ſa parole que de ſon corps que JESUS-CHRIST nous a dit qu'il eſt *le pain vivant qui eſt deſcendu du ciel* : EGO *ſum panis vivus, qui de cælo deſcendi.* Joan. 6. 51.

Il faut ſe nourrir de ce pain vivant par la méditation, par l'amour, par le reſpect, & particuliérement par une exacte obéiſſence à ce qu'elle nous preſcrit. Car c'eſt là proprement ce qu'on apelle ſe nourrir. Un homme n'eſt pas nourri quand l'aliment entre préciſément dans ſon eſtomac ; mais lorſqu'il ſe mêle & s'unit avec toutes les parties de ſon corps. La parole de Dieu ne nourrit de même proprement l'ame que quand elle ſe joint à ſes mouvemens & à toutes ſes actions, & qu'elle leur ſert de régle & de lumiére, comme elle en ſervoit à David ; ce qu'il exprime en ces termes : *Vôtre parole, Seigneur, eſt la lampe qui éclaire mes pas, & la lumiére qui luit dans les ſentiers où je marche.* LUCERNA *pedibus meis verbum tuum & lumen ſemitis meis.* Pſ. 118. v. 105.

Il la faut recevoir *avec douceur*, comme dit ſaint Jacques : IN *manſuetudine ſuſcipite inſitum verbum* : C'eſt-à-dire ſans oppoſition, ſans réſiſtance, & avec une parfaite docilité, en ſe livrant à elle, & s'y ſoumettant parfaitement, ſans chercher des Jac. 1. 21.

voies

voyes pour ſe dégager de ces liens, comme font ceux à qui le prophéte Roi fait dire ; *Rompons les liens où ils nous veulent engager, rejetons l'oin de nous le joug qu'ils nous impoſent.* DIRUMPAMUS *vincula eorum, & projiciamus à nobis jugum ipſorum.*

Les méchans font tous leurs efforts pour ſecouer le joug de la vérité, & les vrais fidelles font tout ce qu'ils peuvent pour s'y aſſujettir, & pour détruire en eux mêmes toute l'opoſition que la concupiſcence y forme.

SUR

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DU JOUR DE NOEL

In principio erat Verbum.
Joan. 1. 1. 14

Au commencement étoit le Verbe.

I.

LE commencement du premier livre du monde, qui eſt la Genêſe, a beaucoup de raport à celui de l'Evangile de ſaint Jean.

Moyſe miniſtre de l'ancienne alliance que Dieu fit avec les Juifs, en commence l'hiſtoire par ces paroles, *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.*

Et ſaint Jean, Apôtre & miniſtre de la nouvelle alliance, commence ſon Evangile qui la contient par celles-ci: *Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit avec Dieu, & le Verbe étoit Dieu.*

L'un & l'autre commencement a un air de grandeur & de Majeſté qui fait bien voir que c'eſt Dieu & non les hommes qui parlent: mais Dieu a voulu qu'il y en eût beaucoup

coup plus dans celui de ſaint Jean que dans celui de Moyſe, afin de nous marquer l'excellence de la loi nouvelle au deſſus de l'ancienne.

Moyſe fait ſimplement connoître aux hommes leur auteur, en leur diſant que Dieu créa au commencement le ciel & la terre; d'où il s'enſuit qu'il créa auſſi les hommes, comme il le décrit enſuite. Il les aſſure d'une vérité dont ils n'étoient pas certains, mais dont ils pouvoient avoir l'Idée. Car il falloit néceſſairement ou que Dieu eût crée le ciel & la terre & les hommes, ou que le ciel & la terre & les hommes fuſſent éternels, ce qui eſt encore plus inconcevable. Mais ſaint Jean en diſant qu'*au commencement étoit le Verbe*, annonce aux hommes ce qu'ils ne ſavoient point, ce qu'ils ne pouvoient ſavoir, & ce dont ils n'avoient aucune idée. Il leur fait connoître le bien ſouverain, dont la poſſeſſion les peut rendre heureux; puiſque la felicité conſiſte à connoître le Pére, & le Fils, ce qui renferme la connoiſſance du ſaint Eſprit. C'eſt ce qu'on voit dans ces paroles que le Sauveur adreſſe à ſon Pére:

Joan. 17. 3. *La vie éternelle conſiſte à vous connoître, vous qui êtes le ſeul Dieu véritable, & J. C., que vous avez envoyé :* HÆC *eſt vita æterna ut cognoſcant te verum Deum, & quem miſiſti Jeſum* Chriſtum.

L'homme ne trouve point l'objet de ſa feli-

felicité ni dans le monde ni dans le tems, ni dans la nature, ni dans ſes penſées. Il faut qu'il la cherche hors du monde, avant les tems, au deſſus de la nature & de ſes penſées. C'eſt donc ce ſecret inconnu à tous les hommes, quelque éminens en eſprit qu'ils ayent été, que ſaint Jean a voulu découvrir par ce commencement de ſon Evangile; afin de nous inſtruire de ce que nous devons croire; de ce que nous devons eſperer; & de ce qui doit être l'objet & la fin de tous nos deſirs & de toutes nos actions: ce qui eſt le fondement & la régle de toute la morale du chriſtianiſme.

II.

Aprés nous avoir fait connoître le Verbe de Dieu, ſon exiſtence dans ſon Pére, ſon éternité, & ſa divinité, Il nous dit que ce Verbe étoit la ſource de la vie: *In ipſo vita erat*; c'eſt à-dire, que nous ne pouvons trouver de vie dans lui & par lui, & que par conſequent hors de lui il n'y a que mort. Or comme la vie bien heureuſe, la vie éternelle eſt la vie par excellence, il s'enſuit qu'elle ne ſe trouve que dans le Verbe de Dieu, c'eſt a dire, dans la ſageſſe éternelle, dans la vérité éternelle, dans la juſtice éternelle, & qu'il n'y a que la connoiſſance & l'amour de cette ſageſſe, de cette juſtice, de cette vérité qui nous puiſſe ren- *Vers. 4.*

rendre heureux. Car cette vie divine nous vivifie comme des êtres ſpirituels qui ne vivent que par la connoiſſance & par l'amour. Et c'eſt pourquoi ſaint Jean ajoûte, que cette vie qui eſt dans le Verbe, & dont le verbe eſt la ſource, eſt la lumiere des hommes : *In ipſo vita erat, & vita erat lux*
Verſ. 4. *hominum.* Elle ne les vivifie donc qu'en les éclairant, & elle ne les éclaire qu'en ſe faiſant connoître à eux. Ceux qui ne la connoiſſent point, n'en ſont donc point éclairez, & ceux qui n'en ſont point éclairez, ne ſont point vivans, c'eſt à dire ; qu'ils ſont privez de la véritable vie, & par conſéquent que tous ces ſages du paganiſme, tous ces examinateurs curieux de la
1. *Cor.* nature & des choſes du monde, *Conquiſitores hujus ſæculi*,
1. 20. comme parle ſaint Paul, n'ayant point eu l'amour & la connoiſſance de la Sageſſe éternelle, qui eſt le Verbe de Dieu, n'ont été que des morts & des cadavres au jugement de la vérité.

Il ne ſuffit pas même pour être vivifié par le Verbe de Dieu, de ſavoir en général qu'il y a un Verbe & une Sageſſe éternelle, & que c'eſt dans la poſſeſſion de ce Verbe que conſiſte la vie éternelle. On peut avoir ces connoiſſances d'une maniére ſéche & ſtérile, & qui n'eſt point accompagnée d'amour, c'eſt-à-dire, que l'on peut ſavoir ces véritez ſans les aimer. Or qui les ſait en cette maniére, ne les ſait pas.

pas. Il ne ſait point effectivement que la ſageſſe ſoit aimable & qu'elle ſoit le bien de l'homme, puiſque ſon cœur n'en eſt point touché. Celui a qui le bien ſouverain paroît comme bien, en eſt touché, & celui qui n'en eſt point touché, ne le voit point & ne le connoît point comme ſon bien.

III.

Il eſt remarquable que ſaint Jean, en nous enſeignant que la vie des ames conſiſte à être éclairées par le Verbe de Dieu: *In ipſo vita erat, & vita erat lux hominum*, ne diſtingue point la vie qu'il communiquera aprés cette vie aux ames bien heureuſes, de celle qu'il communique dans cette vie même aux ames juſtes; parce que c'eſt en effet la même vie, & que les ames ſont juſtes & vivantes dans ce monde de la même maniére qu'elles ſeront éternellement vivantes & heureuſes en l'autre. Leur bonheur éternel conſiſtera dans la connnoiſſance & l'amour de la ſageſſe & de la juſtice de Dieu: & leur juſtice & leur vie dans ce monde ici conſiſte de même dans cette connoiſſance & dans cet amour. La différence de l'une à l'autre vie ne conſiſte que dans les différents degrez de cette connoiſſance & de cet amour: & c'eſt pourquoi dés cette vie même la connoiſſance & l'amour que le Verbe communique aux ames ſont apelez

la

la vie éternelle ; ce qui fait que JESUS-CHRIST ne dit pas ſeulement qu'il donnera la vie éternelle à ſes brebis, mais qu'il la leur donne : *Ego vitam æternam do eis.*

Cette connoiſſance & cet amour, qui ſont la juſtice de cette vie, ſont la vie éternelle, parce qu'ils ſont de même nature que ce qui fait la parfaite béatitude, & qu'il n'y a qu'à les augmenter pour rendre les ames pleinement & éternellement heureuſes.

Ils ſont la vie éternelle, parce qu'ils en contiennent le mérite, & qu'ils en ſeront certainement ſuivis, ſi l'on les conſerve juſqu'à la fin de la vie.

Ils ſont la vie éternelle, parce que la connoiſſance & l'amour que Dieu donne aux ames juſtes & qui ſont leur juſtice, ſont éternelles de leur nature. Dieu ne les leur donne point pour les leur ôter. Les ames y peuvent renoncer par leur infidélité: mais Dieu ne les en prive point de lui-même : *Non deſerit, ſi non deſeratur, ut pié ſemper juſté que vivatur.* Ce n'eſt point cette vie divine qui abandonne les ames ; ce ſont les ames qui l'abandonnent. Cette vie eſt d'elle-même un don éternel, une grace éternelle : & le crime des hommes eſt de renoncer à une vie qui auroit été éternelle en eux s'ils ne l'avoient détruite & éteinte par leur infidélité.

Il

Il faut donc concevoir que quand ſaint Jean nous enſeigne que le Verbe eſt la vie des ames, il entend qu'il eſt leur vie & leur juſtice dans le tems & dans l'éternité. Point de vie, point de bon heur, point de juſtice ſans ſa connoiſſance : *In ipſo vita erat, & vita erat lux hominum.*

IV.

Mais le Verbe ne vivifiant point toutes les ames par ſa connoiſſance & par ſon amour, doit-on croire qu'il n'agiſſe point ſur les autres & qu'elles ſoient abſolument privées de tous les rayons de ſa lumiére ? Nullement. Et c'eſt ce que ſaint Jean explique par les paroles ſuivantes. *Et la lumiére luit dans les ténébres, & les ténébres ne l'ont point compriſe :* Et *lux in tenebris lucet, & tenebræ eam non comprehenderunt.*

Ces tenebres ſont les eſprits ténebreux des hommes obſcurcis par leurs paſſions & par l'amour des choſes du monde. Ce ſont les hommes conſidérez dans l'état de péché où ils ſont nez, & que Dieu n'en a pas retirez par une miſéricorde particuliére qu'il ne doit à perſonne, & qu'il n'accorde pas à tous. Ce ſont enfin les hommes dans l'état de ces nations dont S. Paul dit parlant à ceux de Liſtres, que *dans les tems qui ont*

ont précedé il avoit laiſſé toutes les nations marcher dans leurs voyes: DIMISIT *omnes gentes ingredi vias ſuas.* Mais Dieu par un conſeil impénétrable de ſa juſtice, ne leur ayant pas donné ces graces particuliéres qui les euſſent tirées effectivement de cet état, ne leur a pas néanmoins refuſé des graces générales, ni une certaine meſure de lumiére qui les rend inexcuſables dans leur déréglement & dans leurs péchez. C'eſt ce que ſaint Jean nous explique par ces paroles: *Et lux in tenebris lucet*, par leſquelles il nous fait entendre que la lumiére du Verbe ne laiſſe pas de luire dans ces eſprits ténébreux; qu'elle perce l'obſcurité qui les couvre par divers rayons, & qu'elle leur découvre diverſes véritez. Car c'eſt cette lumiére qui leur fait connoître les principes de la loi naturelle. C'eſt cette lumiére qui l'écrit dans leurs cœurs, & qui leur donne en pluſieurs points le diſcernement des choſes juſtes & injuſtes. C'eſt cette lumiére dont il eſt dit: *Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui, Domine.* C'eſt cette lumiére dont ſaint Auguſtin dit que *les méchans voyent de quelle ſorte il faut vivre dans le livre de la lumiére*: IN *libro lucis.* Elle luit donc effectivement dans leurs eſprits, elle les éclaire en quelque ſorte: *Et lux in tenebris lucet.* Mais cette illumination que Dieu ne leur refuſe point & qu'il leur accorde par bonté & par une miſéricorde générale,

Aug. de Trinit. l. 14 c. 15.

nérale, eſt toûjours renduë inutile par leur malice propre ; parce que leurs eſprits ténebreux & obſcurcis par leurs erreurs, ne la comprennent pas, c'eſt-à-dire ne la reçoivent pas : *Tenebræ eam non comprehenderunt.* Ils ne la comprennent pas, parce que la corruption de leur cœur n'en tire pas les conſéquences naturelles, & leur fait deſavouer les véritez qui y ſont effectivement compriſes.

Ils ne la comprennent pas, parce que ne l'aimant pas, ils refuſent de la ſuivre, & qu'ils lui préférent de fauſſes lumiéres & de fauſſes opinions conformes à leurs paſſions.

Ils ne la comprennent pas, parce que ne la recevant pas avec la déférence qui lui eſt duë ils mettent obſtacle aux lumiéres que Dieu leur auroit données s'ils euſſent bien uſé des premiéres. Car Dieu ne donne pas ſeulement quelques lumiéres à tous les hommes, mais il eſt prêt de les augmenter s'ils recevoient comme ils le devroient celles qu'il leur donne „ Dieu, dit S. Augu- „ ſtin, eſt toujours prêt de donner ſa lu- „ miére non viſible mais inviſible. Mais *Aug. de* „ nous ne ſommes pas toujours diſpoſez à *ſerm.* „ la recevoir ; parce que nôtre volonté ſe *Dom. in* „ porte à d'autres objets & que nous ſom- *monte.* „ mes obſcurcis par la cupidité des choſes *l. 2. c. 3.* „ temporelles. *Deus ſemper paratus eſt dare* „ *lucem ſuam, non viſibilem, ſed inviſibilem.*

Sed nos non ſemper parati ſumus accipere, cùm inclinamur in alia, & rerum temporalium cupiditate cœcamur.

C'eſt en cette maniére que la lumiére de Dieu luit dans les eſprits ténebreux des hommes, & qu'elle leur devient inutile par leur faute & par la corruption de leur cœur. Et comme tous les hommes par le péché ont la même corruption de cœur, ſaint Jean nous aprend par là que cettte lumiére nous auroit de même été inutile & n'auroit fait que nous rendre plus coupables, ſi Dieu ne nous avoit éclairez qu'en cette maniére.

C'eſt ce qui lui donne lieu de paſſer à la manifeſtation que le Verbe a bien voulu faire de lui même, en ſe revêtant de nôtre nature & en ſe faiſant homme. Et comme Dieu a choiſi Jean-Batiſte pour la faire connoître aux hommes & pour rendre témoignage à ſon Fils, afin que tous les hommes cruſſent par lui: *Ut omnes crederent per illum*, il commence par la miſſion de Jean Batiſte ce qu'il nous veut dire enſuite de l'incarnation du Verbe.

V.

Ce qu'il nous dit de Jean Batiſte eſt contenu dans ces paroles: *Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'apeloit Jean. Il vint pour ſervir de témoin & pour rendre témoignage*

Verſ. 6. 7.

gnage à la lumiere, afin que tous cruſſent par lui. Il n'étoit pas la lumiére, mais il étoit venu pour rendre témoignage à celui qui étoit la lumiére. Comme nous ſommes donc du nombre de ceux qui doivent croire par ſaint Jean, & que c'eſt par cette foi que le ſalut nous eſt ouvert, nous devons rechercher avec ſoin ce que c'eſt que croire *par Jean Batiſte*; ce que l'Evangeliſte nous marque comme le devoir commun de tous les hommes. *Vers.* 8.

On ne peut, ce ſemble, donner d'autre ſens à ces paroles: *Ut omnes crederent per illum*, ſinon que tous doivent recevoir le témoignage que ſaint Jean a rendu. Car en recevant ſon témoignage on croit par lui. Mais on ne prend pas garde d'ordinaire que ſaint Jean a rendu un double témoignage; l'un de JESUS-CHRIST, l'autre de lui-même. Il a rendu témoignage de JESUS-CHRIST en déclarant qu'il étoit le Meſſie; qu'il étoit l'Agneau de Dieu qu'il étoit avant lui, qu'il étoit la véritable lumiére. Et il a rendu témoignage de lui-même en diſant qu'il n'étoit pas le Meſſie, & en faiſant entendre aux Juifs qu'il n'étoit pas la lumiére. Car tout ce qui eſt marqué par ces paroles: *Non erat ille lux, ſed ut teſtimonium perhiberet de lumine*, étoit compris dans le témoignage que Jean a rendu de lui-même, & il n'a pas eu moins de ſoin d'empécher qu'on ne lui donnât

des qualitez qui ne lui apartenoient pas ; que de faire connoître celles qui apartenoient à J. C.

Croire donc *par ſaint Jean*, c'eſt recevoir & imiter ce double témoignage ; c'eſt ſe connoître pour ce que l'on eſt c'eſt rejetter ce qui ne nous apartient pas ; c'eſt confeſſer J. C pour ce qu'il eſt ; c'eſt reconnoître comme Jean-Batiſte que l'on n'eſt pas la lumiére ; c'eſt-à-dire que nous ſommes pleins de ténébres, & incapables par conſéquent de nous conduire par nous mêmes, & que nous avons beſoin d'être éclairez par la lumiére de Dieu ; enfin c'eſt confeſſer que J. C. eſt cette lumiére que nous devons ſuivre & dans laquelle nous devons marcher.

Il ſemble qu'il n'y ait guéres de perſonne qui ne rendit facilement ce témoignage de ſoi-même qu'il n'eſt pas la lumiére, qu'il n'eſt pas le Chriſt, & qu'ainſi il n'y a rien d'extraordinaire dans ce qu'a fait ſaint Jean-Batiſte, & que chacun ne ſoit diſpoſé à faire auſſi bien que lui. Mais ſi l'on veut bien pénétrer le fond de la corruption de l'homme on trouvera que ce témoignage eſt plus rare qu'on ne penſe, lors qu'il eſt auſſi ſincére & auſſi étendu qu'il doit être, & que la vérité l'exige de nous. Il y a dans l'homme pécheur une hypocriſie naturelle qui le fait deſirer de paſſer pour autre qu'il n'eſt, & d'être traité

autre-

autrement qu'il ne mérite. Non ſeulement il ne veut pas être connu dans ſes défauts, mais il ne veut pas même les connoître. Il détourne les yeux de ſes miſéres & de ſes péchez. Il ne les avouë ni aux autres ni à ſoi-même. Il tend toûjours à ſe juſtifier. Il s'attribuë même en quelque ſorte d'être lumiére, en voulant marcher tous ſeul & ſuivre ſes volontez & ſes caprices, en préférant ſes penſées aux régles de ſa ſageſſe éternelle. Entrer dans une diſpoſition oppoſée à cel*le*-là, reconnoître toutes ſes ténebres & toutes ſes miſéres, c'eſt imiter ſaint Jean; c'eſt rendre témoignage qu'on n'eſt pas lumiére; c'eſt entrer dans la voie de la pénitence à laquelle il a exhorté tous les hommes: *Pœnitentiam agites* & enfin c'eſt proprement *croire par lui* en recevant cette partie de ſon témoignage. *Mat.* 3. 1.

VII.

Outre ce témoignage qu'il faut rendre contre ſoi-même à l'imitation de Jean-Batiſte, il faut encore rendre celui qu'il a rendu à J. C. c'eſt-à-dire, qu'il faut confeſſer J. C comme il a fait; qu'il faut le recevoir comme la véritable lumiére qui nous a été donnée pour nous conduite, en ſe ſoumettant parfaitement à ſa doctrine, en deſavouant en nous tous les ſentimens qui y ſont contraires, en le faiſant régner ſur tous les mouvemens de nôtre ame. Ce n'eſt pas confeſſer que J. C. eſt la véritable lumiére que de ne le pas ſuivre. C'eſt au

contraire proteſter qu'il ne l'eſt pas. Qui ſuit ſes phantaiſies prend ſes phantaiſies pour lumiére, & il tombe ainſi dans une eſpéce d'idolatrie Il faut recevoir J. C. comme l'Agneau de Dieu, c'eſt-à-dire comme la victime qui nous a rachetez par ſon ſang. Car c'eſt encore un témoignage que ſaint Jean lui a rendu en diſant de J. C. qu'il voyoit venir à lui: *Voila l'Agneau de Dieu*: Ecce *agnus Dei*. Or en cette qualité nous lui devons toutes nos actions, c'eſt-à-dire que nous ne devons vivre que pour lui, puiſqu'il nous a achetez par ce prix ineſtimable. Qui lui ſouſtrait donc quelque partie de ſa vie, commet une injuſtice & un larcin.

Joan. 1. 29.

VIII.

Mais quelle ſera la récompenſe de ceux qui le recevront à l'imitation de Jean Batiſte; L'Evangeliſte nous le déclare par ces paroles? *Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir de devenir enfans de Dieu*. Quotquot *autem receperunt eum, dedit eis poteſtatem filios Deifieri*. Rien de plus miſérable que ceux qui rejetteront J.C. puis qu'ils ſeront en même tems privez de la vie de l'ame & précipitez dans la mort. Rien de plus heureux que ceux qui le recevront: & il faut par néceſſité que chacun ſoit du nombre des uns ou des autres. Il n'y a point de milieu, l'homme eſt deſtiné ou à la ſouveraine miſére, ou au ſouverain bonheur:

Verſ. 12.

heur: & la raiſon en eſt que quiconque eſt privé de Dieu, eſt privé de tout; parce que la juſtice de Dieu ne permet pas qu'ayant rejeté le bien ſouverain il jouiſſe d'aucun autre bien pour petit qu'il ſoit. Et quiconque ſe trouve digne de poſſéder Dieu, participe néceſſairement à tous ſes biens en qualité d'enfant de Dieu, le droit des enfans étant d'avoir part à l'héritage de leur pére.

X.

Pour avoir quelque idée de cette éminente qualité d'enfans de Dieu qui convient à tous les Chrêtiens, & de ce qu'elle nous donne lieu d'eſpérer, il eſt bon de conſidérer que par elle nous apartenons à Dieu d'une maniére beaucoup plus réelle & plus effective que les enfans des hommes n'apartiennent à leurs péres ſelon la chair: & c'eſt auſſi ce que l'Apôtre ſaint Jean nous a voulu faire entendre par ces paroles: *Qui ne ſont point nez du ſang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même:* Qui *non ex ſanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, ſed ex Deo, nati ſunt.* C'eſt la chair & le ſang, c'eſt-à-dire, que c'eſt une neceſſité aveugle qui nous rend enfans des hommes: mais les hommes naiſſent de Dieu par le chois ou par l'élection de Dieu. Les peres ſont péres, parce qu'ils communiquent à leurs enfans une vie ſemblable à la leur, c'eſt-à-dire une vie humaine *Verſ.* 13.

ne & miſérable. Dieu eſt nôtre pére en nous rendant participans de ſa vie divine. Il eſt lumiére, il eſt amour. Il nous vivifie en nous éclairant & en nous communiquant ſon amour: & c'eſt en cela même qu'il eſt bien différent des péres ſelon la chair. Car les péres de la terre ayant donné la vie une fois à leurs enfans, ne contribuënt plus rien à la conſervation de cette vie, & ne ſont, pour le dire ainſi, péres que pour un moment. Mais Dieu eſt nôtre pére par une action continuelle, parce qu'il nous éclaire toûjours, & qu'il conſerve dans nôtre cœur l'amour qu'il y a crée. Il eſt nôtre pére, & le devient de plus en plus à meſure qu'il nous communique cette vie de connoiſſance & d'amour plus abon-
1. *Ioan.* 3. 1. damment. C'eſt pourquoi, encore que *nous ſoyons enfans de Dieu* dés cette vie même, comme dit ſaint Jean, nous le ſerons néan-
Pſ. 35. 9. moins dans l'autre d'une maniére bien
Rom. 8. 23. plus parfaite; parce que Dieu nous y comblera de tous ſes biens, & *nous enyvrera*, comme parle l'Ecriture, *de l'abondance de ſa maiſon, & du torrent de ſes délices* céleſtes. *Nous attendons* encore *nôtre adoption* parfaite dans l'autre vie & nous n'en avons que de petits commencemens en celle-ci; où nous ſommes tellement enfans de Dieu, que nous tenons encore beaucoup de nôtre premiére naiſſance, c'eſt-à-dire de l'ignorance & de la baſſeſſe dans laquelle nous ſommes nez.

SUR

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Quanto tempore hæres parvulus eſt, nil differt à ſervo. *Gal.* 4. 1. 7.

Tant que le fils *héritier* du pére, *eſt encore enfant, il n'eſt point différent du ſerviteur.*

I.

CEtte épitre eſt toute deſtinée à inſtruire les Galatés & en leur perſonne tous les Fidelles de ce qui diſtingue l'état des Chrêtiens de celui des Juifs. Mais pour bien entendre ce que ſaint Paul y enſeigne & les caractéres qu'il attribuë à ces deux états, il faut diſtinguer trois ſortes de Juifs & trois ſortes de Chrêtiens.

Il y avoit des Juifs qui bien que vivant ſous l'ancien teſtament, apartenoient néanmoins à la loi nouvelle, & étoient véritablement juſtes & enfans de Dieu.

Ce ne ſont point ces Juifs dont l'Apôtre diſtingue les Chrêtiens, parce que ces Juifs étoient eux-mêmes Chrêtiens, héritiers, & enfans de Dieu.

Les Juifs de la ſeconde eſpéce étoient les Juifs prévaricateurs & impies qui violoient la loi ou la mépriſoient, qui la regardoient même quelquefois comme une police toute humaine, & ne craignoient ni d'être châtiez de Dieu en la violant, ni n'eſpéroient d'en être récompenſez en l'obſervant, & ne demeuroient ainſi dans la Religion judaïque, que parce qu'ils s'y trouvoient. Ce ne ſont pas encore ces Juifs que l'Apôtre a en vuë, & dont il prétend diſtinguer les Chrêtiens; parce qu'il ne les regarde pas comme des Juifs, comme des gens aſſujettis à la loi, & l'obſervant extérieurement, mais comme des impies & des profanes.

La troiſiéme ſorte de Juifs n'avoit part ni à la juſtice ni à la qualité d'enfans de Dieu, c'étoient des Juifs poſſédez de l'eſprit de crainte, ou de l'amour des récompenſes temporelles. Et c'étoit uniquement par cet eſprit de crainte ou d'intérêt qu'ils obſervoient la loi; & non par l'amour de la loi même & de ſa juſtice. Comme ils n'avoient donc jamais aimé Dieu, ils n'en pouvoient attendre dans l'autre vie que des ſupplices.

Ce ſont donc proprement les Juifs de la troi-

troiſiéme eſpéce dont il veut diſtinguer les Chrêtiens, c'eſt-à-dire, les Juifs zélateurs de la loi, mais qui n'avoient aucune part à la juſtice & à la qualité d'enfans de Dieu.

II.

Il y a de même trois états de Chrêtiens que l'on pourroit comparer avec ces Juifs. Car il y en a qui ſont juſtes & enfans de Dieu, qui ſervent Dieu par amour & non par crainte, qui aiment la juſtice, qui ſoupirent aprés les biens du ciel & mépriſent toutes les choſes temporelles.

La ſeconde ſorte de Chrêtiens ſont ceux qui n'obſervent la loi de Dieu que par crainte & qui n'ont point pour lui le cœur d'enfans envers leur pére. Et ces Chrêtiens ne ſont point diſtinguez des Juifs, & doivent plûtôt paſſer pour Juifs que pour Chrêtiens.

Et enfin la troiſiéme ſorte de Chrêtiens ſont ceux qui faiſant profeſſion du chriſtianiſme, violent les loix de Dieu & de l'Egliſe, par impiété, ou par l'emportement de leurs paſſions. Saint Paul donc dans la comparaiſon qu'il fait des Chrêtiens & des Juifs, ne parle ni des Juifs qui ſont en effet Chrêtiens, ni des Chrêtiens qui ſont effectivement Juifs par le défaut d'amour de Dieu & par l'attache aux biens temporels.

Il ne parle ni des Juifs impies ni des

Chrêtiens impies, ne reconnoiſſant ni les uns pour Juifs, ni les autres pour Chrêtiens.

Il parle uniquement des Juifs zélateurs de la loi, mais qui l'obſervoient ſans amour, & des Chrêtiens obſervateurs de la loi avec amour. C'eſt uniquement en quoi il renferme ſa comparaiſon.

III.

Il eſt clair maintenant comment dans la comparaiſon qu'il en fait, il attribuë aux Juifs l'eſprit de ſervitude, parce qu'il convenoit à cette ſorte de Juifs qu'il regardoit uniquement, c'eſt-à-dire aux Juifs charnels, qui n'obſervoient la loi que par crainte ou par intérêt, & qui n'avoient rien de l'eſprit d'enfans. Car c'eſt dans ces Juifs principalement que paroît cet eſprit de ſervitude qui a pour caractére la crainte. Ils n'avoient aucun droit à l'héritage du ciel, & n'y pouvoient parvenir en demeurant dans cet eſprit. Que ſi néanmoins l'Apôtre les compare à des enfans qui ſont ſous des curateurs & des tuteurs, c'eſt qu'il regarde & les Juifs & les Chrêtiens, comme ne faiſant qu'une perſonne, qui dans deux différens états paroît tantôt eſclave & tantôt libre. Mais cela n'empêche pas que ces perſonnes étant réellement differentes, les unes ne ſoient vraiment eſclaves & les autres vraiment libres. Il paroit donc que

les

les Chrêtiens par leur état même ſont infiniment au deſſus des Juifs charnels & de toute la ſinagogue qui s'eſt tant vantée des faveurs qu'elle avoit reçuës de Dieu. Ces faveurs étoient véritablement grandes: mais elle en a abuſé, ne les ayant pas portées juſques à leur véritable fin & étant demeurée dans la lettre ſans parvenir à l'eſprit, s'étant contentée de l'obſervation extérieure de la loi, ſans ſe mettre en peine de l'amour de la juſtice.

IV.

Mais ce qui eſt terrible pour les Chrêtiens d'apreſent, c'eſt que, comme nous l'avons remarqué, ſaint Paul parlant à des Chrêtiens qu'il avoit droit de ſuppoſer dans l'innocence de leur Batême, les regarde tous comme des juſtes, & comme jouiſſant des avantages du chriſtianiſme. Ainſi il les oppoſe & les préfére aux Juifs charnels. Mais l'état préſent des choſes oblige bien de les regarder autrement. La vie de l'ame eſt éteinte dans la plûpart. Ils ne ſont ni juſtes, ni enfans de Dieu. Le moyen donc de les préférer aux Juifs, & quel nom même leur peut-on donner ? Ce que l'on en peut dire eſt que ceux d'entre les Chrêtiens déchus qui obſervent extérieurement les loix du chriſtianiſme, mais par un eſprit de crainte & des motifs intéreſſez, ſont effectivement de ces Juifs charnels qui

n'appartenoient qu'à l'ancien Teſtament ; parce qu'ils n'agiſſoient que par un eſprit de crainte, & que ceux qui ne les obſervent point du tout, ſont ſemblables à ces Juifs prévaricateurs & impies. Ainſi la diviſion de l'ancien & du nouveau Teſtament, des Juifs & des Chrêtiens en ce qu'il y a de plus eſſenciel n'eſt pas tant une diviſion de tems qu'une diviſion de diſpoſition. Il y a eu des Chrêtiens dans l'ancien Teſtament, parce qu'il y a eu des juſtes & des amateurs de Dieu : & il y a des Juifs ſous le nouveau, parce qu'il y a quantité de Chrêtiens qui n'aimant point Dieu ne pratiquent les devoirs de la Religion que par des motifs de crainte & d'intérêt, ou ne les pratiquent point du tout. Il y a ſeulement cette différence, que ſous l'ancien Teſtament les juſtes étoient en fort petit nombre, & le corps de la Religion judaïque n'étoit compoſé que de charnels ; au lieu que ſous le nouveau, le nombre des juſtes eſt beaucoup plus grand, & par conſéquent celui des charnels eſt moindre.

V.

Mais quoi que le nombre des Juifs ſoit préſentement moindre qu'il n'étoit ſous l'ancien Teſtament, l'expérience & l'autorité des Péres nous convainquent qu'il eſt néanmoins extrémement grand, & qu'il

qu'il ſurpaſſe ſans comparaiſon celui des juſtes & des gens de bien. La paille couvre tellement le bon grain dans l'Egliſe, que ſaint Auguſtin avouë qu'on a peine à le diſcerner & à le trouver. Il y en a même peu à qui on puiſſe donner la qualité de bons Juifs, parce qu'ils n'obſervent pas même extérieurement les loix de Dieu, & qu'ils les violent inſolemment & publiquement. C'eſt l'état préſent du chriſtianiſme : état horrible qui doit tirer des larmes & des gémiſſemens de tous ceux qui aiment l'Egliſe, mais état qui nous doit remplir de crainte, de peur que pretendant être de véritables Chrêtiens, nous ne ſoyons pas même de bons Juifs.

V I.

Car enfin ſi nous ne préférons Dieu à toutes choſes, ſi l'amour de Dieu n'eſt nôtre paſſion dominante, ſi cet amour n'eſt la régle de nôtre vie, s'il ne raporte à Dieu le corps de nos actions, ſi nous ne ſommes des *adorateurs de Dieu en eſprit & en vérité*, *ſi nous n'avons l'eſprit de* JESUS-CHRIST *en nous; ſi nous ne vivons de cet eſprit, ſi nous ne marchons ſelon cet eſprit*, comme dit ſaint Paul, nous n'avons aucune part à ces éloges magnifiques que cet Apôtre donne aux Chrêtiens : nous ne ſommes ni enfans de Dieu ni ſes héritiers; nous ne ſommes que des Juifs & encore pires que des Juifs, des

Joan. 4. 2. *Rom.* 8. 9. *Là même. Là même, v.* 4.

des eſclavez & pires que des eſclaves; parce que des Chrêtiens déchus de la charité & de la juſtice ſont beaucoup plus criminels que des Juifs qui pour la plûpart ne les avoient jamais poſſédées.

VII.

Mais ne s'enſuit-il point de là que ce n'eſt pas un avantage pour la plûpart des Chrêtiens d'être nez du tems de la loi de grace & d'être dans la communion de l'Egliſe? Cela s'enſuit ſans doute, tant qu'ils demeurent dans l'endurciſſement & l'impénitence: mais cela ne s'enſuit pas abſolument, parce que la loi de grace & la communion de l'Egliſe leur donnent de trés-grandes facilitez pour retourner à Dieu, & pour recouvrer par la pénitence ce qu'ils ont perdu par leurs péchez.

Premiérement les véritez chrétiennes, qui ſont la ſémence de la converſion, ſont bien plus clairement propoſées dans l'Evangile que dans l'ancien Teſtament, dans l'Egliſe que dans la Synagogue, dans les livres des ſaints Péres que dans ceux des docteurs Juifs. Les lumiéres y ſont bien plus abondantes & plus pures qu'elles ne l'ont été parmi les Juifs. Les exemples de pénitence ſont bien plus fréquens ſous la loi nouvelle que ſous la loi ancienne, & le chemin de retourner à Dieu eſt bien plus battu,

battu, plus marqué, plus fréquenté. Tout cela fournit à l'ame un peu touchée par les mouvemens intérieurs de la grace, de trés-grans ſecours pour retourner à Dieu. Il faut une reſolution extraordinaire pour entreprendre de marcher tout ſeul dans des routes inconnuës: mais il n'en faut qu'une commune pour ſuivre l'exemple des autres & s'engager dans un voyage où l'on a beaucoup de compagnons.

VIII.

On dira peut-être que la converſion étoit plus facile aux Juifs qu'aux Chrêtiens; parce qu'il ne leur étoit néceſſaire pour récouvrer la grace que de déteſter leurs péchez par une vraye contrition, au lieu que les Chrêtiens ſont obligez outre la contrition, à recevoir le Sacrement de pénitence, & ne ſçauroient être juſtifiez que par la confeſſion aux prêtres & par l'abſolution qu'ils en obtiennent. C'eſt un joug, dira-t-on, dont les Juifs étoient exents, & qui rend le retour à Dieu de beaucoup plus difficile, à cauſe de l'éloignement que la plûpart du monde a de la confeſſion & des autres pratiques de la pénitence. Mais cette objection prouve juſtement tout le contraire de ce qu'on prétend; & ce qu'on allégue pour montrer que la pénitence eſt plus difficile aux Chrêtiens qu'aux Juifs, eſt juſtement ce qui prouve qu'elle leur eſt in-

infiniment plus facile. Il eſt bien vrai que ni les Juifs ni les Chrêtiens ne ſçauroient rentrer en grace avec Dieu ſans une contrition véritable, une converſion effective, & un amour qui leur faſſe préférer Dieu aux objets des paſſions qui les en avoient ſéparez. Mais cette diſpoſition eſſencielle aux uns & aux autres eſt infiniment plus facile à aquerir par la conduite que l'Egliſe fait garder aux pénitens & par l'uſage des Sacremens de l'Egliſe, qu'elle ne l'étoit aux Juifs. Car dans la voye ordinaire cette diſpoſition ne ſe forme pas tout d'un coup. Dieu fait paſſer les ames par différents degrez, & il joint ſes graces à certains exercices qui y ſont proportionnez. On trouve ces degrez & ces exercices dans l'Egliſe. On eſt obligé d'y confeſſer ſes péchez, & Dieu joint ſa grace à cette humiliation de l'ame. Il y faut écouter la parole des prêtres, pratiquer les exercices qu'ils preſcrivent: & tout cela eſt ſanctifiant, & fait paſſer l'ame d'une diſpoſition plus imparfaite à une plus parfaite; parce que Dieu a attaché ſa grace à la pratique de ces exercices qui font partie du Sacrement. Mais les Juifs n'ayant point ces degrez établis, il falloit que Dieu pour les convertir leur verſât une converſion parfaite dans le cœur, & qu'il la nourrit par lui-même. Or c'eſt ce que Dieu fait rarement, & qui ſeroit une voye extraordinaire dans l'ordre même

même de la grace. Il eſt vrai que les Docteurs Juifs ont établi depuis, parmi eux, des exercices de pénitence à peu prés ſemblables à ceux des Chrêtiens: mais ce ſont des établiſſemens humains qui n'ont pas la même vertu que nos Sacremens.

IX.

Enfin les pécheurs les plus abandonnez trouvent même dans la Religion Chrêtienne des avantages trés-grands pour retourner à Dieu, que les Juifs du même ordre, c'eſt-à-dire, impies & déréglez, ne trouvoient point dans la leur. Car la Religion Chrétienne ne promettant point de recompenſes temporelles, ils n'ont point ſujet d'être ſcandaliſez de ce que les Chrétiens ne ſont pas plus heureux que les autres dans ce monde. Mais c'étoit une tentation terrible aux Juifs, à qui l'on promettoit un bonheur temporel, de voir que les nations qui vivoient dans une profeſſion ouverte d'impiété, en avoient plus qu'eux. Pouvoient-ils voir ſans ſcandale la grandeur & les richeſſes des Roys d'Egypte, d'Aſſyrie, de Babylone, de Perſe, & de Gréce, & ce bonheur apparent des Romains? Et n'étoient-ils pas tentez par là de conclure que pour être grand & heureux dans le monde, il étoit inutile d'obſerver les loix de Dieu, & qu'il valoit beau-

aucoup mieux ſe joindre à la pratique des nations, qui faiſant profeſſion de les mépriſer, ne laiſſoient pas d'être ſi heureuſes ? Auſſi cette tentation étoit ſi forte que David témoigne *que ſes pieds en ont été preſque ébranlez. & qu'il en a été preſque renverſé :* MEI *autem penè moti ſunt pedes, penè effuſi ſunt greſſus mei, quia zelavi ſuper inimicos, pacem peccatorum videns.* La Religion chrétienne diſſipe toutes ces ténebres. Elle fait voir que ſi les méchans ſont heureux en apparence, ils n'en ſont que plus malheureux en effet ; que les afflictions des Chrétiens contribuënt à leur ſalut, & qu'enfin ils n'ont point à ſe plaindre de Dieu qui ne leur promet rien en cette vie. Dieu donc a beaucoup aplani de difficultez dans la loi nouvelle ; ce qui rend la converſion plus facile aux impies même. Et enfin pour dire tout, il y répand une toute autre abondance de graces qu'il ne faiſoit ſous l'ancienne loi, & pour les innocens & pour les pécheurs : & c'eſt ce qui fait le principal avantage de l'une au deſſus de l'autre.

SUR

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Erant Joſeph & Maria mater Jeſu mirantes ſuper his quæ dicebantur de illo. *Luc.* 2. 33. 40.

Joſeph & Marie mére de Jeſus étoient dans l'admiration des choſes qu'on diſoit de lui.

I.

COMME il n'y a rien de plus précieux que la vérité évangélique; auſſi n'y a-t-il rien dont le mauvais uſage ſoit plus à craindre. Cependant il n'y a rien de ſi ordinaire que ce mauvais uſage, & l'on peut dire que c'eſt une des plus grandes ſources des déréglemens des hommes. Ou l'on s'aplique peu à rechercher les véritez du ſalut, ou aprés les avoir trouvées, on les médite peu. Une curioſité inquiette nous fait paſſer prontement à la recherche d'au-

d'autres véritez, & l'on s'aplique ſi paſſagérement à celles que l'on découvre qu'il ſemble qu'on ne les aprenne que pour les oublier bientôt aprés. L'Egliſe nous propoſe donc dans cet Evangile un modelle admirable pour nous porter à éviter ce défaut ſi pernicieux. C'eſt celui de la ſainte Vierge. Car il faut joindre ce qui eſt dit ici, *Qu'elle admira avec ſaint Joſeph ce que l'on diſoit de* JESUS-CHRIST, avec ce qui eſt dit dans un autre lieu: *Qu'elle conſervoit tout ce qu'elle aprenoit de ſon fils, & le repaſſoit dans ſon cœur* L'admiration dont il eſt parlé dans cet Evangile n'étoit point une admiration paſſagére, mais une admiration ſtable & permanente qui ſervoit d'une nourriture continuelle à ſon eſprit.

Luc. 2. 33. *Luc.* 2. 19. & 51.

Le monde fait tout le contraire. Il fait à la hâte & précipitamment tout ce qui regarde le ſalut. Il n'a preſque jamais de tems pour cela. S'il faut ſe diſpoſer à une charge du ſiécle; ſoutenir un procez de conſéquence, travailler à ſon établiſſement & à ſa fortune, on n'y plaint point le tems; on y en employe ſans murmure autant qu'il eſt néceſſaire; l'on n'eſt point preſſé ni impatient. Mais faut-il travailler au ſalut de ſon ame, méditer les véritez oppoſées à ſes défauts, prendre le repos néceſſaire pour calmer ſes paſſions, on croit ce tems perdu, on s'en plaint, on

le

le regrette, on l'abrége autant que l'on peut.

II

Il n'eſt jamais dit que la Vierge ſe ſoit enquiſe de ce que ſon Fils ſeroit quand il ſeroit grand. Il eſt ſeulement dit qu'elle s'appliquoit avec ſoin à tout ce qu'elle aprenoit par la conduite de la providence. C'eſt qu'elle ſavoit parfaitement qu'il n'y a que ce que Dieu nous découvre de ſes véritez qui nous puiſſe profiter; que nous ne devons deſirer ni pour l'ame ni pour le corps que la nourriture qu'il lui plaît de nous donner; & qu'une ſeule vérité que Dieu nous fait goûter & admirer intérieurement, eſt infiniment plus capable de nous nourrir & de nous fortifier que toutes les véritez imparfaitement connuës, qui ſervent à l'eſprit d'un ſpectacle paſſager, mais dont il ne demeure rien dans le cœur. Et comme on ne ſçait proprement des véritez de Dieu que ce qu'on en goûte par le cœur, parce qu'elles ne nous ſont annoncées que pour cela: il eſt facile de conclure de là, qu'il y a bien des gens qui ſont trés ignorans, quoi qu'ils ayent dans l'eſprit une infinité de véritez évangeliques, & qu'une perſonne ſimple y peut être trés-ſçavante parce qu'elle goûtera beaucoup le peu qu'elle en ſait, qu'elle le pénétrera, & qu'elle en tirera beaucoup de force & d'onction.

Si

III.

Simeon prédit à la ſainte Vierge que ſon Fils ſeroit *la ruine & la reſurrection de pluſieurs*, parce que la venuë de J. C. n'eſt pas une choſe indifférente & qui puiſſe demeurer ſans effet à l'égard des hommes. Il faut ou qu'elle leur nuiſe, ou qu'elle leur ſerve. Il faut que la vérité nous ſauve ou nous danne; qu'elle nous reléve ou qu'elle nous accable; qu'elle nous guériſſe ou qu'elle augmente nôtre maladie. Le commun des Chrêtiens reſſemble à ces criminels inſenſez qui écouteroient avec plaiſir l'arrêt qui les condanneroit à la mort, & qui s'occuperoient ſeulement du ton de la voix du Greffier qui le liroit, ſans faire réflexion ſur ce qui ſeroit porté par ces arrêt. C'eſt ainſi qu'agiſſent la plûpart de ceux qui écoutent la vérité, puis qu'il ſe trouvera quelque jour que ces véritez qu'ils auront traitées avec cette indifférence, ſeront l'arrêt de leur condamnation. Le moins que nous puiſſions donc faire, c'eſt d'écouter & de lire & encore plus d'annoncer avec crainte & tremblement les véritez de l'Evangile, & de prier Dieu de les faire paſſer de nôtre eſprit dans nôtre cœur pour le purifier & pour le guérir; parce que tandis qu'elles ne ſeront que dans l'eſprit, elles n'y peuvent être que comme un poids terrible

Verſ. 34.

ble qui eſt ſuſpendu durant la vie, & qui ne ſe fait pas ſentir, mais qui écraſera d'une maniere effroyable ceux qui ſe trouveront en cet état d'indifference à l'heure de la mort.

IV.

Simeon ne dit pas ſeulement que JESUS-CHRIST ſera *pour la ruine & la réſurrection de pluſieurs* : il dit qu'il *ſera le but* Vers. *de la contradiction des hommes* : & il avoit 34. bien raiſon de le dire : car ç'a été la peine la plus continuelle & la plus univerſelle de JESUS-CHRIST. Nous ne ſentons la contradiction des hommes que quand ils nous ont en butte directement & qu'ils parlent ou agiſſent contre nous ; encore faut-il que nous en ſoyons avertis. Car pour les contradictions que nous ignorons, c'eſt à nôtre égard comme ſi elles n'étoient point. La contradiction même ne nous eſt pénible que dans les choſes où nous prenons intérêt, & dans leſquelles ils ont deſſein de s'oppoſer à nos intentions. Tout cela eſt extrêmement borné, & ainſi il n'eſt vrai que de J. C. qu'il a été *un ſigne de contradiction*. Car étant la ſageſſe & la verité, tout ce qui étoit contraire à cette ſageſſe & à cette vérité, étoit une contradiction à ſon égard. Il n'ignoroit aucune de ces contradictions. Il les voyoit, & les ſentoit toutes. Il prenoit interêt à toutes. Il faut donc conſiderer

J. C. comme l'objet de la contradiction générale de tous les hommes, & tous les hommes occupez à le contredire. Ceux mêmes qu'il regardoit comme ſes diſciples avoient part à cette contradiction. Ils n'avoient pour lui que des vûës humaines, contraires aux deſſeins de ſa ſageſſe. Il ne faut pas même renfermer cette contradiction cruelle par laquelle les Juifs ſe ſont portez à le faire mourir dans ceux qui y ont eu part. Il voyoit dans les autres le même fond d'injuſtice, & la méme diſpoſition de cruauté; parce que la haine eſt une ſource d'homicides, & que quiconque hait la verité, hait J. C, & tend à le détruire autant qu'il peut.

V.

Toutes les peines & les ſouffrances de JESUS-CHRIST ſont terminées par ſa mort: mais la contradiction des hommes contre lui continuë toujours. Il eſt vrai qu'il la regarde avec tranquillité & avec paix. Il la condamne, mais il n'en ſouffre pas. C'eſt le partage qu'il a donné à ſon Egliſe, & c'eſt une des principales parties *des ſouffrances qu'il lui a laiſſées à accomplir*. Il eſt facile de voir, quand on a un peu de lumiére, que le monde n'eſt occupé qu'à contredire, à affoiblir, à altérer les veritez de l'Evangile. Les uns les contrédiſent par leurs actions en les laiſſant ſubſiſter dans les eſprits, les autres

Coloſſ. 1. 24.

tres tâchent de plus de les obſcurcir dans l'eſprit des autres hommes, afin qu'ils ne condamnent pas leurs actions. Si l'on a donc quelque amour pour Dieu & pour ſa verité, il eſt impoſſible qu'on ne ſoit touché de cette inſolence des hommes qui attaquent maintenant J. C. glorieux avec autant de hardieſſe, que les Juifs l'ont attaqué mortel & paſſible. On ne compte même pour rien le jugement que J. C. porte de ces attentats. Pourvû qu'on réüſſiſſe à ſe faire approuver par un nombre de perſonnes ſeduites, & que l'on ſoit à couvert dans ce monde ici, on ne ſe met pas en peine de ce qui arrivera en l'autre. Quand il n'y a que la verité d'intereſſée, il ſemble que ce ne ſoit rien.

Enfin ce qui eſt le principal ſujet de l'affliction des juſtes en cette vie, c'eſt qu'ils trouvent en eux-mêmes mille penſées, & mille mouvemens contraires à la verité. Ces penſées ſe preſentent à eux pour ſe faire aprouver. Ils en rejettent quelques-unes. Mais combien y en a-t-il qui ſurprennent leur conſentement & leur approbation? Voilà ce qui leur fait dire à Dieu: *Pourquoi permettez-vous que je ſois contraire à vous?* QUARE *poſuiſti me contrarium tibi?* O verité que tout le monde abandonne, que tout le monde contredit, faut-il encore que ceux qui deſirent de vous être fidéles & de ſuivre vos loix, ſoient le joüet de tant d'il-

luſions, & de tant de phantômes trompeurs qui les ſéduiſent & les éloignent de vous!

VI.

Simeon ajoûte que cette contradiction manifeſtera *les penſées de pluſieurs cœurs* : Ut *revelentur ex multis cordibus cogitationes.* Car c'eſt principalement la contradiction à la verité qui découvre le fond des cœurs. Quand la verité n'eſt point attaquée & qu'il n'y a rien à ſouffrir pour la défendre, bien des gens ſe font honneur de lui être favorables : mais ſi-tôt qu'il y a quelque choſe à perdre en la ſoutenant, on voit incontinent tous les lâches conſentir à ſon oppreſſion, & tous les méchans y contribuer. Il n'y a que ceux qui ſont trés-ſincérement à Dieu qui ne l'abandonnent pas. La contradiction de la verité n'a pas ſeulement diſtingué les Martyrs des payens, les Catholiques des hérétiques : elle continue dans la ſuite de tous les ſiécles de diſtinguer les bons des méchans. Les méchans ſe joignent au torrent du monde qui tend à détruire la vérité : & les bons réſiſtent à ce torrent en confeſſant la verité par leurs paroles ou au moins par leurs actions. Car ce ne ſont pas ſeulement ceux qui répandent leur ſang pour elle qui la confeſſent. Il ſuffit de demeurer ferme parmi les diſcours téméraires & les mauvais exemples des hommes, de ne ſe ſoucier

Verſ. 37.

cier point de leurs insultes; & de s'attacher aux préceptes de l'Evangile, malgré le mépris que les hommes en font. C'eſt une ſorte de martyre & de témoignage qui convient à tous les bons; c'eſt-à-dire que ce leur eſt une maniére de confeſſer J. C. devant les hommes qui mérite dans l'autre vie qu'*il les confeſſe devant ſon Pere:* OMNIS *qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram Patre meo.* *Mat.* 10. 37.

VII.

Juſques-là que *vôtre ame même ſera tranſperçée* comme *par un glaive.* v. 35.

Il n'y a proprement que la ſainte Vierge que JESUS-CHRIST ait fait participante de ſes douleurs. La foi des Apôtres étoit trop foible pour cela. Elle ſeule demeura ferme à ſa croix. Elle ſeule aſſiſta au ſacrifice d'un Dieu mourant, pendant que la foi des autres étoit couverte d'un nuage, & preſque éteinte. C'eſt ce qui donne lieu de croire qu'il n'y a qu'elle auſſi qui ait reſſenti la contradiction que J. C. a ſoufferte de la part des pécheurs, qui a duré juſqu'a ſa mort, & qu'elle a reçu cette grace de ſon Fils d'être la compagne de cette ſouffrance pendant tout le tems de ſa vie voyagére. Grace ſinguliére, qui convenoit bien à celle qui étoit pleine de grace, & que Dieu avoit rendu la plus favoriſée de toutes les

pures créatures, & la premiére aprés ſon Fils. L'amour de Dieu pour ſes élûs ſe meſure par les ſouffrances dont il leur fait part en cette vie; parce que c'eſt ce qui les rend plus conformes à J. C. à qui il a donné des ſouffrances & des graces ſans meſure. Il n'y a donc pas lieu de douter que la Vierge n'en ait reçu une portion plus abondante que les autres, puis qu'elle avoit plus de part qu'aucun autre à la charité de ſon Fils.

VIII.

C'eſt ce qui nous oblige de concevoir la vie de la Vierge autrement qu'on ne la conçoit d'ordinaire. Car on la regarde aſſez ſouvent comme une vie tranquille & peu traverſée, pleine de conſolation & d'amour: mais il ſemble qu'on ait bien plus de ſujet de la regarder comme un martyre continuel qui ſe termina par la mort de ſon Fils. Ce *glaive* de douleur dont Simeon lui prédit qu'elle auroit l'ame percée, ne fut point un glaive paſſager, qui n'ait agi ſur Elle qu'au Calvaire. Elle a toujours connu ce que ſon Fils ſouffroit continuellement de l'oppoſition que les hommes avoient à la verité, de leur ingratitude, & de leur malice, & elle a été frapée & pénétrée des mêmes objets que lui. Voilà quelle a été la vie de la ſainte Vierge. C'a été une vie de martyre & de ſouffrances continuel-

nuelles, à laquelle on ne peut comparer celle d'aucuns Saints. Ainſi il n'eſt pas étrange que l'Egliſe l'apelle la Reine des Martyrs, *Regina Martyrum.* Et cela ne marque pas ſeulement ſon excellence au deſſus d'eux, mais auſſi qu'elle eſt la premiére de leur ordre; & qu'elle les a tous ſurpaſſez par ſes ſouffrances, d'autant plus grandes & plus excellentes qu'elles n'ont paru qu'à Dieu ſeul, & qu'il n'y a que lui qui en connoiſſe la meſure.

IX.

Dieu fait prédire à la ſainte Vierge ce *glaive* de douleur par ſaint Simeon, au même tems qu'il publioit la gloire & la grandeur de ſon Fils, pour nous faire entendre que toutes les grandes graces qu'il fait en ce monde à ſes élûs ſe terminent à la ſouffrance. Plus il augmente les lumiéres des Saints, plus il les remplit d'amour, plus il les rend ſenſibles aux injures de Dieu & aux deſordres du monde. Il ne les éléve en quelque ſorte en ce monde ici que *pour les briſer, quia elevans alliſiſtime.* Les graces conſolantes ſont reſervées pour l'autre vie, ou ne ſont que pour certaines ames foibles qui ont beſoin de ce ſoutien : Mais pour les ames fortes & généreuſes comme celle de la Vierge, il ne leur donne ordinairement dans cette vie que des graces *Pſ.* 101 11.

qui produiſent en elles un ſurcroît d'affliction. Il eſt vrai que les autres ne s'en aperçoivent pas toujours, & que peu de perſonnes conçoivent cette perſécution intérieure des grands juſtes : mais elle n'en eſt pas moins grande ni moins réelle, & c'eſt un trés-grand malheur d'y être inſenſible, comme c'eſt un trés-grand bonheur de la reſſentir.

X.

Outre ſaint Simeon, Dieu ne communiqua dans Jeruſalem le ſecret de l'incarnation qu'à une femme nommée Anne, qui ayant quatre-vint-quatre ans étoit apparemment à cet âge l'objet du mépris du commun du monde : & c'eſt ce qui donne lieu de s'écrier, comme J. C. fit dans une ſemblable occaſion : *Je vous loue, Seigneur, parce que vous avez caché ces choſes aux Sages & aux prudens du ſiécle, & vous les avez revélées aux petits.* Dieu laiſſe les Phariſiens, les Docteurs de la loi, les Prêtres, le grand Prêtre, & ne leur communique point de lumiéres particuliéres ſur la naiſſance de ſon Fils, & il en découvre le ſecret à un vieillard & à une vieille femme de nulle conſidération dans le monde. Mais cette conduite de Dieu eſt dans le fond trés-digne de lui, & la ſeule même qui en ſoit digne. Car toutes les qualitez humai-

Mat. 11. 25.

nes,

nes, tous les talens humains ſont ſi peu de choſe devant lui, qu'il n'eſt pas étrange qu'il n'y ait aucun égard. Ils ne ſont rien en eux mêmes, & ne ſont ordinairement que rendre ceux qui les ont fiers & ſuperbes, & par conſéquent plus vils & plus mépriſables. Il n'y a rien parmi les hommes qui mérite les regards de Dieu que le don qu'il fait à quelques ames de ſon amour. Ainſi quand il préfére ces ames aux Grands du monde, & aux ſçavans, il préfére ce qui eſt effectivement grand & eſtimable à ce qui n'eſt d'aucune conſidération. Il n'y a donc rien de plus raiſonnable que ce chois : & ſi les hommes s'en étonnent, c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas les vrais biens & les vrayes grandeurs.

XI.

Il eſt dit d'Anne qu'*elle paſſoit les jours & les nuits dans le temple* ; c'eſt à dire qu'elle s'y occupoit continuellement à la priére. Et comme les priéres avoient pour objet dans les Saints de ce tems-là la venuë du Meſſie, on doit croire qu'elle étoit continuellement occupée de ce deſir. C'étoit une femme de deſirs, comme il eſt dit de Daniel qu'il étoit un *homme de deſirs* : VIR *deſideriorum.* Et comme il mérita par ces deſirs la révélation que l'Ange lui fit du tems de la venuë du Meſſie, Anne mérita par les ſiens la révélation de l'accompliſſement actuel de cette venuë. *Vers.* 37. *Dan.* 9. 23. 10. 11. & 19.

On peut dire même que la révélation faite à Anne ſurpaſſe autant celle qui fut faite à Daniel que le miniſtére de ſaint Jean deſtiné à montrer J. C., & à le faire connoître ſurpaſſoit celui des Prophêtes qui n'étoient deſtinez qu'à le prédire. Nous ne la devons donc point conſidérer comme une ſainte ordinaire, mais comme une ſainte éminente deſtinée pour faire voir à tous les hommes que Dieu ne conſidére en eux que la pureté du cœur.

XII.

Anne découvrit apparemment la venuë du Meſſie à tous ceux qui ſe trouvérent préſents dans le temple, lorſqu'elle y vit J. C.: & cependant il eſt dit qu'*elle ſe mit à loüer le Seigneur, & à parler de lui à tous ceux qui attendoint la rédemption d'Iſrael*, comme ſi elle n'eût parlé qu'à eux. C'eſt qu'il n'y eut que ceux à qui Dieu avoit donné ces mêmes deſirs, qui s'apliquerent à ſes diſcours. Les autres n'y firent point d'attention ou les regarderent comme des ſonges d'une vieille femme. La véritable Religion eſt ſi raiſonnable & ſi forte dans ſes preuves, qu'elle convaincroit tous les eſprits s'ils pouvoient s'y appliquer: mais la corruption de leur cœur les rend incapables de cette aplication; & leurs paſſions les empéchent d'y faire attention. Ainſi ils

la

là rejettent ſans examen ou ſur un examen précipité. Elle n'eſt donc compriſe que par ceux dont Dieu prépare le cœur & à qui il en inſpire un amour ſincére. C'eſt une des maniéres dont la foi véritable renferme l'amour de Dieu. Dieu diſcerne premiérement les cœurs par cet amour de la vérité, & enſuite cet amour les apliquant à ce qui leur eſt propoſé, leur en fait ſentir l'évidence qui demeure cachée à ceux que d'autres paſſions apliquent à d'autres objets.

Voyez à la Meſſe de Minuit les conſidérations ſur l'Epître, qui eſt la même que celle du jour de la Circonciſion.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE LA CIRCONCISION.

Poſtquam conſummati ſunt dies oct. ut circumcideretur puer vocatum eſt nomen ejus JESUS *Luc.* 2. 21.

Le huitiéme jour que l'enfant devoit être circoncis, étant arrivé, il fut nommé JESUS.

I.

MARIE & Joſeph n'ayant rien fait à l'égard de cette cérémonie légale à laquelle ils aſſujettirent J. C. que par le mouvement de JESUS-CHRIST qui leur inſpiroit la conduite qu'ils gardoient, on doit conſidérer ce qui ſe paſſa dans

dans ce jour comme un effet de la volonté de JESUS-CHRIST même; & l'on l'y doit adorer comme ayant voulu ſe ſoumettre pour nôtre ſalut à une des plus grandes humiliations de ſa vie. Car la circonciſion étant la marque du péché, rien ne pouvoit être plus oppoſé à ſa ſainteté que d'en recevoir l'impreſſion dans ſa chair. Cependant comme il étoit d'ailleurs utile & même néceſſaire pour ſon miniſtére qu'il fût circoncis; parce qu'autrement il n'auroit pû avoir de commerce avec les Juifs, auſquels l'Evangile devoit être annoncé avant que de l'être aux Gentils, & annoncé par JESUS-CRIST même, qui étoit deſtiné par ſon Pére à en être Miniſtre à l'égard des Juifs circoncis: il a bien voulu obſerver cette cérémonie douloureuſe & humiliante, pour nous aprendre par ſon exemple à régler nôtre conduite, non ſeulement ſur les loix générales qui font connoître les choſes juſtes & injuſtes, mais auſſi par la loi particuliére de la charité qui nous oblige en pluſieurs occaſions de nous abſtenir des choſes permiſes en elles-mêmes, lors que nous jugeons qu'elles peuvent ſervir d'obſtacle au ſalut du prochain & à nôtre miniſtére. Ainſi la charité nous étrécit en quelque ſorte la voye du ſalut, parce qu'elle nous interdit quantité de choſes licites: mais en la rendant plus étroite en cette maniére-

là, elle l'élargir & la dilate d'une autre, en nous y faiſant marcher avec l'amour, qui nous rend douces & agréables les choſes qu'il nous fait faire.

II.

La circonciſion de Jesus Christ étoit de plus deſtinée par ſa ſageſſe à inſtruire ſon Egliſe de pluſieurs véritez importantes: & l'une des principales eſt que l'ayant reçuë au même tems qu'on lui donna le nom de Jeſus, c'eſt-à-dire *Sauveur*, il nous à fait entendre qu'il n'étoit venu ſauver que ceux en qui il trouveroit la vérité figurée par cette circonciſion légale, c'eſt-à-dire la circonciſion du cœur, la circonciſion ſpirituelle. J. C. en nous diſpenſant de la circonciſion de la loi, ne nous oblige que plus étroitement à la circonciſion du cœur qui étoit la vérité de cette figure. Il ne nous offre & ne nous donne le ſalut que par ce moyen & à cette condition. En un mot il n'eſt le Sauveur que des ames circonciſes. Rien n'eſt donc plus important au Chrêtien que de s'inſtruire à fond de ce que c'eſt que la circonciſion ſpirituelle, & de bien comprendre en quoi elle conſiſte & à quoi elle oblige.

III.

Chacun conçoit aſſez en général que le mot de circonciſion ſignifiant retranchement,

ment, la circonciſion du cœur doit être le retranchement de ce qu'il y a de mauvais dans le cœur de l'homme; car Dieu n'oblige pas ſans doute à en retrancher ce qu'il y auroit de bon. Mais cette idée générale ne ſuffit pas pour nous la faire connoître, ni pour nous aider à la pratiquer.

Il faut donc y ajouter, pour rendre cette idée plus particuliére & plus préciſe, que ce qu'il faut retrancher du cœur par la circonciſion eſt l'amour du monde, l'amour des choſes temporelles, des choſes ſéculiéres, & en un mot, l'amour des créatures dans lequel l'homme ſe trouve engagé dés ſa naiſſance; parce que ſe trouvant détourné de Dieu par le péché qu'il tire de ſon origine, il tâche de remplir par la jouïſſance des créatures le vuide effroyable qu'il ſent par la privation de ſon véritable bien: & le deſir de cette jouïſſance eſt ce qu'on appelle la cupidité ou la concupiſſence qui comprend généralement tout ce que la volonté peut aimer hors de Dieu. C'eſt auſſi ce que l'Apôtre ſaint Paul apelle *le corps du péché*, *corpus peccati*, *ou le corps des pechez*; & *dans le dépoüillement duquel* il nous enſeigne que *conſiſte la circonciſion du cœur*. *Rom. 6. 6. Coloſſ. 2. 1*

Ainſi être obligé à la pratique de la circonciſion ſpirituelle, c'eſt être obligé à combatre ſans ceſſe l'inclination qui nous porte à la joüiſſance des créatures & à tous les objets de cette concupiſcence, ſoit ſpirituel-

rituelle ſoit corporelle. Il n'eſt point permis à un Chrêtien de faire aucune tréve avec cet ennemi intérieur & domeſtique. Se livrer à lui, c'eſt ſe livrer à la mort ? parce que le régne de la concupiſcence étant l'extinction de l'amour de Dieu, eſt proprement la mort de l'ame. Dieu ne régne dans le cœur que par la deſtruction de l'empire de l'amour du monde, & ſi-tôt que l'amour du monde y régne, Dieu ceſſe d'y régner, c'eſt-à-dire que l'ame ceſſe de vivre.

IV.

Mais pour diſtinguer plus préciſément à quoi nous oblige ce retranchement de l'amour du monde & des inclinations de la concupiſcence, il faut ſuppoſer cette maxime indubitable fondée ſur la loi éternelle, *Que tout amour des Creatures pour elles mêmes, eſt mauvais & déréglé*; parce qu'il met ſa fin dans la créature, & qu'il tend à jouïr de ce qui n'eſt pas nôtre véritable bien. Mais il ne s'enſuit pas de-là que tout uſage des créatures nous interdit : car on en peut uſer ſans les aimer, lors qu'on en uſe ſimplement pour une fin que Dieu aprouve. En uſer de cette ſorte, c'eſt obéïr à Dieu, bien-loin de violer ſes loix. Ainſi Dieu nous ayant commandé de conſerver nôtre vie, l'uſage réglé que nous faiſons des alimens dans cette vuë, n'eſt ni mauvais ni défendu ; mais il faut pour

cela

cela que ce ſoit la néceſſité ſous laquelle on comprend l'utilité qui nous porte à cet uſage. Si-tôt que ces motifs ceſſent, comme on n'y eſt alors attiré que par le plaiſir, ou par un autre mauvais motif, comme, par exemple, par la curioſité ou la vanité, cet uſage devient illégitime; & ce n'eſt plus proprement uſage, mais jouïſſance, c'eſt-à-dire, que l'ame s'attache à la créature pour elle-même & y met la fin de cette action. Etant donc défendu à un Chrêtien d'uſer d'aucune créature ſans neceſſité, la circonciſion du cœur l'oblige de retrancher généralement les deſirs qui ne ſont point fondez ſur une véritable néceſſité. Je dis une véritable néceſſité. Car les néceſſitez imaginaires, qui n'ont leur ſource que dans la concupiſcence même, ne ſont point de légitimes excuſes. Ainſi toutes les fauſſes maximes qui perſuadent aux gens du monde la néceſſité du luxe, de la magnificence dans les habits, dans les meubles, dans la table, ne les exentent nullement de péché; parce que ce qui les perſuade de ces maximes, c'eſt qu'ils ſont poſſédez de l'amour du monde.

Il en eſt de même de celles qui leur perſuadent la néceſſité des grands divertiſſemens, de la Comédie, du jeu, de la vie oiſive, des viſites continuelles: car ce ſont toutes fauſſes néceſſitez qui ne naiſſent que de la corruption de leur cœur, & de l'aver-

l'averſion qu'ils ont pour les choſes ſérieuſes & raiſonnables, & pour la vie pénitente & laborieuſe, qui eſt d'un devoir indiſpenſable.

V.

Le retranchement de tout uſage non néceſſaire des créatures s'étend déja extremement loin, & oblige un Chrétien à la privation d'une infinité de choſes qu'il ne pourroit rechercher que pour en jouïr.

Mais voici encore un autre principe qui n'oblige pas à de moindres renoncemens. C'eſt que rien n'eſt proprement néceſſaire à l'homme que Dieu; parce qu'il n'y a que Dieu qui ſoit le véritable bien de l'homme. Dieu eſt cet unique néceſſaire dont parle J. C. *Porro unum eſt neceſſarium*; & *c'eſt être trop avare*, dit ſaint Auguſtin, *que de ne s'en pas contenter*: NIMIS *avarus eſt cui Deus non ſufficit.* S'il y a d'autres choſes que l'on nomme néceſſaires, elles ne le ſont que parce que Dieu nous commande de les conſerver. Il faut conſerver ſa vie, ſa ſanté, ſon bien, mais parce que Dieu l'ordonne & le veut. C'eſt ſa volonté qui rend toutes ces choſes néceſſaires. Ainſi quand ſa volonté ſe déclare au contraire & qu'il nous fait connoître par les événemens, qu'il veut que nous ſoyons privez de quelqu'une des choſes du monde, il nous oblige en même tems à renoncer à l'amour & au deſir de ces choſes, puiſque l'ordre

Luc. 10. 42.

l'ordre de Dieu qui nous en prive, nous marque en même tems qu'elles ne nous ſont plus néceſſaires, & que nous ne pouvons les deſirer que par cupidité. On eſt donc obligé généralement d'accepter toutes les privations où Dieu nous réduit par les événemens qui nous marquent ſa volonté, quand ce ſeroit même la privation de la vie. La circonciſion du cœur s'étend à tout cela, & elle doit réprimer toutes les réſiſtances que la cupidité y pourroit faire.

VI.

Il eſt clair par-là que la vertu Chrétienne conſiſtant principalement dans ce renoncement aux inclinations de la nature corrompuë, elle eſt au pouvoir de tout le monde, & que perſonne n'en eſt exclus que par ſa volonté. Si elle conſiſtoit dans des actions d'éclat qui euſſent beſoin d'inſtrumens & de moyens extérieurs, il n'y auroit que ceux qui en ſeroient pourvûs, qui en fuſſent capables. S'il falloit, par exemple, pour être ſauvé faire de grandes aumônes, il n'y auroit que les riches qui le pourroient être. S'il falloit faire de grandes actions de généroſité pour la défence de la juſtice oprimée, il faudroit être en place & ſe trouver dans l'occaſion de les pratiquer. S'il falloit faire de grandes auſtéritez & de grands jeûnes, les foibles & les

les malades en ſeroient exclus. Mais perſonne ne peut dire qu'il ſoit empêché par aucune impuiſſance extérieure de renoncer à ſes inclinations, ni qu'il ne ſoit pas en état de pratiquer ce renoncement. Ainſi c'eſt une vertu de toutes conditions & de tous tems; & perſonne ne peut dire qu'elle ne dépende pas de ſa volonté.

VII.

Cette même conſidération peut auſſi ſervir à diminuer le ſcandale naturel qui s'éléve dans l'eſprit des perſonnes moins ſpirituelles par la vuë de l'état du monde, & du peu d'ordre qui y paroît dans la diſtribution des biens extérieurs, dont on voit tant de gens mal partagez, pendant que d'autres en ont beaucoup au de-là du néceſſaire. Tout ce deſordre apparent diſparoît par ce principe. Car puiſqu'il n'eſt permis à perſonne de jouïr des créatures ni de les aimer, la poſſeſſion de ces biens ne peut être regardée comme un bien & un avantage pour ceux qui les ont. C'eſt au contraire un trés-grand danger pour eux & un grand obſtacle à leur ſalut. Il ne leur eſt pas permis de les aimer. Cependant il eſt difficile de ne les aimer pas quand on les a. On ſe fait des néceſſitez pour en juſtifier la jouïſſance, & ſouvent même on ne penſe pas à chercher des raiſons pour l'excuſer;

& l'on croit qu'il ſuffit d'avoir du bien pour le dépenſer à ce que l'on veut. Mais tout cela n'eſt qu'une pure illuſion. Dieu ne rend perſonne maître de ſon ſuperflu, parce qu'il ne peut permettre à perſonne de jouïr des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces néceſſitez imaginaires qui n'ont leur ſource que dans la vanité, la curioſité, ou dans l'amour du plaiſir. Les riches n'ont donc aucun avantage réel au deſſus des pauvres par la poſſeſſion de leurs biens. Ils ne les ont reçus que pour en faire part à ceux qui en ont beſoin: & les pauvres, qui en ſont deſtituez, ne ſont privez d'aucune choſe vrayment néceſſaire. La privation des biens du monde les accoutume à renoncer aux plaiſirs & au faſte; c'eſt à-dire, qu'elle les approche du ſalut en leur facilitant la circonciſion ſpirituelle dans laquelle il conſiſte. Moins ils uſent des biens du monde, plus il leur eſt facile de ne les pas aimer, & par conſéquent de pratiquer la circonciſion du cœur.

Les riches ne peuvent uſer du monde que par néceſſité auſſi-bien que les pauvres. La régle eſt commune aux uns & aux autres. Mais comme la néceſſité ne conſiſte pas dans un point précis, les néceſſitez des riches étant beaucoup plus étenduës & leur donnant lieu d'uſer beaucoup davantage des créatures, elles leur ſervent d'occaſion

caſion de s'y attacher ; ce qui leur rend la circonciſion du cœur plus difficile. Les néceſſitez des pauvres ſont au contraire beaucoup plus reſſerrées. Ils s'accoutument à ſe paſſer de bien des choſes qui paroiſſent néceſſaires aux riches ; & par cette accoûtumance ils s'en détachent. On ne peut pas même dire qu'ils ſoient privez de l'avantage qu'ont les riches d'exercer la libéralité & la charité. Car pourvû que les pauvres la pratiquent à proportion de leur peu de bien, Dieu ne compte pas pour moins leurs petites œuvres de charité, que les plus grandes aumônes des riches : & quand ils n'en feroient aucune, Dieu leur tiendra compte de toutes celles dont il verra dans leur cœur une volonté ſincére. Ils ne ſont donc privez que de l'éclat des aumônes & de la ſatisfaction humaine qu'on peut trouver dans l'aprobation qu'elles attirent, & dans la reconnoiſſance de ceux à qui on les fait ; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont privez que de ce qui en peut faire perdre tout le fruit : ce qui fait voir avec combien de vérité ſaint Auguſtin dit ; que *c'eſt aſſez que les richeſſes ne nuiſent pas, mais qu'elles ſont incapables de nous être véritablement utiles : ut non obſint ſatis eſt ; nam prodeſſe non poſſunt.*

In Pſ. 85.

VIII.

Mais peut-on nier, dira-t-on, que les pauvres ne marquent d'une infinité de choſes

choſes néceſſaires ; comme d'alimens, de vêtemens, de rémédes, de ſoulagemens dans les maladies ; peut-on nier que chacun ne puiſſe être accablé par les calomnies & par les préventions, abandonné de tous ſes parens & de ſes amis ; Il eſt vray qu'on peut être privé de toutes ces choſes : mais il ne s'enſuit pas de-là que l'on manque de quelque choſe de néceſſaire ; parce qu'il n'y a rien en tout cela de néceſſaire. Des-lors que Dieu veut que nous en ſoyons privez, ces choſes ceſſent d'être néceſſaires, & Dieu nous tient lieu de tout. Tous les maux du monde ne ſçauroient ſe terminer qu'à nous priver de la vie. Or il n'eſt pas néceſſaire de vivre : il eſt au contraire néceſſaire d'être privé de la vie temporelle pour être veritablement heureux. La mort du corps eſt pour ceux qui ſont à Dieu le commencement de leur bonheur, la ceſſation de leurs miſéres & de la ſource de leurs miſéres, qui eſt le péché. Quand on apelle donc toutes ces choſes néceſſaires, ce n'eſt qu'en parlant ſélon les idées populaires & communes, & en y enfermant l'ordre que Dieu nous donne de les conſerver & de nous les procurer, s'il nous eſt poſſible. Mais ſi tôt que Dieu met quelqu'un hors d'état de les aquérir. elles ceſſent d'être néceſſaires, & l'on eſt obligé de ſe ſoumettre à la privation de toutes ces choſes. C'eſt un devoir & une par-

partie de la circonciſion du cœur, à laquelle nous ſommes obligez : & nous n'y ſçaurions manquer ſans avarice ; car l'avarice s'étend à tous les biens auſquels on eſt obligé de renoncer. Ainſi, ſelon ſaint Auguſtin, on eſt avare à l'égard de la vie, quand on la voudroit retenir & conſerver contre l'ordre de Dieu.

Une ame bien ſoumiſe à la volonté de Dieu, bien dépoüillée du deſir des choſes du monde, bien poſſedée de l'amour de Dieu & de ſa juſtice, a donc ſujet de vivre dans un grand repos à l'égard de toutes les choſes temporelles dont elle peut-être privée. Car ou elle trouvera ce qui lui ſera néceſſaire par le ſoin raiſonnable que Dieu veut qu'elle employe pour ſe les procurer, par l'aſſiſtance & la charité des autres, & par les autres reſſources que ſa providence lui fournira, & ces moyens lui tenant lieu de revenus & de richeſſes, elle ne manquera pas du néceſſaire : ou elle ne le trouvera pas ; & ces privations la conduiſant à la mort du corps, Dieu lui marquera clairement par-là que la vie du corps ne lui eſt plus neceſſaire. Il en eſt de même de tous les autres biens. Si on nous les ôte, Dieu nous fait connoître par-là que nous n'en avons plus beſoin. Si l'on eſt privé de réputation, c'eſt que Dieu juge qu'elle ne nous eſt pas utile. Si l'on eſt abandonné par ſes parens & par ſes amis, ſi l'on eſt

réduit

reduit à la ſolitude & à la privation des conſolations humaines, c'eſt que Dieu juge que nous pouvons nous paſſer de tout cela. Mais en recompenſe lui ſeul nous tient lieu de tout. Au lieu de la vie temporelle, il nous donne l'éternelle. Au lieu d'alimens corruptibles, il nous raſſaſie de l'aliment incorruptible de la verité & de la juſtice. Au lieu d'un petit nombre d'amis de la terre, il nous donne tous les Anges & tous les Saints. Au lieu de la gloire humaine fondée ſur l'eſtime de gens aveugles, il nous donne l'eſtime & l'amour invariable & ſolide de toute la celeſte Jeruſalem.

Ainſi un juſte eſt toujours dans l'abondance & dans la poſſeſſion de tous les vrais biens: & au contraire un amateur du monde, fut-il le plus grand Roi de la terre, eſt toujours reduit à l'extrêmité de la pauvreté; puis qu'étant privé de Dieu, il eſt ſans lumiere, ſans aliment, ſans veritables amis; il eſt bien dans la privation de tous les vrais biens; il eſt l'objet du mépris des Anges & des Saints; il eſt couvert de playes, accablé de miſéres effectives, ménacé de tous les maux, ſans ſupport & ſans reſſource.

IX.

Si l'on veut donc ſçavoir à quoi le mon-

de eſt bon ſelon le jugement que la verité nous oblige d'en porter, il faut répondre en un mot qu'il eſt trés-bon à quitter, à s'en dépoüiller, & à en faire l'objet & la matiere de la circonciſion ſpirituelle & de la mortification Chrêtienne. La joüiſſance du monde ne nous peut procurer que des plaiſirs petits, paſſagers, fades, miſerables, qui cauſent ou la mort ou au moins des maladies dangereuſes aux ames.

Mais la privation de la joüiſſance du monde eſt un bien, grand, ſtable, éternel. On en joüit même dés cette vie, parce qu'on joüit de la liberté & de la paix qu'elle procure, & de la force qu'elle donne contre les accidens inévitables de cette vie, qui ſont beaucoup moins durs aux ames mortifiées.

Il eſt étrange à combien peu de choſes ſe reduit la joüiſſance des créatures, combien peu un homme peut conſumer d'alimens, de vêtemens; le peu qu'il peut occuper de logement. Tout cela eſt renfermé dans des bornes trés-étroites, quand on y comprendroit même tout ce que l'avidité du cœur humain y renferme.

Il n'en eſt pas de même de la privation. C'eſt un bien d'une étenduë vaſte & ſans bornes. On ne ſçauroit joüir que d'une trés-petite partie des créatures: mais on peut renoncer à la joüiſſance & au deſir

de

de toutes les créatures. On ne ſauroit poſſeder qu'une petite partie du monde : on peut renoncer à tout le monde ; & ce renoncement étant connu de Dieu, trouvera dans ſa magnificence une recompenſe proportionnée à cette étenduë.

Non-ſeulement la privation des créatures eſt infiniment meilleure que la joüiſſance des créatures qui eſt toujours mauvaiſe : mais elle eſt même beaucoup préférable à l'uſage le plus legitime qu'on en puiſſe faire. Car enfin cet uſage, quelque reglé qu'il puiſſe être, eſt toujours dangereux & affoibliſſant. Il attache l'ame aux créatures, & la diſpoſe à les aimer, à moins qu'elle ne travaille fortement à prevenir ces mauvaiſes ſuites. La privation des créatures au contraire a pour effet ordinaire de fortifier l'ame, de la délivrer, de la guerir. Ainſi, comme cet uſage reglé des créatures a quelque étenduë, & que l'on peut trés ſouvent ou ſe l'accorder legitimement ou s'en priver par mortification, par pénitence, & par la pratique de la circonciſion du cœur : la reflexion que nous devons faire dans ces occaſions, eſt que s'il eſt bon d'uſer de ces créatures, il eſt encore beaucoup meilleur de n'en uſer pas, & de s'en priver. C'eſt là le parti que la prudence Chrétienne nous devroit faire prendre le plus ordinairement. Et cela d'autant

plus, que nôtre devoir n'eſt pas ſeulement de n'uſer des créatures que pour ſa neceſſité. (Ce n'eſt là que la temperance à laquelle Adam même auroit été obligé) mais la tempérance des coupables eſt de s'en priver ſouvent par eſprit de pénitence pour en détâcher leur ame, & pour reparer leurs fautes. Ce n'eſt pas un petit péché que de s'accorder toutes les commoditez qui peuvent paſſer pour neceſſaires ou pour utiles; parce que c'eſt un grand péché que de ne faire point de pénitence. Or la pénitence doit aller juſqu'à s'incommoder en ſe privant de beaucoup de choſes qui peuvent paſſer pour utiles, pourvû qu'elles ne ſoient pas abſolument neceſſaires à la conſervation de la vie.

Ainſi la circonciſion ſpirituelle à laquelle les Chrêtiens ſont obligez, ne conſiſte pas ſeulement à retrancher les déréglemens manifeſtes & les deſirs des choſes défenduës par les loix de Dieu. Elle ne conſiſte pas à renoncer ſeulement à l'uſage non néceſſaire des créatures; mais elle conſiſte auſſi à ſe priver par mortification & par pénitence de l'uſage légitime de quantité de choſes permiſes. Les bornes n'en ſont pas préciſément marquées, & il eſt difficile de les aſſigner au juſte. Mais ce qui eſt certain, eſt qu'une vie ſans mortification n'eſt point une vie Chrêtienne,

ne; & que plus on en pratique, pourvû que ce ſoit avec diſcretion, plus on s'acquiert de merites devant Dieu; plus on a de part au ſalut que JESUS-CHRIST eſt venu aporter au monde qui n'eſt que pour les cœurs circoncis & mortifiez; & enfin plus on eſt veritablement heureux; parce que c'eſt le meilleur moyen de ſe délivrer de l'amour des créatures, en quoi conſiſte le péché, la corruption & la miſére de l'homme.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE L'EPIPHANIE.

Cùm natus esset JESUS... ecce Magi ab oriente venerunt Hierosolymam dicentes: Ubi est qui natus est Rex Judæorum. *Matth.* 2. 1. 12.

JESUS *étant né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda .. des Mages vinrent d'Orient à Jerusalem: & ils demanderent; Où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né.*

I.

IL y a quantité de raisons & de circonstances qui font que l'Eglise nous propose les Mages comme des exemples & des modelles d'une foi parfaite; & comme des preuves illustres de la force de la grace. L'une des principales est, que c'est une des plus grandes foiblesses des hommes de ne s'atacher presque jamais à la verité, par ce qu'ils y découvrent de lumiére, & d'avoir

d'avoir beſoin pour s'y affermir de l'aprobation des autres hommes. C'eſt là ce qui les raſſure & ce qui les ſoutient. Ils ſont toujours vacillans & flotans dans ce qu'ils penſent tout ſeuls: & rien ne leur eſt plus difficile que d'aller contre le torrent des opinions des autres, principalement s'ils ont lieu de prévoir que par ces ſentimens ils s'attireront la moquerie & les inſultes de tous ceux qui n'auront pas la même lumiére & les mêmes ſentimens. C'eſt par là que l'on doit juger des difficultez que purent avoir les Mages à entreprendre ce voyage pour adorer ce nouveau Roi dont l'étoile miraculeuſe qu'ils voyoient, leur annonçoit la naiſſance. Car quels diſcours ne put-on point faire dans leur pays, lors qu'ils s'ouvrirent de ce deſſein? qui doute qu'on ne le traitât de viſion & de folie? Voila une étoile nouvelle; Donc il eſt né un Roi des Juifs. Cette conſequence pouvoit-elle paroître prohable? Mais Balaam l'avoit prédit. Que de réponſes l'Eſprit humain ne pouvoit il point faire à la prophétie de Balaam? Cependant la clarté de la lumiere intérieure que ces Mages avoient reçuë, ſe trouva plus forte que tous ces obſtacles. Elles les affermir contre tous ces diſcours. Elle les leur fit mépriſer. Elle ne leur donna pas une penſée ſtérile d'entreprendre ce voyage, mais elle leur en inſpira une reſolution effective.

II.

Il ſemble qu'aprés l'établiſſement de la foi par l'approbation & le conſentement des peuples on dût être maintenant exent de cette tentation ſi dangereuſe que les Mages ont ſi généreuſement ſurmontée. Car tant s'en faut qu'il ſoit honteux dans le Chriſtianiſme de croire en JESUS-CHRIST qu'il n'y a rien de plus honteux que de n'y pas croire. Cependant ſi l'on regarde les choſes de plus prés on trouvera que non-ſeulement on n'y eſt pas entiérement exent de cette tentation; mais que c'eſt une des plus dangereuſes & des plus inévitables. A la verité il n'eſt point honteux de croire les myſtéres ſpeculatifs: mais il y a quantité de veritez de pratique que l'on ne ſçauroit ſouvent croire ni obſerver ſans exciter les diſcours des hommes du monde, ſans ſe faire accuſer de ſingularité, & même de foibleſſe d'eſprit, pour ne dire pas de folie & de ſuperſtition. Le monde n'eſt pas devenu meilleur depuis le tems de ſaint Auguſtin. Cependant il nous répréſente ſouvent cette forte tentation comme trés-ordinaire & comme trés-capable de nous détourner de la voye de Dieu. C'eſt une grande choſe, dit-il, d'être frapé continuellement des diſcours des gens du monde & de ne s'écarter point de la voye des commandemens de Dieu.

Ma-

Magnum eſt inter eorum verba verſari, & non excedere ex itinere præceptorum Dei. Il ne faut pas prétendre ſe pouvoir exenter de cette tentation, à moins que de renoncer au deſir de faire progrés dans la pieté. *Aug. In pſ.*

„ Quand on commence, dit ce Pere, à vou- *In pſ.* „ loir avancer dans la voye de Dieu, on 118. „ commence en même temps à être expo- „ ſé à la contradiction des hommes qui „ s'y oppoſent. Quiconque ne l'a pas en- „ core éprouvé, n'a pas commencé, com- „ me il faut, à faire progrés dans la pie- té. " *Cum cæperit homo chriſtianus cogitare proficere, incipit pati linguas adverſantium. Quicumque illas nondum paſſus eſt, nondum proficit.*

Les uns ſe mêlent de lui donner des conſeils par amitié. Comment pourrez-vous faire, diſent-ils, ce que perſonne ne fait? *Et tu hoc facturus es quod nemo facit?* Les autres font ſemblant d'approuver en général ſon deſſein, mais tâchent de lui perſuader qu'il n'y réüſſira pas, que ce n'eſt plus le tems de vivre de cette ſorte. Si l'on n'attaque pas les régles générales, on en attaque l'application. On les combat par l'exemple de la multitude. Enfin il eſt fort rare qu'un homme puiſſe demeurer invariablement attaché aux régles de la juſtice, & aux maximes d'un deſintéreſſement vraiment chrêtien, ſans paſſer pour un homme ſingulier & imprudent,

qui a des maximes outrées, & qui ſe fait de vains ſcrupules Souvent même on s'attire la réputation d'être ambitieux & d'avoir envie de ſe ſignaler par cette conduite.

III.

Mais il ne faut pas ſeulement que nôtre foi ſoit au deſſus des inſultes & des moqueries des hommes, il faut de plus qu'elle ſoit capable de ſurmonter les traverſes & les perſécutions qu'ils peuvent exciter contre nous, & qu'elle nous mette en état de ne point craindre les peines qu'ils nous peuvent cauſer. Car c'eſt auſſi une ſorte de tentation qui ne manquera guéres à ceux qui veulent ſérieuſement ſervir Dieu; & J. C. même qui la compare aux pluyes, aux vents, & aux torrens, témoigne qu'à moins qu'elle ne trouve la foi bâtie ſur la pierre ſolide elle l'emporte & la renverſe. On ne diſtingue pas toûjours ces pluyes, ces vents, ces tempêtes. Il y en a de ſpirituelles & de cachées. Toutes les craintes humaines, qui menacent les hommes de la perte de leur repos, de leur bien, de leur établiſſement, & des autres traverſes qui leur peuvent être ſuſcitées, à moins qu'ils ne s'écartent de la juſtice & de la droiture, en ſont partie: & Dieu ne permet guéres que ceux qui le veulent ſervir en ſoient exents; parce que la voie qu'il a choiſie pour les perfectionner, eſt la patien-

Matth. 7. 25.

tience. Il faut donc qu'un Chrêtien s'attende & ſe prépare à ces épreuves, & qu'il acquierre la force de les ſoutenir, & de faire profeſſion de ſa foi & de ſon attache à la juſtice, malgré tout ce qu'il peut aprehender de la part des hommes. C'eſt cette foi qui paroît dans les Mages en un degré éminent. Car quelle force & quelle fermeté ne falloit-il point qu'ils euſſent pour aller demander hautement dans Jéruſalem à la vuë d'un Roi auſſi politique & auſſi cruel qu'Hérodes, *où étoit le Roy des Juifs nouvellement né*? Qui peut douter que ce ne fût la nouvelle la plus choquante qu'on pût publier, & qu'ainſi elle ne fût capable d'attirer ſur ces Mages les effets les plus terribles de la vengeance d'Hérodes? Cependant les Mages ne craignent rien de ſa fureur, & Dieu, qui ſe contenta du ſacrifice qu'ils firent de leurs intérêts & même de leur vie pour rendre témoignage à ſa vérité, leur fit éviter la cruauté d'Hérodes par le moyen de ſa politique. Il crut pouvoir ſe ſervir utilement des Mages pour découvrir ce nouveau Roy, & pour le faire mourir: & il differa pour cela de leur témoigner ſon reſſentiment. Ainſi Dieu renverſe ſouvent les effets de la paſſion des hommes par leurs autres paſſions. Il les trompe par leur propre malice, & les empêche de s'oppoſer à l'execution de ſes deſſeins.

IV.

Il eſt remarquable que Dieu ne voulut pas que les Mages trouvaſſent ni adoraſſent le Sauveur du monde par la ſeule direction de l'étoile. Il la fit diſparoître à leurs yeux, afin qu'ils fuſſent obligez de ſe réduire quelque tems à la conduite ordinaire, & de s'inſtruire du lieu où le Meſſie devoit naître, par l'autorité viſible de l'Egliſe Judaïque. Dieu a voulu marquer par là qu'il faut que toutes les lumieres qu'il peut donner aux particuliers ſoient toûjours ſoumiſes à l'autorité publique de l'Egliſe, & qu'on ne doit jamais ſe ſouſtraire à ſon jugement ſous prétexte de révélations, d'inſtints & de mouvemens intérieurs. Il faut que toutes les voies extraordinaires ſoient réglées par l'autorité ordinaire & par les lumiéres de la foi; & l'on n'y doit deférer qu'autant qu'elles s'y trouvent conformes. Quelque expreſſe & manifeſte que fût la vocation de ſaint Paul, il fut néanmoins renvoyé à Ananie. Quoiqu'il n'eût point reçu ſon Evangile des hommes, l'Eſprit de Dieu l'obligea à en conferer avec les Apôtres qui avoient été appellez avant lui à l'apoſtolat: & ſaint Auguſtin témoigne qu'on ne fut obligé de déférer à ſon témoignage que parce qu'il annonçoit la même doctrine que les Apôtres,

tres, & qu'il agiſſoit de concert avec eux. Il étoit donc de l'ordre de Dieu que les Mages aprés avoir vû l'étoile fuſſent encore aſſurez par la voix extérieure de l'Egliſe du lieu où ils devoient trouver *le Roy nouvellement né.* Et tant s'en faut que Dieu ait deſaprouvé qu'ils ayent rendu cette déférence aux paſteurs ordinaires, qu'il les en récompenſa, en leur faiſant paroître de nouveau cette étoile miraculeuſe qui les avoit fait ſortir de leur pays. Les voyes extraordinaires ne ſont que pour ſuppléer au défaut des moyens ordinaires. Les Mages étant dans un pays d'idolâtres ne pouvoient être avertis de la naiſſance du Meſſie par des voyes communes. Dieu leur fit donc paroître cette étoile miraculeuſe. Mais quand ils furent en Judée, & qu'ils y purent apprendre le lieu où le Meſſie devoit naître, en conſultant ſur ce point les docteurs de la loi, Dieu voulut qu'ils ſe réduiſiſſent à ce moyen ordinaire Enſuite quand il fallut diſcerner dans Bethléem même ce *Roi nouveau né*, les docteurs de la loi n'étant plus capables de les en inſtruire, Dieu y ſupléa en leur redonnant la conduite de l'étoile, *qui s'arrêta*, comme il eſt dit dans l'Evangile, préciſément *ſur le lieu où étoit* JESUS-CHRIST.

V.

La corruption du cœur des docteurs Juifs

& du peuple de Jéruſalem parut extrême, puis qu'étant avertis avec tant d'éclat de la naiſſance de ce Roi, & étant trés inſtruits du lieu où il devoit naître par une tradition vivante, ils ne ſe mirent en aucun devoir de l'aller chercher. Ils négligérent cette nouvelle qui leur étoit ſi importante. Ils ne ſe mirent aucunement en peine ni de ſuivre les Mages, ni de s'informer de ce qu'ils avoient trouvé. Ils demeurerent comme auparavant tous occupez de leurs paſſions. C'eſt l'image de la plûpart des Chrêtiens & principalement de quantité de Paſteurs. Si les véritez de la Religion ſubſiſtent & ſe conſervent dans leurs eſprits, ce n'eſt pas pour eux : c'eſt pour quelques élus qui doivent s'en inſtruire par leur moyen, & être imitateurs de leur foi & non de leurs actions. Ils reſſemblent à ces eaux du Batême qui purifient les ames de leurs ſouillures, en contractant la corruption des corps. Ils ſont dépoſitaires de ces véritez pour le ſalut des autres, & pour leur propre condannation. Ce ſont des gens qui gardent les arréts par leſquels ils ſeront livrez aux derniers ſupplices: & tant s'en faut que ces véritez ſoient pour eux des aides & des ſecours qui facilitent leur converſion, qu'elles en deviennent en quelque ſorte des empêchemens & des obſtacles, à cauſe de l'abus qu'ils en ont fait. Les véritez les plus capables de toucher

les

les autres ont perdu leur force & leur efficace à leur égard & ſe ſont en quelque ſorte émouſſées. Leur cœur s'y eſt rendu inſenſible par l'accoutumance. L'ame ne ſe réveille que par les objets qui lui paroiſſent nouveaux : & c'eſt ce que ces véritez n'ont plus à l'égard de ceux qui les ont longtems mépriſées. Ils ont contracté l'habitude de les mépriſer & de ne ſuivre que leurs paſſions : & cela continuë d'ordinaire juſqu'à la mort, à moins que Dieu n'arrête ce malheureux cours par des graces extraordinaires.

V I.

Quoi-qu'il y ait un grand nombre de paſteurs qui ſoient dans ce miſérable état, il ne faut pas croire néanmoins que Dieu ne ſauve perſonne par leur miniſtére. Les Mages furent fort bien inſtruits par les docteurs de Jéruſalem, quelque corrompus qu'ils fuſſent : & il arrive de même trés-ſouvent que des fidelles ſont trés-bien conduits dans la voye de Dieu par des paſteurs qui n'y marchent pas. Leurs lumieres ſuffiſent pour la direction des autres, quoi qu'elles ne leur ſervent de rien. Ils ſont clair-voyans pour les autres, & aveugles pour eux-mêmes. Mais cela n'arrive pas à tous ceux qui les conſultent, & qui prennent conduite d'eux. Dieu permet au contraire trés-ſouvent qu'ils ſoient une occa-

qui les incommodent. Tout leur eſt bon, & ils trouvent mille raiſons pour ſe contenter de ceux qui ne s'opoſent point à leurs deſirs.

2. Les cœurs ſincéres portent toûjours en conſultant un vrai deſir de connoître la vérité qui ſe reconnoît clairement par la maniére dont ils conſultent: ce qui donne une grande liberté & une grande confiance aux directeurs à qui ils s'adreſſent, & auſquels il ſe ſoumettent, de leur propoſer ce qu'ils jugent être de plus droit & de plus vrai; parce qu'ils jugent que ces avis ſeront bien reçus. Au contraire les eſprits doubles & corrompus font en quelque ſorte violence à ceux qu'ils conſultent pour les attirer à ſeconder leurs inclinations. Ils courbent la régle dont ils ſe veulent ſervir. Ils ne découvrent qu'à demi les raiſons qui leur pourroient faire donner l'avis dont ils ont de l'éloignement. Ils font paroître dans un grand jour toutes celles qui favoriſent leurs inclinations. Ils font ſentir au directeur que le moyen de leur plaire eſt de ne leur pas donner de certains conſeils. Enfin ils font ſi bien par tous ces petits artifices qu'ils réüſſiſſent à ſe tromper eux-mêmes en trompant ceux dont ils ne demandent avis que pour ſe flater de leur aprobation, & marcher enſuite avec plus de confiance, dans la voye de leurs inclinations.

3. Sou-

3. Souvent on ne conſulte les directeurs que ſur les choſes à l'égard deſquelles on eſt aſſez indifférent & dont on ne ſe ſoucie guéres, & l'on ſouſtrait à leur conduite ſes principaux objets de ſes attaches. On commence par les juſtifier à ſoi-même, & à les mettre hors du nombre des points ſur leſquels on croit avoir beſoin de l'avis d'autrui. On ne s'examine plus ſur tout cela. Et il ſe trouve une infinité de gens qui ne manquent point par un deſir général de ſe ſauver, à faire tous les jours l'oraiſon une ou deux fois, & qui font autant d'examens généraux & particuliers, qui font des revuës tous les mois, des retraites tous les ans, qui communiquent avec leur directeur de leur avancement ſpirituel & de leurs principales paſſions, & qui malgré tous ces exercices & toutes ces pratiques trés-ſaintes & trés-propres à les avancer dans la piété, ne laiſſent pas de faire en ſorte que leurs principales attaches, leurs principales paſſions, leurs principales préventions, quoi qu'aſſez viſibles en ſoi, échapent à toutes ces oraiſons, à tous ces examens, à toutes ces communications, qui n'ont point ainſi d'autre effet que de les confirmer davantage dans la voye où leur paſſion les a engagez. C'eſt ce qui n'arrive point aux cœurs ſimples & droits, parce qu'ils cherchent Dieu ſincérement, & qu'ils attirent ſa lumiére par la pureté de leur intention.

VIII.

VIII.

Les Mages ayant donc été récompenſez dans Jéruſalem de la pureté de leur intention par la lumiére qu'ils y trouvérent, & ayant ainſi continué leur voyage & leur recherche, *l'étoile qu'ils avoient vuë en Orient leur parut de nouveau, & s'étant arrêtée* ſur l'étable de Bethléem ils trouvérent par ce moyen ce nouveau Roi des Juifs qu'ils étoient venu adorer. Mais ce qui étoit la récompenſe de leur foi en fut en même tems la plus forte épreuve. Car s'il y eut jamais rien de choquant ſelon les penſées humaines, ce fut l'état où ils trouvérent JESUS-CHRIST nouvellement né. Ils cherchoient un Roi & un Dieu, & ils trouvérent un enfant foible dans l'extrémité de la pauvreté & de la miſére, & ne donnant aucunes marques extérieures de ce qu'il étoit. Il eſt bien aiſé de n'être plus ſupris de cet état, aprés que ce que la foi nous oblige d'en croire a été confirmé par toute la ſuite de la vie de JESUS-CHRIST, par ſes miracles, par ſa réſurrection; par l'établiſſement de ſon Egliſe, & que tout cela a plié tellement nôtre eſprit par une heureuſe habitude qu'il ne fait plus de réſiſtance à ces véritez. Mais il n'en étoit pas de même de ces Mages. Ils ne pouvoient être frapez d'aucun de ces grands objets. *v. 9.*

Leur

Leur foi n'étoit point aidée par le consentement des peuples ni par l'accoûtumance. La contrariété aparente de la Majesté, de la puissance, & de la sagesse de Dieu, avec la pauvreté, l'impuissance, la privation aparente de raison qu'ils voyoient dans cet enfant, n'étoit point encore détruite par les lumiéres de la vraye Religion. Il falloit donc ou que Dieu leur donnât par lui-même toutes ces lumiéres, ou qu'il fortifiât leur foi à un tel point contre ces apparences, que sans en pénétrer les raisons ils ne laissassent pas de rendre une soumission parfaite à ce que Dieu leur faisoit connoître.

C'est ce qui nous doit donner une dévotion particuliére pour ces Saints Mages. Car comme rien ne nous est plus important que de fortifier nôtre foi & de la rendre inébranlable, ils sont sans doute trés-puissans auprés de Dieu pour obtenir cette fermeté à ceux qui s'adressent à lui par leur intercession.

I X.

V. 11. L'Evangile marque qu'ils témoignérent leur foi à J. C. *en se prosternant & en l'adorant:* Et *procidentes adoraverunt eum.* Et comme ce prosternement du corps n'étoit que l'image de la disposition de leur esprit, il faut concevoir qu'ils s'abaissérent & se prosternérent encore plus d'esprit que de corps devant ce Dieu anéanti & humilié.

milié. Leur foi les fit renoncer à toutes les oppoſitions de leur raiſon, pour adorer cette conduite de Dieu. Ils reconnurent & confeſſerent que ce qu'*il y a en Dieu qui ſa-* 1. *Cor.*
roit foible & contraire à la lumiere de la *Sa-* 1. 25.
geſſe, eſt, ſelon l'Apôtre, *plus fort & plus ſage que* la force & la ſageſſe de *tous les hommes*: & ils crurent que ce qu'ils voyoient, étoit d'autant plus digne de Dieu, qu'il leur étoit plus incomprehenſible.

Mais l'abaiſſement de leur cœur fut ſans doute auſſi réel & auſſi effectif que celui de leur eſprit. Le ſpectacle ſi étonnant d'un Dieu humilié les perſuada de la néceſſite de s'humilier & de renoncer à l'orgueil ſi enraciné dans le cœur de l'homme.

Il n'y a que les humbles de cœur qui puiſſent adorer J. C. humble. Car adorer, c'eſt eſtimer, révérer, aimer ce qu'on adore. C'eſt le mettre au deſſus de ſoi & lui donner la préférence. Or un amateur des richeſſes, des grandeurs & de l'éclat n'eſtime ni ne révére, ni n'aime la pauvreté & l abaiſſement. Il ne préfére donc point à ſoi J. C., en qui ils les reconnoît: au contraire en faiſant pour ſoi même un chois contraire au ſien il ſe préfére en ſageſſe à J. C.; & il ſe met au deſſus de lui, bien loin de l'adorer & de ſe ſoumettre à lui. Ainſi le monde eſt plein de gens qui mépriſent J. C. & qui s'eſtiment plus ſages que lui, puiſqu'il eſt rempli d'amateurs

des

des richeſſes, du faſte, & des vanitez du monde. Il ne ſert de rien de dire qu'on avouë bien en général que la vie de J. C. eſt plus ſainte & plus parfaite que la nôtre, mais que l'on eſt trop foible pour l'imiter. Ce ſont des mots par leſquels on déguiſe ſon impieté. J. C. a choiſi la vie qu'il a préférée non ſeulement pour lui, mais pour nous. C'a été pour nous en montrer l'exemple. Il l'a choiſie comme nôtre médécin, & pour nous apprendre que c'étoit là la voye de nous guérir de nos maladies. Quand donc on refuſe de marcher par cette voye, quand on n'en a que de l'averſion & du mépris, quand on ſe mocque de ceux qui y marchent & qui ſe rendent par là imitateurs de J. C., quand on n'eſtime & on ne louë que ceux qui n'y marchent pas & qui éclatent dans le monde, c'eſt ſe vouloir tromper ſoi-même que de ne pas reconnoitre dans cette diſpoſition de cœur & d'eſprit une oppoſition formelle au ſentiment de J. C. & une préférence de l'eſprit du monde à celui de Dieu, de la ſageſſe du monde à la ſageſſe de Dieu.

Vide. S. Aug. in Pſ. 39.

A la vérité quand ces ſentimens d'orgueil, & d'eſtime pour le monde ſont involontaires, quand on les ſent en ſoi & qu'on les condanne; quand on a une autre lumiére qui deſavouë tous ces jugemens, & que la volonté embraſſe ſincerement cette autre lumiére & la ſuit dans ſes actions,

tions, on peut dire alors comme ſaint Paul : *Je ſuis ſoumis* tout enſemble *& à la loi de Dieu ſelon l'eſprit, & à la loi du peché ſelon la chair* : *Mente ſervio legi Dei, carne autem legi peccati* : que l'eſprit & la volonté ſont aſſujettis à la loi de Dieu, & la chair, c'eſt-à-dire la concupiſcence eſt aſſujettie à la loi du péché. Mais quand les actions volontaires & les involontaires ſont ſemblables, quand la volonté s'accorde avec la cupidité, on ne peut deſavoüer qu'on ne condanne & qu'on ne mépriſe réellement. J. C. de quelques termes qu'on ait ſoin de revêtir cette diſpoſition ſi criminelle. Il faut donc croire que dans les ſaints Mages leur proſternement extérieur étoit joint avec une humiliation véritable de leur cœur à l'égard de tout ce qu'ils voyoient en J. C. ; qu'ils ſoumirent véritablement toutes leurs lumiéres aux ſienes ; qu'ils entrérent dans ſes diſpoſitions ; & qu'ils pratiquerent ce que ſaint Paul a dit depuis à tous les Chrêtiens : *Ayez les mêmes ſentimens que* J. C. : Hoc *ſentite in vobis, quod & in Chriſto Jeſu.* Rom. 7. 25.

SUR

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, &c. *Rom.* 12. 1. 5.

Je vous conjure, mes freres, par la misericorde de Dieu, &c.

I.

LA charité pastorale & chrêtienne va à faire du bien des autres nôtre propre bien & des maux des autres nos propres maux. Ainsi elle employe les mêmes moyens pour eux que l'on a accoûtumé d'employer pour se procurer les biens que l'on desire le plus pour soi-même. On n'en sçauroit employer de plus efficace que des priéres & des priéres fortes & redoublées qui sont marquées par le mot *d'obsécration:* & c'est celui dont use S. Paul envers les Romains, non pour obtenir pour soi-même quelque avantage, mais pour obtenir d'eux-mêmes leur propre salut & leur propre

pre ſanctification. Eloquence divine que l'eloquence humaine ne ſçauroit imiter que fauſſement ; parce que la cupidité ne ſe ſoucie gueres du bien des autres, & n'employe, quand elle agit ſincérement, des priéres que pour ſoi. Mais comme la charité a des ſentimens inconnus à la cupidité, il n' eſt pas étrange qu' elle ait un langage que la cupidité ne puiſſe imiter que par déguiſement & par artifice.

II.

Il y a divers motifs qui nous doivent porter à rendre nos actions ſaintes. Elles le doivent être, parce qu'elles doivent être conformes à la loi de Dieu, qui en eſt la regle immuable. Elle le doivent être, parce que JESUS-CHRIST doit vivre en nous, & que ſon eſprit qui eſt l'eſprit de ſainteté les doit produire. Mais ſaint Paul employe icy une autre raiſon qui n'eſt pas moins preſſante. C'eſt que nous les devons offrir à Dieu en ſacrifice comme un hommage que nous devons au ſouverain être & à la ſouveraine Majeſté de Dieu, à qui toutes nos actions ſont duës par cette raiſon eſſencielle, que nous ſommes faits pour lui, & qu'ainſi il n'y a rien que nous ne devions raporter à ſa gloire. Il faut donc que toutes nos actions ſoient des ſacrifices qui lui puiſſent être offerts, & par

conſéquent il faut qu'elles ſoient ſaintes, pures, exentes de toute ſoüillure, & qu'elles ſoient offertes à Dieu par un culte veritable, ſpirituel, & interieur. Il faut que ces hoſties ſoient vivantes, non ſeulement parce qu'il ne s'agit point dans la loi nouvelle de lui offrir des animaux qui ſoient morts, comme les Juifs en offroient; mais parce qu'il faut qu'elles ſoient animées par l'eſprit de Dieu qui eſt la vie & l'ame de nos actions. Ce ſont les concluſions que tire ſaint Paul dans cette Epître. Concluſions juſtes & certaines qui n'ont rien de faux ni d'exagéré. Car la Religion Chrêtienne eſt ſi grande, que toutes les figures les plus magnifiques n'égalent jamais la grandeur & la realité des véritez qu'elle enſeigne.

III.

Saint Paul pouvoit exhorter les Romains à faire des ſacrifices auſſi-bien de leurs penſées, & de leurs mouvemens intérieurs que des actions de leurs corps. Mais comme le mot de ſacrifice & de victime porte l'eſprit à concevoir quelque choſe d'exterieur qu'on offre à Dieu, il a mieux aimé ne le raporter qu'aux actions extérieures: mais auſſi il n'en excepte aucune. Il veut que tout ce qui ſe fait par le corps, ſoit un ſacrifice digne d'être offert à Dieu. Ainſi il veut que tous nos ſens lui ſoient conſa-

crez;

crez ; que nos oreilles n'écoutent que ce qui peut contribuer à ſa gloire ; que nos yeux ne voyent que pour lui, & ſe détournent de tous les objets qui pourroient affoiblir en nous ſon amour ; que nos pieds ne marchent que pour ſon ſervice, que nos mains n'agiſſent & ne travaillent que pour le glorifier ; que nôtre bouche ne parle que pour l'honorer. Quiconque ſouſtrait à Dieu quelqu'une de ces actions, n'obſerve point ce précepte de ſaint Paul. Il dérobe à Dieu une gloire qui lui appartient, & il faut qu'il croye par une tres-grande erreur qu'il eſt indépendant de Dieu dans cette action, puiſqu'il s'imagine qu'elle n'eſt point duë à Dieu, & qu'il n'eſt pas obligé de la raporter à ſa gloire.

IV.

Mais il ne ſuffit pas d'offrir ſes actions à Dieu de quelque maniére que ce ſoit, comme, par exemple, de les offrir par crainte, par intérêt : il faut les lui offrir par un culte ſpirituel : *Rationabile obſequium veſtrum.* C'eſt le ſens du terme Grec λογικὸν dont l'Apôtre s'eſt ſervi, c'eſt-à-dire, qu'il faut que ce culte faſſe partie de cette adoration *en eſprit & en verité* qui fait le caractére de la loi nouvelle, ſelon l'Evangile. Il ne faut donc pas demander ſi on eſt obligé de raporter toutes ſes actions à Dieu par charité & par amour. La que-

ſtion eſt décidée par ſaint Paul en pluſieurs endroits & particuliérement dans celui-ci. Car il faut, ſelon lui, qu'elles faſſent partie du culte ſpirituel que nous devons à Dieu. Qui doute donc qu'il ne faille qu'elles ayent la charité pour principe, puiſqu'on ne rend de culte à Dieu que par la charité : *Non colitur Deus niſi amando.*

V.

Ne vous conformez point au ſiécle preſent. v. 2.

Ce précepte que ſaint Paul donne à tous les Chrêtiens en la perſonne des Romains eſt le plus difficile de la vie Chrêtienne. Il ne commande pas de ſe retirer du monde, mais de *ne s'y pas conformer* ; c'eſt-à-dire de n'aimer pas ce que le monde aime, & de ne faire pas ce qu'il fait. Il faut pour cela réſiſter à l'impreſſion de l'exemple & de la coûtume, & ſe tenir ferme contre le torrent du monde. Or pour concevoir la difficulté extrême de cette réſiſtance, il ne faut que conſidérer que les inſtructions qui ſe font par maniére d'inſtructions & à certaines heures du jour reuſſiſſent d'ordinaire fort peu. Un maître enſeignera la morale à mille écoliers, un prédicateur prêchera les véritez Chrêtiennes à dix mille auditeurs, & ils ne produiront peut-

être

être ni l'un ni l'autre aucun changement effectif que dans trois ou quatre perſonnes; mais les impreſſions qui ſe font par maniére d'exemple & de coutume, ne manquent preſque jamais de réuſſir; parce qu'elles ſe communiquent par tous les ſens, & que c'eſt une leçon qui ne diſcontinuë jamais. Ainſi ſi c'eſt la mode en un pays d'embraſſer un certain art, & une certaine profeſſion, cette impreſſion réuſſit en tous. On voit des peuples de maçons & d'autres de ſoldats, comme dit un auteur célebre.

Il en eſt de même des opinions & des inclinations communes. Elles ont une étrange force ſur l'ame, quand elles ſont aidées par la force de l'exemple de tout un peuple. Or ce torrent du monde ſi violent & ſi puiſſant dans ſes impreſſions eſt directement oppoſée à toutes les inclinations Chrêtiennes. On n'y aime, on n'y eſtime, on n'y béatifie que ce qu'un Chrêtien eſt obligé de mépriſer & de haïr. Ces inclinations du monde ſont marquées par tous les diſcours, toutes les actions & par tout l'extérieur des gens du monde. Voilà ce qu'un Chrêtien qui y vit, doit ſoutenir. Il doit être comme un rocher battu continuellement des flots & qui demeure immobile. C'eſt ce qui eſt renfermé dans le précepte de l'Apôtre: *Ne vous conformez pas au ſiécle.*

VI.

La difficûlté eſt encore devenuë beaucoup plus grande depuis le tems de ſaint Paul ; parce que le monde même, ſans changer d'inclinations ni de maximes, n'a pas laiſſé de prendre le nom de Chrêtien, & de prétendre même aux récompenſes que la Religion promet. Ainſi il ſe trouve preſentement dans le Chriſtianiſme une infinité de gens, qui ſans prétendre être déréglez, ne laiſſent pas d'être poſſédez de toutes les paſſions du monde ; de courir aprés les honneurs, les établiſſemens, les plaiſirs, d'être enchantez de l'amour du préſent, de ne penſer point à l'avenir. S'ils retranchent quelques déréglemens groſſiers, ils en pratiquent un grand nombre d'autres auſquels ils ôtent le nom de déréglement, & ils traitent même de haut en bas ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment. Or il eſt infiniment plus difficile de réſiſter à ces ſortes de vices, que l'on fait paſſer pour n'être pas contraires à la piété, qu'à ceux qui l'attaquent ouvertement. Les Chrêtiens s'uniſſent pour réſiſter aux derniers, & ſe ſoutiennent les uns les autres ; mais ces déréglemens plus cachez ſont reçus & embraſſez par le plus grand nombre des Chrêtiens mêmes. Ce ſont eux mêmes qui font la foule & le nombre, & qui

tâchent

tâchent d'entrainer tous les autres dans les mêmes paſſions. Cependant il faut ou réſiſter ou périr. Il n'y a point de milieu. Car quiconque ſe conforme au monde ſe pert avec le monde.

VII.

Mais en quoi conſiſte cette conformité avec le monde dont il faut s'éloigner. Elle conſiſte en deux choſes, l'une dans certaines paſſions prémiéres, qui ſont la ſource des actions, comme l'amour & l'eſtime des choſes préſentes, l'oubli des biens & des maux de l'autre vie, l'amour, l'éclat, les aiſes de la vie, le mépris de la baſſeſſe, de la pauvreté, de la vie obſcure; l'autre dans les conſéquences que le monde tire de ſes prémiéres paſſions qui autoriſent ſouvent une infinité de crimes, auſquels on en a ôté le nom. Or les perſonnes qui vivant dans le monde ont encore quelque conſcience, ne s'apliquent guéres qu'à réſiſter à quelqu'une de ces conſéquences. Ils évitent certains moyens de s'avancer & de faire fortune, ils s'abſtiennent de certains divertiſſemens & de certains plaiſirs. Mais il ne ſongent guéres à réſiſter aux prémiéres paſſions qui en ſont la ſource. Ils avalent donc à longs traits l'amour du monde & l'averſion de ce qu'il mépriſe; & cela ſuffit pour les perdre, puiſqu'un autre

1 *Jean.* 15. Apôtre nous dit nettement : *N'aimez point le monde, ni ce que eſt dans le monde :* NOLITE *diligere mundum, neque ea quæ in mundo ſunt.*

VIII.

La difficulté extréme de réſiſter à cette impreſſion du monde, eſt ce qui a fait prendre à une infinité de Chrêtiens la réſolûtion de le quiter ; & il eſt certain qu'il faut faire l'un ou l'autre, ou ſe ſouſtraire au monde, ou y réſiſter. Et comme la réſiſtance eſt ſouvent infiniment plus difficile que la fuite, il eſt clair que ſouvent la retraite du monde n'eſt pas tant un conſeil de perfection, qu'un devoir de néceſſité, comme ſaint Grégoire le Grand le dit en termes formels. Et il eſt clair de plus que preſque toujours on doit regarder la retraite comme un adouciſſement des peines de la vie Chrêtienne, & comme un ſoulagement de ce qu'il faudroit faire néceſſairement pour réſiſter à l'impreſſion continuelle du monde. Car il ne faut pas s'imaginer que cette réſiſtance ne coute rien, & qu'elle conſiſte dans un ſimple refus de conſentement. On ne ſçauroit réſiſter à l'impreſſion du monde que par la pratique de certains moyens. On ne réſiſte à ſa diſſipation, que par le recueillement. On ne réſiſte à ſes fauſſes maximes, qu'en ſe nourriſſant continuellement de la vérité

&

& des maximes de l'Evangile. On ne réſiſte à ſes mauvaiſes paſſions, qu'en appliquant ſon ame à de bonnes. Or il eſt ſans doute plus difficile de pratiquer tout cela dans le monde, & parmi le tumulte du monde, que de quiter une fois le monde & de s'en ſéparer pour toujours. De ſorte qu'il eſt aſſez difficile de comprendre comment ceux qui n'ont pas la force de ſouffrir la retraite, peuvent avoir celle de vivre Chrêtiennement dans le monde, quoi-que cela arrive quelquefois.

IX.

L'Apôtre renferme ces moyens néceſſaires en tout état pour réſiſter à l'impreſſion du monde, dans ces paroles qu'il ajoûte: *Mais ſoyez transformez par le renouvellement de vôtre eſprit*; c'eſt-à-dire, que comme le monde travaille avec une impétuoſité terrible à retracer en nous la forme du vieil homme, il veut que les Chrêtiens ne faſſent pas de leur côté de moindres efforts pour renouveller en eux la forme du nouveau, c'eſt-à-dire un eſprit & des ſentimens dignes du Chriſtianiſme. C'eſt-là la transformation continuelle qu'il nous preſcrit, & le moyen qu'il nous en fournit, eſt le plus naturel & le plus juſte qu'on puiſſe trouver. C'eſt de *chercher* en toutes choſes *quelle eſt la volonté de Dieu, ce qu'il approuve, ce qu'il aime*: UT *probetis quæ ſit volun-*

voluntas Dei bona, beneplacens, & perfecta. C'eſt-à-dire que comme le monde nous fait connoître à tous momens ſes inclinations & ſes jugemens, nous devons auſſi à tous momens chercher ce que Dieu juge bon & ce qu'il aime; car tout ce qui eſt oppoſé au jugement de Dieu eſt faux, trompeur, & déréglé. Le ſeul moyen que nous ayons de réſiſter à l'impreſſion du monde qui nous veut imprimer l'image de ſes inclinations, c'eſt donc d'imprimer fortement celles de Dieu dans nos cœurs. C'eſt un moyen difficile à pratiquer dans le monde: mais c'eſt un moyen unique & néceſſaire, & ſans lequel il y faut périr.

SUR

SUR L'EVANGILE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

I.

Il faut prendre d'abord trois considérations sur la manifestation de Jesus aux docteurs à l'âge de douze ans, d'entre celles que l'on a faites sur les mystéres, page 400.

Cùm factus esset JESUS annorum duodecim, &c. *Luc.* 2. 42. 52.

Lorsque JESUS *fut âgé de douze ans, &c.*

IV.

JESUS-CHRIST ayant passé par tous les âges pour les sanctifier tous, & pour instruire ceux qui y sont de leurs devoirs, on doit considérer tout ce qu'il a fait dans son enfance & dans sa jeunesse, comme la régle proposée à tous

ceux qui paſſent par ces âges, & qui ont un deſir ſincére de ſatisfaire à ce que Dieu y demande d'eux. Et comme il n'y a rien de plus remarquable que ce qu'il fit à l'âge de douze ans en demeurant à Jeruſalem dans le Temple, à l'inſçû de S. Joſeph & de la ſainte Vierge, pour écouter & interroger les docteurs de la loi; & ce qu'il répondit à la Vierge lorſqu'elle lui en fit des plaintes: il y faut faire une attention particuliére en cette rencontre; parce qu'il y a voulu inſtruire & les péres & les méres & les enfans de pluſieurs véritez importantes qui doivent être le fondement de leur conduite, & dont ils ne ſçauroient s'écarter ſans manquer à ce qu'ils doivent à Dieu.

La premiére de ces véritez & qui eſt le fondement de toutes les autres, c'eſt qu'un enfant ne ſe doit pas conſidérer comme n'ayant qu'un pére & une mére, mais qu'il doit être perſuadé qu'outre ceux que la nature lui a donnez, il en a encore un autre à qui il apartient beaucoup plus qu'à ceux qu'il a ſur la terre. Cela eſt vrai généralement de tous les enfans; parce que les droits que Dieu a ſur eux en qualité de créateur, les doivent rendre bien plus dépendans de lui qu'ils ne le ſont de leurs péres & de leurs méres de la terre; & qu'ils doivent même, en qualité de créatures, regarder Dieu non ſeulement comme leur maître, mais auſſi comme leur pére ſelon qu'il

qu'il eſt dit : *N'eſt-ce pas lui qui eſt vôtre pére, qui vous a poſſédé, qui vous a faits, & qui vous a crée ?* NUMQUID *non ipſe eſt Pater tuus qui poſſedit te, & creavit te?* Mais la vérité en paroit d'une maniére plus vive & plus claire dans tous les batiſez. Car ayant été reçus par le batême au nombre des enfans de Dieu, cette adoption divine doit ſans doute prévaloir infiniment à tous les droits de la nature. *Deut. 32. 6.*

V.

La ſeconde vérité qui eſt une ſuite de la premiére, c'eſt que les péres & les méres doivent être perſuadez qu'ayant donné leurs enfans à Dieu en les offrant au batême, ils n'ont plus de droit ſur eux au préjudice de Dieu ; que toute leur autorité doit ceſſer en concurrence de celle de Dieu, & qu'ils ne doivent plus ſe conſidérer comme les maîtres de leurs enfans, mais ſimplement comme chargez de leur éducation. Dieu en les recevant au nombre de ſes enfans, les a fait Princes, & ce ſont ces Princes qu'il a commis à leur garde, & à leurs ſoins. Ainſi ils ne ſont plus tant leurs péres & leur méres que leurs Anges gardiens viſibles, & ils ſont obligez envers eux aux mêmes fonctions que les Anges gardiens exercent envers chacun de nous.

VI.

La troiſiéme vérité qui s'enſuit de-là, eſt que n'y ayant rien de plus important aux enfans pour rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, que le chois d'un état dans lequel ils doivent paſſer leur vie, c'eſt Dieu & non pas les péres & les méres de la terre qui doit diſpoſer de ce chois. C'eſt ſa volonté qui en doit être la régle. Et de-là il s'enſuit deux autres véritez ſi importantes pour la conduite de la vie, que l'on peut dire que c'eſt le violement de ces deux véritez qui eſt la cauſe d'une grande partie des maux & des deſordres du monde. La premiére eſt qu'il n'eſt pas permis aux péres & aux méres de choiſir un emploi & une vocation à leurs enfans, ſans conſulter Dieu, ſans ſçavoir s'il les y apelle, & ſans conſiderer autre choſe dans ce chois que des intérêts humains & des raiſons temporelles; qu'il n'eſt pas permis, par exemple, de deſtiner un enfant à l'Egliſe, l'autre aux charges du monde, l'un au mariage, l'autre à la Religion par la ſeule conſidération de l'âge, de la coutume, & des intérêts de famille; parce que l'un eſt l'aîné, l'autre le cadet; parce que l'un a des talens pour le monde, & que l'autre n'en a point; parce qu'une fille eſt belle & que l'autre ne l'eſt pas.

La

La ſeconde eſt qu'il n'eſt pas permis, lorſque Dieu ſe déclare par avance, & qu'il donne à un enfant une forte inclination de le ſervir dans l'Egliſe ou dans la Religion; qu'il n'eſt pas permis, dis-je, de s'oppoſer à ce chois de Dieu, & que bien loin de s'y opoſer, les péres & les méres ſont obligez de le favoriſer, de ſe croire honorez de cette vocation, & de faire tout ce qu'ils peuvent pour ne la point troubler & même pour la ſeconder.

VII.

Tout cela eſt comme dans cette parole que JESUS-CHRIST dit à la Vierge *Ne ſçaviez-vous pas qu'il faut que je ſois occupé à ce qui regarde le ſervice de mon Pere?* Car cette maxime ne convient point tellement à JESUS-CHRIST, qu'elle ne regarder auſſi ceux à qui il a fait l'honneur de les recevoir pour ſes fréres en les rendant enfans adoptifs de Dieu. Il faut auſſi que ces enfans adoptifs ſoient occupez aux œuvres de leur Pére céleſte: & par conſequent les péres & les méres de la terre n'ont point droit de les apliquer à quoi ils veulent, ſans s'être informez de ce que Dieu demande d'eux; & ils n'ont point droit non plus de les détourner de ſuivre la vocation à laquelle il paroît clairement que Dieu les deſtine. Tout ce qu'ils peu- *v.* 49.

vent

vent faire, c'eſt de s'informer des raiſons que leurs enfans ont dans le chois où ils ſe portent. Mais aprés qu'ils auront reconnu par l'examen qu'ils feront des motifs de leurs enfans dans le chois d'une vocation, qu'ils cherchent ſincérement Dieu, & que c'eſt Dieu qui les y apelle : il faut les abandonner à Dieu, & ne ſe pas oppoſer à ſa volonté, comme la Vierge céda à ce que JESUS CHRIST lui dit qu'il étoit demeuré à Jeruſalem pour accomplir l'ordre de ſon Pére.

VIII.

Il n'y a rien de plus juſte & de plus raiſonnable que ces régles : mais on peut dire qu'il n'y en a point de plus mal gardées, puiſque tous les péres & toutes les méres diſpoſent de leurs enfans par raport à certaines loix de famille que la phantaiſie a introduites. Il faut que pour avancer un aîné on mette la plûpart des autres dans l'Egliſe, ou dans les Religions. Il faut pourvoir cet aîné d'une charge, quoi-qu'il en ſoit peut-être trés-incapable ; c'eſt-à-dire qu'il faut, pour obéir au monde, diſpoſer de la vocation de ſes enfans, ſans conſulter autre choſe que des intérêts humains. C'eſt ce qui ſe pratique ordinairement, & cette pratique ruine la piété dans tous les Etats, en rempliſſant les compagnies de mauvais Magiſtrats, l'Egliſe de mau-

mauvais miniſtres, les Religions de mauvaiſes Religieuſes. Car le chois du genre de vie étant fait ſans que Dieu y ait part, Dieu prive ordinairement de ſa bénédiction ces entrepriſes téméraires; & ainſi ce ne ſont que multiplications de deſordres. On entre mal dans les emplois & dans les profeſſions, & l'on s'y conduit par le même eſprit qu'on y eſt entré. On entaſſe déréglement ſur déréglement, & il arrive ſouvent que les auteurs de ces malheureux engagemens ſont les prémiers à en reſſentir les effets funeſtes, que ces enfans avancez au préjudice des autres, apres avoir été ingrats à Dieu, le ſont encore envers ceux qui les ont aimez ſi humainement, & que Dieu ne permet pas que ces péres & ces méres qui violent les droits qu'il a ſur les enfans, jouïſſent des droits qui leur apartiennent légitimement.

IX.

Voilà l'inſtruction importante que Dieu a renfermée dans la recherche que la Vierge fit de J. C. au temple & dans la réponſe qu'il lui fit. Elle paroît forte: mais c'eſt qu'il parloit en ſa perſonne à tous les péres & à toutes les méres qui feroient par de mauvais motifs ce que la Vierge faiſoit par de bons. C'eſt à eux que s'adreſſoit ce reproche: NESCIEBATIS? *Eſt-*

Eſt-ce que vous ignoriez, &c. JESUS-CHRIST traite ſa mére comme une femme ordinaire, parce qu'il lui a voulu faire part de ſes rabaiſſemens, & que comme il a bien voulu porter ſans péché la figure des pécheurs, il a ſouffert auſſi que la Vierge, ſans péché, portât en quelques occaſions la figure des méres ordinaires, qui agiſſent par des vuës humaines, & qu'elle donnât lieu de lui dire ce qui ne convient qu'à ces autres méres. Mais la ſainte Vierge concevoit ſans peine l'intention & le ſens du langage de ſon Fils: & quand elle ne l'auroit pas conçu, elle auroit toujours été perſuadée de la vérité & de la juſtice de ſes paroles, & elle les auroit *conſervées dans ſon cœur* avec reſpect, juſqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui en faire comprendre le ſens. Auſſi ne voit-on pas que dans aucun endroit où JESUS-CHRIST l'ait traitée avec une ſévérité apparente, elle ait jamais répliqué. Ce qui fait voir que lors même qu'elle commandoit à J. C. dans les affaires de ſa famille, c'étoit uniquement pour lui obéir, & pour ſuivre ſa volonté? qu'ainſi quoique J.C. lui fût entiérement ſoumis, parce que l'état extérieur où il étoit, l'exigeoit: il y avoit en même tems dans cette ſacrée famille un autre ordre intérieur, ſelon lequel J. C. comme ſageſſe commandoit à Marie & à Joſeph; & étoit

la

la régle de toutes leurs actions, & de toutes leurs paroles. C'eſt en cette maniere que ce ſont paſſez les trente ans que J. C. a mené une vie particuliére & inconnuë.

Voyez les trois derniéres conſidérations parmi celles des myſtéres en la demeure de J. C. en Nazareth, pag. 392.

SUR

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Habentes donationes secundum gratiam quæ data est nobis, &c. *Rom.* 12. 6. 16.

Comme nous avons tous des dons différens selon la grace qui nous a été donnée, &c.

I.

LE sens de cette Epître, pour être pleinement conçu, doit être joint avec la fin de celle du Dimanche précedent; & il réduit la vie Chrétienne à deux devoirs importans; l'un de ne s'attribuer point ce qu'on n'a point reçu de Dieu; l'autre d'user fidellement des dons qu'on en a reçus. Le premier de ces avis est contenu dans ces paroles de l'Epître du Dimanche précédent: *Je vous exhorte vous tous à ne vous point élever au delà de ce que vous devez, dans les sentimens que vous avez de vous-mê-*

Rom. 12. 3.

mêmes; mais de vous tenir dans les bornes de la modération, ſelon la meſure de la foi que Dieu a départie à chacun de vous: DICO *vobis non plus ſapere quàm oportet ſapere, ſed ſapere ad ſobrietatem, &c.*

Or qui conſidérera bien l'état du monde, trouvera facilement que toute la confuſion & tout le deſordre qui y regnent, ne viennent que du violement & du mépris de cét avis de l'Apôtre. Perſonne n'y borne preſque ſes prétentions. On ſe croit capable de tout, & l'on n'y ſonge point à ſe renfermer dans ce qu'on a reçu de Dieu. Perſonne ne craint de ſe charger de la conduite des autres. Chaque ſimple Prêtre voudroit être Paſteur. Chaque Paſteur voudroit être Evêque, & s'élever même s'il pouvoit au deſſus de cette dignité ſuprême. Il en eſt de même dans l'ordre du monde, & dans les charges ſéculieres. Elles demandent ſouvent de fort grands talens pour être bien exercées. Mais perſonne n'eſt empêché par-là de s'y élever s'il le pouvoit. On ne conſulte que ſon ambition ou ſon intérêt: & ce n'eſt que l'impuiſſance d'aller plus haut qui retient les hommes dans un certain état. Nous étonnerons-nous aprés cela que tout ſoit déréglé dans le monde, puiſque preſque tous ceux qui y ſont, y ſont mal placez, & qu'ils y uſurpent preſque tous des miniſtéres que Dieu ne leur a point donnez? Chacun, ſelon l'Apôtre, de-

devroit ſe renfermer dans ſon don, & ce devroit être la régle des emplois, & des miniſtéres du monde.. Mais, au lieu de cela, chacun s'éleve le plus qu'il peut, & témoigne par-là qu'il n'a point le don néceſſaire à cet état; puiſque ce don eſt toujours accompagné de moderation & d'humilité.

II.

Mais lors que l'eſprit de Dieu aura fait renoncer un Chrêtien à cet horrible déſordre, faut-il qu'il demeure les bras croiſez ſans employer ce que Dieu lui aura donné de talens? Non, s'il ne faut pas uſurper le don d'autrui, il ne faut pas auſſi négliger le ſien. Il ne s'agit que de le bien connoître, & de ne ſe ſervir pas, pour le diſcerner, des yeux de l'ambition & de l'amour-propre. La plûpart du monde n'eſt deſtiné qu'à être conduit & à obéïr: mais dans cette vocation même il y a beaucoup de divers talens. Les uns ont le talent d'aſſiſter les pauvres, & de les inſtruire; les autres celui d'étouffer les différends & de pacifier les eſprits; les autres celui de ſecourir les malades. Dieu ne laiſſe guéres les Chrêtiens ſans quelque don: mais l'ambition fait négliger à la plûpart celui qu'ils ont, pour aſpirer à ceux qu'ils n'ont pas. Ainſi ils tombent dans tous ces deux défauts, tout à la fois, & de négli-

négliger leur don, & d'uſurper celui d'autrui.

III.

Il paroît par-là qu'une des plus grandes graces que Dieu puiſſe faire à un Chrêtien en cette vie, eſt de lui faire connoître ſa place, & de lui donner une forte volonté d'y demeurer. Il importe peu d'être dans une place haute ou baſſe, pourvû que ce ſoit la nôtre. Les plus baſſes même ſont les meilleures; parce qu'elles ſont moins expoſées aux vents & aux tempêtes. Quand on y eſt une fois établi, on n'a plus rien à faire qu'à s'aquiter avec fidélité des devoirs de cet emploi: mais la plûpart du monde a beſoin, pour ſe remettre dans l'ordre & pour rentrer dans la voye de Dieu, de renoncer, au moins en eſprit, à la place qu'il a uſurpée. Il eſt vrai que ſouvent on ne peut exécuter ces changemens: mais il faut au moins que Dieu voye dans le fond du cœur qu'il n'y a que l'impuiſſance & des raiſons tirées de l'intérêt de l'Egliſe & du prochain, qui nous empêche de nous dépoüiller de l'état où nôtre ambition nous a portez.

IV.

Pour ceux qui ont une juſte confiance d'être où Dieu les veut, ils n'ont plus, comme on a déja dit, qu'à marcher fidellement dans

dans leur voye; & le reſte de cette Epître eſt deſtiné à les y aider. Car encore qu'il ne faille rien négliger dans le miniſtére que Dieu nous commet, il y a néanmoins certaines choſes Capitales dans leſquelles nôtre fidelité doit particuliérement paroître. C'eſt ce que l'Apôtre marque dans la ſuite. Ce qu'il appelle *Prophetie*, c'eſt le don d'expliquer les ſecrets de l'Ecriture. Ce qu'il appelle *doctrine*, c'eſt le don d'expliquer clairement les véritez Chrêtiennes. Et ce qu'il appelle *Exhortation*, c'eſt le don de porter efficacement ceux à qui l'on parle, à la pratique des bonnes-œuvres & à l'accompliſſement de leurs devoirs. Tous ces trois dons ſont maintenant renfermez dans l'office des Prédicateurs & des Paſteurs, quoique ce fuſſent autrefois des dons & des emplois différens. Les Prédicateurs devroient être maintenant Prophétes, pour expliquer les ſecrets de l'Ecriture. Ils devroient être docteurs, pour enſeigner aux peuples les véritez de la foi. Ils devroient avoir le don d'exhortation, pour les retirer des vices, & les porter à la pratique des vertus: & cependant ſouvent ils ne ſont rien moins que tout cela; parce qu'ils n'ont pas ſoin d'obſerver ces conditions capitales marquées par Saint Paul, comme néceſſaires à chacun de ces emplois. Ils ne réglent point leurs explications de l'Ecriture, par l'ana-

l'analogie de la Foi, comme Saint Paul l'ordonne aux prophétes: en diſant: *Que celui qui a reçu le donc prophetie*, en uſe *ſelon l'analogie* & la régle *de la foi*, SIVE *Prophetiam, ſecundùm rationem fidei.* Ils ne propoſent ſouvent que des penſées d'imagination, qui ne ſont fondées ſur aucune vérité de l'Ecriture. Ils ne ſont point docteurs, parce qu'ils n'ont pas pour but principal d'inſtruire les peuples des véritez de la foy, à l'égard tant des myſtéres que des préceptes; mais de faire paroître leur eſprit, leur éloquence, leur ſcience; & que tout ce qu'ils diſent des véritez Chrêtiennes, eſt offuſqué & enſeveli par la multitude des paroles qui n'ont pour but que d'honorer le prédicateur, & non pas d'inſtruire les auditeurs. Ils n'ont point *le don d'exhortation*: QUI *exhortatur, in exhortando*; parce que leurs diſcours ſont fades & inſipides par une affectation de bel eſprit; parce que l'art y paroît par tout, & qu'ils font voir clairement que tous leurs mouvemens ſont des mouvemens de déclamateurs, des mouvemens contrefaits, & qui par-là ſont incapables de toucher l'eſprit de ceux qui les écoutent. Ainſi quand ceux qui exercent cet emploi, y ſeroient les mieux apellez du monde, ils ſont bien en danger d'être jugez de Dieu comme des profanateurs de ces miniſtéres, parce qu'ils ne ſatisfont nulle- *v.* 8.

ment à ce qu'ils ont d'eſſenciel, ſelon Saint Paul,

V.

Que celui qui eſt appelé au miniſtére de l'Egliſe, s'attache à ſon miniſtére.

Saint Paul comprenant ſous le nom de *miniſtére*, tous les offices écléſiaſtiques, oblige par ces paroles ceux qui en ſont honorez de ne les pas regarder comme des dignitez ſans fonction, deſtinées ſeulement à honorer les hommes; mais comme des miniſtéres que l'on ne ſçauroit exercer, comme il faut, qu'en ſatisfaiſant aux fonctions qui y ſont attachées: *Sive miniſtérium in miniſtrando.* Ainſi, cet Apôtre condamne particulierement par ces paroles les miniſtres de l'Egliſe qui prétendent joüir de l'honneur de leur ordre, ſans faire les fonctions autrement que par cérémonie; les Prêtres qui ne travaillent point à l'inſtruction des peuples ou à l'adminiſtration des Sacremens; les diacres & les autres miniſtres qui dédaignent les fonctions de leurs ordres, & qui font tout autre choſe que ce à quoi ils ſont obligez par leur miniſtére. Il condamne ces miniſtres de l'Egliſe qui quitent les fonctions ſpirituelles, pour s'apliquer aux ſoins & à l'adminiſtration des choſes temporelles; qui ſe chargent d'emplois ſéculiers, & qui ont plus

plus d'inclination & d'aplication pour les affaires du monde que pour celles de Dieu. Il eſt clair que tous ces gens là ne pratiquent point ce que dit Saint Paul: *Que celui qui eſt appelé au miniſtére de l'Egliſe, s'attache à ſon miniſtére*; puis qu'on ne les reconnoît pas pour miniſtres par les fonctions de leur miniſtére, mais par le faſte avec lequel ils paroiſſent, & par les reſpects qu'ils exigent.

VI.

Que celui qui a la conduite de ſes fréres, s'en aquite *avec vigilance.*

L'Apôtre marque par ces paroles, que la principale qualité d'un Paſteur & d'un ſupérieur écléſiaſtique, eſt la ſolicitude pour ceux qui lui ſont commis, qui le rend continuellement occupé de leurs beſoins, de leurs maux, de leurs dangers, & des rémédes qu'on y peut aporter: & ce devoir ſi eſſenciel eſt en même temps ſi terrible qu'il n'y a perſonne qui pût deſirer d'être Paſteur, s'il avoit deſſein d'y ſatisfaire exactement. Car les maux, & les dangers des ames ſont en ſi grand nombre, ils ſont d'une conſequence ſi terrible, il faut tant d'aplication & de lumiére pour les découvrir & pour y remédier, qu'il éſt difficile de comprendre comment un Paſteur peut vivre & ſubſiſter, étant accablé d'un ſi

„ grand poids. Si nous portions, dit „ Saint Bernard, le Sang de JESUS-„ CHRIST, quelle attention & quelle „ ſolicitude n'aurions-nous pas, pour évi-„ ter d'en répandre la moindre goute? Ce-„ pendant JESUS-CHRIST même, qui „ ſçait bien le prix des choſes, a préféré les „ ames à ſon ſang, puis qu'il a donné tout „ ſon ſang pour les ſauver. Quel repos peut avoir le Gouverneur d'une place aſſiégée, qui ſçait que les ennemis qui l'aſſiégent, forment tous les jours des deſſeins pour l'a ſurprendre, & que ceux de dedans ont mille intelligences avec eux pour la leur livrer? C'eſt l'état où un Paſteur qui a quelque lumiére, doit ſe trouver. Il ſçait que ces ames dont il eſt chargé, ſont attaquées par une multitude de demons pleins d'artifices & d'adreſſes pour les perdre. Il ſçait que la plûpart de ces ames ont des intelligences avec eux, & qu'elles ne ſont occupées qu'à leur donner entrée & dans leur cœur & dans celui des autres. Il ſçait qu'il ne s'agit pas moins que de l'éternité pour ceux qui s'y laiſſeront ſurprendre, & qui ſe livreront à eux. Voilà les objets de la ſolicitude d'un Paſteur: & ces objets ſont diverſifiez en mille manieres, parce que le demon attaque les ames par une infinité d'endroits. Si le Paſteur ne voit rien de tout cela, il eſt aveugle & dépourvû de toute lumiére. S'il le voit ſans ſentiment, il eſt inſen-

ſenſible & endurci ; & ainſi il eſt bien clair qu'il ne ſçauroit s'aquiter de ſon miniſtére ſans cette ſolicitude que Saint Paul lui recommande : Il eſt vrai qu'il y a une infinité de Paſteurs qui ne s'occupent guéres de ces ſoins, & qui ne s'apliquent qu'à jouïr tranquillement des petits avantages temporels qui ſont attachez à leur charge. Mais c'eſt qu'il y a beaucoup de Paſteurs qui n'en ont ni l'eſprit ni les actions, & qui ſont plûtôt des idoles que des Paſteurs: O *Paſtor & idolum.* *Zacharie.* 11. 17.

VII.

Que celui qui fait l'aumône, la faſſe avec ſimplicité.

Ce paſſage s'entend de ceux qui étoient chargez de diſtribuer les biens communs des fidelles ; comme les aumônes qu'on amaſſoit chaque Dimanche & les autres charitez, dont on rendoit l'Egliſe depoſitaire, & que les fidelles aimoient mieux faire diſtribuer par l'Egliſe que de les diſtribuer eux mêmes. Il ſe peut entendre par conſequent de tout économe, de tout adminiſtrateur des lieux deſtinez au ſoulagement des pauvres, comme des hôpitaux & même de tout benéficier, de tout collateur, de tout électeur. Car toutes ces perſonnes ſont chargées de donner aux particuliers un bien qui apartient à l'Egliſe. Les benéficiers peuvent prendre à la vérí-

vérité ce qui leur eſt néceſſaire ſur leur bénéfice : mais ils ne ſont que diſtributeurs du reſte. L'Apôtre marquant donc le devoir de toutes ces perſonnes & la qualité eſſencielle avec laquelle ils doivent accomplir leur miniſtére, les oblige de donner *avec ſimplicité*, c'eſt à dire, avec une vuë toute ſimple de Dieu, & dans l'unique deſſein de faire ſa volonté.

Toute autre vuë humaine qu'ils y pourroient ajoûter, comme de préférer leurs amis ou leurs parens, & ceux qui leur plaiſent, eſt une duplicité, & une recherche d'intérêt propre ; & par-là voilà bien des queſtions décidées. On demande ſi un collateur de bénéfices peut préférer ſes amis & ſes parens à des étrangers plus dignes. Mais il eſt clair que la vuë ſimple de Dieu, & le deſir unique de le ſervir préférera toujours les plus dignes. Si donc la qualité de parent ou d'ami change ce chois, ce ne peut-être que par un intérêt humain, & par une duplicité contraire à ce que l'Apôtre preſcrit. On ne doit pas s'étonner que j'aye mis les collateurs, & les nominateurs des bénéfices entre les diſtributeurs des biens communs de l'Egliſe. Car tout bénéfice apartient à l'Egliſe. Le collateur n'en eſt que l'Electeur, & il y doit choiſir celui qu'il croit le plus propre à ſervir l'Egliſe. On peut reſoudre par le même principe cette autre queſtion : ſi un bé-

bénéficier peut préferer dans la diſtribution de ſes aumônes ſes parens ou ſes amis à des étrangers : car il eſt certain qu'il ne doit avoir que la vuë de Dieu dans cette diſtinction. Si donc ces qualitez n'entrent point dans cette vuë, & s'il eſt plus avantageux pour le ſervice de Dieu qu'il faſſe ſes aumônes à d'autres, elles ne peuvent tenir lieu que d'un intérêt particulier qui détruit la ſimplicité qui leur eſt preſcrite & rend leur cœur double devant Dieu.

VIII.

Que celui qui exerce les œuvres de miſéricorde, le faſſe avec joye.

Saint Paûl parle en cet endroit des aumônes volontaires que chaque fidelle faiſoit des biens qui lui apartenoient en propre ; & la condition qu'il recommande pour les rendre agréables à Dieu, eſt qu'elles ſoient faites avec joye. En effet c'eſt un grand ſujet de joye que Dieu veüille bien ſe ſervir de nous pour aſſiſter ſes enfans ; qu'il nous rende les inſtrumens de ſa providence ; qu'il daigne bien accepter en payement de nos dettes des biens qui lui apartiennent. Car on peut bien dire que les biens particuliers que les hommes poſſedent, ſont à eux en propre à l'égard des autres hommes ; mais on ne peut pas dire

qu'ils ſoient à eux à l'égard de Dieu. Il ſe reſerve toujours ſur ces biens un domaine inaliénable, par lequel il les leur peut ôter quand il le veut. Il ne les leur donne même qu'à certaines conditions & avec certaines loix. S'ils ne les obſervent pas, ils en deviennent injuſtes poſſeſſeurs à l'égard de Dieu. Or l'une de ces loix eſt de donner leur ſuperflu aux pauvres. Quiconque le fait donc avec chagrin & avec triſteſſe, témoigne qu'il rend à Dieu, malgré lui, ce qu'il a reçu de lui à cette condition, & montre par là ſon ingratitude & ſon injuſtice : mais cela ſe doit entendre d'un chagrin volontaire. Car ſi une perſonne, lorſqu'il s'agit de ſe dépoüiller des biens qu'il avoit comme incorporez à ſon être, ſelon l'expreſſion de Saint Auguſtin, en reſſentoit quelque chagrin involontaire, & qu'il le condannât, & le ſurmontât par une volonté plus forte, ce chagrin, qui ne ſeroit qu'un effet de la concupiſcence, & non de la volonté, ne lui ſeroit point imputé, & n'empêcheroit pas qu'il ne pût faire ſes aumônes avec joye: parce que cette joye dont parle l'Apôtre n'eſt pas une joye ſenſible, mais une joye de la partie ſupérieure qui ne conſiſte qu'en une forte réſolution d'obéir à Dieu.

Que

IX.

Que vôtre charité ſoit ſincére & ſans déguiſement.

S. Paul veut inſtruire par-là les fidelles de la différence qu'il y a entre la charité Chrêtienne & l'amitié ou la civilité humaine. Il n'y a rien de plus ſemblable à l'extérieur ; & ſouvent même l'affection humaine eſt plus agiſſante & plus empreſſée que la charité. Mais ce qui les diſtingue c'eſt qu'il n'y a rien que de réel & de ſincére dans la charité ; au lieu que le déguiſement fait d'ordinaire la plus grande partie des civilitez & des affections humaines. Elles ſont pour la plûpart outrées & exagérées. On fait ſemblant de n'y chercher que le bien des autres, & l'on n'y recherche que ſon intérêt, ſon avantage, ſon plaiſir. Ainſi quand ces intérêts humains, viennent à manquer, l'amitié s'évanoüit & le déguiſement ſe découvre. Ce que Saint Paul preſcrit donc, c'eſt que la charité que nous avons pour nos fréres, ſoit toute ſolide : & qu'elle ſoit toute fondée ſur des raiſons immobiles, & qui ſubſiſtent toujours. Qui n'aime ſes freres que pour Dieu, & qui ne conſidére que J. C. en eux, les aimera toujours conſtamment. Mais qui les aime pour des raiſons tempo-

relles, ceſſera de les aimer ſi-tôt que ces raiſons n'auront plus de lieu, ou plûtôt il ne les aimoit point lors qu'il faiſoit ſemblant de les aimer, parce qu'il avoit une vuë ſecrette de ſes propres intérêts dans tous les offices qu'il leur rendoit. Qui retrancheroit ainſi tous les déguiſemens, toutes les recherches ſecrettes d'amour-propre, des amitiez & des civilitez humaines, connoîtroit clairement qu'il n'en reſte preſque rien: mais la vraye charité ne recevroit point de dommage par ce retranchement; parce qu'elle n'a rien que de réel & de ſincére.

SUR

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Nuptiæ factæ ſunt in Cana Galileæ ; & erat mater Jeſu ibi. *Joan.* 2. 1.

Il ſe fit des noces à Cana en Galilée ; & la mére de Jeſus y étoit.

I.

JESUS-CHRIST unique ſanctificateur de tous les états a voulu honorer des noces de ſa préſence, pour faire voir que non ſeulement il ne rejettoit pas le mariage, mais que c'étoit un des états dont ſon Egliſe devoit être compoſée ; que ceux qui y entroient n'étoient pas incapables de recevoir ſes bénédictions, & qu'enfin il en devroit tirer une infinité d'élûs. L'Eſprit humain en s'attachant à un état plus grand & plus relevé en ſoi, ſe porte aſſez naturellement à mépriſer ceux qui ſont au deſſous. L'eſprit de J. C. eſt tout

contraire à cela. L'eſtime plus grande d'un plus grand bien ne lui fait pas mépriſer les moindres biens. Outre que ce qui eſt par ſoi-même un moindre bien, en peut être un plus grand pour ceux qui l'embraſſent, & que Dieu peut élever par ſes graces ceux qui ſont dans un état rabaiſſé, plus haut que ceux qui ſont en des états plus élevez. La virginité eſt meilleure en ſoi que le mariage: mais une femme mariée humble, charitable, appliquée à ſes devoirs, prête de mourir pour J. C. eſt meilleure qu'une vierge fiére, qui méne une vie tiéde & languiſſante. L'un des plus grands avantages de la virginité eſt de nous donner le moyen de nous appliquer à Dieu, & de nous débaraſſer des affaires du monde. Mais ſi elle ne produit point ces effets, & qu'une femme mariée ſoit plus occupée de Dieu & moins attachée au monde qu'une vierge, qui doute qu'elle ne lui ſoit préférable?

II.

J. C. non ſeulement ne rejette pas les noces, mais il les choiſit pour y faire le premier de ſes miracles. Il choiſit ſouvent de même les états les plus petits de ſon Egliſe pour y faire les plus grands miracles de ſa grace. Il étoit juſte que cét état qui devoit être la pepiniére du Chriſtianiſme, fût le premier ſanctifié par la préſence & la

la bénédiction de J. C., & qu'étant le plus exposé à être condanné par l'erreur & la fausse spiritualité, il fût soutenu & autorisé par la vérité incarnée. J. C. étoit le défenseur de toutes les véritez néceſſaires à son Egliſe. Or il n'eſt pas moins vrai que le mariage eſt de soi-même un état bon & permis à ceux qui n'ont pas d'engagement qui les en empêche, qu'il eſt vrai que l'état de virginité eſt de soi-même préferable au mariage; & ces deux véritez ne sont pas moins eſſencielles à l'Egliſe, l'une que l'autre. Sans l'une elle n'auroit point l'ordre des perſonnes mariées qui lui fournit la plûpart de ſes enfans : ſans l'autre elle n'auroit point l'ordre des vierges, qui fait l'un de ſes principaux ornemens & dont elle tient la plûpart de ſes miniſtres. J. C. a donc voulu ſe déclarer en faveur de tous ces deux ordres, & il commence par celui des perſonnes mariées, comme étant le plus commun, & pour lequel on auroit pu croire plus facilement qu'il auroit eu du mépris.

III.

Il eſt marqué expreſſément que la Sainte Vierge ſe trouva à ces noces, afin de nous aprendre que les noces Chrêtiennes doivent être faites avec l'aprobation & la bénédiction de l'Egliſe, répreſentée par la Vierge, & qu'on n'entre bien dans cette union que ſous ſon autorité. Sans cela les

noces ſeroient des unions illégitimes que J. C. ne pouvoit honorer par ſa préſence. Il ne les aprouve qu'à cette condition, & n'y peut en quelque ſorte être apellé qu'aprés la Sainte Vierge; c'eſt-à-dire que Dieu ne peut autoriſer des noces comme de vrais mariages, ſi les perſonnes qui les contractent n'y ont obſervé exactement les Lois de l'Egliſe. Ainſi depuis que le Concille de Trente a exigé la préſence du propre Paſteur pour la validité des mariages, quiconque s'adreſſe à un autre & ſe contente de la bénédiction d'un prêtre étranger, ne contracte point un mariage valide; parce que l'Egliſe n'y a pas proprement été préſente, un miniſtre révolté contr'elle & violant ſes loix n'étant pas l'Egliſe, mais un ennemi de l'Egliſe.

IV.

Il ne ſuffit pas néanmoins de recourir à l'autorité extérieure de l'Egliſe pour ſe marier ſelon Dieu, il faut encore y apeller J. C. & ſes diſciples; c'eſt-à-dire qu'il ne faut pas s'y porter par un eſprit profane & charnel, mais par l'eſprit de J. C., & par les regles de ſa ſageſſe. Il faut le conſulter ſur ce grand engagement. Il n'y faut entrer que pour le ſervir, & n'avoir que lui en vuë dans le chois que l'on fait. C'eſt par cette pureté d'intention qu'on appelle J. C. à ſes noces. Mais ſi on ne ſe conduit dans

cet

cet engagement que par des vuës toutes humaines, toutes temporelles, toutes charnelles, ce ſera plûtôt le moyen d'en éloigner J. C. que de l'y apeller : & l'on n'a pas lieu de s'attendre qu'il y donne la bénédiction de ſa grace, ni de prétendre qu'il rémedie aux inconvéniens qui arrivent preſque néceſſairement dans les mariages, comme il remédia dans celui ci au défaut du vin. Il eſt preſque inévitable qu'il n'arrive entre les perſonnes mariées des dégouts, des ennuis, des diſſentions. Mais la grace que J. C. donne à ceux qui l'ont apellé à leurs noces les en déliure. Ou il empêche que ces inconveniens ne s'augmentent ; ou il leur donne la force de les ſurmonter. Mais il n'en fait pas de même à l'égard de ceux qui ſe marient ſans ſon ordre, & qui contractant un engagement ſi important ſans le conſulter, lui témoignent ainſi qu'ils ne croient pas avoir beſoin de lui ni de ſon ſecours pour porter les difficultez de cet état. Car à moins qu'il n'uſe envers ces perſonnes d'une miſéricorde extraordinaire, il les laiſſe d'ordinaire à eux-mêmes & à leurs paſſions ; & il permet qu'ils tombent dans les inconvéniens qui ſont ſi fréquens dans les mariages, & qui font que ce qu'ils avoient crû être le moyen de ſe procurer un bonheur temporel, devient leur ſupplice dés ce monde même.

Mais

V.

Mais JESUS-CHRIST n'a pas eu seulement dessein d'aprouver par sa présence des noces communes : il a voulu de plus représenter en abrégé tout ce qu'il devoit faire dans le cours des siécles, & le grand ouvrage dont son Pére l'avoit chargé. Car qu'est-ce que l'Evangile prêché par tout le monde, soit par JESUS-CHRIST, soi par ses disciples, que les noces spirituelles que le Pére Eternel fait à son Fils? Ce Fils est l'époux, & l'Egliſe qu'il est venu former dans le monde, & qu'il continuë de former par ses ministres, est son épouse. Toutes les ames qui composent cette Egliſe sont épouses & ne sont qu'une épouse : & le tems que J. C. employe à les préparer à cette union divine & spirituelle qu'il veut avoir avec elles, est proprement le tems du festin des noces qui comprend, comme j'ai dit, tout le cours des siécles. Les époux du monde ne font que choisir leurs épouses : mais c'est J. C. qui forme la sienne & qui la rend digne de son chois : & ce qu'il fait pour la former, c'est qu'il *change l'eau en vin*; c'est à-dire que la trouvant fade, insipide, sans force, sans vigueur, il la remplit de la force de son esprit. C'est ce qu'il a voulu marquer dans le premier de ses miracles & dans le commencement.

V. 9.

cement de la prédication de l'Evangile : & il n'a fait dans la ſuite que continuer de faire ſpirituellement ce qu'il fit alors d'une maniere ſenſible ; c'eſt-à dire, qu'au lieu de changer l'eau en vin, il n'a fait que répandre la force de ſon eſprit dans les cœurs des hommes deſtinez de toute vigueur & de toute vie.

VI.

Afin que l'image de ce qu'il devoit faire fut plus expreſſe, il voulut que ce fut la Sainte Vierge qui lui répréſentât la néceſſité où l'on ſe trouvoit dans ces noces par le défaut de vin, & qu'elle l'invitât ainſi à y remédier, pour marquer que c'eſt la Sainte Vierge qui dans la ſuite de la formation de l'Egliſe devoit ordinairement lui expoſer les néceſſitez des ames, & obtenir de lui les remédes dont elles ont beſoin. Et comme la Vierge eſt toujours l'image de l'Egliſe ſelon les Péres, il nous aprend encore à conſidérer, dans cette priére de la Vierge, celle que l'Egliſe employe pour le ſalut de chacun de ſes enfans. Car J. C. ne ſe porte point à les favoriſer de ſes graces, à les ſoutenir dans leurs foibleſſes, à les rèmplir de force & de vertu qu'y étant excité par les priéres de l'Egliſe. C'eſt ce qui nous oblige à avoir une confiance particuliére à l'interceſſion de la Sainte Vierge & à celle de l'Egliſe, à leur attribuer les graces

ces dont il plaît à Dieu de nous favoriſer durant le feſtin des noces où nous ſommes apellez; c'eſt-à-dire, durant toute nôtre vie, qui eſt le tems de ce feſtin.

VII.

Mais comme J. C. en donnant ſes graces par l'interceſſion de la Sainte Vierge, a principalement égard à la volonté éternelle de ſon Pére qui les a deſtinées à certaines perſonnes, quoi-que par certains moyens, il fait voir en rebutant en apparence ce que ſa mére lui avoit dit touchant le beſoin que l'on avoit de vin dans ces noces, que ſes graces dépendent principalement de l'ordre de ſon Pére, & que c'eſt cet ordre qu'il conſidére le plus en les donnant aux hommes. Car il faut que nôtre reconnoiſſance paſſe tellement par la Vierge & par l'Egliſe qui nous les obtiennent, qu'elle ſe termine à Dieu qui les donne ſelon ſes conſeils éternels, & qui les fait même demander par la Vierge & par l'Egliſe quand il veut les accorder. De ſorte que ce n'eſt point la Vierge comme ſimple créature, ce n'eſt point l'Egliſe conſiderée en elle-même qui obtient les graces de Dieu; c'eſt la Vierge & l'Egliſe conſiderées comme inſtrumens de Dieu & comme pouſſées par ſon eſprit à intercéder pour ceux à qui Dieu veut faire part de ſes graces. C'eſt ce qu'il

qu'il veut dire par ces paroles : *Femme, qu'y a t-il entre vous & moi ? Mon heure n'eſt pas encore venuë.* QUID *mihi, & tibi eſt mulier ? Nondum venit hora mea* : c'eſt-à-dire, je n'ai point d'égard à vos inclinations humaines. Je ne regarde que l'ordre de mon Pére, que je n'exécuterai que dans ſon tems, ſans le prévenir d'un ſeul moment.

VIII.

La Vierge ne ſe trouble point par cette réponſe de J. C., & bien loin de perdre l'eſpérance d'obtenir ce qu'elle avoit démandé, elle en conçût une nouvelle confiance qui lui fit dire à ceux qui ſervoient à ce feſtin, qu'ils fiſſent tout ce que Jeſus leur diroit. *Verſet* 5. Les ames ſpirituelles qui ſçavent bien que Dieu n'a point deſſein de les mener dans ce monde par le chemin des proſpéritez temporelles, ni même des conſolations & des graces ſenſibles., ne s'étonnent point des maux, des adverſitez, des ſechereſſes qu'elles éprouvent, quand elles ne peuvent rendre témoignage de ne les avoir point attirées par leur négligence, où par leur orgueil, elles n'en perdent point l'eſpérance qui les ſoutient dans leurs priéres. Elles entendent le langage de Dieu, & ne concluent point qu'il ſoit en colére contre elles de ce qu'il ne les favoriſe pas ſenſiblement. Elles vont leur chemin, ſans ſe troubler, par la prépa-

ration.

ration où elles ſont de recevoir tout de la main de Dieu, ſelon qu'il eſt dit par le Roi Prophéte: *Je ſuis prêt & ne ſuis point troublé:* PARATUS *ſum, & non ſum turbatus.* Elles continuent donc de marcher dans la voye de la foi, nonobſtant ces rebuts. Elles s'excitent & excitent les autres à être fidelles à Dieu. Elles croiroient être téméraires, ſi elles expliquoient d'elles-mêmes les intentions de Dieu. Ainſi elles attendent en paix qu'il les explique lui-même par l'évenement, comme la Sainte Vierge attendit en paix ce que J. C. vouloit faire ſans ſe rebuter par ſa réponſe, dont elle prit admirablement le ſens; parce que la pureté de ſon cœur le lui ouvrit.

IX.

Comme le vin ne marque pas ſeulement la grace oppoſée à l'état du peché figuré par l'eau, mais auſſi la ferveur de la dévotion oppoſée à la tiédeur & à la langueur de l'ame, Saint Bernard a raiſon d'en conclure que Dieu nous a voulu inſtruire par le miracle que J. C. fit à la priére de ſa mére, que c'eſt à elle qu'il ſe faut particuliérement adreſſer quand on ſe ſent abatu, & languiſſant. Car Marie a été le modelle accompli de la dévotion parfaite. Il a caché ſes autres vertus: mais il nous a découvert en elle un cœur toûjours apliqué à la méditation des véri-

tez

tez de Dieu, une joye ſpirituelle en Dieu, & tous les autres caractéres de ce qu'on apelle dévotion. Elle eſt donc particuliérement la mére des perſonnes dévotes & apliquées à la contemplation des véritez de Dieu. Et comme elle a poſſédé cette grace dans le plus éminent degré que perſonne l'ait jamais euë, elle eſt plus capable que tous les autres Saints de l'obtenir à ceux qui recourent à ſon incerceſſion.

Et c'eſt pourquoi auſſi l'Egliſe ordonne préſentement de l'invoquer au commencement de la recitation de l'Office par la priére de l'Ange, afin qu'elle nous obtienne cet eſprit de priére, *Spiritum precum*, dont elle a été remplie & qui a animé toute ſa vie. *Zach.* 12. 10.

X.

Il eſt remarquable que lorſque J. C. voulut faire le miracle du changement de l'eau en vin, il voulut convaincre auparavant les Miniſtres de ce feſtin que c'étoit de vraye eau, en les obligeant de remplir d'eau de grands vaſes qui étoient proche. C'eſt ainſi que Dieu a accoutumé d'agir ſur les ames avant que de les délivrer de leurs miſéres. Il les en veut convaincre, & il les y laiſſe, dit Saint François de Sales, long-tems engluées, pour leur montrer que ce ne ſont pas des efforts humains, mais de ſa ſeule grace qu'elles en doivent attendre la délivrance.

Tou-

Toute la conduite de Dieu envers ceux qui ſont dans l'état que Saint Auguſtin apelle ſous la loi, *ſub lege* & qu'il oppoſe à celui de ceux qui ſont ſous la grace, *ſub gratia*, a cette conviction pour fin. Dieu a deſſein de leur faire voir qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes qu'une eau inſipide & deſtituée d'eſprit; qu'ils ne peuvent rien eſpérer de leur foibleſſe; qu'il faut, afin qu'ils ſoient délivrez de leurs maux, que cette eau ſoit changée en vin par un miracle de la grace, & que pour l'obtenir ils doivent être pleinement convaincus de leur foibleſſe.

X I.

Verſet 10. Celui qui préſidoit au feſtin des noces dit à l'époux, comme le remarque l'Evangile, que les autres avoient accoutumé de faire paſſer le mauvais vin aprés le bon, lorſque les conviez en ont perdu le diſcernement à force de boire, mais que pour lui il avoit gardé le bon juſqu'à la fin; parce que J. C. avoit changé cette eau en vin excellent. Et l'on peut conſidérer dans ces paroles l'image de deux ſortes de conduites dans le cours de la vie ſpirituelle; l'une humaine, & l'autre divine. La conduite humaine ſe remarque ordinairement en ceux qui faiſant profeſſion de dévotion font paroître beaucoup de ferveur au commencement, mais enſuite

ſuite ſe relâche peu à-peu. On croit avoir de certains droits, en vertu du long-tems que l'on a employé au ſervice de Dieu. On devient facile à ſe laiſſer aller à juger du prochain. On eſt moins circonſpect dans ſes paroles. On croit qu'il n'eſt plus tems de s'humilier, d'obéir, de recevoir encore conduite & lumiére des autres. Ainſi on perd peu à peu le diſcernement du bien, & l'on s'accoutume à une conduite toute humaine. Voilà ce que c'eſt que ce goût ſpirituel émouſſé, qui par l'effet de l'accoutumance ne diſcerne plus le mauvais vin du bon. Mais quand Dieu conduit une ame & qu'il la veut élever à un haut degré de vertu, il garde le bon vin juſqu'à la fin. Bien loin qu'il permette le refroidiſſement des vertus, il les rend de plus en plus vives & animées. Les ames en vieilliſſant dans les exercices de piété, n'en deviennent que plus humbles, plus défiantes d'elles-mêmes, plus retenuës à l'égard du prochain, plus diſpoſées à tout bien. Voilà ce bon vin qu'il réſerve juſqu'à la fin : & c'eſt ce que nous devons bien demander à Dieu, afin qu'il ne permette pas que le vin que nous avons reçû de ſa bonté, perde ſa force, & que les exercices de piété, au lieu de nous fortifier, nous affoibliſſent, & nous faſſent tomber dans une vie toute humaine, qui ne ſoit ſoutenuë que par la coutume.

L'E-

XII.

L'Evangeliſte remarque qu'aprés ce
Verſet miracle *les Diſciples de* J. C. *crurent en lui.*
11. Et chacun peut remarquer de même que les ames ne ſe convertiſſent guéres, & n'embraſſent le ſervice de Dieu que lorſqu'il a rempli certains vaſes choiſis d'un vin excellent; c'eſt-à dire d'une grace excellente qui inſpire la ferveur aux autres. Il n'y a que ces ames vivement touchées, ces vaiſſeaux choiſis & remplis de force & de vigueur, qui ſoient capables de toucher les autres. La plûpart des prédicateurs doivent s'imputer le peu de fruit qu'ils font ſur leurs auditeurs. C'eſt que ce ne ſont que des vaſes pleins d'eau, & non de vin. Perſonne ne fait état de leurs paroles. On s'en divertit ſeulement. On en compare les agrémens & les beautez: mais on n'en veut point pour en boire; & perſonne n'en prend ſérieuſement la reſolution de s'attacher à J. C. & de ſe rendre ſon diſciple.

SUR

SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Nolite esse prudentes apud vosmet-ipsos. *Rom.* 12. 16. 21.

Ne soyez point sages à vos propres yeux.

I.

LA Religion Chrêtienne est tellement conforme à la raison, qu'elle ne condamne rien que la raison ne condanne & qui ne soit fondé sur la fausseté & sur l'illusion. C'est ce qui paroît dans les préceptes contenus dans cette Epître, quoique ce soient les plus relevez & les plus difficiles du Christianisme. L'Apôtre nous défend, par exemple, d'être sages & prudens à nos yeux: *Nolite esse prudentes apud vosmet ipsos:* mais il ne défend rien en cela que la raison ne condanne aussi comme une illusion grossiére. Nous ne connoissons la vérité que par la lumiére que Dieu nous donne: & le divers partage qu'il en fait aux

hommes eſt ce qui fait qu'il y en a de plus intelligens les uns que les autres. Il ne nous ſeroit donc pas permis de nous glorifier dans cette lumiére, quand elle ſeroit capable de nous découvrir la vérité ; puiſqu'elle apartient à Dieu & non pas à nous. Mais de plus, la meſure que Dieu en donne à chaque homme a beſoin d'être continuellement conduite & apliquée par la grace. Elle a beſoin que Dieu l'augmente en beaucoup d'occaſions pour lui faire découvrir tout ce qui eſt néceſſaire pour former un jugement véritable. A moins que de cela cette lumiére même ne ſeroit qu'un principe d'erreur. En nous faiſant éviter un inconvénient elle nous engageroit dans un autre. Nous ſommes donc dans une totale dépendance de Dieu pour nous conduire avec ſageſſe. Sans lui nous ne pouvons que nous égarer. C'eſt en ſa lumiére & non en la nôtre que nous devons mettre nôtre confiance. Ainſi bien loin de nous régarder comme prudens & ſages, nous devons nous conſidérer au contraire comme des aveugles qui n'ont point d'autre moyen de marcher ſeurement que celle de demander & de ſuivre la direction de Dieu. L'éſtime de nôtre propre lumiére ne peut donc venir que des ténébres de l'amour propre. C'eſt l'amour propre qui nous aplique à ce que nous connoiſſons & qui nous cache ce que nous ne connoiſſons pas,

pas, quoi-qu'il ſoit infiniment plus vaſte & plus étendu. Ainſi la préſomption qui fait que nous paroiſſons ſages & prudens n'eſt en effet qu'une petiteſſe d'eſprit & de lumiére, & un jugement notoirement faux. Plus les hommes ont d'étenduë d'eſprit, plus il connoiſſent combien ils ſont éloignez de ſçavoir tout ce qui leur eſt néceſſaire, pour ſe conduire ſelon la vérité, & combien ils ont beſoin que Dieu les dirige lui même, & les aplique aux véritez qui doivent être les principes de leur conduite.

II.

Il en eſt de même de ce précepte de *ne rendre à perſonne mal pour mal* NULLI *malum pro malo reddentes.* Ce mal qu'on feroit à un autre à cauſe de celui qu'on nous auroit fait, ne guériroit pas le mal qu'on auroit reçu. Celui à qui l'on auroit crévé l'œil ne recouvreroit pas ſon œil perdu en le crevant à ſon ennemi. Ce ſeroit donc une vengeance inutille, contraire non ſeulement à la raiſon, mais à la juſtice. Car il eſt juſte à la vérité que les méchans ſoient punis; mais il n'eſt pas juſte ni que cette punition s'exerce par chaque particulier, ni que les perſonnes intéreſſées en ſoient juges. Celui qui ſe vange eſt donc un uſurpateur injuſte d'un pouvoir qui ne lui apartient pas: & au lieu qu'en recevant *v.* 17.

quelque mal de la part d'un autre, il n'y avoit d'injuſte que celui qui le faiſoit, en le rendant, il ſe rend l'imitateur de l'injuſtice qu'il condanne. C'eſt par une charité abondante qu'on doit guérir dans les autres le défaut de charité, & l'on ne peut rien s'imaginer de plus déraiſonnable que de ſe priver ſoi-même du plus grand de tous les biens qui eſt l'amour du prochain, parce que ce prochain s'en ſeroit privé lui-même.

III.

On dira peut-être (car l'eſprit de vengeance ne manque guéres de prétextes) que ſi l'on laiſſe les méchans ſans punition, leur inſolence croîtra juſqu'à l'excez, & qu'il leur eſt même utile d'être ainſi réprimez par la crainte; puiſque l'amour de la juſtice ne ſuffit pas pour les tenir dans leur devoir. Mais ces conſidérations qui ſont bonnes pour ceux qui ſont chargez du ſoin de la République & qui ſont autoriſez par les lois de faire punir ceux qui la troublent, ne valent rien pour les particuliers qui ſont offenſez. Leur principal ſoin doit être de ſe garantir du plus grand de leurs dangers. Or le plus grand danger eſt celui de perdre la charité par la colére, par la haine, & par l'eſprit de vengeance. S'ils avoient quelque lumiére, la condition de ceux qui les offenſent, n'exciteroit en eux

que

que de la pitié. Qui ſe pourroit mettre en colére contre un homme qui pour nous faire une égratignure commenceroit par ſe percer à lui-même le cœur ? Qui ne concevroit au contraire des mouvemens de compaſſion pour lui, & qui n'oublieroit par la vuë de ce grand mal le petit mal qu'il en auroit reçu ? Or c'eſt ce qui arrive toujours quand un homme fait une injuſtice conſidérable à un autre. Il ſe prive toujours par-là de la vie de l'ame ; il renonce à ſon ſalut ; il ſe rend eſclave du démon. N'eſt-ce pas une dureté cruelle de ſonger à lui procurer encore d'autres maux que ceux qu'il s'eſt fait lui-même ?

IV.

Ayez ſoin de faire le bien, non ſeulement devant Dieu, mais auſſi devant tous les hommes. V. 17.

Ce précepte de l'Apôtre eſt d'une extrême importance & à l'égard de l'honneur de Dieu & à l'égard de la charité du prochain. Les vices des Chrêtiens étant expoſez à la vuë des hommes, les éloignent de la piété, & les portent, comme dit Saint Paul, à *blaſphémer le nom de Dieu*, & à regarder le Chriſtianiſme comme une Religion toute humaine qui n'a aucun avantage ſur les autres. L'honneur de Dieu eſt donc intéreſſé à l'obſervation de *Rom.* 2. 24.

ce précepte qui ordonne non seulement de ne scandaliser pas le prochain par de mauvaises actions, mais de l'édifier par de bonnes. Et la charité du prochain y est tellement attachée, que l'on peut dire que c'en est la plus générale, la plus importante, & la plus difficile partie. C'est la plus générale, parce qu'elle oblige toutes sortes de personnes sans exception, les grands, les petits, les pauvres, les riches, les sçavans, les ignorans Tout le monde n'est pas en état de faire l'aumône aux autres, parce qu'il y en a bien qui ne sont en état que de la recevoir eux-mêmes. Tous ne sont pas capables d'instruire le prochain par leurs paroles; mais il n'y a personne qui ne le puisse édifier par de bonnes actions, & le porter à glorifier Dieu & à pratiquer la vertu. C'est une aumône spirituelle dont personne n'est incapable, & dont on devroit avoir un trésor inépuisable.

V.

Il est certain aussi que l'édification du prochain est la plus importante de toutes les œuvres de charité, parce que rien ne porte plus directement au mal, que les mauvais exemples, & que rien n'attire plus fortement au bien que les bons. Les paroles & les raisons peuvent solliciter à l'un ou à l'autre; mais l'exemple y entraîne

ne par une force preſque invincible. C'eſt un fleuve qui nous porte, un torrent qui nous entraîne. *Malheur à toi*, dit Saint Auguſtin, *fleuve de la coûtume des hommes, qui fais tant de ravage parmi eux.* *Væ tibi, flumen humani moris.* Mais ce fleuve n'eſt pas moins puiſſant pour le bien quand il s'y porte. Il bannit entiérement certains vices. Il ôte toute la peine de certaines actions trés-difficiles qui ſont paſſées en coûtume. Ainſi il ne faut pas douter que dans les premiers tems du Chriſtianiſme, lorſqu'il n'y avoit rien que d'édifiant dans la vie du commun des Chrêtiens, leur exemple n'ait autant ſervi qu'aucune autre choſe à y attirer les peuples.

VI.

Mais la pratique de ce devoir dans toute ſa perfection eſt en même tems ſi difficile qu'on peut dire qu'elle comprend le plus haut point de la vie Chrêtienne. Car pour ne ſcandaliſer point le prochain, non ſeulement il ne faut pas expoſer aucun péché à ſes yeux, mais il faut ſupprimer devant lui toutes ſes humeurs & toutes ſes paſſions. Les paſſions ont toûjours quelque choſe de contagieux. Elles impriment leur image dans l'eſprit de ceux qui les voyent, & cette image en excite de ſemblables. Ainſi l'édification du prochain demande qu'on paroiſſe toûjours

devant lui ſans humeur, ſans paſſion & ſans autre intérêt que celui de la juſtice. Elle demande auſſi qu'on ne lui parle jamais qu'avec vérité, & qu'on la lui rende aimable par la douceur. Elle demande qu'on lui faſſe voir dans les actions de ſa vie la pratique des régles qu'on lui propoſe, & qu'on ne ſe faſſe pas reprocher de parler d'une maniére & d'agir d'une autre. Il eſt clair qu'on ne ſçauroit faire tout cela ſans une vertu trés éminente. Auſſi l'on peut manquer fort diverſement à l'obſervation de ce précepte, & dans des choſes plus ou moins capitales & eſſencielles. Les ſcandales qu'on donne au prochain ſont quelquefois des fautes capables de faire perdre la grace, & quelquefois ne ſont que des fautes vénielles. Mais mortelles ou véritables, on ne les doit jamais mépriſer. On doit toûjours tendre à les éviter ; & ce ſeroit une diſpoſition mortellle que d'être reſolu de ne faire aucun état des fautes vénielles & de n'y remédier jamais.

VII.

Vivez en paix, ſi cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous avec toutes ſortes de perſonnes. v. 18.

Saint Paul ajoûte au devoir de conſerver la paix avec tout le monde, cette condi-

dition, *ſi cela ſe peut*; parce qu'il n'eſt pas toûjours poſſible de la conſerver. Il y en a qui haïſſent la vérité & la juſtice. Il ne les faut pas abandonner pour leur plaire. On eſt quelquefois obligé de réſiſter aux paſſions injuſtes des hommes, & ils s'en offenſent. Enfin J. C. a préparé ſes diſciples à ne prétendre pas être aimez du monde, puiſqu'il en a été lui même haï. Cependant il ne laiſſe pas d'être vrai que la plûpart des querelles qui rompent la paix & l'union, ſont attirées parce qu'on ne ſouffre pas aſſez des hommes, qu'on ne les ménage pas aſſez; qu'on ne leur témoigne pas aſſez d'égards; qu'on n'a pas ſoin de leur céder dans les choſes indifférentes; qu'on les choque ſouvent par un air fier & par des réponſes dures. Et c'eſt pourquoi le Sage reléve ſi ſouvent la douceur dans les paroles, & la compare à *l'arbre de vie*: LINGUA *placabilis lignum vitæ.* Ce ſont ces cauſes de diviſions que l'Apôtre veut qu'on retranche: & ſi l'on les retranchoit bien, on ſeroit plus aſſuré que l'on n'eſt que les contradictions des autres ſont des ſouffrances que la providence de Dieu nous a deſtinées, & non pas des maux que nôtre impatience & nôtre imprudence nous ont attirez. *Prov.* 15. 4.

VIII.

Ne vous vengez point vous mêmes, mes très-chers fréres. V. 19.

L'Apôtre ne défend point de ſe ſouſtraire autant que l'on peut à la violence des méchans C'eſt une prudence raiſonnable & une eſpéce de charité envers eux. Il ne défend point auſſi d'employer des moyens doux & innocens pour les empêcher de nous nuire: mais ce qu'il défend eſt de repouſſer le mal qu'ils nous veulent faire, en leur en faiſant à eux mêmes, & d'uſer pour cela de moyens violens qui reſſentent la vengeance C'eſt le ſens du terme dont il s'eſt ſervi; & les raiſons de ſa défenſe ſont trés-claires.

1. Ces moyens préviennent la juſtice de Dieu par une uſurpation ſacrilege. C'eſt pourquoi il ajoûte: *Mais donnez lieu à la colére, parce qu'il eſt écrit. C'eſt à moi que la vengeance eſt réſervée.*

2. Ces moyens aigriſſent d'ordinaire les paſſions de nos ennemis, au lieu que nous ſommes obligez de faire tout ce qu'il nous eſt poſſible pour les calmer.

3. Nous ne leur donnons point par là l'exemple de la patience Chrêtienne que nous leur devons, & nous leur donnons lieu de nous prendre pour des gens qui font ce qu'ils peuvent pour nuire à leurs en-

ennemis. Ainſi nous contribuons à leur endurciſſement, & nous leur cauſons infiniment plus de mal qu'ils ne nous en vouloient faire; puiſque leur injuſtice ne nous pouvoit nuire qu'à l'égard de quelques biens temporels, & que nous nuiſons à leur ame même qui auroit dû nous être plus chére que nos biens.

Enfin l'uſage de ces moyens nuit à toute la Religion, & la décrie comme propoſant une perfection en idée qui n'eſt pas même ſuivie par ceux qui font profeſſion d'y être les plus attachez. Ainſi ces procedez violents deshonorent Dieu en deshonorant ſon Egliſe, de l'honneur de laquelle il eſt jaloux comme du ſien propre.

IX.

Nous jugeons & nous agiſſons dans le monde comme des enfans qu'on épouvente par des grimaces. Nous ne regardons que l'extérieur & le viſage de nos ennemis, & les marques de colére & de haine qui y paroiſſent: & cela ſuffit pour nous porter à l'impatience & à la colére. Mais que n'apprenons-nous des avares à mieux juger des choſes. Donnez à un avare dix mille écus, de quelque mauvaiſe grace que vous le faſſiez, il ſera ravi du preſent qu'on lui aura fait. Il faudroit regarder de même ſi ce que nos ennemis nous font, ne nous eſt point véri-

tablement utile, s'il y a du gain & du profit pour nôtre ame. Car en ce cas il eſt clair que malgré leur mauvaiſe humeur, nous nous en devons tenir obligez. C'eſt pourquoi quand l'Apôtre nous exhorte de *donner lieu à la colere*; c'eſt-à-dire, de ſouffrir les injures & les injuſtices des autres ſans les repouſſer: il nous exhorte à faire une action de ſageſſe & de prudence Chrêtienne. Il y a bien plus à gagner dans ce parti qu'en tout autre. Souvent une ſouffrance humble & paiſible adoucit le cœur de ceux qui perſécutent. Et quand cela arrivé, c'eſt un gain ineſtimable pour ceux qui ont la charité du prochain dans le cœur. Quand on ne les appaiſeroit pas, on ne les aigrit pas, & on leur épargne toutes les fautes qu'une paſſion aigrie leur pourroit faire commettre. Quand on ne leur ſerviroit de rien, on ſe ſert à ſoi-même. On pratique l'humilité, la douceur, la patience; & cela vaut mieux mille fois que l'exemption de ce prétendu dommage qu'on en reçoit. Il n'eſt pas poſſible de rendre les hommes juſtes & raiſonnables en leur réſiſtant. C'eſt entreprendre une guerre ſans fin que de le tenter; mais il eſt poſſible en leur cédant de ſe conſerver la paix, la tranquilité de l'ame, & la joüiſſance de tous les biens qui nous doivent être précieux. Ainſi, ſans conſidérer toutes

les.

les autres raiſons, la ſeule prudence Chrêtienne ſuffit pour nous faire prendre le parti de la patience, & pour nous convaincre que la colére, l'impatience, la réſiſtance, la vengeance ſont de faux partis qui ne font qu'augmeuter nos maux au lieu d'y remédier.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE D'APRES D'EPIPHANIE.

Cùm deſcendiſſet JESUS de monte, &c. *Mat.* 8. 1. 12.

JESUS *étant deſcendu de la montagne, &c.*

I.

JESUS-CHRIST qui pouvoit faire toutes les merveilles qu'il eût voulu, a choiſi les maladies des corps pour ſujet ordinaire des miracles par leſquels il a prouvé ſa miſſion, afin que toutes ſes œuvres euſſent le caractére de bonté & de miſéricorde, & que ces guériſons opérées ſur les corps, ſerviſſent d'image de celles qu'il avoit deſſein de faire ſur les ames, qui étoient ſon principal objet, & le vrai ſujet de ſa miſſion. Ainſi, comme toutes les maladies des corps ſont des figures & des effets des péchez des hommes, la délivrance de ces maladies répréſente la délivrance des pé-

chez.

chez que J. C. eſt venu mériter aux hommes, ſelon ces paroles de l'Ange à Saint Joſeph: *Marie aura un fils que vous nommerez* JESUS: *parce que ce ſera lui qui ſauvera ſon peuple*, en le delivrant *de ſes péchez*: IPSE *enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.* Matth. I. 12.

Mais entre ces maladies, figures des péchez, il n'y en a point qui en faſſent mieux connoître les qualitez que les deux qui ſe trouvent jointes dans cet Evangile, ſçavoir la lépre & la paraliſie. La lépre, qui conſiſte dans la corruption de toute la maſſe du ſang, qui ſe répand par tout le corps, qui le défigure & le rend affreux, répréſente vivement la corruption que le péché a produite dans la nature, & la difformité extrême où il réduit les ames. L'horreur que Dieu en a & qu'il cauſe à tous ceux à qui il la fait vivement connoître, la ſéparation qu'on faiſoit des lépreux, l'impureté légale qui étoit jointe à leur état marquent de quelle ſorte les pécheurs méritent d'être traitez. Enfin l'obligation de recourir au jugement des prêtres qui étoit neceſſaire pour rétablir les lépreux dans la ſociété des autres Iſraëlites, eſt une figure de la rémiſſion des péchez que J. C. a donné pouvoir à ſon Egliſe d'accorder aux pénitens.

La paraliſie eſt auſſi une trés-vive image de l'état où le péché réduit l'ame en lui ôtant

ôtant la force d'agir pour Dieu & de faire des œuvres de vie. De sorte que comme un paralytique mourroit nécessairement s'il n'étoit secouru par la charité des autres, les pécheurs périroient de même dans leurs péchez, s'il n'étoient aidez par la charité de l'Eglise qui leur obtient de Dieu quelque commencement de mouvement & de force, & les conduit par degrez à la guérison parfaite. Aussi il est bon de considérer, dans les circonstances des deux miracles que J. C. fit sur un lépreux & sur un paralytique, celles qui doivent accompagner la guérison spirituelle qu'il opére dans les ames.

II.

Verset 2. Il est dit du lépreux qu'étant venu trouver J. C. il l'adora; c'est-à-dire, qu'il se prosterna à terre en lui disant : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir.* On voit dans cette image un rabaissement profond de l'ame, marqué par le prosternement de ce lépreux, & une priére animée par une foi vive marquée par les paroles que l'Evangile raporte.

L'abaissement de l'ame sous Dieu doit précéder, & c'est de cette profondeur que les priéres des pénitens doivent commencer à s'élever à Dieu, selon ce que dit David : *Seigneur, je m'ecrie vers vous du profond abîme où je suis* : De *profundis clamavi*

Ps. 129. 1.

mavi ad te, Domine. Celui qui dit qu'il crie d'un lieu profond, connoît qu'il y eſt: & c'eſt le premier degré de la pénitence de connoître la profondeur de ſa chute & l'éloignement extréme qui ſépare le pécheur de Dieu. C'eſt de cet état d'humiliation, de cet abatement de l'ame que doivent naître ſes priéres, comme celles que le lépreux fit à J. C. furent faites pendant qu'il étoit proſterné. Mais qu'il y a ſouvent des corps proſternez & en poſture d'adoration, qui ne ſont pas des ſignes d'une ame abatuë, & que cet abattement de l'ame eſt rare dans la plûpart des pénitens! Qu'il y en a qui conſervent toute leur fierté, toute leur hauteur, toute leur pompe, tout leur luxe! On ne voit pas ſeulement en eux les marques de pénitences qu'avoir Acab, quoique ſon humiliation ne fût qu'extérieure & ſuperficielle. Cependant on ſe proſterne devant les autels: mais Dieu demande des ames proſternées avec le corps, & ainſi il n'accorde rien à ces humiliations contrefaites qui n'ont rien d'intérieur & de ſincére.

III.

La priére du lépreux eſt un excellent modelle de celles qu'un vrai pénitent doit faire à Dieu. *Seigneur*, dit-il, *ſi vous le voulez, vous pouvez me nettoyer de ma lépre.* Il reconnoît par là ſa corruption & ſa miſére; *Verſet* 2.

ſére; & l'on ne doit pas douter qu'il ne la reconnut ſincérement. Il en deſire ſincérement la guériſon. Il la demande ſincérement. Il reconnoît en JESUS-CHRIST la puiſſance de la lui accorder. Il tâche de le fléchir & de le toucher de compaſſion. Il ſembleroit d'abord que les pénitens ne manquent jamais d'avoir toutes ces qualitez: mais il s'en faut pourtant bien que cela ne ſoit; & le commun de ceux qui demandent à Dieu le pardon de leurs péchez, ſont bien éloignez de le faire avec les diſpoſitions qui paroiſſent en ce lépreux.

Peu de perſonnes ſentent l'infection de leurs péchez & en ont la juſte horreur qu'ils dévroient avoir. Ils ſont au contraire aſſez bien avec eux-mêmes, & à en juger par leurs actions qui ſont les vrais interprêtes de leur cœur, le péché leur paroît un fort petit mal. Ainſi il y en a peu qui deſirent ſincérement d'en être délivrez. Car ce deſir ſincére, s'ils l'avoient, les feroit entrer dans les moyens naturels de ſe procurer cette délivrance, & les feroit renoncer ſincérement à tout ce qui les peut retenir dans le péché.

Peu de perſonnes s'adreſſent avec confiance à Dieu; & s'ils reconnoiſſent en général ſa toute-puiſſance, ils ne croyent pas en avoir beſoin pour changer de volonté. ils croyent que cela eſt toûjours tellement en leur pouvoir, qu'ils n'ont pas beſoin

de

de faire à Dieu pour cela des prieres particuliéres.

IV.

Il faut remarquer que le lépreux ne doutoit point de la puiſſance de J. C., mais qu'il doutoit ſeulement de ſa volonté, *Seigneur, ſi vous le voulez, vous me pouvez guérir.* Il n'y a point de, *ſi*, dans la confeſſion de la puiſſance: *Vous pouvez me guérir.* Il y en a un à l'égard de la volonté; car il dit: *Si vous le voulez.* Il reconnoiſſoit par-là que cette guériſon ne lui étoit point duë; qu'elle dépendoit de la pure volonté de J. C., que J. C. avoit droit de la lui refuſer; & que lui n'en avoit aucun de s'en plaindre Mais les pécheurs, dira-t-on, peuvent-ils douter ainſi de la volonté de J. C. & n'ont-ils pas droit de ſuppoſer qu'il deſire plus leur ſalut qu'eux-mêmes, & qu'il a un fond infini de miſéricorde? C'eſt ce qu'il faut éclaircîr.

Il eſt vrai qu'on a droit de ſuppoſer en Dieu un fond infini de miſéricordes, dont les pécheurs qui y ont recours ne ſont jamais exclus: & l'on doit ſuppoſer de même que JESUS-CHRIST offre à tous les pécheurs à qui il a donné connoiſſance de ſon Egliſe, des remédes à leurs péchez. Il leur expoſe ſes Sacremens qui contiennent ces remédes, & il eſt prêt de leur accorder les graces qu'ils lui demanderont comme il faut.

Il

Il les prévint même de ſes graces, il frappe à la porte & au dehors par la voix de ſes miniſtres & par le ſpectacle du monde par lequel la bonté de Dieu qui y paroît de toutes parts, porte les pécheurs à la pénitence, ſelon ces paroles de ſaint Paul: *Rom. 2. 4.* *Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence?* IGNORAS *quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit?* & au dedans où il luit comme Verbe, comme vérité, comme loi éternelle, & y fait toujours entendre en quelque degré la voix intérieure de la vérité qui rappelle les pécheurs à eux-mêmes & à leur conſcience. C'eſt ce qu'on voit dans cette exhortation du Prophéte Iſaïe: *Iſa. 46. 8.* *Pécheurs, r' entrez dans vôtre cœur:* REDITE *prævaricatores ad cor.*

Mais il eſt vrai en même tems que toutes ces graces générales de J. C. pour le ſalut des pécheurs ne les convertiſſent jamais actuellement à cauſe de la dureté de leur cœur. Dieu eſt trés prêt de leur accorder ſes graces les plus efficaces s'ils recourent à lui comme il faut. Il les apelle à y recourir par les graces que nous avons marquées. Cependant ſans une miſericorde plus particuliére, ou, comme parle S. Auguſtin, ſans une miſéricorde plus profonde, ces graces générales ſont toujours rejettées par les hommes, & l'attache aux choſes ſenſibles l'emporte toujours ſur ces objets ſpirituels.

Il

Il faut donc pour les guérir actuellement une autre volonté de Dieu, une autre ſorte de grace que l'on ne peut plus dire générale, qu'il ne fait pas à tout le monde: & c'eſt celle dont ſaint Auguſtin dit: *Nous ſçavons que la grace de Dieu n'eſt pas donnée à tous les hommes*: SCIMUS *gratiam Dei non omnibus hominibus dari.* Il faut que JESUS-CHRIST ait une volonté abſoluë & efficace de changer leur volonté. On a ſujet, quand on ſent de bons deſirs, d'eſpérer que ce divin Sauveur voudra bien faire ce changement, & l'on doit faire tout ce que l'on peut afin qu'il le veuille, car il veut y être ſollicité.

Mais on ne ſe le peut promettre avec une aſſurance entiére, parce qu'on ne ſçait point ſi nos priéres ſont aſſez pures pour le mériter. C'eſt de cette ſorte de volonté dont parloit le lépreux, lorſqu'il diſoit: *Seigneur, ſi vous le voulez, vous pouvez me guérir.* JESUS-CHRIST n'a pas à l'égard de tous cette volonté abſoluë & efficace, de leur faire demander la guériſon de leurs ames & de leurs corps d'une maniére qui l'obtienne certainement. Cette volonté eſt une volonté particuliére. Ils ne l'a pas pour tous, & il ne la doit à perſonne. C'eſt l'objet de l'eſpérance des Chrêtiens; c'eſt le ſujet de leurs priéres; mais c'eſt auſſi ce qui les tient dans un juſte tremblement juſqu'à la mort.

Et

V.

Et par-là il eſt clair que la puiſſance qu'il faut reconnoître en J. C. pour la guériſon de nos ames, n'eſt pas ſeulement de nous donner des moyens généraux de nous guérir ; de nous donner la force de pouvoir guérir, ou de pouvoir demander nôtre guériſon ; mais c'eſt celle de guérir actuellement ou de demander efficacement la guériſon ; ce qu'il fait en réformant nôtre volonté, en nous faiſant vouloir ce que nous ne voulions pas. Ce n'eſt pas reconnoître, autant qu'on doit, la puiſſance de JESUS-CHRIST, ni imiter la foi du lépreux, ſi l'on n'eſt perſuadé que JESUS CHRIST diſpoſe de nôtre volonté comme il veut ; & qu'il eſt plus maître de nous que nous-mêmes ; ce n'eſt pas reconnoître ſa foibleſſe, autant que l'on le doit, ſi l'on ne ſent que ſi Dieu ne nous change lui-même le cœur, nous ne changerons point ; & que nous ne ferons qu'*amaſſer par la dureté & l'impénitence de nôtre cœur un tréſor de colére pour le jour de la colére*. Enfin c'eſt ignorer les vrais remédes dont nous avons beſoin ; que de ne demander pas à Dieu une grace qui ſe rende maîtreſſe de nôtre cœur, qui ſe l'aſſujettiſſe qui *opére en nous la bonne volonté*, qui nous *faſſe marcher dans ſes commandemens* ſelon

Rom. 2. 5.

Phil. 2. 13.

ſelon cet oracle de l'Ecriture : *Je ferai que vous marchiez dans* la voye de *mes préceptes :* FACIAM *ut in præceptis meis ambuletis*, que de ne lui demander pas qu'il *crée en nous un cœur nouveau, un cœur pur*, oppoſé à la lépre corporelle, & qu'il *nous crée* par ce cœur nouveau *dans les bonnes œuvres :* CREATI *in operibus bonis.* Ezech. 36. 27. Ezech. 36. 26. Pſ. 50. 12. Eph. 2. 10.

VI.

Il n'y a que ces ſortes de priéres qui confeſſent pleinement la grace & la puiſſance de J. C. qui ſoient capables d'obtenir de ſa bonté cette réponſe favorable : *Je le veux, ſoyez guéri, ſoyez purifié.* VOLO *mundare.* Ce fut un grand miracle quand cette parole opéra ſur le corps du lépreux, ce qu'elle ſignifioit, & qu'elle le purifia en un moment de la corruption de la lépre : mais c'en eſt un beaucoup plus grand quand elle nettoye une ame de la lépre ſpirituelle, quand elle effiace toutes les taches qui défiguroient la beauté de ce miroir où Dieu doit reluire comme le ſoleil dans un criſtal trés pur, ſelon la comparaiſon de ſainte Theréſe. Toute nôtre vie doit être employée à obtenir cette parole ſi conſolante : *Je le veux, ſoyez purifié :* VOLO, *mundare :* & nous ne ſçaurions prendre une meilleure voye, pour y engager J. C. qu'en diſant avec le lépreux : *Seigneur, ſi vous le* V. 3.

vou-

voulez vous pouvez me purifier. C'eſt une priére qui doit être continuellement dans la bouche des pécheurs & des innocens ; parce que les uns & les autres doivent ſe conſidérer comme corrompus : & même les juſtes ont ſouvent un plus vif ſentiment de leur corruption que les pécheurs, parce qu'ils ont plus d'idée de la pureté que l'ame devroit avoir. Il faut que cette priére renferme une grande idée de la toute puiſſance de la grace de JESUS-CHRIST. On la croit en général : mais on n'en a pas un ſentiment aſſez vif. Il y a dans le cœur une défiance ſecrete qui détruit nôtre eſpérance ; ce qui nous oblige de dire ſur ce point comme cet homme de l'Evangile qui diſoit à JESUS-CHRIST. *je le croi, Seigneur* ; mais *aidez-moi dans mon incrédulité*, & comme les Apôtres : *Seigneur, augmentez-nous la foi* : DOMINE : *adauge nobis fidem.*

Marc. 9. 23. Luc. 17. 5.

VII.

Gardez-vous bien de parler de ceci à perſonne. V. 4.

Quoi-que cette précaution par laquelle JESUS-CHRIST étouffoit, autant qu'il pouvoit, la gloire de ſes miracles, ne lui fût aucunement néceſſaire pour éviter la vanité dont il étoit incapable, il avoit néanmoins de trés-grandes raiſons d'en uſer.

Car

Car 1. elle aprend à tous ſes miniſtres à éviter l'éclat de leurs bonnes œuvres comme un danger trés-grand. Il eſt trés-facile que le cœur s'éléve par la préſomption, lorſque les loüanges des hommes ſe joignent au fond d'orgueil que nous avons toûjours dans le cœur. Il n'y a donc que la grace de Dieu qui les puiſſe garantir de ce péril en faiſant qu'ils ne s'apliquent qu'à leurs devoirs, & qu'ils tâchent d'obſcurcir & de cacher tout le reſte.

Mais J. C. avoit encore une autre raiſon qui le pouvoit regarder lui-même, & qui eſt encore d'une grande inſtruction pour ceux qui ſont dans l'exercice des bonnes-œuvres. Quoi-que le lépreux témoignât une grande foi du pouvoir de J. C. & qu'il ſoit même dit qu'il *l'adora*: il n'eſt pas certain néanmoins qu'il le regardât autrement que comme un grand Prophéte, qui avoit reçu de Dieu le don de guérir les maladies. Car le terme *d'adoration* étoit commun aux reſpects qu'on rendoit aux hommes & à Dieu par le proſternement du corps. Or il eſt difficile qu'en publiant les miracles d'un homme, on ne s'attache à l'homme que l'on voit, & qu'on ne faſſe quelque préjudice à l'honneur de Dieu qui eſt la vraye ſource des miracles. J. C. ne vouloit donc pas que ce l'épreux parlât de lui, de peur qu'en le regardant comme homme, il ne dérobât à Dieu une partie

de sa gloire. C'est aussi par le même mouvement qu'il répondit à un homme qui
Mat. 19. 17. l'apelloit, *Bon maître: Pourquoi m'apelez-vous bon? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon:* ce qu'il disoit pour corriger cet homme qui le croyant un pur homme lui donnoit un titre qui ne convient proprement qu'à Dieu. Et c'est ce qui doit aprendre à tous les Directeurs, à tous les Supérieurs, & généralement à tous ceux qui occupent l'esprit des autres, d'éviter extrémement que ces personnes ne les regardent trop humainement; de reprimer ces attaches autant qu'ils peuvent; & de prendre bien garde que par leurs loüanges indiscrétes & par leurs autres actions, elles ne se rendent plus dépendantes d'eux que de Dieu, & ne lui raviſſent ainsi une partie de sa gloire, dont il déclare dans l'Ecriture qu'il est jaloux & qu'il ne souffrira point l'usurpation. Il est facile de voir la justice de cette réflexion: mais si l'on consultoit bien la conduite du commun des conducteurs & des personnes conduites, on trouveroit qu'il y en a trés-peu qui ayent assez de soin de conserver les droits de Dieu & les intérêts de sa gloire.

VIII.

Jesus-Christ en obscurciſſant sa propre gloire, ne dispense point ce lépreux de

de l'obéïſſance à la loi de Moyſe, & il lui recommande au contraire expreſſément de l'obſerver en ſe montrant aux Prêtres & les convainquant de ſa guériſon. *Sed vade:* V. 4.
oſtende te ſacerdoti. Ce devoir eſt encore bien plus important dans la loi nouvelle, où les Prêtres ne ſont pas ſeulement les témoins, mais les miniſtres de la guériſon de la lépre ſpirituelle qui conſiſte dans les péchez. Il eſt donc bien plus néceſſaire de ſe montrer à eux: & cette ordonnance légale dont J. C. recommande la pratique au lépreux qu'il avoit guéri, n'étoit même que pour figurer la néceſſité de ſe montrer aux Prêtres dans la loi nouvelle; c'eſt à-dire de leur découvrir ſa conſcience; puiſque c'eſt-là que la guériſon de la lépre du péché ſe doit faire. Et c'eſt ce qui donne lieu de remarquer qu'il étoit ordonné aux lépreux de ſe montrer eux-mêmes aux Prêtres. Cela ne ſe faiſoit point par perſonnes interpoſées. Il falloit qne le Prêtre vît le l'épreux même, & qu'il le conſidérât exactement. Il faut de même que les pécheurs ſe découvrent ſincérement eux-mêmes aux miniſtres de J. C. qu'ils ſe montrent à eux tels qu'ils ſont; & qu'ils ne faſſent pas le portrait d'un autre plûtôt que d'eux-mêmes, ſupprimant une partie de leurs défauts, & en altérant une autre. C'eſt ce qui arrive néanmoins dans beaucoup de confeſſions. Comme la plû-

part des pécheurs ne ſe connoiſſent point, ils ne ſe montrent point auſſi aux Prêtres. Ils leur font des portraits qui ne leur conviennent point, & qui ne donnent ainſi aux Prêtres aucune lumiére ſolide ſur leur état. C'eſt ce qui détruit le fruit de la plûpart des remédes ordonnez par les Prêtres, & qui fait voir combien il eſt important aux pénitens de tâcher de ſe connoître, & d'implorer la lumiére de Dieu pour cela; afin d'éviter dans leurs confeſſions ces faux portraits qui ne ſervent qu'à tromper les Confeſſeurs.

IX.

Offrez, ajoute J. C. *le preſent preſcrit par Moyſe, afin que cela leur ſerve de témoignage.* v. 4.

Dieu voulut dans l'ancienne loi que les lépreux fiſſent paroître au prêtre leur guériſon; & il ne commande pas moins dans la nouvelle aux pécheurs de faire connoître aux miniſtres de l'Egliſe qu'ils ont quité le péché. Car ſans cela les Prêtres ne les peuvent regarder comme vraiment convertis. C'eſt aux Prêtres à juger quelles preuves ils en doivent exiger; & juſqu'où ils peuvent croire le témoignage que les pécheurs rendent d'eux-mêmes. Les preuves que les Prêtres de l'ancienne loi exigeoient de ceux qui avoient été lépreux,

preux, étoient certaines: & cela doit aprendre aux miniſtres de l'Egliſe à n'être pas ſi faciles à croire que la lépre du péché ait ceſſé dans les ames, & qu'elles ayent une ferme volonté de le quiter. Car il y a bien des volontez inefficaces, & qui ne ſont que de ces deſirs, dont l'enfer eſt plein, ſelon Saint Bernard. Il faut bien ſe garder d'être de ces miniſtres de l'Egliſe que Saint Grégoire accuſe d'une douceur exceſſive, dont il dit „ qu'ils ſont foibles par le „ relâchement de leur vie, mais forts par „ leur témérité: *Qui converſatione infirmi „ ſunt, temeritate fortes*; qu'ils ont peine à ſe „ ſoûtenir eux-mêmes, & qu'ils ont la „ hardieſſe de s'offrir pour porter les autres; qu'ils ſuccombent ſous leurs petits fardeaux, & qu'ils veulent bien ſe „ charger des péchez des autres, dont le „ poids eſt ſi terrible.

Nimis dementes noſtri temporis ſacerdotes, & *Greg. in 1. Reg. l. 6.*

X.

Comme on n'a pas le tems de parler ici de la foi du Centenier, & des loüanges que J. C. lui a données dans l'Evangile de ce jour, on ſe contente de faire trois reflexions ſur trois véritez qui y ſont marquées.

1. La demande que ce Centenier fit faire à J. C. (car il ne demande que par ſes amis) marque deux véritez importantes.

La premiére, que ce n'eſt point prier moins véritablement que de prier par l'entremiſe des autres, & que c'eſt même une action d'humilité qui rend les priéres plus efficaces: qu'ainſi c'eſt une objection frivole que ce qu'alléguent les Religionnaires, que c'eſt faire tort à J. C. que de s'adreſſer aux Saints. Ce Centenier qui ne prioit que par ſes amis, faiſoit-il tort à J. C.? Ne lui témoignoit-il pas par-là au contraire ſon reſpect? Et l'Evangéliſte n'a-t-il pas cru avoir droit de dire, qu'il vint trouver J. C. parce que c'eſt la même choſe de le venir trouver ſoi-même, ou de lui adreſſer par reſpect d'autres perſonnes que l'on croit plus favorables & plus dignes d'être écoutées que ſoi-même?

La ſeconde vérité, c'eſt que quoique la demande du Centenier paroiſſe & temporelle & intéreſſée, puiſque ce qu'il demandoit étoit la guériſon de ſon ſerviteur; néanmoins ces ſortes de demandes étant faites par la charité deviennent trés-pures & trés-deſintereſſées. On peut demander par intérêt les choſes les plus ſpirituelles, & l'on peut demander ſans intérêt les choſes les plus temporelles. C'eſt la pureté du cœur & l'intention d'obéïr à Dieu dans ce qu'il nous commande qui purifie nos actions, & non la nature même des choſes qu'il commande.

Ce

XI.

Ce que dit le Centenier ſur ce que J. C. promit de venir guérir ſon ſerviteur : *Seigneur, je ne ſuis pas digne que vous veniez dans ma maiſon*, eſt dans la bouche de tous les Chrêtiens, & l'Egliſe leur fait uſer de ces paroles dans la plus ſacrée de toutes leurs actions, qui eſt la communion au corps de J. C. Mais au lieu qu'elles marquoient dans le Centenier une diſpoſition excellente qui a mérité les loüanges de J. C. elles ne marquent ſouvent dans le commun des Chrêtiens qu'une diſpoſition trés-commune qui n'en mérite ſouvent aucune. Cela fait voir qu'il ne faut point juger de la vertu ni par les paroles, ni par les actions extérieures. Ce ſont des ſignes équivoques qui peuvent marquer des diſpoſitions trés-differentes. Il y a un certain fond dans le cœur qui n'eſt connu que de Dieu, & ſur lequel il juge de la vertu. Les plus communes actions peuvent être trés-Saintes & trés-grandes par ce fond. Les plus grandes peuvent être trés-petites, & les mêmes actions peuvent ſanctifier les uns & condanner les autres. Ne nous fions donc nullement à nos paroles ni à nos actions extérieures, parce que nous ne ſçavons de quel fond elles procédent, ni ce que Dieu en juge, & qu'il n'y a que lui qui en puiſſe bien juger. *Verſet 8.*

XII.

Cette parole du Centenier. *Je ne ſuis pas digne*, pourroit avoir une trés-grande étenduë, & nous donner lieu de pratiquer l'humilité en une infinité de rencontres, ſi nous étions auſſi pénétrez de nôtre indignité qu'elle eſt réelle & effective. Non ſeulement nous pourrions nous en ſervir à l'égard de toutes les graces de Dieu, mais auſſi à l'égard de tous ſes bien faits temporels, tant ceux qu'il nous fait par lui-même que ceux qu'il nous fait par le miniſtére des créatures. Un pécheur n'eſt digne de rien. Ainſi en nous regardant comme pécheurs, nous devons nous reconnoître indignes de tout. Nous ne ſommes dignes ni des faveurs de Dieu, ni de l'affection des hommes, ni de la vie même. Il n'y a point de bon traitement que nous puiſſions recevoir d'eux qui ne nous donne lieu de dire que nous n'en ſommes pas dignes: & dans les plus mauvais nous pouvons dire avec vérité que nous ne ſommes pas dignes d'être mieux traitez. Ainſi cette parole pourroit être pour nous une ſource de graces, en nous faiſant rentrer ſans ceſſe dans les ſentimens qui nous conviennent comme pécheurs. Mais hélas, qu'il eſt à craindre que Dieu ne voye tout le contraire dans le cœur de la plûpart des Chrêtiens! Car, à

en juger par leurs actions, on peut dire qu'ils s'eſtiment dignes de tout, & que leur cœur a toûjours cette réponſe prête : *J'en ſuis digne.* Leurs prétentions ne ſont jamais arrêtées que par l'impuiſſance d'aller plus loin. Il n'y a guéres d'Eccléſiaſtiques qui ne ſe jugent dignes des plus hautes dignitez du Sacerdoce ; guéres de laïques qui ne ſe croient capables des plus grands emplois. Enfin, à en juger par leurs actions comme Dieu en juge, on peut dire qu'ils ont toûjours cette parole dans le cœur : *Il n'y a rien dont je ne ſois digne.*

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis. *Rom.* 13. 8. 10.

Aquitez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez, ne demeurant redevables que de l'amour qu'on se doit toûjours les uns aux autres.

L'Apôtre renferme toute la solide piété dans la pratique de ces deux devoirs, 1. de ne rien devoir à personne; 2. d'aimer le prochain. Il comprend dans le premier tous les devoirs de justice, & dans le second tous les devoirs de charité. Celui qui ne doit rien à personne, satisfait à tout ce qu'il doit par justice au prochain. Autrement il lui demeureroit redevable des devoirs auſquels il

il ne ſatisferoit pas: & celui qui aime le prochain, quoique demeurant toûjours redevable de la charité, comme nous le dirons ci-aprés, ne laiſſe pas d'avoir accompli la loi. Il eſt trés-utile de concevoir la piété ſous ces deux idées: & pour parler d'abord de la premiére, elle eſt particuliérement néceſſaire pour nous délivrer d'une illuſion fort ordinaire qui met la piété dans certaines actions extérieures pratiquées avec attache, & la fait ſubſiſter avec l'omiſſion de pluſieurs devoirs importans envers le prochain. Une femme ſe croira devote en faiſant de longues priéres, en paſſant les jours & les nuits à l'Egliſe pendant qu'elle néglige le ſoin qu'elle doit avoir de ſon mari, de ſes enfans & de ſes domeſtiques. Elle ne s'aquite donc pas par-là de ce qu'elle doit à ſa famille, & par conſéquent elle péche contre la régle de l'Apôtre: *Aquitez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez.* NEMINI *quidquam debeatis.*

Toutes les devotions bizarres, déréglées, inégales, capricieuſes, ne viennent que de ce qu'on ne fait pas aſſez d'attention à ce précépte, & de ce qu'on omet quelques-uns de ſes devoirs pour s'attacher aux autres avec paſſion. Ainſi pour pratiquer une dévotion ſolide & véritable, il faut que chacun s'efforce de connoître toutes les choſes auſquelles il eſt

obligé tant en général qu'en particulier, & qu'il régle tellement ſa vie que perſonne n'ait ſujet de ſe plaindre qu'il manque à quelqu'un de ſes devoirs.

II.

Il doit généralement comprendre dans ces devoirs tout ce que les hommes peuvent exiger de lui, ſoit par un droit de juſtice, ſoit par une coûtume établie. Il faut rendre, dit Saint Paul en un autre endroit, *l'honneur à qui on doit l'honneur, le tribut à celui à qui on doit le tribut*: Cui *honorem, honorem; cui tributum, tributum.* Ainſi ce précepte comprend les devoirs mêmes de civilité établis parmi les hommes: parce que c'eſt une eſpéce d'honneur qu'on leur doit dont l'omiſſion les choque. Il y a pourtant cette différence entre ces devoirs de pure civilité & ceux qui ſont de juſtice, qu'on ſe peut quelquefois diſpenſer des civilitez trop incommodes & qui nous engageroient trop avec le monde, comme les viſites frequentes; au lieu que dans les devoirs de juſtice, il faut ſuivre les lois établies & y ſatisfaire éxactement.

Rom. 13. 7.

III.

L'Apôtre diſtingue les devoirs de charité de ceux de juſtice en ce qu'à l'égard des devoirs de juſtice il veut qu'on s'en aquite ſi parfaitement qu'aprés s'en être aqui-

aquité on en demeure plus redevable. Mais à l'égard des devoirs de charité, on ne ſçauroit, ſelon lui, s'en acquiter d'une telle ſorte qu'on puiſſe regarder cette dette comme entiérement payée. *La charité*, dit Saint Auguſtin, *eſt une dette qui eſt toûjours duë & n'eſt jamais entiérement payée.* CHARITAS *ſemper debetur, & nunquam exolvitur.* Il y en a trois raiſons eſſencielles.

La premiére eſt, que comme on doit au prochain un amour continuel, ce qu'on lui témoigne d'affection ſatisfait bien pour le tems auquel on le lui témoigne, mais n'empêche pas que pour le tems d'aprés on n'ait une nouvelle obligation de l'aimer à laquelle il faut de nouveau ſatisfaire. C'eſt Saint Auguſtin qui aporte cette raiſon pour montrer que la charité eſt toûjours duë.

La ſeconde eſt, qu'en aimant le prochain nous contractons une nouvelle obligation de l'aimer encore davantage. Car cette action de charité que nous pratiquons envers lui, eſt une nouvelle grace que nous recevons de Dieu, & par conſéquent une nouvelle obligation d'aimer Dieu & le prochain.

La troiſiéme raiſon eſt que nous ne devons pas prétendre pouvoir ſatisfaire à tout l'amour que nous devons à J. C. A quelque degré que nous le portions, nous

lui en devons beaucoup davantage: & ſes bienfaits étant infinis ne peuvent jamais être égalez par nôtre reconnoiſſance. Or il a laiſſé le prochain dépoſitaire des droits qu'il a ſur nous. Ce que nous lui donnons, il le conte pour reçu par lui-même. Ce que nous lui refuſons, il s'en attribuë à lui-même le refus. *Autant de fois*, dit-il, *que vous avez rendu des devoirs de charité à l'un des plus petits de mes fréres, c'eſt à moi même que vous les avez rendus, & autant de fois que vous avez manqué à leur rendre ces devoirs, vous avez manqué à me les rendre à moi-même.* Nous ne ſçaurions donc aller trop loin dans la charité du prochain, ni égaler ce que nous lui devons. Ainſi nous ne pouvons jamais dire que nous ne lui devons plus rien.

Matth. 25. 40. 45.

IV.

On peut faire ſur ce ſujet une objection raiſonnable qui ſervira à éclaircir cette doctrine. Car il ſemble qu'on puiſſe conclure de là qu'il faut donc que chacun s'épuiſe & ſe ruine pour aſſiſter tous les miſerables; puiſque ces miſerables nous tenant lieu de J. C., il ſemble qu'on ne ſçauroit aller trop loin dans les exercices de charité que l'on pratique envers eux. C'eſt ce qui oblige de diſtinguer les effets extérieurs de cette vertu des mouvemens intérieurs, & à reſtraindre à ces derniers

ce

ce que nous avons dit qu'on ne peut ſatisfaire entiérement à la charité qu'on doit au prochain. Car il eſt vrai en ce ſens qu'on ne l'aime jamais d'une telle ſorte qu'on ne doive tâcher de l'aimer encore davantage. Mais pour les effets extérieurs, ils peuvent être bornez par diverſes circonſtances. L'obligation de nourrir ſes enfans & de les faire élever, peut obliger un pére à borner ſes charitez extérieures; & le même peut arriver par diverſes autres néceſſitez de maladies & d'impuiſſance. Une charité même eſt ſouvent incompatible avec un autre. Mais les charitez intérieures ne ſont jamais incompatibles. On peut toujours avoir pour ceux mêmes qu'on n'aſſiſte pas des déſirs ſincéres de les aſſiſter: & ces déſirs étant de véritables priéres qu'on fait pour eux, leur ſont quelquefois plus utiles que les ſecours effectifs que l'impuiſſance nous empêche de leur accorder.

V.

Il ne faut pas croire néanmoins que cette charité ſans bornes que nous devons au prochain ſe réduiſe ſimplement à des déſirs intérieurs. Elle a un grand nombre d'effets viſibles.

Premierement ces effets extérieurs peuvent bien quelquefois être bornez par la raiſon, par le devoir, par d'autres charitez:

tez : mais c'eſt un fort grand défaut quand ils ſont bornez par le luxe, par la vanité, par la défiance de la providence, par l'ambition.

2. La charité intérieure doit produire une patience ſans bornes & qui ſoit invincible à toutes ſortes d'injures. On ne peut dire : je ſouffrirai juſqu'à ce point : mais au delà, je me vangerai. On ne peut dire : je puis ſouffrir ſans haïr ceux qui m'ôtent mon bien, mais non ceux qui m'ôtent ma reputation. Il faut que la charité Chrêtienne ſoit invincible à toutes ſortes d'outrages, de quelque nature qu'ils puiſſent être, & qu'elle ſoit incapable non-ſeulement de faire aucune injuſtice au prochain, mais même de ne lui pas procurer tout ce qui peut-être utile à ſon ſalut. Auſſi Saint Pierre ayant demandé à J. C., combien il falloit pardonner de fois à ſon frere, & s'il ſuffiſoit de lui pardonner *ſept fois*, J. C. lui répondit qu'il ne falloit pas ſeulement pardonner *ſept fois, mais juſqu'à ſeptante fois ſept fois* ; c'eſt-à-dire, à l'infini. La raiſon en eſt que les fautes que le prochain peut commettre contre nous, peuvent bien mériter, en tant qu'elles regardent Dieu, une punition éternelle : mais quoi qu'elles la méritent, elles ne ſurpaſſent jamais ſa miſéricorde. Nous ne pouvons donc jamais ſouhaiter que Dieu ne la leur faſſe pas, & nous ſommes

Matth. 18. 22.

au

au contraire obligez de ſouhaiter qu'il la leur faſſe. Or ſi nous ſommes obligez de demander à Dieu le pardon pour eux, nous ne pouvons nous diſpenſer de leur pardonner nous mêmes; puiſqu'il y a une contrariété viſible entre ſouhaiter ſincérement que Dieu pardonne à quelqu'un & refuſer de ſa part de lui pardonner.

V. I.

Celui qui aime ſon prochain accomplit la loi.

Il n'eſt pas dit que celui qui accomplit la loi, aime le prochain: mais il eſt dit que celui qui aime le prochain accomplit la loi. Le ſeul accompliſſement extérieur des préceptes ne ſuffiroit pas pour ſatisfaire à la charité du prochain; parce qu'on pourroit ſéparér cet accompliſſement extérieur d'un amour véritable & l'allier même avec la haine du prochain. On peut épargner ſa vie, ſon bien, ſon honneur, & avoir en même tems de l'averſion pour lui: mais on ne le peut aimer qu'on n'accompliſſe en même tems tous ces préceptes. Car qui aime véritablement ſon prochain, ne lui nuit jamais ni dans ſon bien, ni dans ſa reputation, ni dans ſa vie, & ne lui fera jamais aucune injuſtice. Et c'eſt ce qui fait voir encore que Saint Paul ne parle pas d'un amour endormi

mi & ſans action, mais d'un amour effectif & agiſſant, d'un amour qui eſt l'accompliſſement des préceptes, qui empêche la volonté de ſe porter à certaines actions, & qui l'engage à d'autres. Or un amour de cette ſorte eſt un amour actuel; & ainſi l'on ne peut nier qu'on ne ſoit obligé par la loi de Dieu d'avoir pour le prochain une affection véritable, actuelle, effective. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit accompagnée de penſées ni de reflexions expreſſes. On peut aimer quelqu'un trés réellement & trés actuellement, ſans lui avoir jamais dit qu'on l'aime & ſans ſe l'être dit à ſoi-même. Il eſt donc vrai d'une part que l'amour du prochain pris pour une penſée n'eſt point néceſſaire : mais il l'eſt abſolument étant pris pour un mouvement de la volonté qui la porte par amour à procurer le bien du prochain, & à éviter de lui nuire.

VII.

Enfin on peut apprendre par là que cet amour du prochain dont parle Saint Paul, n'eſt point différent de celui de Dieu. Autrement il pourroit être impur & injuſte : & bien loin de renfermer l'accompliſſement de toute la loi, il pourroit porter à ne la pas accomplir. Cet amour eſt donc celui par lequel on deſire au prochain le bien ſou-

ſouverain ; c'eſt-à-dire, le bien de la juſtice. Cet amour eſt incapable de lui faire du mal ; parce que le mal n'eſt jamais juſte, Enfin il n'eſt point différent de l'amour de Dieu ; puiſque c'eſt la même choſe, ou plûtôt que c'eſt une ſuite naturelle & inſéparable de ſouhaiter Dieu au prochain & de ſouhaiter le prochain à Dieu. L'amour de la juſtice qui eſt proprement l'amour de Dieu, fait naturellement deſirer que cette juſtice ſoit connuë, ſoit aimée, ſoit révérée de tout le monde. On ſouhaite donc par-là naturellement que le prochain la connoiſſe, l'aime & la révére, & par conſéquent on la lui ſouhaite. On eſt donc bien éloigné de violer à ſon égard les préceptes de cette juſtice qu'on ne lui veut faire aimer que parce qu'on l'aime ſoi-même.

VIII.

On peut connoître par-là quelle eſt l'eſſence de la Religion Chrêtienne. Toutes ſes richeſſes ſont intérieures. OMNIS *gloria filliæ Regis ab intus*. Elle ne fait rien au dehors de mauvais : mais ce qu'elle fait au dehors, n'eſt bon que par la pureté de la ſource dont il découle. Il y a une certaine lumiére intérieure qui eſt comme l'œil de l'ame, & qui rend lumineux tout ce qu'elle éclaire, & tout ce qu'elle conduit. Mais auſſi ce qu'elle ne conduit point, ne peut

être

S. Prosper. être que ténebreux, & *plein de la noirceur des pechez.* PLENUM *nigredine peccatorum*, comme parle un Pére de l'Egliſe. En un mot la charité, qui eſt cet œil, fait toujours bien, & ce qu'elle ne fait pas, ne peut être bon; & comme elle eſt le tréſor de tous les juſtes, il s'enſuit qu'ils ne ſont jamais pauvres, & qu'en quelque état qu'ils ſoient, ils ſont toujours riches & capables d'enrichir les autres. Ils n'ont pas beſoin pour faire de bonnes-œuvres, de richeſſes temporelles, s'ils n'en ont point. Leur tréſor leur ſuffit, & ne leur manque jamais. Ils peuvent toujours prier pour le prochain, ſouffrir du prochain, & enfin l'aimer; & Dieu conte ces actions pour les plus grandes aumônes qu'on lui puiſſe faire. Sans cela toutes les autres ſeroient contées pour rien, de quelque bien dont on le comblât. Mais pourvû qu'on pratique cette charité intérieure, Dieu attribuë à ceux qui la font, le mérite de toutes les actions que l'impuiſſance ſeule leur retranche.

IX.

On ne doit pas trouver étrange que cette charité ne puiſſe être éteinte par la malice des hommes, par leurs ingratitudes & par leurs crimes. Il eſt vrai que la malice, l'ingratitude & les crimes ne ſont pas aimables: mais il reſte toujours dans les

plus

plus méchans des caractéres dignes d'être aimez. L'image de Dieu n'eſt pas entiérement détruite en eux. Elle y peut encore être retracée. Ils ne ſont pas encore dans un état invariable, & ils peuvent recouvrer la grace par le ſecours de la miſéricorde de Dieu. Ainſi cette capacité qu'ils ont encore de devenir enfans de Dieu, nous les doit encore rendre aimables: car c'eſt pour eux un droit éloigné au Royaume du ciel. Pourquoi leur fermerions-nous les entrailles de nôtre miſéricorde, puiſque J. C. ne leur ferme pas les ſiennes. L'entrée de l'Egliſe leur eſt encore ouverte. Les Sacremens & les graces qu'ils contiennent leur ſont expoſez. Ils peuvent ſe laver dans ces piſcines ſacrées; & nous ne ſçavons pas s'ils ne le feront point quelque jour. Enfin, comme ils ſont en même tems & miſérables & méchans, Dieu veut qu'en cette vie nous les regardions par l'endroit de leur miſére, afin d'exciter nôtre compaſſion envers eux; & ce ne ſera que leur mort dans l'impénitence qui nous donnera droit de les regarder comme irrémédiablement méchans. C'eſt ainſi que J. C. les traite dans cette vie: & ce ſont ces mêmes ſentimens qu'il veut que nous ayons toujours pour eux.

SUR

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Ascendente Jesu in naviculam, secuti sunt eum Discipuli ejus.
Mat. 8. 23. 27.

Jesus entra dans une barque, accompagné de ses disciples.

I.

L'Evangile de ce jour nous propose pour nôtre instruction une tempête dont la barque où étoient les Apôtres fut agitée dans le tems même qu'ils avoient J. C. avec eux; mais *endormi sur la poupe*; & nous donne lieu de considérer toutes les tempêtes des ames, tant celles qui leur arrivent en présence de J. C., que celles qui leur peuvent arriver en son absence. Car il faut remarquer que les Apôtres n'avoient pas seulement J. C. présent, mais qu'ils étoient dans une fonction que J. C. lui-même leur avoit ordonnée. Il leur avoit

C. 4.

voit commandé de paſſer à l'autre bord du lac de Génézaret. Ils obéïſſoient à ſes ordres. Cependant ils ne laiſſérent pas d'être agitez par une forte tempête. J. C. auſſi les en garentit en appaiſant les vents & les flots. Mais les tempêtes les plus dangereuſes ſont celles qui arrivent aux gens qui s'embarquent ſans avoir J. C. avec eux, & ſans avoir pris ſes ordres; c'eſt-à-dire qui s'engagent dans les emplois où il ne les apelle point, n'y entrant que par des raiſons humaines & temporelles.

II.

Cet état ſeul & ſéparé des autres dangers qui y peuvent être joints, & dans leſquels on ſe trouve preſque toûjours deſtitué de ſecours, eſt une grande tempête, parce que c'eſt un état de préſomption, & qu'on ne s'y engage que par la penſée ou que l'on eſt capable de ſatisfaire à ce miniſtére ſans le ſecours de Dieu, ou qu'on ne laiſſera pas d'avoir droit de l'eſpérer raiſonnablement, nonobſtant cet engagement téméraire. C'eſt un état d'ingratitude & d'injuſtice, puiſque c'eſt ôter à Dieu la qualité de principe & de fin de toutes choſes, que c'eſt croire que nous pouvons vivre pour nous mêmes, pour nôtre plaiſir, pour nôtre gloire, pour nos intérêts, & qu'ainſi nous ne ſommes pas obli-

obligez de le consulter sur l'emploi où il desire que nous passions nôtre vie. Enfin c'est une état d'infidélité & de révolte; puis que c'est être un serviteur infidelle de se conduire à sa phantaisie & de suivre sa volonté propre, & non celle de son maître. Il ne faut donc point d'autre chose pour faire naufrage & pour perdre son ame que de continuer à vivre dans cette indépendance de Dieu, quoi qu'on n'y ajoûte aucun autre crime qui se fasse remarquer. C'est assez pour périr & être séparé de JESUS-CHRIST, que d'avoir vécu pour soi & non pour lui, & de n'avoir pas observé ce que dit l'Apôtre: *Que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort & ressuscité pour eux: Et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei, qui pro eis mortuus est & resurrexit.*

2. Cor. 5. 15.

III.

Cependant outre cette tempête générale inséparable de l'état de ceux qui s'embarquent sans l'ordre de J. C., & sans l'avoir avec eux, ils en rencontrent une infinité d'autres, dans le cours de cette navigation, capables de submerger leur vaisseau. Il y en a de deux sortes, de cachées, & de manifestes. Celles qui sont cachées sont d'autant plus dangereuses qu'elles abîment un navire sans qu'on s'en aper-

aperçoive. Il n'y a point de ces ſortes de naufrages dans les mers du monde, & on n'y périt point ſans le ſçavoir. Mais dans cette mer ſpirituelle ce ſont au contraire les plus ordinaires. On y eſt ſubmergé ſans qu'on le ſçache, & cela arrive particuliérement par certaines opinions qui y régnent, & qui étant autoriſées par la coutume, & par l'exemple même de gens qui paſſent pour gens de bien, ne ſe font plus diſcerner. On s'y porte ſans ſcrupule. On y demeure ſans remors, & l'on ſe croit fort en ſureté, ſe voyant en ſi grande compagnie. On ne ſçauroit mettre dans l'eſprit de la plûpart du monde que ce qui s'y pratique communément, puiſſe être mauvais. On agit donc & l'on hazarde ſon ſalut ſur ces opinions qui n'en ſont pas moins téméraires pour être communes; parce qu'il y auroit cent raiſons & cent exemples qui en pourroient détourner ceux qui les ſuivent, s'ils n'étoient aveuglez par l'impreſſion de la coutume & de l'exemple du monde.

IV.

Ceux qui n'avigent entre les Tropiques, y trouvent un vent continuel qui les porte toujours du même côté & qui eſt comme le cours d'un fleuve qui tend à la mer. Il y a de même dans le monde un certain courant qui porte ceux qui y vi-

vent vers les aiſes & les commoditez de la vie, vers la conſidération, l'honneur, les richeſſes, l'éclat, le rang, les dignitez, c'eſt-à dire vers toutes les choſes dangereuſes en ſoi, & principalement à ceux qui les déſirent. Tout le langage des hommes eſt infecté de cette corruption, leurs ſouhaits, leurs congratulations, leurs complimens, leurs entretiens en ſont pleins. Si quelqu'un, après avoir long-tems fait ſa cour pour parvenir à quelque charge du ſiécle ou à quelque dignité de l'Egliſe, vient à obtenir ce qu'il deſiroit, on l'en félicite, tous ſes amis le viennent voir à l'envi pour lui témoigner leur joye. Ses envieux mêmes par leur dépit, font la même impreſſion ſur lui, parce qu'il voit dans leur dépit qu'ils eſtiment grand le bien qu'il poſſéde: ce qui lui perſuade qu'il eſt heureux. Cependant qui a-t-il de plus faux que cette impreſſion? Eſt-on heureux quand une montagne tombe ſur nous? Et qu'eſt-ce qu'une dignité Eccleſiaſtique à un homme qui la deſire, qui la recherche, qui ne la fuit pas, que la chute d'une montagne? Mais hélas, ce poids ſi terrible ne ſe ſent point dans cette vie! Il écraſe l'ame, ſans qu'elle s'en apperçoive; & c'eſt ce qui fait que bien loin de tacher de l'éviter il y a preſſe à qui en ſera accablé. On entaſſe tant que l'on peut de ces montagnes; & l'on arrive ſans crainte

au

au jour de la mort, où le ſentiment de cet accablement ſera d'autant plus vif qu'il aura été plus étoufé durant cette vie? Qu'eſt-ce donc qu'il y a de vrai ſur ce point? Je ne ſçache pas qu'il y ait autre choſe, ſinon que de ne déſirer point les richeſſes & les dignitez de l'Egliſe, & n'être point forcé de les accepter; c'eſt le ſouverain bonheur. Ne les déſirer point & en être chargé malgré ſoi, eſt un bien pour l'Egliſe; mais c'eſt toujours un fort grand danger pour ceux que l'on charge de ce fardeau. Les déſirer & n'y pouvoir parvenir, c'eſt un mauvais déſir de l'homme & une grande miſéricorde de Dieu; mais les deſirer & les obtenir c'eſt la ſouveraine miſére & le ſouverain danger. Cependant c'eſt le ſujet des conjouïſſances & des congratulations des hommes.

V.

Quelque véritable que ſoit ce diſcours, il ne paſſera jamais à l'égard de la plûpart du monde que pour une idée. L'impreſſion publique l'emportera toujours à l'égard de cet exemple particulier, & à l'égard de tous les autres ſemblables. Et ainſi cette impreſſion forme une de ces tempêtes inviſibles auſquelles on ne ſonge point à reſiſter, & qui attaquent particuliérement ceux qui entrent par leur phantaiſie & par des vuës tout humaines dans les engagemens qui ſont le capital de leur vie.

Car l'amour du monde qui les y a portez les prépare à recevoir ces impreſſions & ces maximes: & quand ils s'apercevroient de leur fauſſeté, il leur ôte la force d'y réſiſter & par la pente qu'il y donne, & parce qu'il éloigne le ſecours de Dieu qui peut ſeul ſoutenir l'ame dans cette tempête. Car comme Dieu n'a point de part à ces engagemens d'intérêt & de paſſion, il laiſſe d'ordinaire emporter ces perſonnes au torrent dans lequel ils ſe ſont mis: & c'eſt même le grand nombre de ces perſonnes mal engagées qui compoſent ce torrent, & qui ſe pouſſent les uns les autres vers ces précipices qu'ils ne connoiſſent point, où ils ſont de ces naufrages cachez d'autant plus dangereux qu'ils ſubſiſtent avec la réputation des gens d'honneur & de probité que beaucoup d'entr'eux font gloire de conſerver.

VI.

Ce n'eſt pas que Dieu, pour marquer davantage l'averſion qu'il a de ces engagemens téméraires, ne permette trés-ſouvent que ces perſonnes tombent dans des déréglemens groſſiers & viſibles. Car c'eſt par un effet de cette juſtice ſecrete que l'on voit dans l'Egliſe tant d'Eccléſiaſtiques vicieux, tant de Religieux déréglez, tant de Magiſtrats corrompus. Comme ils ſont entrez dans leur état ſans Dieu, ils y vivent ſans Dieu, & Dieu les livrant à

leurs

leurs paſſions, ils ſe précipitent ſouvent dans des déſordres honteux. On blâme ces déſordres, les gens d'honneur les regardent avec horreur, mais on ne ſonge point aſſez à remédier à ce qui les attire qui eſt la témérité de l'engagement. Les péres déſirent à la vérité que leurs enfans ſoient de bons Eccléſiaſtiques: mais ils veulent néanmoins abſolument qu'ils entrent dans l'état Eccléſiaſtique, parce que l'intérêt de leur famille le demande. Ils les y pouſſent donc ſans s'informer que trés-ſuperficiellement s'ils y ſont bien apellez. S'ils ne ſont bons, ils eſpérent qu'ils le deviendront, s'ils ſont pleins de l'amour du ſiécle, ils eſpérent qu'ils ſe corrigeront de tous ces défauts, & que Dieu les remplira de l'eſprit Eccléſiaſtique: & Dieu, pour punir leur témérité, permet que ces enfans deviennent des Eccléſiaſtiques ſcandaleux qui ſont le deshonneur de l'Egliſe & de leur famille. Il n'y a guéres de mére qui n'aimât mieux que ſa fille fût plûtôt une bonne religieuſe qu'une mauvaiſe: mais elle commence par l'engager à ſe faire religieuſe; la piété viendra quand elle pourra. De-là il arrive que cette fille engagée dans la Religion ſans vocation, y vit comme elle y eſt entrée, qu'elle remplit tout de trouble & de ſcandale, qu'elle y ſuit ſes paſſions, ou qu'elle ſe conſume de chagrin & de dépit

de n'être pas en état de les pouvoir ſuivre.

VII.

Voilà les tempêtes qui arrivent à ceux qui s'embarquent ſans J. C. : & il eſt clair que le ſeul moyen d'y remédier c'eſt de ſe remettre ſous ſa conduite, & de reparer ce défaut de vocation. C'eſt ce que font les Eccléſiaſtiques mal apellez que Dieu touche, & à qui il fait faire une attention ſérieuſe ſur la témérité de l'engagement où ils ſont entrez, & qui ſe reſolvent à ſe priver des miniſtéres qu'ils ont uſurpez, à moins que l'Egliſe, dans la néceſſité où elle eſt de bons Miniſtres, ne les y retienne aprés leur converſion. Car cette reſolution, lors qu'elle eſt ſincere, fait que délors ce n'eſt plus ſans J. C. qu'ils navigent, & qu'ainſi ils ont beaucoup plus de droit de demander & d'eſpérer ſon ſecours. C'eſt ce que fait une Religieuſe, lors qu'ayant reconnu devant Dieu ſon mauvais engagement, & voyant qu'il l'oblige de demeurer dans l'état où elle eſt, elle ſe réſout d'expier le défaut de ſon entrée par une obſervation fidelle de ſa régle, & elle ſe rejouït de ce que Dieu lui donne un moyen ſi favorable pour ſatisfaire aux péchez de ſa vie paſſée.

C'eſt ce que font encore plus heureuſement ceux qui renoncent actuellement aux emplois dont ils ne ſont pas capables, &

& dans leſquels ils ſe ſont témérairement engagez. Voilà les vrais moyens de ſe delivrer de ces tempêtes ſoit viſibles ſoit inviſibles, dont ceux qui s'embarquent ſans J. C. ſont néceſſairement agitez. Peu de perſonnes y ont recours. Car on ſe contente ordinairement de travailler à ſe corriger de certains petits défauts qu'on connoît en ſoi: mais il y en a peu qui aillent juſqu'à la ſource, qui eſt la témérité du premier engagement, & cependant c'eſt cette mauvaiſe ſource qui cauſe toutes ces tempêtes.

VIII.

L'Evangile, en nous donnant indirectement occaſion de faire toutes ces reflexions ſur les tempêtes auſquelles on eſt expoſé, quand on eſt ſeparé de J. C., & embarqué ſans ſon ordre, nous propoſe directement une autre inſtruction trés-importante, qui eſt que quoi qu'on ſoit avec J. C. & qu'on ſe ſoit embarqué par ſon ordre: on ne laiſſe pas d'être encore expoſé à des tempêtes; & qu'il peut arriver que J. C s'endormant, les flots & les vents mettent la barque en danger d'être ſubmergée. C'eſt-à-dire qu'il nous veut apprendre, que par un ſecret de la conduite de Dieu ſur les hommes, il n'y a aucun état qui ſoit entiérement ſûr. Saül étoit bien appellé à la Royauté, & Judas à l'Apoſtolat; & néanmoins ils s'y perdent

l'un & l'autre. Dieu veut que nous ſoyons toûjours dans la crainte ; & une partie de nôtre ſureté conſiſte à ne nous tenir jamais aſſurez. J. C. peut s'endormir, c'eſt-à-dire, que nôtre foi peut être aſſoupie : & dans cet aſſoupiſſement de la foi, les eaux de la mer peuvent nous épouventer & même nous ſubmerger. Les Apôtres ne le furent pas, parce que J. C. les en garentit, & il en garantit de même la plûpart de ceux qui navigent par ſes ordres, & avec leſquels il eſt : mais il leur apprend toûjours par ce danger quelle eſt leur foibleſſe, quelle eſt la puiſſance du monde & du diable pour les perdre, & combien eſt preſſant le beſoin qu'ils ont de ſon ſecours.

IX.

J. C. reprit les Apôtres de leur timidité ; mais cette timidité ne conſiſtoit pas en ce qu'ils le reveillérent. C'étoit au contraire une action de prudence qu'il approuvoit. Leur timidité conſiſtoit donc en ce qu'ils le reveillérent avec empreſſement & avec défiance, comme s'il n'eût pas été capable d'appaiſer tout d'un coup l'agitation de cette mer. Ce qu'il y avoit donc de blâmable en eux étoit le défaut de foi & de confiance. Ils firent ce qu'il falloit faire qui étoit de reveiller J. C. : mais il ne le firent pas avec l'idée, & l'aſſurance qu'ils devoient avoir de ſon pouvoir ſouverain.

Ce-

Cependant cette foi, quoique foible & imparfaite, obtint de lui qu'il appaisa cette tempête. La bonté de J. C. est si grande qu'il pardonne à nos infidelitez & qu'il ne laisse pas d'exaucer les priéres que nous lui faisons, quoi qu'accompagnées de beaucoup d'imperfections, principalement si elles lui sont faites dans la suite d'une œuvre entrepriſe par son ordre.

X.

Reveiller donc J. C., c'est-à-dire, exciter sa foi, est la voye & le moyen ordinaire de résister aux tempêtes & aux tentations du monde. Elles n'arrivent que parce que la foi est endormie, que parce que nous jugeons des objets du monde par les sens, par l'impression de la coutume, & non par les lumiéres de la foi. Ainsi lors que nôtre ame paroît presque toute submergée par ces flots du monde, que le diable employe pour la perdre, il faut avoir recours à ces véritez de foi, qui nous découvrent ces illusions: mais pour cela il faut les avoir présentes, & qu'il n'y ait qu'à y faire réflexion, & à y apliquer l'esprit: & c'est sur ce fondement que S. Augustin nous avertit souvent de faire provision des véritez de la foi, lors que les tempêtes sont éloignées & que nous sommes dans le calme, afin qu'elles nous puissent servir au tems auquel Dieu per-

met que les tempêtes arrivent: car il n'eſt pas tems alors de les aprendre & de s'en inſtruire. S'il eût fallu paſſer la mer pour aller querir J. C., afin d'apaiſer cette ſurpriſe, les Apôtres étoient perdus. Si l'on remet au tems des grandes tentations à graver dans ſon eſprit les véritez néceſſaires pour y réſiſter, l'on y a plûtôt ſuccombé qu'on ne s'en eſt inſtruit; ou plûtôt on ne ſonge pas même à s'en inſtruire. Mais pour s'en ſervir utilement, il faut qu'elles ſoient gravées profondement dans nôtre cœur, & qu'un leger ſouvenir, une legére vûë les y retrace, les y renouvelle, & leur redonne l'activité & l'efficace.

XI.

Il ne ſuffit pas néanmoins d'avoir recours à ces véritez de foi, il faut de plus que JESUS-CHRIST commande aux flots & aux vents de s'appaiſer. JESUS-CHRIST ſe ſert des véritez Chrêtiennes, pour nous ſoûtenir dans les tempêtes de ce monde: mais ce n'eſt pas en abandonnant nôtre eſprit à ſes efforts naturels, & le laiſſant ſe ſervir comme il pourra, du ſecours de cette lumiére que la foi donne. C'eſt en animant ces lumiéres de la chaleur de ſon eſprit; c'eſt en les gravant dans le cœur; c'eſt en diminuant l'impreſſion des tentations; c'eſt en tournant nôtre cœur comme il lui plaît par ſon amour.

Ce

Ce n'eſt donc pas aſſez de reveiller J. C. c'eſt-à-dire d'exciter nôtre foi & de s'appliquer à ce qu'elle nous aprend: il faut encore reconnoître ſa puiſſance & la néceſſité de ſa grace; afin de nous rendre utile la lumiére de la foi. Il faut reconnoître le ſouverain empire qu'il a ſur les cœurs, & lui ſoumettre les nôtres, afin qu'il en diſpoſe ſouverainement; c'eſt-à-dire, qu'il faut pratiquer les moyens, mais ne pas croire que ces moyens nous ſuffiſent indépendamment de J. C., comme il ne faut pas croire auſſi qu'il ſuffiſe d'avoir recours à la priére & implorer le ſecours de J. C. ſans la pratique des moyens auſquels il l'attache ordinairement.

XII.

J. C. appaiſa cette tempête tout d'un coup par un effet extraordinaire de ſa puiſſance, qui fit entrer en admiration tous ceux qui étoient dans la barque, & leur fit dire: *Qui eſt celui-ci à qui les vents & la mer obéiſſent?* Les hommes qui ſe conduiſent par les ſens, ne ſont gueres touchez que des effets extraordinaires de la puiſſance de Dieu: mais ceux à qui la foi ſert de lumiére, n'admirent pas moins Dieu dans les effets ordinaires de ſa providence que dans les plus extraordinaires. La fin même & l'utilité des effets extraordinaires devroit être de nous faire connoître: *Verſet.* 27.

Dieu dans les plus ordinaires & les plus communs: car ils ne dépendent pas moins de ſa puiſſance. Ainſi quand Dieu nous délivre des tentations, des dangers, des occaſions de péché par les voyes les plus communes, nous ne devons pas nous tenir moins obligez à ſa bonté, que s'il nous en avoit délivrez par des miracles viſibles. Il y a même, en un ſens, quelque choſe de plus merveilleux dans les effets ordinaires de la providence que dans les plus extraordinaires. Car dans les extraordinaires il n'y a que la puiſſance de Dieu qui agit, qui eſt une cauſe ſimple & peu compoſée: mais pour faire réuſſir un effet ordinaire, il faut raſſembler une infinité de cauſes. C'eſt une machine compoſée d'une infinité de reſſorts, & le défaut du moindre auroit empêché cet effet, ce qui paroît de beaucoup plus admirable. Mais le défaut des hommes eſt de ſeparer en quelque ſorte de Dieu cet aſſemblage de cauſes & de le regarder preſque comme tout naturel, au lieu que Dieu ſeul en eſt auteur, & qu'il n'a pas moins deſſein de produire par là les effets particuliers, que lors qu'il les produit immédiatement par lui même.

SUR

SUR L'EPITRE DU V. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Induite vos ſicut electi Dei ſancti & dilecti, *Coloſ.* 3. 12. 17.

Revétez-vous comme élus de Dieu Saints & bien aimez.

I.

L'APÔTRE donne trois qualitez aux Chrêtiens de Coloſſe, d'*élus*, de *ſaints*, & de *bien-aimez*. Le terme d'*élus* marque la préférence éternelle que Dieu a faite d'eux à tant d'autres qu'il a laiſſez dans les ténébres. La qualité de *ſaint* marque leur ſéparation actuelle de la corruption du monde, & celle de *bien-aimez*, marque l'amour que Dieu leur porte, qui eſt la ſource des dons qu'il leur fait. Car l'amour de Dieu eſt toûjours joint à ſes dons. Dieu aime les hommes dans l'état où il les met par ſa grace, & non dans leur état naturel. Mais S. Paul attribuant ces qualitez aux Chrêtiens, ne veut pas qu'elles ſoient ſtériles en eux. Il

veut qu'elles ayent des effets réels, & qu'elles leur ſervent de motifs pour agir d'une maniére digne de Dieu. Il y en a qui voudroient bien ſe réjouïr dans les titres qui leur ſont donnez & en faire l'objet de leur complaiſance, ſans en tirer aucune conſéquence pour leur vie: mais ce n'eſt pas ainſi que Saint Paul veut que les Chrêtiens en uſent. Il veut qu'ils rendent ces titres féconds par les actions qui en doivent naître; & l'examen qu'il leur donne lieu de faire d'eux-mêmes ſur ces actions, eſt plus capable de les humilier, que la grandeur des titres ne l'eſt de les élever.

II.

Revétez-vous de tendreſſe & d'entrailles de miſéricorde.

La conſéquence que S. Paul veut que les Chrêtiens tirent à l'égard du prochain, eſt qu'ils doivent tous être *revétus d'entrailles de miſéricorde*; c'eſt-à-dire, d'une miſéricorde qui ne ſoit point ſuperficielle & extérieure, qui ne ſe termine point à de certains petits devoirs d'humanité, qui ne ſoit point arrêtée par de petits obſtacles, mais qui naiſſe d'un grand fond de compaſſion, capable de leur faire ſurmonter les difficultez qui ſe rencontrent dans l'exercice de la charité. Il eſt dit dans l'Ecriture que *les entrailles des méchans ſont cruel-*

cruelles: VISCERA *impiorum crudelia*; parce qu'encore qu'ils ſe puiſſent couvrir de quelque apparence d'humanité, il y a néanmoins un fond de cruauté dans leur cœur, qui s'excite facilement dés que leur orgueil eſt tant ſoit peu choqué. L'Apôtre veut donc que les Chrêtiens ſoient dans une diſpoſition toute contraire; & que s'ils étoient quelquefois irritez par la malice des hommes, ils ayent un fond de compaſſion, qui les adouciſſe & les porte à les ſoulager. Cette compaſſion naît de la connoiſſance que leur lumiére leur donne de la corruption des hommes. Ils doivent ſçavoir de quel état ils ont été tirez, & ce qu'il leur reſte en eux-mêmes de miſére: & cette double vuë de la miſere où ils ont été plongez, & de celle qui leur reſte, les doit rendre indulgens & compatiſſans pour celle des autres. S'ils ſe regardent en eux, ils n'y voient rien du tout qui ne leur repreſente ce qu'ils ont été ou ce qu'ils ſont; & cette vuë les attendrit, & ôte de leur cœur toute dureté. *Prov.* 12. 10.

III.

L'Apôtre, pour fortifier cette diſpoſition & affermir les Chrêtiens dans cette miſéricorde qu'il leur recommande, veut qu'ils y joignent quatre vertus, *la bonté, l'humilité, la modération & la patience*, qui ſont comme les baſes de la vraye miſéricorde. *Verſet* 17.

La

La bonté fait que nous ſouhaitons, & que nous procurons aux autres la participation des biens dont nous jouiſſons, & que nous ne voulons point les poſſéder pour nous ſeuls.

L'humilité fait que nous nous mettons au rang de tous les miſérables; que nous ne nous préférions point à eux; & que les regardant ainſi comme nos images, nous avons pour eux les ſentimens que nous avons pour nous-mêmes.

La modération fait que nous ne croyons pas facilement être offenſez par les autres, & que nous reſſerrant dans de fort petites bornes, nous éprouvons que la plûpart des coups qu'ils donnent ne portent point ſur nous. Ceux qui ſe groſſiſſent & ſe répréſentent grands à leurs yeux, ſont choquez de tout & s'irritent de tout; parce que perſonne ne leur rend à leur gré ce qu'ils s'imaginent qu'on leur doit. Mais les perſonnes modérées s'irritent difficilement, parce qu'ils ne croyent pas aiſément qu'on leur faſſe tort: & lors même qu'on leur ôte réellement ce qui leur apartient, la modération les empêche de répouſſer cette injure avec aigreur, & les maintient dans la douceur envers le prochain.

Enfin la miſéricorde ſeroit imparfaite, ſi elle n'étoit accompagnée de *patience*. Car pour être compatiſſans envers les hommes, il faut néceſſairement être ré-

ſolu

ſolu de ſouffrir leurs injuſtices, & tous leurs autres défauts. *Qui vitia odit, homnes odit*; c'eſt-à-dire, que l'on paſſe aiſément, ſi l'on n'y prend garde, de la haine trop ardente des défauts des hommes, à celle des hommes mêmes. Et pour éviter cet inconvenient, il faut modérer cette haine par la patience, c'eſt-à-dire, par la tolérance des défauts des hommes.

I V.

Suportez vous les uns les autres. V. 13.

Le ſupport mutuel dans les foibleſſes & les défauts eſt en même tems un précepte que Saint Paul donne aux Coloſſiens, & une raiſon de l'accomplir. Car puiſqu'il faut que le prochain nous ſuporte, il faut que nous ſuportions le prochain. En effet l'impatience que l'on fait paroître dans les défauts des autres, & la dureté qu'on leur témoigne, ne vient d'ordinaire que de ce qu'on ne fait pas aſſez de réflexion qu'on fait ſouffrir les autres en mille maniéres.

On les choque par la contrariété de ſes humeurs. Ou l'on leur propoſe des choſes fauſſes; ou l'on ne ſçait pas leur proportionner la vérité. Toutes nos paſſions ont quelque choſe de choquant; car elles ont toute leur ſource dans l'amour propre, & c'eſt une choſe haïſſable que de s'aimer ſoi-

ſoi-même & de n'aimer pas les autres, ce qui fait l'eſſence de l'amour propre. Et qui peut dire que ſon amour propre ne paroiſſe point? On ne fait pas réflexion que l'on parle en plus d'une maniére, & que ſouvent, lorſque les paroles paroiſſent ſimples & douces, il y a une hauteur choquante dans le ton de la voix, dans l'air du viſage & dans tout l'extérieur. Souvent quand on ne choque pas par l'un, on choque par l'autre. C'eſt par toutes ces raiſons qu'il eſt difficile de comprendre en combien de maniéres on eſt penible aux autres: & ainſi c'eſt une extrême injuſtice de ne les vouloir pas auſſi ſuporter à ſon tour. Mais parce que chacun ſe flate ordinairement d'avoir moins de défauts que les autres, l'Apôtre ne s'arrête point à cette raiſon d'une exacte juſtice. Il veut qu'on porte la tolerance juſqu'à une pa-
Verſet tience toute gratuite. *Que chacun remette à*
13. *ſon frere*, dit-il, *tous les ſujets de plainte qu'il pourroit avoir contre lui.* DONANTES *vobiſmetipſis, ſi quis adverſus aliquem habet querelam*; c'eſt-à-dire que ſi nous ne ſouffrons pas les fautes que le prochain fait contre nous par une compenſation juſte de ce qu'il ſouffre de nous, nous les lui devons remettre par un pardon gratuit & une eſpéce de don.

Mais

V.

Mais en *les remettant*, il faut bien prendre garde que *la remiſe* ſoit ſincére, & que le pardon ſoit entier. Car il n'y a que trop de perſonnes qui ſouffrant ſur le champ les défauts & les fautes du prochain, & paroiſſant ainſi diſcrets & patiens en ſa preſence, ſe réſervent le droit d'en faire des railleries dans la ſuite, de tourner ces défauts en ridicule, & d'en parler d'une maniére qui irriteroit au dernier point ceux dont on parle, s'ils le ſçavoient. Ce n'eſt pas là faire ce que dit l'Apôtre par le terme de *remiſe* qui ſignifie *donantes*. Le don ſupoſe qu'on ſe prive du droit de reprendre ce qu'on a donné. On n'a donc plus de droit auſſi de faire paroître du chagrin de ce qu'on a ſuporté; & c'eſt à quoi l'exemple de JESUS-CHRIST que l'Apôtre nous propoſe dans la ſuite, nous doit fortement exciter. Il veut que nous ſuportions les autres, & que nous leur remettions leurs fautes, comme *nôtre Seigneur a ſuporté & nous a remis les nôtres*. SICUT *& Dominus donavit vobis, & ita & vos*. Qui ne ſera frapé de crainte & de tremblement par ce modelle qui nous eſt propoſé? Il faut que nous ſuportions les autres *comme le Seigneur nous a ſuportez*. Or que n'a-t-il point ſouffert de nous? Que ne nous a-t-il point remis, & avec quelle ſincérité ne nous l'a- *v.* 13.

t-il

t-il point remis ? En vain pour nous exenter de ſouffrir des autres, alléguerions-nous la grandeur de leurs défauts & l'équité de nôtre procedé à leur égard. Qu'eſt-ce que tout cela, en comparaiſon de ce que Dieu a fait pour nous, & de ce qu'il nous a remis, quoi qu'il ſoit incapable d'agir autrement envers nous qu'avec une extréme bonté & une exacte juſtice ?

Ainſi ce modelle léve tous les prétextes de dureté envers le prochain, & nous oblige à en ſouffrir tout ; puiſque nous n'en ſouffrirons jamais tant que J. C. en a ſouffert & en ſouffre continuellement de nous.

VI.

Mais ſur tous revétez-vous de la charité, qui eſt le lien de la perfection. v. 14.

Il eſt étonnant que l'Apôtre aprés avoir recommandé tant de vertus aux Coloſſiens, la miſéricorde, la bonté, l'humilité, la modeſtie, la patience, le ſupport du prochain, il leur preſcrive encore d'avoir outre cela *la charité*, comme ſi elle n'étoit point compriſe dans toutes ces autres vertus. Elle y eſt en effet compriſe, lorſqu'elles ſont véritables ; puiſqu'elle eſt la ſource qui les produit, & l'ame qui les anime : mais parce qu'il peut y avoir de fauſſes miſéricordes, de fauſſes bénignitez, de fauſ-

ſes

ſes humilitez, & ainſi des autres, l'Apôtre pour exclure ces fauſſes vertus, y ajoûte qu'*outre tout cela il faut avoir la charité qui en eſt le lien & qui les rend parfaites.* Il nous a voulu inſtruire par-là que nous ne devons pas nous laiſſer éblouïr par l'éclat de certaines œuvres extérieures qu'on peut pratiquer ſans charité. Il faut voir de quel principe elles naiſſent, & ſi elles ſont attachées à ce lien commun. Sans cela ces œuvres ne peuvent être que mortes & ſans vie, puiſqu'elles n'auroient point leur ame, leur vie, leur forme qui eſt la charité. Et c'eſt ce qui nous doit tenir dans une extréme humiliation devant Dieu; puiſque nous ignorons toujours ſi tout ce que nous croyons faire pour lui eſt mort ou vivant, & que ſouvent toute nôtre vie n'eſt remplie que de ces œuvres mortes qui renferment toujours une eſpéce de corruption par la privation de la charité.

VII.

Que la paix de Jeſus-Chriſt régne dans vos cœurs. v. 15.

Le ſens de cette parole eſt que la paix le doit toujours emporter dans l'eſprit d'un Chrêtien. Car c'eſt ce que ſignifie le mot de *régne*, expliqué ſelon le Grec; c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'un Chrêtien trouve la paix de JESUS-CHRIST en toutes choſes,

ſes, dans les embarras, dans les adverſitez, dans la vie & dans la mort. La raiſon en eſt qu'il trouve par tout la volonté de Dieu, & qu'il y met ſon repos. Elle eſt quelquefois obſcure & c'eſt ce qui lui cauſe quelque eſpéce d'agitation & d'inquiétude. Mais ces inquiétudes ſe terminent à la paix; parce que la volonté de Dieu ſe découvre toujours par ceux qui la cherchent ſincérement, & qu'étant trouvée, elle calme leur eſprit. Comment un Chrêtien ne trouveroit-il point la paix dans les maux de cette vie & les contradictions des hommes, puiſqu'il la trouve mêmes dans ſes infirmitez ſpirituelles, dans ſes défauts, dans ſes fautes, dans la guerre & la contradiction de ſes paſſions & de ſes penſées? Il remédie, autant qu'il peut, à toutes ſes fautes volontaires. Il s'humilie des involontaires. Il ſouffre l'agitation de ſes paſſions & de ſes penſées qu'il ne ſçauroit empécher: & puiſque Dieu veut qu'il ſoit au monde avec ces conditions, il s'y ſoumet & attend de ſa bonté ſa parfaite guériſon, quand il lui plaira de la lui donner. Ainſi la paix de J. C. l'emporte toujours dans ſon cœur & devient toujours victorieuſe du trouble. C'eſt pourquoi il n'y a rien de plus certain lorſqu'on ſe ſent troublé, que de conclure que la volonté de Dieu eſt qu'on ſe défende de ce trouble, comme d'une tentation qui empéche l'ame

me d'agir & de connoître la vérité. Il ne faut point ſe laiſſer flater ſur ce point par une fauſſe humilité. Le trouble eſt toujours mauvais & le premier de tous nos devoirs eſt de nous en défaire. Quand il ſeroit néceſſaire de nous condanner enſuite & de nous réduire à une rigoureuſe pénitence, il le faut faire avec une vuë tranquile, qui puiſſe diſcerner la vérité & nous y affermir, & non pas avec un trouble qui nous la cache & qui eſt la ſource de l'inconſtance.

VIII.

Que la parole de Jeſus-Chriſt habite en vous avec plénitude, v. 16.

La parole de Dieu eſt la vraye nourriture de l'ame, & cette nourriture s'étend dans l'ame à proportion qu'elle y eſt reçuë; elle la pénétre, elle y fructifie, elle y produit des lumiéres qui ſont les ſources de l'édification que l'on donne aux autres dans les converſations, & de celle qu'on reçoit ſoi-même dans la méditation de cette parole. La ſtérilité qu'on éprouve ſouvent & dans les réflexions qu'on fait ſur l'Ecriture & dans les entretiens de piété, vient de ce que la parole de Dieu n'*habite* pas *dans nos cœurs avec abondance*, mais qu'elle y eſt plutôt avec ſechereſſe & avec ſtérilité. Nous rempliſſons nos eſprits de mille curioſi-

rioſitez inutiles. Nous ne les occupons de la parole de Dieu qu'à certaines heures, & encore par une eſpéce de contrainte. Les premiers Chrêtiens au contraire ne penſoient qu'à la parole de Dieu. Ils s'en rempliſſoient continuellement : & ainſi cette
℣. 16. parole ſe répandoit en eux, dit l'Apôtre, en cantiques de loüanges & en diſcours d'édification. Rien n'eſt plus touchant qu'un Chrêtien pénétré de Dieu & qui ne penſe qu'à Dieu. Car ne penſant qu'à Dieu, il ne parle que de Dieu, & il en parle d'une maniére toute autre que ceux qui en parlent par des réflexions d'eſprit qui ne viennent point du cœur.

XI.

Quoi-que vous faſſiez, ou en parlant ou en agiſſant, faites tout au nom du Seigneur Jeſus-Chriſt. v. 17.

L'Apôtre n'oublie rien ; il veut que toutes nos actions, & toutes nos paroles ſoient conſacrées à Dieu. Et c'eſt ici un des lieux de l'Ecriture où la néceſſité de raporter toutes nos actions à Dieu eſt marquée plus formellement. S'il y a quelque endroit de nôtre vie où nous ſoyons indépendans de Dieu, où nous ne recevions rien de lui, où il ne ſoit plus nôtre derniére fin, que nous ne devions point à J. C. en qualité de ſes eſclavez ; & enfin s'il y a quelqu'une

qu'une de nos actions que le prix de ſon ſang ne mérite pas, à la bonne heure que nous ne la raportions point à ſa gloire. Mais s'il n'y en a aucune de cette nature, ſi Dieu eſt toujours nôtre fin, ſi nous dépendons en tout lui, ſi J. C. nous a totalement achetez, qui peut douter que nous ne ſoyons obligez de rendre à Dieu ce que nous lui devons par tant de titres, & de payer à J. C. ce qu'il s'eſt aquis par un ſi grand prix? Ainſi il faut que ceux qui conteſtent cette vérité ſi claire n'ayent jamais compris les droits de Dieu & de J. C. ſur l'homme. Il eſt vrai qu'il ne nous impute pas à crime l'omiſſion de raport de nos actions à lui dans les petites rencontres de la vie, & il eſt vrai encore qu'il n'eſt pas néceſſaire que ce raport ſoit fait par des réflexions actuelles, & qu'il ſuffit que le deſir ſincére de glorifier Dieu ſoit le principe de nos actions, & que Dieu voye que c'eſt ce qui nous fait agir. Mais il eſt vrai auſſi qu'il ne faut pas penſer qu'une action ſoit faite pour Dieu quand elle lui eſt ſimplement offerte par une oblation générale ou particuliére. Il faut de plus qu'elle ſoit réglée ſelon ſes loix, & que l'ame ne s'y porte que parce qu'elle croit que Dieu la veut. Ainſi ce raport de nos actions à Dieu conſiſte principalement en ce que l'amour de Dieu en ſoit le principe; c'eſt-à-dire, à les faire pour obéir à Dieu & pour accomplir ſes loix.

SUR L'EVANGILE DU V. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Simile factum est regnum cælorum homini qui seminavit. *Mat.* 13. 24. 30.

Le Royaume du ciel est semblable à un homme qui avoit semé de bon grain.

I.

JESUS-CHRIST ayant voulu lui-même être l'interprête de la parabole de l'ivraye *semée par l'homme ennemi* le champ où le pére de famille avoit semé la bonne semence, il n'est pas permis d'en proposer une autre explication que celle qu'il a eu la bonté de nous aprendre. Il est donc certain que par cette bonne semence, il faut entendre les bons & les élûs, que par l'ivraye il faut entendre les méchants que le diable seme dans l'Eglise avec les bons. Aussi ceux d'entre les Péres qui par l'ivraye ont entendu les héréſies

ou

ou généralement les vices & les déréglemens ne s'éloignent point du ſens que J. C. y a donné. Car comme les bons ne ſont bons que par la vertu, & qu'ainſi Dieu en rempliſſant le monde de bons y a en même tems planté les vertus; de même le diable en pervertiſſant les hommes & les rendant méchants a rempli auſſi le monde de vices & de deſordres. De ſorte que ces deux ſens reviennent abſolument au même, & répréſentent tous deux le mélange qu'il y a dans l'Egliſe de gens de bien & de méchants, de vertus & de vices; de bons qui ſont les ouvrages de Dieu, de méchants qui ſont les ouvrages du démon, de bons qui le ſont par les vertus que la grace de Dieu a répanduës dans leurs cœurs, de méchants qui le ſont devenus par les crimes que l'homme ennemi leur a inſpirez.

II.

Comme ce mélange eſt inévitable, & qu'il a plû à la providence de le permettre, il eſt extrémement important de ſçavoir quelle conduite les gens-de-bien doivent tenir à l'égard de ces méchants qui ſont mêlez avec eux, dont on ne peut douter que la compagnie ne ſoit dangereuſe: & cette parabole eſt expreſſément deſtinée à nous inſtruire de cette conduite. Car la raiſon humaine portera aiſément à conclure qu'il les faut abſolu-

ment bannir de l'Egliſe, & les arracher de ſon champ, ou qu'au moins il faut entiérement ſe ſéparer d'eux en n'entretenant avec eux aucun commerce ni aucune ſociété. Mais ces penſées ne ſont nullement conformes aux lumiéres de la raiſon divine qui nous ſont propoſées dans l'Evangile. On ne ſçauroit ſe ſéparer de tous les méchants qui ſont dans l'Egliſe en les banniſſant par voye d'autorité, ſans exciter de grands troubles. Ils ſe défendront, ils ſe révolteront contre ceux qui les en veulent chaſſer; & leurs révoltes entraîneront avec eux une infinité d'ames ſimples. De ſorte qu'en voulant bannir ces pailles on ne pourroit éviter de perdre quantité de bon grain que ces pailles enléveroient avec elles. Il faut donc que la charité que nous devons avoir pour ce bon grain capable d'être enlevé par la paille nous oblige à la tolérer.

Il eſt vrai que cela n'a pas toûjours lieu, comme le remarque Saint Auguſtin, & qu'il y a des rencontres où l'on peut corriger les méchants par une juſte ſévérité, ſans aporter aucun préjudice à la paix néceſſaire pour la ſureté des ſimples fidelles. Quelquefois même l'expulſion des hérétiques eſt un des moyens néceſſaires pour conſerver ces fidélles. Mais il y a des occaſions où le trouble & les confuſions que les méchants cauſent dans l'Egliſe, quand on les

les veut corriger, ſont un beaucoup plus grand mal que le mauvais exemple qu'ils y donnent. Et c'eſt alors que J. C. aprouve que les Paſteurs uſent plûtôt de tolérance que d'avoir recours à des voyes de ſévérité & de rigueur.

III.

Mais outre cette tolérance qui eſt preſcrite aux Paſteurs par cette parabole, il y en a une autre qui regarde tous les particuliers & tous les fidelles. Car ce mélange de bons & de méchants eſt tellement univerſel qu'on peut dire qu'il eſt entiérement inévitable. Le diable ſéme l'ivraye dans toutes les ſociétez où l'on aporte le plus de précautions pour n'y recevoir que des bons. Tous ces ſoins n'empêchent pas ou qu'il ne s'y gliſſe quelques méchants, ou que quelques bons ne s'y pervertiſſent. Le diable y fait toûjours quelque bréche. Il y trouve des intelligences; il y cauſe des troubles & des ſcandales. Il faudroit donc abſolument vivre tout ſeul comme les anacorêtes; mais la charité ne permet pas à ces anacorêtes mêmes d'exclure ceux qui ſe voudroient joindre à eux & ſe rendre imitateurs de leur vie. Or parmi ces perſonnes il ſe trouveroit de faux Chrêtiens & des hypocrites. D'ailleurs l'entiére ſéparation du monde eſt pour quelques perſonnes une plus grande & plus périlleuſe tentation que la vuë & le commerce de quel-

ques méchants. Il faut donc que le commun des fidelles établiſſent leur ſureté ſur un autre moyen que ſur une ſéparation totale de tous les méchants, & qu'ils s'affermiſſent dans une conduite ſage & modérée, par laquelle ils tolérent les méchants ſans les imiter: qu'ils ſoient témoins de leur déréglement ſans y prendre part, & qu'ils ſe ſéparent d'eux par la différence des mœurs, plûtôt que par la différence des lieux & des aſſemblées.

IV.

Que ſi l'on demandoit maintenant pourquoi Dieu a permis ce mélange inévitable de bons & de méchants, & pourquoi il n'a pas voulu qu'il y eut aucun lieu qui en fût exent, il eſt facile de répondre que ce qui paroît d'abord préjudiciable aux bons eſt au contraire l'un des plus grands moyens de leur ſanctification. Les méchants ſont utiles aux bons en une infinité de maniéres; & il eſt bon d'en propoſer ici quelques-unes, afin de faire entrer les Chrêtiens dans cet eſprit de tolérance & de patience qui eſt la fin de la parabole de J. C.

Premierement les méchants ſervent infiniment à l'inſtruction des bons. Ils les inſtruiſent par leurs paſſions, comme l'on a dit ailleurs, & ils leur font voir avec quelle ardeur ils doivent chercher les biens véritables, puiſque les gens du mon-

de

de en ont tant pour des biens faux & trompeurs.

Ils les inſtruiſent par l'inutilité de toutes les peines qu'ils ſe donnent ; puiſqu'il eſt aiſé de voir que ſoit qu'ils réüſſiſſent, ſoit qu'ils ne réüſſiſſent pas, ils ſont également miſérables. Un homme s'eſt mis en tête de faire fortune par toutes ſortes de voyes. Le voilà riche, puiſſant, au deſſus de tout : mais il n'en a que plus de peine, plus d'inquiétude, plus de ſoins. Ces grands travaux qui ont pour but de laiſſer une famille puiſſante, ne ſe terminent ordinairement qu'à laiſſer à des enfans déréglez des moyens de ſe perdre plus facilement pour l'autre vie, & ſouvent pour celle-ci même.

Ils les inſtruiſent par les punitions que Dieu exerce ſouvent ſur eux dès cette vie même, lors qu'il lui plaît d'y faire entrevoir des rayons de ſa juſtice ; & c'eſt en ce ſens qu'il eſt dit que *le juſte lavera ſes mains dans le ſang des pécheurs.* *Pſ.* 57. 11.

Ils les inſtruiſent par leur malignité & par leurs calomnies. Car ſouvent elles ſont mêlées de certaines véritez que la charité trop tendre & trop complaiſante auroit cachées aux gens de bien, ſi elles ne leur euſſent été découvertes par la haine de leurs ennemis.

Ils les inſtruiſent en leur faiſant voir en eux le portrait naturel de la corruption de

l'homme, & en leur montrant ainſi ce qu'ils ſeroient, ſi Dieu les y avoit abandonnez. De ſorte qu'on peut dire qu'à un Chrêtien vigilant, & qui a ſoin de profiter de tout ce qu'il voit, la converſation des méchans n'eſt pas ſouvent moins utile que celle des gens de bien.

V.

Les méchans ſont utiles aux bons, parce qu'ils les couvrent & qu'ils empêchent qu'on ne les diſcerne : car ces bons ayant leurs défauts, & les méchans leurs bonnes qualitez & leurs vertus apparentes, on les confond aiſément, & l'on ne les diſtingue pas nettement les uns des autres. Ainſi les bons n'ont pas lieu de ſe préférer aux autres ni de ſe regarder avec complaiſance. Il leur eſt utile de ne ſe pas diſtinguer eux mêmes ; & c'eſt l'effet de ce mélange. Par là chacun a ſujet de craindre pour ſoi-même & de vivre dans l'humiliation. Si l'on ne voit pas en ſoi tous les défauts qu'on remarque dans les autres, on doit craindre d'en avoir peut-être de plus grands. On doit même porter l'humiliation qui convient proprement aux méchans en les regardant comme renfermez dans le corps de l'Egliſe. Les Saints d'entre les Juifs ne ſe ſéparoient point des méchans qui avoient irrité Dieu. Ils reconnoiſſoient humblement qu'ils participoient

poient avec juſtice à leur châtiment. *Nous avons péché*, dit David, *avec nos péres, nous avons agi injuſtement; nous avons commis l'iniquité.* Pſ. 105. 6. Cette obligation à une pénitence commune qui naît de ce mélange des méchans avec les bons, ſervant donc aux juſtes à les humilier, leur apporte le plus ſolide avantage de cette vie.

VI.

Les méchans ſont utiles aux juſtes pour les exercer, pour les faire ſouffrir, pour les purifier. Il n'y a point de vertu ſolide ſans patience, ni de patience ſans ſouffrance. On ne croit en vertu & en charité qu'à proportion qu'on eſt éprouvé. Or il y a quantité de ces épreuves qui ne ſe peuvent faire que par des méchans. Ils ſont donc des inſtrumens de la ſanctification des juſtes. Ce ſont des ciſeaux qui les taillent, mais que la main de Dieu conduit & fait agir. Sans eux les juſtes demeureroient dans la foibleſſe & dans la langueur, & ſeroient des pierres mal taillées qui ne ſeroient pas propres à être placées dans la céleſte Jéruſalem. Au moins ils n'auroient pas y à attendre de grandes Couronnes. Car ce ſont les méchants qui les leur procurent. Qu'on faſſe réflexion ſur tous les ſaints perſecutez, & qu'on juge s'ils ne ſont pas en quelque ſorte plus redevables à ceux qui les ont perſécutez

qu'à ceux qui les ont favoriſez avec le plus de chaleur durant leur vie.

VII.

Si le batême, dit S. Auguſtin, rendoit auſſi-bien les corps immortels comme il reſſuſcite les ames à une vie immortelle, la foi des Chrêtiens ſeroit trop aiſée & de trop peu de mérite; *Delicatius crederetur in Chriſtum.* On peut dire de même de l'Egliſe. Si elle n'étoit point mêlée de méchans, elle formeroit un grand fleuve qui porteroit les ames à la vertu d'une maniére trop aiſée, & qui détruiroit en quelque ſorte leur foi en la facilitant. Il ne faudroit point faire d'efforts pour ſe ſauver. Il n'y auroit qu'à ſe laiſſer aller à ce torrent de toutes les parties de l'Egliſe. Il faudroit faire effort au contraire pour ſe dâmner. Ce n'eſt pas là l'ordre de Dieu, ni la voye qu'il a choiſie pour ſauver les hommes. Dieu veut qu'on rame contre le cours d'un fleuve, & qu'on faſſe effort pour le ſurmonter. Il faut donc qu'il y ait dans l'Egliſe même un fleuve contraire qui nous porte au mal & qui nous ſerve d'exercice. Il eſt vrai qu'une infinité de gens en ſont entrainez: mais ceux que Dieu ſoutient, tirent de grands avantages des efforts mêmes qu'ils ſont obligez de faire pour le ſurmonter: & toutes les vertus s'enracinent en eux d'une maniére beaucoup plus forte & plus ſolide. Mais

VIII.

Mais ne s'enſuit-il point de là qu'il n'y auroit donc qu'à demeurer tranquilement dans la compagnie des méchans, & que ceux qui ſe retirent du monde pour éviter ſa contagion, font une action imprudente? Nullement, cette ſage précaution qui a porté tant d'ames à ſe retirer du grand monde, à s'unir avec un petit nombre de ſerviteurs de Dieu, ou à vivre même dans une entiére ſolitude, eſt un effort qu'elles ont fait pour ſurmonter ce torrent. Elles ont imité ceux qui évitant le courant des fleuves; ne laiſſent pas d'aller contre ſon cours, en choiſiſſant les endroits que diverſes cauſes rendent moins rapides. Le monde ne laiſſe pas de faire ſentir ſa malignité dans les monaſtéres mêmes. Il y cauſe des traverſes à ceux qui y ſont retirez. Il les traite de ridicules. Il les oblige à ſortir quelquefois de leurs retraites pour avoir recours à lui. Mais de plus le monde même ſe gliſſe dans les monaſtéres, & y exerce les bons par la contrariété de ſes maximes & de ſes inclinations. Il n'y a point de ſociété ſi ſainte, où il ne trouve moyen de s'inſinuer par quelque endroit. Il y entre toûjours non ſeulement des foibles qui ne le ſont, que parce qu'ils ſont remplis des idées du monde, mais des hypocrites entiérement corrompus, ou

qui ſe corrompent dans le monaſtére même. Il faudroit ſouvent tout bouleverſer pour les en bannir, & ils ſe couvrent même tellement qu'on auroit peine à en trouver quelquesfois des prétextes raiſonnables. Souvent même on ne les diſcerne pas. Les foibles Religieux reſſemblent fort aux méchans, & les méchans Religieux reſſemblent quelquefois aux foibles. Qui en fera le diſcernement, & qui voudra ſe mettre en danger de chaſſer tous les foibles à qui les monaſtéres ſont particuliérement néceſſaires, ſous prétexte d'en exclure les méchans? Il faut donc prendre la voye de la tolérance, & ſouffrir dans les Chrétiens ce qu'on ne ſçauroit corriger ſans un trouble & un fracas qui mettroit en danger même les élus figurez par le bon grain.

IX.

L'Egliſe ayant été établie dans le mon-
Matth. de, ſelon qu'il eſt dit que *le champ eſt le*
13. 38. *monde: Ager autem eſt mundus*, elle a été établie parmi les méchans. Ainſi voilà déja une eſpéce de mélange inévitable: Car les méchans en cette maniére précédent les bons, & la mauvaiſe ſemence, ou l'ivraye, eſt levée & enracinée, devant la bonne. Mais ce mélange ſeroit néanmoins en quelque ſorte purement extérieur, s'il n'en étoit point arrivé un autre.

tre. Les méchans ſeroient autour de l'Egliſe : mais ils ne ſeroient pas dans l'Egliſe. Elle formeroit un corps tout pur, une maſſe de pâte ſans levain, une moiſſon ſans yvraye. Cela ne ſuffit pas au deſſein que Dieu a de ſauver ſes élus par le moyen de la foi. Il a donc permis que dans cette Egliſe environnée de méchans, l'homme ennemi, c'eſt-à-dire, le démon, y ait ſemé ſon yvraye; qu'il y ait introduit des gens qui ſont à lui & qui ſecondent ſes deſſeins, & qu'il ait ainſi tellement confondu le mauvais grain avec le bon, qu'on ne les puiſſe ſéparer abſolument. On peut faire certains petits triages en quelques endroits, & il y a des lieux où il paroît peu d'yvraye; mais il y en a toûjours. Toute la prudence ne doit conſiſter qu'à ſe placer dans les endroits où il y en a moins; & c'eſt ce que font ceux qui vivent dans les retraites ou qui s'en procurent dans le monde même. Mais de vouloir bannir abſolument tous les méchans ou de l'Egliſe entiére, ou de quelque ſociété, & de quelque corps de l'Egliſe que ce ſoit, c'eſt une entrepriſe que l'on ne doit pas former, parce qu'il eſt impoſſible d'y réuſſir & qu'il ſeroit trop dangereux de le tenter,

X.

L'Yvraye ſelon la parabole de JESUS-CHRIST, n'eſt ſemée dans l'Egliſe que

Verſet 25. *durant le ſommeil*, de ſes Paſteurs, & elle n'y eſt reconnuë, que lors que *l'herbe*, c'eſt-à-dire, le froment *eſt monté en épi*:

Verſet 26. *cùm autem creviſſet herba tunc apparuerunt & Zizania.* Il y a donc ſouvent quantité d'yvraye, c'eſt-à-dire de méchans cachez dans les ſociétez qui n'y paroiſſent point du tout; & chacun doit craindre même d'être de cette yvraye, c'eſt-à dire, d'être méchans. Il y a des épis qui n'ont point de vie & qui ſont morts ou corrompus dans leur racine, quoi qu'ils paroiſſent pendant quelque tems tous ſemblables aux autres à l'extérieur: & lors même que cette différence ſe fait voir, elle ne paroît qu'aux froments qui ſont crûs, c'eſt-à dire, aux juſtes avancez en lumiére & en vertu. Mais tous les fromens de l'Egliſe ne croiſſent pas dans une égale proportion. Il y en a, & même c'eſt la plus grande partie, qui demeurent toûjours fort bas. Les Chrêtiens foibles & peu éclairez font toûjours le plus grand nombre dans l'Egliſe: & ces foibles ne ſont nullement capables de diſcerner l'yvraye. Ainſi la prudence Chrêtienne veut qu'on reſerve ce diſcernement aux Anges du Seigneur, qui ſeront chargez au dernier jour

Matt. 13. 41. d'en bannir *tous les ſcandales*, & d'en faire une maſſe toute pure digne d'être offerte à Dieu.

Qui

X I.

Qui pourroit faire ce diſcernement dans l'Egliſe, puiſque non ſeulement les Paſteurs ne ſont pas toûjours de ces Chrêtiens éclairez qui reconnoiſſent le mal par tout où il eſt, mais qu'ils ſont-trés-ſouvent eux mêmes de l'yvraye qui gâte & empoiſonne la moiſſon de l'Egliſe. Or le moyen d'en bannir cette yvraye qui comprend ſouvent le plus grand nombre de ſes chefs, ſelon S. Grégoire, lequel aſſure, dés ſon tems même, que les méchans prévaloient ſur les bons parmi les Paſteurs; ce qui l'oblige de ſe retrancher à dire qu'ils ne ſont pas tous mauvais? Il faut donc trouver un autre moyen pour ſe garantir de leur contagion, ſoit pour les forts, ſoit pour les foibles, pour ceux qui ſont éclairez & pour ceux qui ne le ſont pas. Les Chrêtiens qui ſe conduiſent par lumiére, ſe peuvent garantir du mauvais exemple des méchans, en s'attachant fortement aux régles & ne ſe conduiſant point par les exemples, ſi ce n'eſt par ceux qui ſont conformes aux régles, & en ſe fortifiant ſur tout contre cette raiſon trompeuſe: que Dieu ne permettroit pas que tant de perſonnes qui ſont en des places conſidérables dans ſon Egliſe s'éloignaſſent du bon chemin. Il ne faut point ſe faire des régles que Dieu n'a point faites, ni ſe promettre ce qu'il

Greg. Mor. 22. C. 28.

n'a

n'a point promis. Outre, qu'à l'égard de la pratique de la vie Chrêtienne, les plus déréglez ont d'ordinaire de deux ſortes de maximes; les unes, par leſquelles ils autoriſent ce qui eſt certainement bon; & les autres, par leſquelles ils permettent & à eux-mêmes & aux autres divers relâchemens. Ils trouvent bon, par exemple, qu'on ne s'empreſſe point pour s'avancer ni dans l'Egliſe ni dans le monde, & qu'on ne tâche qu'à s'humilier & à ſe rabaiſſer. Mais ils croyent auſſi qu'il leur eſt permis de faire le contraire dans la pratique. Il n'y a donc qu'à ſuivre les premiéres de leurs maximes qui approuvent le bien, & à ne pas ſuivre les autres; d'autant plus que ces maximes ſuivies par quelques Paſteurs ſont toûjours condamnées par d'autres qui ont plus de reputation de piété.

XII.

Les ſimples mêmes pourroient facilement ſe mettre à couvert des mauvais exemples que leur donnent les méchans, s'ils avoient le cœur pur & s'ils cherchoient Dieu ſincérement. Le chemin de la vérité & de la droiture paroît à tout le monde: & dans la diverſité des routes que les hommes ſuivent, quoiqu'on doute ſouvent ſi certains chemins ſont ſûrs & légitimes, on ne doute point que d'autres ne le ſoient. Il n'y a donc qu'à s'attacher

cher à ces chemins certainement ſûrs, & à éviter les autres dans leſquels il paroît quelque choſe de tortueux. Une foule de gens qui n'en feront pas difficulté, ne leur doit pas ſuffire; parce qu'ils doivent ſçavoir qu'il eſt trés-poſſible que la multitude ſe porte au déréglement. Ainſi ſans condamner avec témérité & avec orgueil ceux qui ſuivent une autre route qu'eux; ils doivent demeurer dans les vûës ſimples & aſſurées conformes à leurs lumiéres & à leur état: & par ce moyen le monde ſéra incapable de leur nuire.

SUR L'EPITRE DU VI. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Gratias agimus Deo pro omnibus vobis, &c. *Theſſ.* 1. 2. 10.

Nous rendons ſans ceſſe graces à Dieu pour vous tous, &c.

I.

CE qui affoiblit extrêmement dans nos eſprits les véritez de l'Ecriture, c'eſt que nous en concevons les paroles ſelon les idées que nous avons ordinairement des choſes qui y ſont exprimées, & que nous ne tâchons point aſſez d'entrer dans celles qu'en avoient ceux qui les ont écrites. Ainſi le commencement de cette Epître aux Teſſaloniciens ne nous paroît qu'une entrée favorable pour les inſtructions qu'elle contient, & nous ne nous en ſervons point pour concevoir l'éminence de la vertu de Saint Paul, quoiqu'elle y ſoit parfaitement mar-

marquée. Il faut donc ſupoſer au contraire par le reſpect que nous devons à l'Ecriture que ce que ſaint Paul exprime étoit dans ſon cœur auſſi fortement qu'il l'exprime. Il dit qu'il rendoit *ſans ceſſe graces à Dieu* pour les Theſſaloniciens. Il le faiſoit dont. Et ſi le terme *ſans ceſſe* ne marque pas qu'il fût occupé continuellement de cette penſée, il marque au moins une diſpoſition continuelle de gratitude qui produiſoit de fréquentes actions-de-graces; & cela pour des événémens paſſez il y avoit long tems, auſquels une infinité d'autres avoient ſuccédé.

Ce que l'on doit conclure de-là, c'eſt que les bien-faits de Dieu ne produiſoient pas dans l'ame de ſaint Paul une impreſſion légére & ſuperficielle, dont le ſouvenir pût être effacé par d'autres occupations & d'autres événemens; mais une impreſſion profonde qui pénétroit juſqu'au fond de ſon cœur, qui ne lui permettoit point d'oublier les graces de Dieu; qui lui en rendoit le ſouvenir toûjours préſent; & qui produiſoit ainſi de fréquentes actions de graces.

On doit conclure de plus, qu'entre ces bien-faits de Dieu dont il étoit ſi extraordinairement touché, il conſidéroit particuliérement celui que Dieu fait aux ames, quand il leur fait recevoir ſon Evangile: & comme on ne le peut ſoupçonner d'aucun

cun intérêt d'amour propre, & qu'il exprime ailleurs les mêmes ſentimens à l'égard des Romains qu'il n'avoit point convertis, il eſt clair que le principe unique de cette reconnoiſſance étoit ſa parfaite charité pour les ames & la grande idée qu'il avoit des graces de Dieu.

Or cette diſpoſition ſuffit ſeule pour nous donner une idée toute autre de l'ame de ſaint Paul que celle qu'on en a d'ordinaire. On n'a pour cela qu'à comparer ſa propre diſpoſition avec celle de ce grand Apôtre, & à conſidérer combien on eſt peu touché des graces de Dieu, & principalement de celles qu'il fait aux autres. On en entend tous les jours mille exemples, & on les oublie auſſi-tôt. A peine y prend-on part lorſqu'on les raporte; & peu de perſonnes ſongent à rendre graces à Dieu même paſſagérement. Que ſi les choſes nous regardent de plus prés, & que l'on en remercie Dieu ſur le champ, les nouvelles affaires étouffent bientôt ces mouvemens. L'eſprit & le cœur s'occupent d'autres choſes. Les objets préſens effacent les paſſez, & l'on ne ſçauroit dire avec la même vérité ce que dit ſaint Paul, que l'on rend graces à Dieu toujours de ſes bienfaits paſſez, parce qu'on n'y penſe pas ſeulement.

II.

Cependant ſaint Paul ne faiſoit que ce qu'il

qu'il devoit. Les bienfaits de Dieu ne demandent point une gratitude paſſagére. Comme ils ſe raportent à l'éternité, la reconnoiſſance que nous ſommes obligez d'en avoir, doit être éternelle. Ainſi la difference qu'il y a ſur ce ſujet entre nous & ſaint Paul en nous faiſant connoître l'éminence de ſa vertu, nous convainc en même tems d'une extrême ingratitude par l'oubli où nous ſommes des graces de Dieu. Et comme rien ne les éloigne davantage que cet oubli, nous y devons reconnoître la ſource de nôtre pauvreté & de nôtre miſére intérieure. Nous devons nous en humilier profondément & y remedier par toutes les voyes que nous en pouvons trouver. On ſe ſert de mille adreſſes pour ſe ſouvenir des choſes dont l'oubli nous ſeroit préjudicable dans les affaires temporelles : mais on n'en a point pour ſe ſouvenir des biensfaits de Dieu. On manque, dit-on, ſouvent de penſées pour s'entretenir devant Dieu. Pourquoi ne s'entretient-on pas de ſes bien faits, qui nous ſerviroient d'une matiére infinie, ſi nous avions quelque fond de gratitude? Il y en a qui ſe plaignent qu'ils n'ont rien à faire & qui cherchent à perdre leur tems. Pourquoi ne l'employent-ils pas à répaſſer dans leur eſprit les graces de Dieu, & à en renouveller ainſi le ſouvenir?

Mais

III.

Mais cette admirable gratitude de ſaint Paul étoit jointe encore à un autre mouvement non moins néceſſaire. Comme il rendoit graces continuellement à Dieu pour les bienfaits dont il avoit comblé les Theſſaloniciens, il prioit continuellement pour eux, afin que Dieu les leur conſervât, & les leur augmentât. La priére & l'action de graces doivent être inſéparables. Quiconque a reçu des graces de Dieu, doit en avoir de la reconnoiſſance : mais comme on ne les ſçauroit conſerver ſans de nouvelles graces, il faut néceſſairement qu'il prie pour les obtenir. Ainſi ceux à qui il a fait la grace de contribuer à la converſion de quelque ame s'aquitent imparfaitement de leur miniſtére, s'ils ſe contentent d'avoir prié & d'avoir rendu graces quelque tems pour elles, s'ils ne continuent toûjours de remercier Dieu, & de prier pour la conſervation de cette grace. Ils n'ont pas plus d'affaires que ſaint Paul, ni plus de différens objets dans l'eſprit. Qu'ils ayent quelque part à ſa charité, & ils verront qu'elle dîlate le cœur, & qu'elle le rend capable de ſuffire à toutes ces différentes actions. Ce n'eſt que nôtre peu de charité qui nous rend ſi étroits & ſi reſſerrez en nous-mêmes. O ame de ſaint Paul, ame Apoſtolique, ame vraiment gran-

grande, puiſqu'elle embraſſoit tant de differens objets, parce qu'ils y avoient tous fait de profondes traces qui ſe renouvelloient ſans ceſſe par des mouvemens de gratitude & de priere; combien les bornes etroites de nôtre cœur qui s'occupe & ſe remplit de ſi peu de choſe ſont-elles éloignées de vôtre étenduë!

IV.

Comme ſaint Paul connoiſſoit parfaitement l'eſſence de la vertu Chrêtienne, il nous inſtruit même par les loüanges qu'il donne à ceux à qui il écrit, & nous aprend ce qui eſt véritablement eſtimable dans les Chrêtiens. Il ne louë pas ſeulement les Theſſaloniciens de leur foi, mais *des œuvres de leur foi*, c'eſt-à-dire, d'une foi opérante & active qui leur faiſoit obſerver exactement les commandemens de Dieu.

Il ne les louë pas ſeulement de leur charité, mais *d'une charité laborieuſe* qui les portoit à travailler fortement pour leur perfection & pour aſſurer leur ſalut.

Il ne les louë pas ſeulement de leur eſpérance, mais *d'une eſperance ferme* & immobile, par laquelle ils réſiſtoient à tout ce qui la pouvoit ébranler. On ſçait aſſez que *la foi ſans les œuvres*, c'eſt-à-dire, ſans l'accompliſſement des commandemens de Dieu, *eſt morte*: FIDES *ſine operibus*

bus mortua eſt. Mais on ne comprend pas ſi facilement ce que c'eſt que ce *travail de la charité* & cette *ferme eſpérance* que l'Apôtre reléve dans les Theſſaloniciens. La plûpart des gens ſont Chrêtiens de telle ſorte qu'ils feroient toutes les mêmes choſes s'ils ne l'étoient point. Toute leur vie eſt employée à l'établiſſement de leur fortune, à s'aquiter des miniſtéres qu'ils exercent, & qu'ils choiſiroient quand ils ne ſeroient point Chrêtiens: Un médecin paſſe ſa vie à ſes viſites, un juge & un Avocat dans les fonctions de leurs emplois, les grands à faire leur cour & à exécuter les ordres des Rois. Ils ne feroient pas autre choſe quand ils ne ſeroient pas Chrêtiens. Pour les actions de Religion qui y ſont mêlées, elles ſont ſi peu de choſe & ſi courtes que ce ne peut être ce qui eſt marqué par ce *travail de la charité* dont parle St. Paul. Il eſt vrai que le travail des fonctions légitimes y peut être compris : mais comme il peut avoir pour principe la coutume & l'intérêt auſſi bien que la charité, il faut une régle pour le diſcerner, & cette régle eſt que quand on voit qu'une perſonne eſt également fidelle dans ſes devoirs, lorſqu'ils ſont contre ſes intérêts humains, ou dans des choſes où il n'a point d'intérêt, on a lieu de croire que c'eſt par charité qu'il s'aquite de ſes emplois. Mais on en doit juger tout autrement lorſqu'on ne

ne voit en quelqu'un que de la langueur pour toutes les actions deſintéreſſées. Or c'eſt ce qui paroît dans la vie de la plûpart des Chrêtiens. Ils ſont tous pliens d'ardeur pour toutes les choſes qui ont des récompenſes humaines attachées : mais quand leur intérêt n'y a point de part, quand les choſes ne regardent que Dieu & ſa juſtice ou l'intérêt de leurs ames; quand ils s'agit de combattre leurs paſſions, ou d'éviter les occaſions du péché en ſe privant de certaines utilitez temporelles; quand il eſt queſtion de ſoutenir gratuitement la vérité & la juſtice, ou de réſiſter à l'injuſtice des plus puiſſans, ou de ſe renouveller devant Dieu par la retraite, ou de donner à leur ame la nourriture dont elle a beſoin tous les jours par de ſaintes lectures, il n'y a rien de plus froid & de plus languiſſant qu'eux. Leur charité, s'ils en ont, eſt une charité oyſeuſe, pareſſeuſe, & qui donne lieu de conclure que l'intérêt a bien plus de part que la vuë de Dieu dans tous leurs travaux.

V.

Pour comprendre ce que ſaint Paul veut dire par cette *eſpérance ferme & ſouffrante* qu'il appelle, SUSTINENTIAM *ſpei*; il faut conſidérer que la condition des prémiers Chrêtiens étoit bien différente de la nôtre. Quelque déreglement qu'il y ait parmi les Chrêtiens d'apréſent, il n'eſt

pas néanmoins honteux parmi eux d'eſpérer les biens éternels, & de ſe conduire par cette eſpérance. La vie des Religieux qui quitent le monde ſerieuſement, n'y eſt point des-honorée. Mais il n'en étoit pas de même à l'égard des premiers Chrêtiens. Ces biens éternels qu'ils prétendoient aquerir, paſſoient pour des chimères ridicules, & leur miſére préſente fourniſſoit aux payens des ſujets de riſée & de moquerie. Il falloit donc que leur eſpérance ſe ſoutint contre tous ces inſultes : & c'eſt ce que l'Apôtre loue dans les Theſſaloniciens. La nôtre eſt ſi foible au contraire, que quoique nous ſoyons à couvert des moqueries publiques, nous ne ſçaurions réſiſter à l'exemple de ceux qui aiment les choſes préſentes. La privation des petits avantages du monde auſquels la foi nous oblige de renoncer, nous laſſe & nous fatigue. Nous voudrions bien eſpérer les biens éternels ; mais à condition qu'il ne nous en coûtât rien dans ce monde ici. Ce n'eſt pas là ce que l'Apôtre apelle *une eſpérance ferme & ſouffrante*, SUSTINENTIAM *ſpei*. Mais ce qu'il nomme ainſi eſt une eſpérance capable de réſiſter aux inſultes des hommes, & qui renonce volontiers aux biens du monde, pour ſe conſerver les éternels qui ſont l'objet de ſes deſirs.

Car

VI.

Car nous ſçavons, mes fréres chéris de Dieu, quelle a été vôtre élection. v. 4.

Saint Paul parle de l'élection à la foi, à la charité, au Chriſtianiſme, qui eſt un gage de l'élection éternelle. Or cette élection eſt de deux ſortes. L'une eſt éclatante & accompagnée de marques de la puiſſance de Dieu. L'autre eſt plus cachée & plus reſſemblante à ce qui n'a que la raiſon humaine pour principe. La différence de ces deux graces eſt que comme Dieu agit d'une maniére plus viſible dans l'une que dans l'autre, il veut auſſi qu'on s'aplique particuliérement à le loüer dans celle-là. Ses miracles ſont faits pour y exciter les hommes. C'eſt un langage divin que tout le monde eſt obligé d'écouter: & c'eſt la raiſon de ce que dit ſaint Paul pour relever la vocation des Theſſaloniciens, qui avoit été de ce genre-là. Cela nous oblige à nous rendre attentifs à toutes les choſes extraordinaires par leſquelles Dieu nous parle, & à honorer particuliérement les Saints extraordinaires que Dieu ſuſcite de tems en tems dans ſon Egliſe pour la réveiller de l'aſſoupiſſement où les hommes tombent naturellement.

VII.

Vous êtes devenus nos imitateurs & les imitateurs du Seigneur &c. v. 6.

L'ordre de Dieu eſt que comme la lumiére doit paſſer des Paſteurs au peuple, & que les peuples ne la reçoivent que par l'entremiſe des Paſteurs, la piété paſſe auſſi de l'exemple des prédicateurs de l'Evangile à ceux à qui il eſt annoncé. C'eſt cet exemple qui leur doit rendre la vertu familiére; & c'eſt, comme dit ſaint Paul, en imitant leurs Paſteurs qu'ils doivent devenir les imitateurs de Dieu. *Que les montagnes, dit David, reçoivent* prémiérement *la paix pour le peuple, & les côlines la juſtice :* SUSCIPIANT *montes pacem populo, & colles juſtitiam.* Ainſi c'eſt un renverſement de l'ordre de Dieu, & une voye extraordinaire, lorſqu'il faut que le peuple devienne vertueux, ſans imiter la conduite des Paſteurs, & qu'il aprenne de Paſteurs intéreſſez à mourir à ſes intérêts; de Paſteurs vâins & qui recherchent leur propre gloire, à mépriſer la gloire du monde; de Paſteurs délicats & amateurs de leurs aiſes, à devenir mortifiez. Il ne faut donc plus demander pourquoi le commun des prédicateurs fait ſi peu de converſions. C'eſt qu'il y en a peu qui puiſſent dire comme ſaint Paul:

Pſ. 71. 3.

Paul: *Vous êtes devenus nos imitateurs & les imitateurs du Seigneur.* Il faut au contrarie plus ſouvent, pour être les imitateurs du Seigneur n'être pas imitateurs des Paſteurs. Or cette voye, comme j'ai déja dit, eſt une voye extraordinaire; & toutes les choſes extraordinaires ſont rares. Ainſi le monde a été converti autrefois par un petit nombre de prédicateurs qui cherchoient Dieu: & preſque perſonne ne ſe couvertit par ce grand nombre de prédicateurs qui ſe cherchent eux-mêmes. Le ſeul exemple a ſuffi pour peupler les deſerts & les monaſtéres d'une infinité de vrais pénitens, ſans y ajoûter même la parole extérieure de la prédication: & nonobſtant toutes les prédications, la pénitence ſe détruit peu à peu dans les monaſtéres mêmes, lorſqu'elle eſt deſtituée de l'exemple.

VIII.

S. Paul nous aprend encore pourquoi l'Evangile faiſoit de ſi grands progrés de ſon tems, & pourquoi les prédicateurs font à preſent ſi peu de fruit, lorſqu'il ajoute: *Vous avez reçu la parole* de l'Evangile *avec la joye du ſaint Eſprit*, quoique *dans de grandes tribulations*: EXCIPIENTES *verbum in tribulatione multa cum gaudio Spiritûs ſancti.* Et ces tribulations, dit il dans la ſuite, ont ſervi à l'avancement de l'E- *v.* 6.

vangile dans une grande partie de la Gréce. Car c'eſt encore une des raiſons pourquoi la parole de l'Evangile fructifie ſi peu maintenant. Ni les prédicateurs ni les peuples ne veulent rien ſouffrir pour elle. On ne voit que de ces herbes qui ſe ſeichent ſi-tôt qu'elles commencent à ſentir l'ardeur du ſoleil, c'eſt-à-dire, la perſe-
Mat. 13. 6. cution. C'eſt ce qui renverſe d'abord la plûpart du monde, & qui les rend *infructueux* & ſtériles. Toutes les perſonnes donc d'une prudence timide & qui évitent avec tant de ſoin de ſouffrir, ne ſont point deſtinées de Dieu pour faire de grands fruits, & pour attirer les peuples à J. C. Il faut quelque choſe d'extraordinaire ou dans la fidélité de la vie ou dans les autres ſouffrances pour remuer les eſprits des peuples, & pour rendre célébre la piété; afin d'exciter les Chrêtiens à s'en rendre les imitateurs. L'auſtérité particuliére d'un monaſtére de France y attire des perſonnes de toutes les parties de l'Europe. C'eſt que les habitans de ce ſaint lieu ont reçu la parole de la pénitence avec joye, & la pratiquent avec une auſtérité incomparable. Les perſonnes délicates & qui évitent de ſouffrir ne ſont bons tout au plus que pour eux-mêmes: & encore, quand Dieu leur veut faire miſéricorde; il ne fait que leur ménager les ſouffrances, mais il ne les en délivre pas. S'ils les évitent d'une

manié-

maniére, il les leur fait trouver d'une autre, afin que par ce moyen *ils deviennent conformes à l'image de son Fils*, & que *souffrant avec lui* ils puissent *être glorifiez avec lui.* Rom. 8. 2. Rom. 8. 17.

IX.

Vous vous êtes convertis à Dieu.... pour attendre du ciel son Fils JESUS. V. 10.

La seule chose qu'un homme véritablement converti a à faire au monde, est d'attendre l'avénement de J. C. & de s'y préparer: & c'est par là que l'on connoît la vérité de sa conversion, & qu'elle est capable d'édifier l'Eglise. C'est ce qui paroissoit dans les Thessaloniciens. L'impression qu'ils donnoient & ce qu'on publioit d'eux étoit que toute leur vie étoit fondée sur l'attente de l'avénement de J. C. On voyoit qu'elle ne tendoit qu'à s'y préparer; & l'on ne l'auroit pas vû; si l'on avoit vû agir en eux les passions humaines. Ce qui détruit l'édification de la plûpart des prétenduës conversions de ceux qui se retirent des grands crimes, c'est qu'on les voit les mêmes dans tous le reste. Ils sont aussi attachez à leurs intérêts, à leur fortune, à leurs plaisirs, à leurs commoditez, qu'ils étoient auparavant. Leur vie n'est point du tout un témoignage qu'ils attendent J. C. C'est plûtôt un témoignage qu'ils ne l'attendent

dent pas, puiſqu'ils y ſouffrent tant de choſes qui lui déplaiſent. Car peut-on dire du commun des Chrêtiens qu'ils attendent l'avénement de J. C. & qu'ils s'y préparent? Y a-t il perſonne d'aſſez inſenſé pour dire: c'eſt pour me préparer à l'avénement de J. C. que je cherche à me pouſſer dans l'Egliſe ou dans le monde, à entaſſer bénefices ſur bénéfices, revenus ſur revenus, à établir puiſſamment ma famille dans le monde, à mener une vie commode & magnifique? La folie ni l'inſolence ne va pas juſques-là. Cependant tout ce qui ne ſe fait pas pour ſe préparer à l'avénement de J. C. eſt indigne d'un Chrêtien.

SUR

SUR L'EVANGILE DU VI. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Simile eſt regnum cœlorum grano ſinapis. *Matth.* 13. 31. 35.

Le Royaume du ciel eſt ſemblable à un grain de ſénevé.

I.

LE Fils de Dieu nous voulant donner une idée de ſon Egliſe & de la doctrine qui la forme & qui la rend le Royaume de Dieu, marque l'un & l'autre par deux caractéres qui leur conviennent ſelon divers tems, d'être trés petites dans leur commencement, & trés-étenduës, & trés-fortes dans leur accroiſſement & dans leur progrez. C'eſt principalement ce que ſignifient les paraboles dont il ſe ſert pour les repréſenter; l'une, du *grain de ſénevé* qui devient un arbriſſeau; l'autre, du *levain* qui s'inſinuë dans une grande maſſe de pâte & la convertit en levain. Il faut pourtant comprendre quelle

eſt cette petiteſſe, & ce progrez qu'il attribuë à ſon Egliſe & à la doctrine. Car ce n'eſt pas toute ſorte de petiteſſe ni toute ſorte de progrez. Ce ſeroient des marques trop équivoques. Tout ce qui eſt petit dans ſon origine & qui s'accroit dans la ſuite, n'eſt pas pour cela divin. On pourroit dire, par exemple, que la plus fauſſe & la plus abſurde de toutes les Religions, qui eſt celle de Mahomet, auroit eu ces deux marques d'être petite dans ſon origine, & d'être trés-étenduë dans la ſuite. Il faut donc bien diſtinguer la petiteſſe & la grandeur de la Religion Chrêtienne, de celles qui peuvent convenir aux autres Religions.

II.

Les deſſeins des hommes ſont ſouvent fort foibles, & forts petits dans leurs commencemens; mais ce n'eſt jamais par leur volonté & par leur choix. Ils tendent d'eux mêmes à la grandeur & à l'éclat: & ce n'eſt que malgré eux qu'ils n'y arrivent pas tout d'un coup. Si-tôt que Mahomet ſe vit ſuivi de quelque nombre de ſectateurs, il prit les armes, il fit la guerre, & tâcha de s'aſſujettir les peuples. On voit bien qu'il n'aimoit pas la petiteſſe de ſon origine, & qu'il aſpiroit de tout ſon cœur à la grandeur. Il n'y a rien de ſemblable dans la petiteſſe de l'Egliſe. C'eſt une petiteſſe du chois & de la volonté de J. C.

J. C. Il y a voulu demeurer toute ſa vie. Il n'a prétendu à aucun éclat temporel. Il a toûjours marché vers la mort, ſans prétendre à aucune ſorte d'élévation. Il a négligé tous les moyens humains qui pouvoient contribuer à établir ſa doctrine. Il ne s'eſt point empreſſé pour faire remarquer au monde ſes principaux caractéres. Il étoit né à Bethléem ſelon les Prophétes: mais il avoit laiſſé obſcurcir cette vérité. Il paſſoit pour être de Nazareth, & il ne ſe met point en peine de démêler cette contrariété apparente. Il eſt révélé aux hommes dés ſa naiſſance. Hérode s'en trouble; Jéruſalem s'en émeut: les Mages le viennent adorer avec éclat; Simeon & Anne le reconnoiſſent. Mais Dieu qui avoit donné à ſon Fils tous ces témoignages, les laiſſe enſuite effacer de la mémoire des hommes.

Ils étoient oubliez quand il parut, parce que la pétiteſſe de J. C. & de ſon Egliſe étoit du chois & du deſſein de Dieu. Il ſçavoit bien qu'il la réleveroit quand il voudroit; & ainſi il ne ſe preſſa point de lui procurer cet éclat qu'il étoit réſolu de lui donner en ſon tems. Les hommes n'en font pas de même. Si-tôt qu'ils peuvent atteindre à la grandeur, ils s'en ſaiſiſſent & ne la laiſſent pas échaper; parce qu'ils ſentent bien qu'ils ne ſeront pas les Maîtres de l'avoir quand ils voudront.

III.

La petiteſſe & l'augmentation de l'Egliſe ont été prédites, préparées & précédées par de longues diſpoſitions, dont peu de perſonnes s'apercevoient; mais qui tendoient néanmoins trés directement à ſon établiſſement.

Il y avoit quatre mille ans qu'il s'étoit répandu une opinion qu'il viendroit un libérateur des hommes; & des gens extraordinaires qui avoient paru de tems en tems avoient prédit les uns une circonſtance de ſa venuë & les autres une autre, & ils avoient marqué en particulier cette extréme petiteſſe de la ſociété qu'il devoit établir & ſon prodigieux accroiſſement. Dieu tint les choſes pendant tout ce tems dans l'obſcurité: en ne permettant pas, ni que l'impreſſion de ce futur liberateur s'éffaçat entiérement, ni que cette obſcurité fut parfaitement éclaircie. Il envoye enſuite J. C. au monde dans le tems qu'il avoit choiſi, & n'en découvre le ſecret qu'à la Sainte Vierge & à trés-peu de perſonnes. Il lui étoit facile de manifeſter la venuë de ſon Fils au monde, d'une maniére que perſonne n'eût pû l'ignorer. Il ne le fait pas, & laiſſe même obſcurcir les marques qu'il en avoit données. J. C. commence à précher, mais ſans aucun éclat précédent qui préparât les hommes

à le

à le recevoir. Il fait des miracles tels que jamais perſonne n'en avoit fait de ſemblables. Mais il les avilit & les obſcurcit à deſſein à l'égard des Juifs, par ſa pauvreté, & par le peu d'éclat de ſa vie. On voit en tout cela une petiteſſe volontaire qui faiſoit partie du deſſein de Dieu. Mais on ne voit rien de ſemblable dans la petiteſſe des deſſeins & des établiſſemens des hommes. S'ils ſont petits dans leur origine, il eſt viſible que c'eſt malgré eux. Ils ne ſont ni prédits ni précédez par aucunes préparations qui donnent lieu de les diſtinguer de ce qui eſt purement humain. Ceux qui en ſont Auteurs, ne négligent aucun moyen de les avancer, & s'ils y réüſſiſſent, c'eſt toûjours d'une maniere qui n'a rien de grand ni de divin.

IV.

Parce que cette petiteſſe de l'Egliſe dans ſon origine faiſoit partie de l'ordre de Dieu, & étoit deſtinée à faire paroître la force de l'Evangile. J. C., qui étoit ſûr de ſon futur accroiſſement, le prédit comme s'il l'eût vû; & il l'avoit fait auparavant prédire par ſes Prophêtes, non ſeulement en général, mais auſſi en particulier. Car la ruine de la Synagogue & du Paganiſme a été prédite & par les Prophêtes & par J. C.; & c'eſt ce que n'ont

jamais osé faire les Auteurs de fausses Religions. Comme ils sentoient bien qu'ils n'étoient pas les Maîtres de l'accroissement des Religions qu'ils désiroient introduire ; ils ont été fort réservez à le prédire sur tout en particulier. Ils n'ont pas voulu s'exposer au hazard de passer pour de faux Prophêtes de quelques secours humains dont ils fussent appuyez. Il n'y a eu que JESUS CHRIST qui l'ait osé faire, parce qu'il étoit le Maître de la petitesse & de la grandeur de sa Religion, & que c'étoit lui qui en régloit les divers états.

V.

On ne pouvoit être porté par la considération des dogmes & des maximes de la Religion Chrêtienne à croire qu'elle dût faire de grands progrez dans le monde. Elle devoit au contraire, selon les apparences humaines, être étoufée dans son berceau : & choquant comme elle faisoit, toutes les Religions établies dans le monde, toutes les maximes qui y régnoient, on ne pouvoit prévoir avec la moindre vrai-semblance, qu'elle dût s'accroître. Il n'y avoit point de secte de Philosophie dont l'augmentation ne fût plus probable. Cependant J. C. seul prédit l'accroissement de sa Religion, comme s'il l'eût vû, parce qu'il sentoit qu'il dépendoit de lui, & qu'il sçavoit bien exécu-

exécuter lui-même ſes prédictions. Il n'y a rien de ſemblable à cela dans aucune autre Religion.

VI.

On peut dire avec vérité que les autres Religions ne ſe ſont point proprement accruës, c'eſt-à-dire que la créance n'en eſt point entrée dans les eſprits par voye de perſuaſion. Les opinions qui ont été réduites à ce ſeul moyen, n'ont pas fait de grands progrez. Quel progrez ont fait les ſectes des Philoſophes quoique révétuës de tant d'éloquence & ſoutenuës avec tant de ſubtilité? Quel progrez a fait la Religion Judaïque ſi éclatante en merveilles? C'eſt la multiplication de la nation & ſa diſperſion qui l'a répanduë un peu. Encore les plus grands hommes du Paganiſme n'ont pas voulu prendre la peine de la connoître, depuis même qu'ils l'ont pû faire ſans peine. Cicéron, Sénéque, Tacite, Plutarque n'ont jamais ſçû ce que c'étoit, quoi qu'il y eût des Juifs par tout qui les en pouvoient inſtruire. Ils ont mieux aimé en parler au hazard & avec une honteuſe ignorance, que de paroître s'en être informez. Le génie du monde, en matiére de Religion, eſt de demeurer comme il eſt, & de s'en tenir aux opinions reçûës ſans examen. Les progrez mêmes qui paroiſſent les plus

éton-

étonnans, comme ceux du Mahométiſme, n'ont point eu pour cauſe la perſuaſion des peuples qui l'ont embraſſé. Ce n'eſt point du tout que cette doctrine ſe ſoit inſinuée dans les eſprits. C'eſt qu'il y a eu des conquérans de cette ſecte qui ſe ſont rendus Maîtres de grands Empires, & qui ont impoſé leur Religion aux peuples vaincûs. Alexandre en auroit pû faire de même, ſi cette phantaiſie lui avoit pris. Dés qu'on ſçait qu'une Religion eſt la Religion du Prince, qu'on eſt favoriſé en la ſuivant, qu'il y a à craindre en ne la ſuivant pas, la cupidité la fait recevoir à tous ceux qui n'ont point de Religion. Ainſi le Mahométiſme détruiſant par tout l'étude des lettres, & ayant réduit ceux qu'il dominoit à n'avoir point de Religion, les a préparez par là à recevoir ſes rêveries. Mais la Religion Chrêtienne ne s'eſt introduite dans le monde que par la voye unique de la conviction & de la perſuaſion. Jamais événement ne fut donc plus hors d'apparence; & cependant c'eſt cet événement ſi hors d'aparence qui eſt prédit; & perſonne n'a oſé faire le même de ceux qui en avoient beaucoup plus.

VII.

On peut dire auſſi par une autre raiſon que la parabole du grain de ſénevé eſt propre à la Religion Chrêtienne; & ne peut con-

convenir à une autre. C'eſt que cette ſemence a une chaleur piquante qui fait impreſſion ſur les ſens, & cette chaleur même s'augmente à meſure qu'on la broye. Or par cette qualité elle repreſente fort bien la Religion Chrêtienne, & non les autres. Car toutes les autres doctrines ſont des doctrines inſipides qui ne pénétrent point l'eſprit, & qui ſont incapables d'y faire des changemens conſidérables. On demeuroit tel, en devenant Philoſophe, qu'on étoit avant que de l'être; excepté certains dehors. Il n'y a eu que la Religion Chrêtienne qui ait fait de grands changemens dans les cœurs des hommes; qui les ait rendu des hommes nouveaux; qui ait détruit leurs anciennes inclinations; qui leur en ait donné de nouvelles. Cette force, à la vérité, n'eſt pas dans ſes dogmes mêmes; Elle conſiſte dans l'eſprit de Dieu qui les anime & qui change le cœur par une impreſſion ſecrete. Mais c'eſt ce qui fait voir que J. C. prédiſant cet accroiſſement, ſçavoit la force de cet eſprit, & dans quelle meſure il le devoit répandre pour ſe faire ouvrir les cœurs: & c'eſt par la même raiſon qu'aucun autre que lui ne l'a pû faire, parce qu'aucun n'avoit la force de diſpoſer des eſprits & de les tourner comme il vouloit.

VIII.

JESUS-CHRIST prédit donc dans cet accroiſſement futur de ſa doctrine ce qu'il devoit faire, & ce que nul autre ne pouvoit faire que lui. Et il fait encore voir par là que c'étoit par une diſpenſation toute volontaire qu'il avoit permis qu'elle parut ſi petite, & qu'elle fût ſi peu ſuivie durant ſa vie. Il a toûjours été le Maître de la converſion des peuples. Il pouvoit ſe faire ſuivre de toute la terre, dés le commencement de ſa prédication: mais ç'auroit été un miracle trop viſible & trop éclatant, qui l'auroit trop découvert aux hommes. Il a donc mieux aimé établir ſa Religion par un progrez qui frapât moins les eſprits; & dans lequel la vertu divine qui l'opéroit, fût plus cachée. Mais quoi qu'elle fût cachée à la plûpart du monde, ceux néanmoins qui conſidéreront ce progrès avec l'attention qu'il mérite, ne pourront s'empêcher d'y reconnoître cette vertu qui le produiſoit, & qui le diſtinguoit infiniment des progrès que les opinions des hommes peuvent faire. Il n'en eſt pas moins miraculeux, pour être caché & obſcurci. Mais il arrive ſeulement de là qu'il n'y a que les eſprits attentifs & non préoccupez qui le découvrent; & c'eſt là proprement le deſſein de Dieu. Il ne veut pas cacher ſes

œu-

œuvres à ceux qui aiment la vérité ſincerement: mais il les veut cacher aux ſuperbes, qui ne jugent des choſes que par caprice & par paſſion: & c'eſt ce qu'il fait en les couvrant de la reſſemblance des œuvres des hommes, & les en diſtinguant néanmoins par des différences réelles & effectives, qui paroiſſent clairement aux amateurs ſincéres de la vérité, & ne paroiſſent point aux autres.

IX.

Mais pour entrer tout-à-fait dans l'eſprit & dans le ſens de cette comparaiſon du grain de ſénevé, il ne faut pas conſidérer ſimplement la petiteſſe du Royaume de Dieu & de la doctrine évangelique, ni ſa multiplication & ſon accroiſſement à l'égard de tous les élûs: il faut conſidérer l'une & l'autre à l'égard de chaque élû & de chaque Chrêtien, dans le cœur duquel J. C. jette la ſemence de ſa vérité. Car cette parabole n'eſt pas moins vraye à l'égard de chaque élû en particulier qu'à l'égard de tous le corps des élûs. *Le Royaume de Dieu eſt au dedans de vous*, dit l'Evangile; *Luc 17.* *Regnum Dei intra vos eſt*; & ce Royaume de 21. Dieu, c'eſt-à-dire, la doctrine du ſalut, eſt ſemblable à un grain de ſénevé, à l'égard de chacun de ceux qui la reçoivent; parce qu'elle y eſt petite dans ſon origine, & qu'el-

qu'elle y paſſe enſuite par ce progrès que J. C. décrit dans l'Evangile de ce jour. Ce n'eſt au commencement qu'une impreſſion dont on a peine à s'apercevoir : mais enſuite cette impreſſion s'enracine & s'étend. C'eſt un levain & un reméde ſalutaire qui s'inſinuë peu à peu & s'empare du cœur & de toutes les parties qui contribuent à la vie ; en bannit les humeurs qui leur nuiſent ; & renouvelle tout le corps. Enfin cette petite ſemence devient *un arbre* conſiderable, c'eſt-à-dire, qu'elle produit un corps d'actions qui procédent d'elle comme de ſon principe. Cet arbre eſt planté dans tous les juſtes. Il y fructifie, il
V. 32. y porte des ſemences pareilles à celles dont il eſt né, *& les oyſeaux du ciel ſe repoſent* quelquefois *ſur ſes branches* ; Les grands du monde prenant quelquefois plaiſir à conſidérer les maximes & la vie des vrais Chrêtiens, & les Anges du ciel en faiſant l'objet de leur complaiſance & de leur joye.

X.

Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que ce progrés s'achéve dans cette vie, ni que ce grain de ſénevé, c'eſt à-dire cette doctrine évangelique reçuë dans le cœur, y faſſe ſentir toute ſa force, & y produiſe tout le changement qu'elle peut produire. Dieu qui en regle les effets, les borne d'ordinaire

re à une certaine meſure, & reſerve à l'autre vie à lui faire déployer toute ſa force & à produire par elle le changement total de toutes lés inclinations de la nature. C'eſt pourquoi JESUS-CHRIST ajoute à la parabole du grain de moutarde celle du lévain, qui étant mêlé dans une maſſe de pâte, y répand ſa vertu peu à peu, & la change toute entiére en ſoi, parce qu'il la rend en quelque ſorte une même maſſe de lévain. Le changement total que la doctrine évangelique doit produire dans les eſprits, eſt ſans doute exprimé plus fortement par cette ſeconde parabole: & il eſt clair qu'il n'eſt jamais parfaitement achevé dans cette vie. L'eſpace du tems qu'elle dure eſt deſtiné à l'opération du levain. Mais cette operation n'y a pas ſa perfection ni ſon accompliſſement. Il y a toujours des parties de nôtre ame qui demeurent inſipides, & qui ne ſont pas pénétrées de la vertu de ce levain. Il ne ſe déployera pleinement qu'aprés nôtre mort où toutes les ténébres de nôtre ame ſeront diſſipées, toutes ſes langueurs ſeront guéries, toute ſa corruption ſera détruite, & où elle ſera remplie, dans toutes ſes parties; de la vertu de l'eſprit de Dieu qui n'y laiſſera plus aucune foibleſſe.

XI.

C'eſt cet heureux changement où nous de-

devons aſpirer & qui doit être l'objet de tous nos deſirs: mais en attendant il faut ſouffrir en patience les retardemens de Dieu, dans l'eſpérance qu'il guérira quelque jour toutes nos langueurs, & que nôtre ame ſera toute transformée par l'efficace de ſon eſprit. Cependant il faut faire grand état des arres & des prémices de cet eſprit, & tâcher de nous en aſſurer la poſſeſſion; ou plutôt tâcher qu'il nous poſſéde. Car il ne s'emparera pleinement à la mort que des cœurs qu'il aura déja poſſedé, & dans leſquels il aura déja régné durant cette vie. Tout conſiſte donc à bien établir le Royaume de Dieu en nous, à y rendre ſa vérité maîtreſſe de nos eſprits & de nos cœurs, à l'y étendre autant que nous le pouvons, & à détruire autant qu'il nous eſt poſſible, tout ce qui lui eſt contraire. Aprés cela il n'y a qu'à laiſſer faire Dieu, & à attendre en paix ce changement merveilleux qu'il opérera en nous au jour de nôtre mort, mais qu'il n'opérera néanmoins qu'à proportion que nous aurons travaillé fidellement à l'augmenter durant nôtre vie.

XII.

Mais puiſque ce Royaume de Dieu eſt comparé par JESUS-CHRIST à un grain de ſénévé dans ſa petiteſſe & dans ſa force,

force, il faut tâcher de profiter de l'inſtruction qu'il nous veut donner par-là, & de faire enſorte qu'il ait en nous ces qualitez : Que tous les dons de Dieu y ſoient couverts par l'amour de la petiteſſe. qu'une ſainte ardeur nous anime & nous empêche de retomber dans le relâchement & dans la froideur : que cette ardeur s'augmente à meſure que nous ſerons plus briſez par la contradiction & la malice des hommes. Car comme c'eſt le propre des faux juſtes de découvrir leur foibleſſe dans l'adverſité, & d'y être dépoüillez du maſque de la piété dont ils ſe couvroient : c'eſt le propre des vrais juſtes, dit ſaint Grégoire, de faire paroître leur force dans les afflictions. Il faut que nous ne perdions point nôtre vigueur intérieure par le commerce du monde ; que cette vigueur & cette force nous empêchent de devenir un ſel affadi, & nous preſerve de la corruption du monde. C'eſt ainſi que nous pourrons eſpérer légitimement que nôtre petiteſſe jettera des racines, & qu'elle deviendra un arbre digne d'orner la céleſte Jéruſalem. Car ce qui naît dans le ſein de l'Egliſe de la terre, n'y demeure pas, & ſera transféré avec elle dans le ciel qui eſt ſon lieu naturel.

Moral. l. 1. c. 2.

SUR

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

Neſcitis quod ii qui in ſtadio currunt, &c. 1. *Cor.* 9. 24. 5. *c.* 10.

Ne ſçavez-vous pas que quand on court dans la carriére, tous courent, mais un ſeul remporte le prix.

I.

IL n'y a point de véritez plus étonnantes dans la Religion Chrêtienne que celles qui nous marquent le pétit nombre des élûs: & il n'y en a point néanmoins que le ſaint Eſprit ait eu plus de ſoin d'exprimer en termes clairs: J. C. l'enſeigne formellement dans l'Evangile, non ſeulement en diſant; *Qu'il y en a beaucoup d'apellez & peu d'élûs*, mais auſſi en s'écriant avec admiration: *Que le chemin qui mêne à la vie eſt étroit*,

Mat. 22. 16.

Mat. 7. 14.

étroit, & qu'il y en a peu qui le trouvent ! Saint Paul, premier interprête de l'Evangile, a donc deſſein d'inſtruire les Corinthiens de cette même vérité dans l'Epître de ce jour, & il le fait par des comparaiſons étonnantes, & qui donnent lieu de concevoir le nombre de ceux qui ſeront ſauvez, comme étrangement petit. Il compare les Chrêtiens qui tendent au ſalut par la profeſſion de la Religion Chrêtienne à des gens qui courent dans une lice, parmi leſquels il n'y en a qu'un qui obtienne le prix : & il ſe ſert encore d'une comparaiſon auſſi forte, qui eſt celle des Iſraëlitez qui ſortirent de la captivité de l'Egypte, parmi leſquels il n'y en eut que deux qui arrivérent à la terre qui leur avoit été promiſe. Mais il eſt encore bien plus étrange que ces véritez ſi terribles effrayent ſi peu le commun des Chrêtiens. Ils les liſent avec indifférence. Il ſemble preſque qu'elles ne les regardent point, & qu'ils ſoient tous aſſurez d'être celui qui obtient le prix dans la lice, ou l'un des deux qui arrivérent à la terre promiſe. Cependant ils le ſont ſi peu, que c'eſt proprement contre cette aſſurance que ſaint Paul propoſe la premiére de ces comparaiſons. Car il remarque que tous courent. Or tous ceux qui courent, ont la même eſpérance d'obtenir le prix ; néanmoins il n'y en a qu'un qui l'obtienne. Qui nous aſſurera donc que nous ſommes

plutôt du nombre de ceux qui courent avec ſuccez que de ceux qui courent inutilement.

II.

Il y a dans l'homme une inclination à s'aſſurer ſans raiſon ou à ſe faire des raiſons de certaines choſes extérieures qui ne ſçauroient lui donner aucune aſſurance, Les Juifs, comme le remarque un Prophéte, s'aſſuroient ſur le temple du Seigneur, & répêtoient ſans ceſſe: Le *temple du Seigneur, le temple du Seigneur*: TEMPLUM *Domini*, *templum Domini*: comme s'ils euſſent été à couvert de la colére de Dieu, parce qu'ils avoient le temple du Seigneur parmi eux. Ils s'aſſuroient auſſi, comme dit ſaint Jean-Batiſte, ſur la qualité d'enfans d'Abraham. Il en eſt de même des Chrêtiens. Ils s'aſſurent inſenſiblement ſur la profeſſion extérieure du Chriſtianiſme; ſur ce qu'ils ſont dans le corps de la véritable Egliſe: & ils s'imaginent qu'en ſuivant avec cela toutes leurs paſſions ils ne laiſſeront pas d'être ſauvez.

Peu de perſonnes ont propoſé cette erreur en forme de dogme: mais cependant il y en a peu qui ne la ſuivent en effet dans la pratique; puiſqu'il n'y a guéres de difference entre la vie des Chrêtiens, & la vie de ceux qui ne le ſont pas.

Si

III.

Si nous écoutons avec la foi & le reſpect que nous devons cette étonnante vérité, le moins que nous puiſſions faire eſt de nous informer avec tout le ſoin qui nous ſera poſſible, pourquoi de tant de perſonnes qui courent, il y en a ſi peu qui obtiennent le prix, & de tâcher enſuite de nous diſtinguer de ceux qui ne l'obtiennent pas. Il faut *courir en ſorte qu'on remporte le prix*, dit S. Paul, *Sic currite ut comprehendatis*. Pour cela il faut atteindre le but: car il eſt inutile de courir, ſi on ne l'atteint. Le ſouverain des malheurs eſt de vouloir trouver Dieu, & ne trouver que ſoi-même; de tendre au ſalut, & arriver à ſa perte; de s'imaginer de marcher dans le chemin du ciel, & ne marcher en effet que dans celui de l'enfer. Cette queſtion-ci eſt donc d'un devoir indiſpenſable. Pourquoi de tant de Chrêtiens y en aura-t il ſi peu de ſauvez, & quel droit ai-je de prétendre être plutôt du nombre de ceux qui le ſeront que de ceux qui ne le ſeront pas? Non ſeulement cette curioſité n'eſt pas blâmable; mais le principal but des inſtructions de JESUS-CHRIST & de ſaint Paul dans ce qu'ils nous enſeignent du petit nombre de ceux qui ſeront ſauvez, c'eſt de nous y exciter, & au contraire l'indifference qui porte à *v.* 24.

ne s'en mettre pas en peine, eſt une des plus grandes marques de la ſtupidité des hommes, & l'une des plus mauvaiſes diſpoſitions pour être du nombre de ceux qui ſeront ſauvez.

IV.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait qu'une ſeule raiſon qui faſſe que les Chrêtiens n'arrivent point au but de leur courſe. Mais entre les autres, l'Apôtre nous donne lieu dans cette Epître de faire une attention particuliére ſur une de ces raiſons qui fait que pluſieurs Chrêtiens courent inutilement. Elle eſt contenuë dans ces paroles: *Tous les atletes*, dit-il, *s'abſtiennent de toutes*
V. 25. *choſes; & cela pour obtenir une couronne corruptible, au lieu que nous prétendons à une couronne incorruptible.* Car de cet exemple particulier on peut tirer cette concluſion générale: Que ce qui fait que les hommes n'arrivent point au ſalut, c'eſt qu'ils ne font point pour l'obtenir ce que l'on fait pour obtenir les récompenſes du monde; c'eſt-à-dire, que le deſir qu'ils ont de ſe ſauver, n'a point la même activité & la même force que celui qu'on a dans le monde pour l'objet de ſes paſſions. Ainſi ce deſir étant foible & languiſſant, il n'eſt pas étrange qu'il ſoit facilement ſurmonté par d'autres paſſions plus actives qui viennent à la traverſe. Cela veut dire, en un mot, que

que la foibleſſe de nôtre amour cauſe l'inutilité de nôtre courſe. D'autres paſſions prennent le deſſus & ſe ſaiſiſſent du cœur; parce que l'amour que nous avons pour nôtre ſalut eſt trop foible pour leur réſiſter. On court par ſes deſirs. Si l'on deſire foiblement, on court foiblement; & l'on ne deſire foiblement certaines choſes que parce qu'on en deſire fortement d'autres. Ainſi la foibleſſe du deſir que le commun des Chrêtiens a de ſe ſauver marque la preſence d'un amour plus fort qui les poſſéde & qui les domine; c'eſt-à-dire, qu'il fait voir qu'il y a quelque choſe qu'ils préférent à Dieu.

V.

Nous devons d'autant plus tâcher de ſuivre cette ouverture de l'Apôtre qu'en nous ſervant de la lumiére qu'elle nous donne, il n'y a preſque rien dans le monde qui ne nous fourniſſe des ſujets d'édification & de reproche, pour exciter nôtre lâcheté en nous donnant lieu de conclure que nous ne faiſons point pour Dieu ce que l'on fait pour le monde. Rien n'eſt plus rare que d'expoſer ſa vie, ſon repos & ſon bien pour Dieu: & rien n'eſt plus commun que d'expoſer ces mêmes choſes pour les Rois du monde, & pour des recompenſes également frivoles, difficiles & incertaines. C'eſt une grande charité d'aller

chercher le ſalut des ames aux Indes & à la Chine. Auſſi cette charité eſt elle fort rare, C'eſt une eſpéce de prodige pour les ſiecles où il ſe trouve de ces prédicateurs Evangéliques. Mais d'y aller pour y chercher de l'or, des marchandiſes, & généralement pour y faire fortune; quoi qu'il y ait tant de peines & de dangers dans ces voyages ſi longs, c'eſt une action ſi commune que preſque tous les peuples de l'Europe ſe preſſent à l'envi à qui aura part à ce trafic. Il y en a même qui font ces voyages par divertiſſement & par le ſeul deſir de repaître leur imagination de choſes nouvelles. Où ſont les prêtres qui travaillent pour le ſalut des ames avec les mêmes ſoins & les mêmes fatigues que les ouvriers du monde prennent pour la ſubſiſtance de leur famille? Où ſont ceux qui travaillent à ſe perfectionner dans la vertu avec la même aplication qu'ont les artiſans pour ſe perfectionner dans leurs arts? Où ſont ceux qui prennent par piété le même ſoin pour étouffer leur paſſions, que les gens de Cour prennent par intérêt à les déguiſer? Où ſont ceux qui ont autant de circonſpection pour ne point bleſſer le prochain, qu'ils en ont pour ne point nuire à leur fortune? Où ſont ceux qui ont autant de vuës, d'ouvertures & d'adreſſes pour s'avancer dans la vertu qu'un ambitieux en a pour réuſſir dans ſes pré-

prétenſions. Il n'y a pas juſqu'aux femmes mondaines poſſédées de la paſſion de ſe rendre par leur beauté agréables aux yeux des hommes, qui ne puiſſent ſervir à nous convaincre du peu de ſoin que nous avons d'embellir & d'orner nôtre ame pour la rendre agréable aux yeux de Dieu. Et c'eſt la réflexion que fit un jour un Saint Evêque, en voyant paſſer une courtiſane qui fut depuis une grande Sainte.

V I.

Mais l'exemple particulier que S. Paul allégue, qui eſt celui des athlêtes qui ſe préparoient à combattre à la lutte devant le peuple, nous donne encore plus de lumiére que tous les autres exemples de la vie commune que nous venons de raporter. Rien n'étoit égal à la dureté du régime qu'on leur faiſoit garder. Ils renonçoient à toutes les délices de la vie. Le principal de leur nourriture étoit de la boüillie faite avec de l'eau. Tous leurs exercices étoient conformes à cette auſtérité. L'Apôtre nous veut donc faire conclure que ſi pour un avantage de néant il ſe trouve des gens qui ſe privent ainſi de tous les biens de la vie, nous devrions, à bien plus forte raiſon, nous en priver pour aquerir la ſouveraine félicité. Car cette privation ne fortifie pas moins l'ame des Chrêtiens, que la privation des délices

fortifioit le corps des athlètes. La joüiſſance des créatures l'affoiblit & l'amolit. Elle fait qu'elle ne s'en peut plus paſſer, & qu'ainſi elle ſuccombe à toutes les occaſions où elle ſeroit en danger d'en être privée. Un homme accoutumé aux converſations du monde, ne ſçauroit plus ſouffrir la ſolitude, le repos, & le ſilence. Celui qui a joüi des aiſes de la vie, devient incapable de ſouffrir la pauvreté qui l'en prive. Ceux qui ont véçû dans l'éclat & dans la grandeur, prennent pour une extrême miſére de vivre dans une condition obſcure & rabaiſſée. Peut-on donc trouver étrange que tant de Chrêtiens manquent de force & de courage dans leur courſe, puiſqu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'affoiblir & qu'ils ne font rien pour fortifier leur ame? Ils font tout ce qu'ils peuvent pour joüir des créatures, & c'eſt cette joüiſſance qui rend leur ame foible & languiſſante. Ils n'ont aucun courage pour s'en priver, & cependant cette privation eſt l'unique voye pour donner à l'ame de la force & de la vigueur.

VII.

Mais il faut donc, dira-t-on, que tout le monde embraſſe les conſeils évangéliques, & il n'y aura plus de différence entre conſeils & préceptes; puiſque tout le monde étant obligé de fortifier ſon ame, ſera

ſera obligé par conſéquent de ſe priver de la joüiſſance des créatures qui l'affoiblit. C'eſt ce qui oblige de diſtinguer deux choſes; l'uſage des Créatures, l'attache aux créatures. L'uſage n'eſt pas mauvais par lui-même : mais l'attache aux créatures eſt mauvaiſe. Il n'eſt donc pas entiérement défendu d'uſer des créatures: mais l'attache aux créatures, c'eſt-à dire, l'amour des créatures pour elles-mêmes, ne peut être permis. C'eſt cette attache que l'on eſt obligé de diminuer autant que l'on peut, & on le peut quelquefois ſans ſe priver entiérement de l'uſage. Ce n'eſt pas que toute attache ſoit mortelle & criminelle : mais elle rend toûjours l'ame plus foible, & elle diſpoſe aux chutes, ſi Dieu, par une miſericorde particuliére, n'éloigne les occaſions où ces attaches pourroient nous entraîner au précipice. Car le diable qui eſt infiniment artificieux, ne manqueroit pas de diſpoſer tellement les choſes, que l'ame étant balancée par diverſes paſſions, cette attache la feroit pancher du mauvais côté; & c'eſt ce que Dieu empêche quelquefois par une protection particuliére.

Mais comme il n'y eſt pas obligé, & qu'il ne fait pas cette grace à tout le monde, il eſt clair que toute attache rend le ſalut plus difficile & plus incertain, & que pour l'aſſurer, autant que l'on peut, il

faut tâcher de les détruire toutes. A la vérité le moyen le plus naturel, eſt de ſe priver de l'uſage même. Mais ſi l'on ne peut pratiquer celui-là, il en faut ſubſtituer d'autres. Si l'on ne peut y renoncer entiérement, on en peut jeûner, & en reſtraindre l'uſage: car le jeûne n'eſt pas une abſtinence entiere; c'eſt un uſage plus rare & moins fréquent.

VIII.

Il y a une certaine incertitude du ſalut inſéparable de l'état de cette vie. Mais il y en a une autre qui n'eſt que l'effet de nôtre négligence & qu'il faut tâcher de détruire, en rendant *nôtre vocation certaine par les bonnes œuvres*, comme dit S. Pierre. C'eſt ce que S. Paul déclare dans la ſuite de cette Epître qu'il pratiquoit avec ſoin. *Je cours*, dit-il, *mais ce n'eſt pas à l'incertain*: SIC *curro, non quaſi in incertum.* C'eſt-à-dire, qu'il aſſuroit ſon ſalut autant qu'il pouvoit, & qu'il avoit ſoin de détruire en ſoi tout ce qui le pouvoit rendre incertain.

2. *Pet.* 1. 10.

Verſet 26.

Il ajoûte à cela une choſe fort conſidérable. *Je combas*, dit-il, *mais ce n'eſt pas en frapant l'air* inutilement: SIC *pugno, non quaſi aerem verberans.* Il appelle frapper l'air, pratiquer certains moyens du ſalut, en négligéant les principaux & les plus eſſenciels. C'eſt une bonne choſe que de procurer le ſalut des autres, de les amener

Verſet 26.

à là

à la connoiſſance de la vérité, & d'avoir compaſſion de leurs miſéres ſpirituelles: mais c'eſt une mauvaiſe choſe de faire tout cela en négligeant ſon propre ſalut & en ne pratiquant pas envers ſoi-même ce qui eſt dit dans l'Ecriture: *Ayez pitié de vôtre ame propre, & tâchez de plaire à Dieu;* MISERERE *animæ tuæ, placens Deo.* Pour pratiquer donc ſolidement la charité, il en faut pratiquer l'ordre. Or cet ordre eſt de commencer par ſoi même, de mortifier ſes paſſions, d'aſſujettir ſon corps à l'eſprit, & l'eſprit à Dieu. Faire autrement, c'eſt combattre en l'air; & c'eſt ce que S. Paul déclare qu'il ne faiſoit pas. *Je châtie,* dit il, *mon corps, & le réduis en ſervitude; de peur qu'ayant prêché* la vérité *aux autres, je ne mérite moi-même d'être rejetté.* *Eccli.* 4. 24.

IX.

Cette conduite de S. Paul nous aprend que quelque élévé qu'une ame ſoit dans la connoiſſance des myſtéres & dans la contemplation des plus hautes véritez, quelques mérites qu'elle ait aquis par des travaux extraordinaires, elle ne ſe doit point croire à couvert des dangers & des tentations où les petits ſont expoſez, comme ſont celles auſquelles on réſiſte par la mortification du corps. Ce ſont, à la vérité, des tentations de commençans: mais la perfection Chrêtienne conſiſte à croire

qu'on eſt toûjours du nombre de ceux qui commencent. S'il y eut jamais de raiſons de ſe diſpenſer de la mortification, on peut dire que c'étoit celle que S. Paul pouvoit alléguer. Il étoit continuellement en des voyages pénibles, en des tems où il n'y avoit point de voitures publiques établies, & où il en falloit faire une grande partie à pied. Quand il étoit arrêté en quelque lieu il y travailloit de ſes mains, ou il s'employoit à la prédication de la parole de Dieu, ce qui n'eſt pas moins pénible. Que de raiſons pour s'exenter des mortifications volontaires, puiſque ſon état lui en fourniſſoit par lui-même! Cependant il ne s'en diſpenſe point, & le ſoin qu'il avoit de ſon ſalut, le porte à ne ſe contenter pas des fatigues de ſon miniſtere, & à en ajoûter encore d'autres à celles qui en naiſſoient. Etrange leçon pour les prédicateurs délicats qui renoncent à la mortification pour la prêcher aux autres, & inſtruction terrible pour tout le monde! Car ſi l'on ne peut pas ſe diſpenſer des œuvres de pénitence en ſervant ſi utilement le prochain, combien le peut-on moins quand on ne ſert de rien à perſonne?

SUR

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

Simile est regnum cælorum patri familias, &c. *Matth.* 20. 1. 16.

Le Royaume du Ciel est semblable à un père-de-famille, &c.

I.

L'Evangile que l'Eglise nous propose aujourd'hui pour nôtre instruction, nous représentant les diverses manieres dont Dieu appelle les hommes à son service, les divers tems de cette vocation, & les conditions avec lesquelles il les apelle, nous donne lieu d'abord de considérer tous les hommes comme divisez en deux parties, dont l'une comprend ceux qui sont appellez, & l'autre ceux qui ne le sont pas. Ce n'est pas qu'on ne puisse concevoir qu'en un certain sens tous les hommes sont appellez, au moins ceux qui ont l'usage de la raison; parce que Dieu comme vérité luit, jusqu'à quelque degré;

dans les esprits de tous les hommes, & qu'il seroit trés disposé à augmenter ses lumiéres & à agir plus fortement sur leurs cœurs, s'ils n'étoient point rebelles à ces premiéres graces qu'il leur communique. Mais comme ils ne manquent point d'en arrêter l'impression par leur infidélité, & qu'ils ne parviennent point par ces seules lumiéres jusqu'à connoître l'Eglise & la voye du salut, on les doit regarder comme privez de cette vocation plus particuliére, par laquelle Dieu fait connoître son Eglise à plusieurs, & les y appelle pour travailler à leur propre sanctification. Cependant on peut tirer quelques instructions importantes des qualitez qui conviennent à cette partie des hommes qui ne sont pas appellez & qui sont hors de *la vigne* c'est-à-dire, hors de l'Eglise, & du nombre de ceux que Saint Paul appelle *étrangers à l'égard des alliances* divines, & *sans Dieu en ce monde*: HOSPITES *testamentorum*, & *sine Deo in hoc mundo*.

Eph. 2. 12.

II.

Le pére-de-famille ne les ayant pas appellez, il ne leur promet aucune récompense, & ils n'en ont aucune à espérer tant qu'ils demeurent dans cet état. Tous leurs travaux sont stériles. Ils ont beau s'agiter, se tourmenter, courir de toutes leurs forces, faire des actions éclatantes

tes d'honnêtété & de juſtice, tout ce qu'ils font leur eſt inutile; c'eſt une courſe ſans fruit. Leur travail n'eſt point diſtingué de l'oiſiveté, & il vaudroit autant, dit Saint Auguſtin, qu'ils paſſaſſent leur vie à dormir, qu'à travailler de cette maniére infructueuſe. Car Dieu ne conte pour rien les vaines récompenſes qu'ils peuvent obtenir, comme les loüanges des hommes, les grandeurs temporeles, les biens de ce monde. Tout cela ne les rend que plus vuides de vrais biens, & ne fait qu'augmenter leur pauvreté. Il n'y a point de véritables richeſſes que celles qu'on peut gagner dans la vigne du pére-de-famille, & obtenir de ſa bonté. Le reſte n'eſt que miſére & un vuide effroyable de toutes ſortes de biens, quoique ce vuide ſoit quelquefois joint à des Royaumes & à des richeſſes temporelles, qui loin de le remplir, ne font qu'empêcher que l'ame ne s'en aperçoive, & ne ſe mette en peine d'y remédier. Et c'eſt encore par la même raiſon que l'Evangile nous répréſente ces gens comme *oiſifs* dans tout le tems qui précéde leur vocation, ce qui eſt marqué dans ces paroles: *Pourquoi demeurez-vous là tout le jour ſans travailler* ? Quid *hic ſtatis tota die otioſi* ? parce que ſoit qu'ils ſe remuënt, ſoit qu'ils ne ſe remuënt pas, leur travail & leur repos ſont également inutiles. *Verſet* 6.

Voi-

III.

Voilà quel eſt l'état qui précéde la vocation à l'Egliſe. Il faut conſidérer maintenant ce que nôtre Evangile nous dit de l'état de ceux qui y ſont appellez, ſoit dans ce qu'il a de commun ſoit dans ce qu'il a de particulier.

Ce qu'il y a de commun eſt que le pére-de-famille promet à tous une même recompenſe, & qu'il les envoye tous travailler dans ſa vigne, à quelque heure qu'il les appelle. Cela veut dire que tous les Chrêtiens ſont appellez à la poſſeſſion de Dieu, que cette récompenſe eſt promiſe à tous; & que Dieu ne diſpenſe aucun de travailler dans ſa vigne.

Mais ſi cette vigne eſt l'Egliſe, il ne faut pas conclure de là que tous les Chrêtiens ſoient obligez de travailler au ſalut des autres, au moins par des inſtructions. Il ſuffit à la plûpart de travailler à leur propre ſalut; & chacun y travaillant, toute la vigne ſe trouveroit cultivée. L'ame de chacun eſt donc la vigne du pére-de-famille, puiſqu'elle lui appartient par tant de titres. Il veut non ſeulement récueillir le fruit de cette vigne ſpirituelle, mais auſſi y *habiter* & s'y *promener*, comme dit l'Ecriture: *Inhabitabo in illis, & inambulabo.* Il veut qu'on en arrache les épi-

2. *Cor.* 6. 16. *Lev.* 26. 12.

nes,

nes, les mauvaiſes herbes, & tout ce qui peut en diminuer l'ornement & la beauté. Il rend tous les Chrêtiens dépoſitaires de leur propre ame. Il leur en confie le ſoin & la garde. Voilà leur principal emploi. Il les oblige à y travailler aſſiduëment; & c'eſt à ce travail qu'il promet là recompenſe aprés la fin du jour, c'eſt-à-dire, aprés la fin de cette vie.

I V.

Pour expliquer plus particuliérement ce travail, on peut dire que tous ceux qui ſont appellez, ſont obligez par le pére-de-famille à travailler dans ſa vigne & à ſa vigne. Ils ſont obligez de travailler dans ſa vigne, parce que la vie Chrêtienne eſt par elle-même une vie ſérieuſe, & une vie de travail, & non de divertiſſement, de jeu, & de plaiſir, & que c'eſt aſſez pour être convainçû de ne mener pas une vie Chrêtienne de ne pas mener une vie laborieuſe. Ce n'eſt pas que ce travail qui eſt preſcrit généralement à tous, doive être par neceſſité un travail corporel. Bien des gens n'en ſont pas capables. Mais il faut au moins que la vie d'un Chrêtien ne ſoit point une vie d'amuſemens, d'entretiens inutiles, de diſſipations, & de divertiſſement. Il faut qu'elle ſoit remplie de quelque occupation utile, ſérieuſe, & con-

for-

forme à l'état où l'on eſt. Voilà ce que c'eſt que de travailler dans la vigne. Mais il faut de plus que chacun des appellez travaille à la vigne, c'eſt-à-dire, à ſa propre ame: & ce travail conſiſte à la nourrir de la vérité, & à ne permettre pas qu'elle tombe dans la faim & dans la langueur ſpirituelle, à prevenir ce qui lui peut nuire, & à s'appliquer à la guérir de ſes maladies qui ſont les paſſions qui lui reſtent.

V.

Le pére de-famille ne commande pas le travail à ceux qu'il appelle pour une certaine heure, mais juſqu'a la fin du jour. C'eſt-à-dire que depuis le tems de ſa vocation juſqu'à la fin de ſa vie, il faut qu'un Chrêtien méne dans l'Egliſe une vie ſérieuſe, & qu'il travaille à ſa propre ſanctification. Il n'y a point pour cela de diſpenſe ni d'âge, ni d'incommodité, ni de maladies; parce que rien de tout cela n'empêche de travailler à ſon ame, & tout cela tient lieu de cette occupation ſérieuſe que Dieu nous ordonne. C'eſt une bonne occupation que d'être malade & de ſouffrir. Tout ce que Dieu nous impoſe, nous tient lieu de travail. Mais ce qu'il veut eſt que nous ne nous relâchions point volontairement, & que nous ne nous imaginions point qu'aprés un certain tems il nous ſoit permis

de

de mener une vie de négligence & d'oiſiveté.

VI.

Outre cette maniére générale de travailler dans la vigne & à la vigne du pére-de-famille, il eſt vrai qu'il y en a une autre plus particuliére, & c'eſt celle de ceux qui ſont apellez à cultiver non ſeulement leur ame, mais celle de pluſieurs autres : & ce ſont proprement les miniſtres de l'Egliſe, & les Supérieurs ou Supérieures des ſociétez de l'Egliſe : mais ce n'eſt jamais qu'avec trois conditions, ſans leſquelles ils ne peuvent réuſſir dans cette vocation.

La prémiére, qu'ils ayent avant tout travaillé ſolidement à leur propre ſanctification. Car il n'apartient qu'aux forts de fortifier les autres. Il n'apartient qu'à ceux qui ſont dans quelque dégré de ſanté & de vigueur de s'employer à guérir les autres. Il n'appartient qu'à ceux qui ont de la lumiére pour leur propre conduite, d'entreprendre d'éclairer & de conduire les autres. Le renverſement de cet ordre eſt ce qui remplit l'Egliſe de guides aveugles & de miniſtres déreglez.

La ſeconde condition eſt que le ſoin qu'ils prennent de l'ame des autres, ne leur faſſe pas quiter celui qu'ils doivent avoir de leur propre ame, qu'ils ne travaillent pas

pas moins à leur propre ſanctification qu'à celle des autres; & qu'ils ne s'épuiſent pas tellement pour autrui qu'ils demeurent vuides & dépourvûs d'huile & d'onction pour eux-mêmes. Autrement ils reſſembleront à ces Vierges folles, qui ayant conſommé inutilement leur huile, ſe rendirent incapables d'être reçuës aux noces de l'époux.

Et enfin la troiſiéme condition eſt qu'ils doivent mettre une extrême différence entre la vocation générale qui oblige chaque Chrêtien à travailler à ſon propre ſalut, & celle qui oblige quelques-uns à travailler à celui des autres. Il faut déſirer la prémiére, l'embraſſer avec joye, & y demeurer ſans ſcrupule toûte ſa vie. Quiconque ſatisfait à ce qu'elle preſcrit, n'y eſt jamais mal apellé. Mais il n'en eſt pas de même de la vocation à conduire les autres. On ne la doit ni déſirer ni rechercher: & quand on y eſt, ſi on s'en aquite avec fidélité, ce ne doit pas être néanmoins ſans crainte, & ſans un deſir ſecret d'être réduit à la vocation générale de tous les Chrêtiens, qui eſt de travailler à leur propre ſalut & de n'être point obligé de prendre part à la conduite des autres.

VII.

Il paroît par la parabole de l'Evangile qu'il importe peu à quelle heure on ſoit apellé à travailler dans la vigne, à la prémiére

miére heure, à la troiſiéme, à midi, à la neuviéme heure, à l'onziéme qui approche du ſoir. Le pere de famille promet à tous une même recompenſe, pourveu que depuis ſa vocation on travaille fidellement juſqu'à la fin de la journée: & c'eſt ce qui contient une inſtruction trés conſolante pour les pecheurs & pour ceux qui ne ſont appellez qu'aux derniéres heures. Car ils doivent conclure de là que leur unique ſoin doit être de paſſer tout ce qu'il leur reſte de vie dans les exercices de la pénitence. Dieu eſt ſi bon qu'il conte pour rien tout le tems de leur oiſiveté, c'eſt-à-dire, toute leur vie précédente, & tous les crimes qu'ils y peuvent avoir commis, pourveu qu'ils mettent tout l'ordre qu'ils peuvent au tems qui ſuit leur converſion. Ils n'ont qu'à dire avec l'Apôtre ſaint Pierre, *qu'il leur doit ſuffire de s'être abandonnez aux mêmes paſſions que les payens dans le tems de leur premiére vie: ſufficit prateritum tempus ad voluntatem gentium conſummandam:* mais qu'ils veulent *employer tout ce qui leur reſte de tems à paſſer dans ce corps mortel, à mener une vie réglée par la volonté de Dieu*, & non à *ſuivre les inclinations* corrumpuës *des hommes*: UT *jam non deſideriis hominum, ſed voluntate Dei, quod reliquum eſt in carne, vivat temporis.* 1. Pet. 4. 3.

Il n'eſt point queſtion de ſe ronger de ſcrupules ſur ſa vie paſſée, ni de douter de l'éten-

l'étenduë & de la grandeur de la miſéricorde de Dieu. Elle ſurpaſſe infiniment toutes les iniquitez des hommes. Elle exige ſeulement d'eux, lors qu'elle les apelle & qu'elle leur fait la grace de les toucher, qu'ils emploient tout le reſte de leur vie dans des œuvres de juſtice proportionnées à leurs péchez & aux forces de leur corps & de leur eſprit. En pratiquant cette régle juſqu'à la fin de leur vie, ils doivent eſpérer que Dieu ne manquera pas de leur donner la recompenſe de la vie éternelle, auſſi bien qu'à ceux qui l'auroient ſervi depuis le commencement de leur vie.

VIII.

Pour les en aſſurer pleinement, la parabole répréſente le murmure de ceux qui ayant été apellez à la premiére heure, & ayant ainſi porté le poids du jour & de la chaleur, prétendoient à une plus grande recompenſe que ceux qui n'avoient travaillé qu'à la derniére heure, & elle nous déclare que le pere-de-famille s'oppoſa à cette injuſte prétention: qu'il fit voir à ces murmurateurs qu'il ne leur faiſoit point du tort, ſi leur payant *le prix convenu*, il lui plaiſoit de traiter plus favorablement les autres. Cette partie de la parabole nous fait voir non-ſeulement que Dieu ne rejette point le travail de ceux qu'il apelle dans

dans un âge avancé : mais qu'il y en aura pluſieurs de ceux-là qu'il préférera à ceux qui auront travaillé beaucoup plus long-tems, & qui les précéderont dans le Royaume de Dieu, où il ſe reſerve d'exercer ſes graces & ſes faveurs, en ne ſuivant pas toujours dans la diſtribution de ſes récompenſes le tems du travail ni de la vocation de chacun. Ce n'eſt pas qu'il ne procéde dans cette diſtribution avec une exacte juſtice : mais ce ſera avec une juſtice fondée ſur l'examen du fond des cœurs & de l'état où chacun ſe trouvera en mourant. Un pénitent plus humble & plus touché de l'amour de Dieu, ſera préféré aux innocens plus relâchez & plus froids, Dieu ne conte pour rien la longueur des ſervices, s'ils ne ſe terminent à rendre l'ame plus humble & plus pénétrée d'amour pour lui. Si ces premiers ouvriers euſſent pû dire contre les derniers, non qu'ils avoient travaillé plus long-tems, mais qu'ils avoient plus d'humilité & de charité qu'eux, le pere-de-famille leur auroit donné une plus grande recompenſe. Il ne les rebute, que parce qu'ils ſe fondoient uniquement ſur la longueur de leur travail ſans aucune autre raiſon.

IX.

Mais les rebut que fit le pere-de-famille de la plainte de ceux qui avoient travaillé ſi long-

ſi long-tems, renferme de plus quantité d'inſtruction importantes.

La premiére eſt qu'il ne faut jamais agir avec Dieu dans une confiance de ſa propre juſtice, ſans avoir recours à ſa miſéricorde „ Malheur, dit ſaint Auguſtin, à la vie „ même loüable des hommes, ſi Dieu l'e- „ xamine à la vigueur, & ſans mélange de „ miſéricorde: *Væ enim laudabili vitæ hominum, ſi remota miſericordia diſcutias eam.* Il ne faut jamais prétendre que Dieu nous en doive de reſte, ni que nous puiſſions mériter par la longueur de nos travaux la perſéverance dans la juſtice. Il faut reconnoître qu'il eſt toujours le maître de cette grace, qu'il la peut refuſer ſans injuſtice, & que quoi qu'au dernier jour il ne refuſe jamais la couronne de la gloire à ceux qui l'auront meritée par leur bonne vie; c'eſt néanmoins plûtôt ſur ſes promeſſes, ſur la bonté qu'il a euë de ſouffrir nos imperfections & de nous continuer ſes miſéricordes malgré nos infidélitez, que ſur une juſtice rigoureuſe & ſur une proportion exacte de nos œuvres avec la recompenſe, qu'il faut ſe fonder. Ces gens qui demandoient au pére-de-famille plus qu'il ne leur avoit promis, étoient injuſtes, puis qu'ils prétendoient à cette recompenſe ſur un autre titre que ſur celui de ſa promeſſe, qui eſt le ſeul titre légitime ſur lequel nous la devons eſpérer.

Aug. Conf. l. 9. c. 13.

La

X.

La ſeconde inſtruction qui nous eſt donnée par le diſcours du pére de-famille à ces ouvriers qui avoient travaillé tout le jour, eſt que ce n'eſt point un ſujet de nous préférer à qui que ce ſoit, d'avoir pratiqué long-tems les exercices de la vie Chrêtienne, ſans nous ſentir coupables d'aucun crime. Car 1. nous ne ſçavons quel eſt le jugement que Dieu portera de ces actions, & s'il n'y découvrira point par ſa lumiére des défauts eſſenciels.

2. Nous ne ſçavons pas combien il faut rabattre de ces prétendus mérites, à cauſe des imperfections, des lâchetez, des péchez, des ingratitudes que nous y mélons, & qui font peut-être que nous ſommes bien plus redevables par nos fautes à la juſtice de Dieu, qu'elle ne nous eſt redevable pour nos bonnes actions.

3. Si nous avons pratiqué quelques bonnes œuvres; ce ſont des graces que nous avons reçuës de Dieu, dont nous ſommes redevables à ſa bonté. Nous n'avons donc aucun ſujet de nous en élever ſur qui que ce ſoit. C'eſt un don qui nous doit être précieux, que celui d'avoir été de bonne heure au ſervice de Dieu, & de n'avoir point vieilli parmi ſes ennemis. Mais c'eſt un don qui nous oblige à une reconnoiſ-

ſance particuliére & qui bien loin de nous donner lieu de nous élever au deſſus des autres, nous donne de grands ſujets de nous humilier, parce que nous avons tout ſujet de craindre de n'avoir pas fait profiter un ſi grand talent, & de ne pouvoir rendre à Dieu l'uſure que nous lui devons d'un ſi grand bienfait.

XI.

La troiſiéme inſtruction que nous pouvons tirer de ce que le pere-de-famille dit à ces ouvriers injuſtes & intéreſſez, c'eſt qu'encore que tout Chrêtien doive s'efforcer de ſervir Dieu avec le plus de fidélité qu'il lui eſt poſſible, il doit être bien aiſe qu'il ſoit encore ſervi plus fidellement par d'autres. Il leur doit ſouhaiter de plus grandes graces qu'à ſoi-même, & approuver au moins que Dieu leur en faſſe. Son déſir doit être que Dieu ſoit glorifié, que la miſericorde ſoit bénie & louée, puiſque tous les élûs ſont deſtinez à la loüange de la grace. Si donc il ne contribuë qu'imparfaitement à la loüange de la miſéricorde de Dieu, il doit être bien-aiſe qu'elle éclate davantage dans les autres. Une autre diſpoſition dans cette concurrence ne pourroit naître que d'une cupidité maligne. Auſſi ceux qui ſeront aſſez heureux pour avoir place dans la celeſte Jéruſalem n'auront aucune peine de n'être pas dans

les

les prémiers rangs de ce bienheureux ſejour. Ils poſſedéront les premiers rangs en la perſonne des autres, & étant parfaitement contens de leur ſort & de leur partage, ils ſeront ravis que les autres en ayent un plus grand & un plus élévé; parce qu'ils verront clairement que la volonté de Dieu eſt de ſe glorifier en cette maniére. Cette volonté de Dieu ſera leur joie, leur plaiſir, leur honneur, leur gloire, & ils ne ſe plairont même dans leur propre bonheur, que parce qu'ils le tiendront de cette divine volonté.

XII.

Enfin on peut aprendre des paroles de ce pére-de famille, que Dieu juge du mérite des juſtes, non par le nombre des années; mais par l'état où il lui plaît de mettre leur ame par la grace. Il y a une jeuneſſe qui parvient bien tôt à la ſageſſe des vieillards. De vieux pécheurs nouvellement convertis peuvent ſurpaſſer en fort peu de tems le mérite de ceux qui ont vécu dans l'innocence. Des courtiſanes peuvent devenir plus pures que des vierges: les publicains plus desintéreſſez que ceux qui auront diſtribué d'abord tous leurs biens aux pauvres. Le deſſein de Dieu eſt de tenir par-là tous les hommes dans l'humilité & dans la dépendance de ſa grace, & de leur ôter toute ſorte de confiance en eux-mê-

mes. Leur pente eſt de trouver des raiſons pour ſe préférer à leur prochain, & lors qu'ils n'en ont point d'autres, ils en cherchent dans le tems qu'il y a qu'ils ſervent Dieu. Et c'eſt par ce faux principe que ſouvent dans l'Egliſe il s'eſt trouvé des gens qui ont prétendu qu'on leur faiſoit tort, de ne les pas élever ſelon le tems de leur reception, aux charges qu'il y avoit à remplir. Mais Dieu a voulu aprendre aux hommes qu'il ne garde point cette fauſſe régle: qu'il n'a égard qu'au mérite réel & à la Sainteté effective. C'eſt pour cela qu'il nous avertit que *les premiers ſeront les derniers, & les derniers les premiers*: afin de nous aprendre que le moyen d'être mis au dernier rang, eſt de s'attribuer les premiers, & que ces premiers rangs ne ſont donnez qu'à ceux qui ſe croiront ſincérement du dernier.

Verſ. 16.

SUR

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

Libenter ſuffertis inſipientes &c. 2. *Cor.* 11. 19. 9. c. 12.

Mes fréres, étant ſages comme vous étes, vous ſouffrez ſans peine les imprudens.

I.

TOut eſt permis à la charité, excepté ce qui eſt eſſenciellement mauvais. Elle peut faire un bon uſage de tous les moyens dont la malice des hommes abuſe ordinairement. Il eſt odieux de ſe loüer ſoi-même, & il ſemble qu'il n'y ait rien de plus contraire à l'humilité. Cependant Saint Paul, pour détruire dans l'eſprit des Corinthiens la créance pernicieuſe que les faux Apôtres y avoient aquiſe, entreprend ici de ſe relever lui-même dans leur eſprit. La charité nous éloigne naturellement de la moquerie, & néanmoins

Saint Paul ne fait pas difficulté de l'employer pour faire honte aux Corinthiens de leur crédulité imprudente. On peut donc aprendre de ce procédé de Saint Paul à ne pas condanner des gens de bien, lors que la néceſſité les oblige d'uſer de certains moyens dont ils ont par eux-mêmes de l'averſion. Saint Paul étoit humble en ſe louant, charitable & tendre en ſe moquant: & pluſieurs Péres, comme Saint Jérôme & Saint Grégoire de Nazianze, ont pu être doux & modérez, en confondant par des paroles fortes, l'inſolence des méchans, & ils ont exercé la charité envers certaines perſonnes en leur procurant le mépris des hommes; parce qu'il leur étoit utile de perdre une fauſſe réputation qui ne ſervoit qu'à les tromper.

II.

Les Corinthiens s'étoient laiſſé gagner par de faux Apôtres Juifs, qui leur avoient perſuadé qu'il étoit encore néceſſaire d'obſerver la loi de Moyſe, qui cependant avoient tiré d'eux des ſommes conſidérables pour ſe faire bien traiter, & avoient agi parmi eux avec une hauteur bien différente de la modération de Saint Paul. Le principe de l'illuſion des Corinthiens étoit une trop grande crédulité & une timidité indiſcrete. Ces gens avoient pris à leur égard un air de fierté & d'aſcendant, &

cet

cet air eſt trés capable d'impoſer aux ames foibles. Il couvre les défauts de ceux qui l'employent. On craint de s'oppoſer à la verité en s'oppoſant à eux. On fait ſcrupule de ne s'y ſoumettre pas, & l'on ne ſe ſert point de ſon diſcernement pour en juger ; parce que l'eſprit, par une fauſſe humilité, fait conſcience de s'en ſervir. On ſouffre même, dans ces gens autoriſez, des défauts viſibles, parce qu'on n'en juge point. Et cependant en ſuivant ainſi aveuglément cette fauſſe autorité on s'engage dans des erreurs groſſiéres, & l'on laiſſe corrompre la pureté de ſa foi. Cela fait voir que l'obéïſſance ne doit point être ſi aveugle qu'elle nous prive entiérement de diſcernement. Il faut toûjours voir qui ſont ceux qui commandent, ce qu'ils diſent, ce qu'ils font : & s'il ne faut pas juger d'eux ſur des preuves incertaines, il ne faut pas renoncer à celles qui ſont certaines & palpables. Autrement on ne pourroit en aucun cas pratiquer ce que JESUS-CHRIST preſcrit de ſe *garder des faux Prophêtes, qui viennent à nous couverts de peaux de brebis, & qui ſont intérieurement des loups raviſſans*, & ce ſeroit une marque fort inutile pour les reconnoître, que celle que J. C. donne de *les découvrir par les œuvres :* A FRUCTIBUS *eorum cognoſcetis eos*, puis qu'on ne pourroit jamais y avoir égard.

Matth. 7. 15.

La même, *v.* 16.

III.

Il ſemble que cette crédulité, quoi qu'imprudente, ſoit un principe moins mauvais que la préſomption & l'orgueil. Cependant elle a à peu prés les mêmes effets: &, ce qui eſt étrange, c'eſt qu'elle eſt capable d'engager ceux qui s'y laiſſent aller, en des jugemens trés-durs & trés-orgueilleux. C'eſt par foibleſſe qu'on ſe livre à ces eſprits fiers, qui ſe rendent Maîtres de la créance des peuples par un air d'autorité: mais quand on s'y eſt une fois livré, on emprunte leur jugement, & on traite les autres avec la même hauteur. Combien de gens ſe donnent la liberté d'en décrier d'autres, dont ils ne voudroient pas juger par eux-mêmes, ſeulement parce qu'ils en ont ouï parler à leurs directeurs? Il ne leur plaît jamais de conſidérer que ces directeurs n'étant pas infaillibles, c'eſt une grande imprudence à eux, que de ſe mettre en danger d'avancer des calomnies, en ſuivant le jugement de gens qui les peuvent tromper; au lieu qu'ils pouvoient demeurer en ſûreté en ne jugeant point & en ſe taiſant. Cependant la crédulité l'emporte. Les ignorans parlent avec la même confiance que les ſçavans. Les Corinthiens foibles & crédules ne faiſoient pas difficulté de condamner Saint Paul, & de ſe mettre ainſi au deſſus

de

de lui. Des femmes ignorantes & ſeduites croyoient peut-être avoir plus de lumiére que ce grand Apôtre, tant les hommes ſont inégaux dans leur conduite, en s'élevant quelquefois avec d'autant plus de témérité au deſſus des uns, qu'ils ont témoigné plus de foibleſſe en ſe rabaiſſant au deſſous des autres.

I V.

Saint Paul raporte ſimplement, pour ſe relever auprés des Corinthiens, ce que Dieu lui avoit fait ſouffrir dans ſon miniſtére. Il omet une infinité de choſes qu'il auroit pû dire à ſon avantage; & ſur tout il ne parle point de ſes miracles, quoiqu'il en eût fait une infinité, & que ce fuſſent des preuves que Dieu autoriſoit ſa prédication. Comme les loüanges ne ſont point naturelles à l'humilité, elle ſe les épargne autant qu'elle peut. Les perſonnes orgueilleuſes trouvent moyen de ſe rehauſſer, lors même qu'il ſemble qu'elles ont deſſein de s'humilier: & les perſonnes humbles s'humilient, lors même qu'il ſemble qu'elles veulent ſe relever. Saint Paul ne conclut autre choſe de ce grand dénombrement de ſes ſouffrances, ſinon qu'il avoit plus travaillé que ces faux Apôtres dans le miniſtére de J. C. Mais nous avons droit d'y conſidérer de quelle maniére Dieu traite ceux qu'il aime par-

ticuliérement comme S. Paul. Car c'eſt un des plus admirables exemples qu'on puiſſe propoſer, pour faire voir que l'amour de Dieu envers les ames produit en ce monde & en l'autre deux ſortes d'effets bien différens. Dans l'autre vie il produit une joye & une gloire ineffable ; mais dans celle-ci il ne produit qu'une multitude de ſouffrances qui eſt proportionnée à cet amour. La raiſon en eſt que le bonheur de cette vie conſiſte dans l'augmentation des vertus. Or les vertus ne s'augmentent que par les épreuves, les tentations, & les ſouffrances. Une vertu non éprouvée n'eſt ordinairement que comme une teinture légére & ſuperficielle : mais l'épreuve & la ſouffrance la rendent forte & intérieure & l'enracinent profondément dans l'ame. Il faut donc concevoir l'ame de S. Paul remplie de vertus dans un excellent degré ; puiſque Dieu l'avoit conduit par une voye ſi pleine de tribulations & de ſouffrances La vie lui étoit indifférente. Il étoit prêt à tout moment de l'expoſer pour Dieu, & il y avoit autant de différence entre ſa diſpoſition & celle des autres qu'entre celles d'un ſoldat aguerri accoutumé au hazard, & celle d'un jeune ſoldat qui n'a encore rien vû.

V.

Dieu en conduiſant Saint Paul par cette étran-

étrange route, avoir deſſein de faire voir combien la vertu Chrêtienne eſt au deſſus de toutes celles qui n'ont que la raiſon humaine pour principe, & combien elle ſurpaſſe en effet celle de tous ces héros ſuſcitez par le diable pour fraper les eſprits des hommes. Qu'eſt-ce que la vie de Socrates, de Diogéne, de Zénon, & de tous ceux qui ont paſſé pour ſages durant leur tems, en comparaiſon de celle de Saint Paul? C'étoient des diſcoureurs qui demeuroient en repos dans leurs pays, joüiſſant de la converſation de leurs amis, qui ne hazardoient ordinairement rién en débitant leurs phantaiſies. Si quelques-uns ſont morts comme Socrates, pour avoir dit certaines véritez, ç'a été un accident rare qu'il ne devoit pas prévoir. Il a tâché de plus de rélever ſa mort par toutes les circonſtances qui la pouvoient rendre illuſtre. Mais Saint Paul y devoit être continuellement préparé. Il y étoit expoſé tous les jours. Il étoit tous les jours au hazard de mourir d'une maniére qui n'eût rien qui pût contenter la vanité. Qu'eſt-ce que la vie d'Alexandre, de Ceſar & des autres conquérans? Il eſt vrai qu'elle a été étrangement agitée, & qu'ils ſe ſont vûs ſouvent expoſez à de grands périls: mais ils y étoient ſoutenus pas une ambition démeſurée de dominer. Ils faiſoient beaucoup ſouffrir les autres: mais ils ne

ſouffroient guéres eux-mêmes. S'ils expoſoient quelquefois leur vie, ils faiſoient périr celle de millions d'hommes. Ils marchoient toûjours avec de grandes Armées qui leur donnoient de la confiance. Leur but étoit de ſe rendre les Maîtres; d'exercer leurs paſſions qui ſe terminoient ſouvent à de grands excez de luxe, de débauches, & de cruauté. Voilà quels ont été les héros du diable: mais que ce héros de Dieu eſt différent de cette image trompeuſe de grandeur, & qu'il fait bien voir que Dieu ſe connoît bien mieux en qualitez héroïques que les hommes & les démons! C'eſt un homme qui va ſeul attaquer tout le monde, non pour ſe l'aſſujettir, mais pour le retirer de ſes erreurs & de ſes déreglemens. Il n'a deſſein d aquerir ni honneurs, ni richeſſes, ni puiſſance; mais ſeulement de mettre les hommes dans la voye du ſalut. Il ſçait que pour cela il faut s'expoſer à toutes ſortes d'injures, de ſouffrances & de maux; & il s'y expoſe avec un courage invincible. Rien ne le rebute, rien ne l'arrête. Les autres ont été perſévérans à faire ſouffrir les hommes, & celui-ci à ſouffrir pour le bien des hommes. Sa vie particuliére ne ſe dément en rien. Il eſt auſſi tranquile dans tous ſes plus grands maux, que s'il étoit dans la converſation de ſes amis. Ce ne ſont qu'inégalitez dans ces héros du mon-

monde ; mais on n'en voit pas la moindre dans la vie de Saint Paul. Que ces héros ont donc bien l'air de gens qui ſont le joüet de leurs paſſions: & que Saint Paul conſerve au contraire admirablement le caractére d'un homme plein de l'amour de la vérité, qui la connoît & qui eſt deſtiné de Dieu pour la faire connoître aux autres ?

VI.

Enfin ce nombre effroyable de ſouffrances, par leſquelles Dieu a voulu que Saint Paul paſſât dans l'exercice de ſon miniſtére, eſt encore une preuve illuſtre de la vérité qu'il annonçoit. Qu'on cherche tant qu'on voudra des exemples de ce que peut faire l'entêtement opiniâtre d'une fauſſe opinion, on ne trouvera point qu'il y en ait eu, ſoit parmi les héretiques, ſoit parmi les infidelles, qui ayent ſoutenu quelqu'un dans une vie ſemblable à celle de Saint Paul. Le mélange des intérêts & des paſſions y eſt toûjours viſible. Un homme qui n'eſt poſſédé que de paſſions humaines, n'en a pas pour une ; & ainſi ne réſiſte pas ſi uniformément par cette unique paſſion à toutes les autres. Quoiqu'il en ſoit, qu'on cherche, comme j'ai dit, toutes ſortes d'exemples ; & l'on connoîtra qu'ils ſont ſi étrangement différens de celui de Saint Paul, qu'on aura honte de les avoir comparez. Il n'y a que Dieu qui

puiſſe produire cette immobilité d'ame parmi cette variété infinie d'accidens & de dangers, & cette immobilité jointe à la pratique de tous les devoirs de la vertu, ſans ſe démentir jamais en aucun. C'eſt ce qu'on n'a jamais vû dans les hommes, & que l'on n'y verra jamais, que lorſque Dieu s'emparera de leurs cœurs pour les rendre l'inſtrument de ſes deſſeins.

VII.

Saint Paul aprés le dénombrement de ſes ſouffrances particuliéres, ajoûte celles que lui pouvoit cauſer *le ſoin* qu'il avoit *de toutes les Egliſes*, & la part qu'il prenoit à tout ce qui arrivoit aux particuliers : & cette addition ne nous fait pas ſeulement voir la charité de Saint Paul, qui comprenoit dans ſon étenduë toute l'Egliſe en général & en particulier ; mais elle reléve d'une maniére admirable les ſouffrances dont il avoit parlé ci-deſſus. Car l'effet ordinaire des ſouffrances des autres hommes, eſt de les appliquer à eux-mêmes, & de leur ôter en quelque ſorte la compaſſion de celles d'autrui. Tout autre que Saint Paul n'auroit ſongé qu'à ſoi, & à ſe procurer enfin quelque ſorte de repos. Ce n'eſt nullement une qualité favorable pour être appliqué au ſoin des autres, que d'être toujours en peine de ſa propre vie, & d'avoir à ſouffrir *la faim & la nudité*.

Ce-

Cependant la charité de Saint Paul ſurmonte tous ces obſtacles. Il eſt occupé du ſoin des autres. Il compatit à leurs beſoins. Il reſſent toutes leurs peines parmi les plus grandes agitations de ſa vie, & lorſque tout autre que lui n'auroit ſongé qu'à ſoi-même. C'eſt ce qui fait voir qu'il falloit qu'il y eût une cauſe toute divine qui alliât enſemble ces mouvemens incompatibles ſelon la nature. Il ſouffroit ſes propres maux, & il étoit touché des maux des Egliſes & appliqué à leurs béſoins, par la charité que Dieu répandoit abondamment dans ſon cœur: & cette charité abondante étoit également la cauſe de ſa patience dans ſes maux particuliers & de ſon application à ceux d'autrui.

VIII.

Saint Paul déclare à la fin de cette Epître qu'il *ne veut ſe glorifier que dans ſes maux & dans ſes infirmitez*, en comprenant ſous ce terme, non ſeulement ce grand nombre de ſouffrances qu'il avoit marquées, mais auſſi cette peine humiliante qu'il appelle du nom d'*ange de Satan qui le ſoufletoit*. Il fait bien une mention paſſagére *de ſes revélations*, & du raviſſement par lequel *il avoit été enlevé au troiſiéme Ciel*, afin que les Corinthiens ne regardaſſent pas ſes ſouffrances comme toutes humaines: mais il revient incontinent à ſes infirmitez, & l'on

Verſet 30. *Ch. 12. v. 7.* *Verſet 12.*

l'on voit bien qu'il en parle bien plus volontiers que de tout le reſte. Ce n'eſt pas qu'il ne regardât ces ſouffrances comme de trés-grands dons de Dieu, & qu'il n'en connût le prix: mais il les regardoit comme des dons humilians qui portent la créature à connoître ſon néant, qui lui ôtent toute confiance en ſoi-même, & qui lui font ſentir bien plus vivement la dependance qu'elle a de Dieu. Il faut craindre l'orgueil dans les autres dons; mais l'effet naturel du don des ſouffrances eſt d'humilier l'ame ſous Dieu, & de faire paroître Dieu grand & l'homme petit. Ainſi comme celles de Saint Paul avoient été préſque continuelles, il avoit preſque toûjours été occupé des penſées de ſon néant & de la grandeur de Dieu. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il ait reçû ces ſouffrances avec une fierté Philoſophique. Il les avoit reçûës avec un eſprit Chrêtien; & s'il y avoit reconnu les marques de l'amour de Dieu envers lui, il avoit été touché en même tems de celles de la rigueur de ſa juſtice, & il s'étoit profondément humilié ſous elle. Ce ſont ces diſpoſitions ſi humbles, dans leſquelles il avoit toûjours vécû, qui lui rendent ſes ſouffrances ſi précieuſes, & qui font qu'il aime beaucoup mieux s'en ſouvenir & en parler en particulier, que des autres dons de Dieu. Ainſi dans ce diſcours même où il

veut

veut ſe relever par néceſſité, il fait voir quelle eſt l'inclination & la pente de l'humilité.

IX.

C'eſt par le même eſprit que voulant ſe relever à l'égard des Corinthiens, pour les détourner de la créance qu'ils avoient à ces faux Apôtres qui abuſoient de leur ſimplicité, il trouve moyen de ſe rabaiſſer & de s'avillir devant eux, ſelon les ſentimens humains qu'ils pouvoient avoir. Toutes ces ſouffrances de Saint Paul ſont admirables. Rien n'eſt plus divin que la force & la patience qu'il a témoignées. Mais tout cela n'eſt point du goût de l'amour propre. Il n'aime point ces héros qui ne ſe ſignalent que par les coups de foüet qu'ils ont ſupporté, & par la faim & la nudité qu'ils ont ſouffertes. Toute cette vie lui paroît baſſe & vile, & il lui eſt impoſſible de ne pas concevoir des ſentimens de dédain & de mépris pour ceux qu'on lui répréſente en cet état. C'eſt pourquoi Saint Paul eſt bien aiſe de ſe montrer par cet endroit aux Corinthiens; afin que s'il avoit dit quelque choſe qui l'élevât à leur égard, il y eût quelque choſe qui le ravilit & qui le rabaiſſât. C'eſt-à-dire qu'il veut qu'ils conçoivent en lui la grandeur de Dieu & la baſſeſſe de l'homme. C'eſt ainſi que ſe loüent ceux qui étant pénétrés de ſentimens d'humilité,

té, ſont obligez de parler d'eux-mêmes plus avantageuſement qu'ils ne voudroient. De ſorte qu'on peut dire qu'il n'y a guéres d'endroits de Saint Paul où ſon humilité paroiſſe davantage que celui où ſa charité l'a obligé de ſe loüer, en s'éloignant, comme il le dit lui-même, des régles ordinaires de la ſageſſe.

SUR

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

Cum turba plurima convenirent, &c. 8. 4. 15.

Le peuple s'assemblant en foule &c.

I.

IL y a comme deux écueils à craindre dans l'explication de cet Evangile. L'un seroit de concevoir que la dureté du cœur de l'homme, & sa mauvaise disposition, puissent empêcher Dieu de le convertir quand il veut exécuter par cette conversion son élection éternelle.

L'autre seroit de s'imaginer que les hommes ne sont pas coupables, lorsque la dureté de leur cœur, leur malice, leur négligence, leurs attaches aux épines de ce monde qu'ils laissent croître dans leur ame, empêchent la semence de l'Evangile de germer, ou l'étouffent & la font sécher avant

avant qu'elle porte du fruit. Il faut donc allier ces deux veritez de la puiſſance abſoluë de Dieu dans la converſion des hommes, de leur réſiſtance effective & criminelle aux graces de Dieu, non ſeulement aux extérieures, mais auſſi aux intérieures. Car on ne peut nier que la ſemence reçuë dans des lieux pierrieux, ou entre les épines, qui ne laiſſoit pas d'y prendre racine, quoi qu'elle n'y portât point de fruit, ne fût accompagnée de graces intérieures: & l'on en peut dire de même de celle qui fut ſemée ſur le chemin, & qui en fut auſſi-tôt ravie par le démon. Car cela n'empêcha pas qu'elle n'effleurât un peu la terre, & qu'elle ne fit une impreſſion ſuperficielle qui fut arrêtée par la dureté des cœurs qui la reçurent; ce qui donna moyen au diable de l'anéantir bien-tôt dans leur memoire.

II.

On doit même tirer de cet Evangile une concluſion importante, qui eſt que ce n'eſt pas toujours la diverſité de la grace conſidérée en elle-même, & l'efficace plus grande de l'une au deſſus de l'autre, qui fait que l'une eſt reçuë, l'autre rejettée; mais que cet effet peut venir uniquement de la différente diſpoſition de ceux qui la reçoivent. Si le cœur eſt plein de paſſions qui l'endurciſſent, ou d'épines qui l'occupent

& l'attachent fortement, il rendra ſouvent inutile le même degré de grace qui fructifie dans les ames mieux préparées. Cela paroît clairement renfermé dans la parabole, qui attribuë uniquement ou aux pierres ou aux épines l'extinction & l'inutilité de la grace, & non à la diverſité de la grace même. Et c'eſt par le même principe qu'on peut ſuppoſer que les Sidoniens & les Tyriens étant mieux diſpoſez que les Corozaïtes & ceux de Berſaïde, auroient été convertis actuellement par les mêmes graces que ces villes de Judée rendirent inutiles. Tous ceux qui entendront bien la maniére dont la grace agit ſur les cœurs & qui eſt aſſez marquée dans cette parabole même, ne feront aucune difficulté d'admettre cette conſéquence.

III.

Mais ces véritez étant ſuppoſées, il eſt d'une extrême importance de bien comprendre les divers empêchemens que la grace trouve dans les cœurs; parce que Dieu opére ſouvent le ſalut des ames, non en augmentant les graces, mais en leur faiſant rémedier à ces obſtacles, & en préparant par divers moyens la terre qui reçoit cette ſemence divine. Il y employe ſouvent les afflictions & les diſgraces, les maladies, les rebuts du monde, la perte des biens, la malice des autres hommes.

Sou-

Souvent certaines paſſions contraires à d'autres déracinent des épines plus dangéreuſes par d'autres moins durables & moins fortes. Il y en a en qui le travail, les voyages, la ſéparation des objets des paſſions diminuent les attaches, rendent les mauvaiſes inclinations moins agiſſantes : & tous ces divers moyens préparant diverſement les cœurs, les rendent plus ou moins ſuſceptibles de la grace ; c'eſt-à-dire, plus ou moins diſpoſez à la recevoir ou à la rejetter. De ſorte qu'on ne ſçauroit avoir trop de ſoin d'affoiblir ſes paſſions ; de ne les pas augmenter en s'y livrant avec impétuoſité, & de pratiquer certains moyens qui rendent l'ame plus calme, moins agitée, plus diſpoſée à recevoir la vérité, & moins portée à la rebuter ſans examen. On croit ne faire pas grand mal à ſon ame en liſant des Romans ou des Comédies, en ſe trouvant dans des lieux de divertiſſement & de jeu, en s'engageant en des parties de plaiſir, en allant au cours, à l'opéra ; parce, dit-on, que l'on ne ſent point que cela faſſe d'impreſſion ſur ſoi. Mais on ne conſidére pas que toutes ces choſes dont on ſe remplit l'eſprit, ſeront peut-être la cauſe que la ſemence de la verité n'y entrera pas, que le diable la ravira plus facilement, & que les pierres & les épines y feront plus de réſiſtance. Une tête pleine des objets dont on ſe rem-

plit

plit dans le monde, eſt peu diſpoſée à écouter & à goûter les véritez de la Religion. Une imagination égarée ne demeure guéres long-tems attachée à ces véritez. On pourroit, dit-on, ſurmonter tous ces obſtacles. Qu'on le puiſſe tant qu'on voudra, on ne le fait point; & les choſes arrivent toujours en la maniére décrite par JESUS-CHRIST dans ſon Evangile.

IV.

Le premier obſtacle à la parole de Dieu marqué dans la parabole, c'eſt d'être ſemé ſur des chemins où cette parole ne pénétre point, & d'où elle eſt incontinent ôtée par les oiſeaux du ciel, c'eſt-à-dire par les démons: & cet état marque manifeſtement ou la diſſipation de l'ame qui l'empêche de s'apliquer aux véritez néceſſaires à ſon ſalut, ou ſa forte aplication aux objets de ſes paſſions qui la rend ſourde en quelque ſorte à la voix de Dieu. Un cœur enivré de bonne fortune, enflé de loüanges, rempli d'amuſement & de folie, ou au contraire occupé d'affaires pénibles & attachantes dont il eſt vivement touché, n'eſt guéres diſpoſé à recevoir les impreſſions de la parole de Dieu. Elle y entre peu, & s'en efface bientôt. L'agitation du monde en confond bientôt les idées, & le démon en détruit bientôt les traces. On ne compte pour obſtacles réels

à ſa

à ſa converſion que les crimes, & il y a une infinité d'occupations, auſquelles on ne donne point ce nom, qui produiſent le même effet, parce qu'elles détruiſent l'impreſſion de la vérité, qui eſt l'appareil néceſſaire à nos playes intérieures. Il faut guérir de ces playes, lorſqu'elles ſont mortelles, & par conſéquent tout ce qui empêche cette guériſon tend directement à la mort.

V.

Le ſecond obſtacle de la ſemence ſont les pierres qui ſe trouvent dans la terre. Ces pierres n'empêchent point la ſemence de lever & de prendre racine; mais ſi-tôt que cette racine les rencontre, parce qu'elle n'en ſçauroit tirer de nourriture, il faut par néceſſité qu'elle ſéche & qu'elle ſoit brûlée par l'ardeur du ſoleil. Ces pierres nous répréſentent donc les paſſions fortes, auſquelles l'ame s'eſt volontairement attachée, & qu'elle ne veut pas quiter. Ces paſſions n'empêchent pas la parole de Dieu d'être reçûë dans l'ame, d'y germer, & de pouſſer même quelques vertus qui paroiſſent ſur la ſurface, parce que ces paſſions ne ſont pas contraires à toutes les actions de piété. On peut être exact aux offices de l'Egliſe, faire quelques aumônes, obſerver les loix extérieures, ſans que la piété ſoit commiſe avec les paſſions.

On

On veut bien faire compoſition avec Dieu juſqu'à un certain point. Mais s'il s'agit de négliger pour Dieu quelque grand intérêt, de renoncer à ſa fortune & à ſon établiſſement, de s'expoſer à quelque diſgrace, c'eſt alors que l'on voit quelle eſt l'attache la plus forte. Si c'eſt celle qu'on a pour les paſſions, il faut que la piété céde. On ſe range au nombre de ceux dont la foi n'eſt que pour un tems; parce que ces paſſions font alors abandonner Dieu pour faire ce qui néceſſaire, afin d'être en paix avec le monde.

VI.

Ce qu'il y a de plus terrible, c'eſt qu'il eſt aiſé de voir ſi une terre eſt pierreuſe, & par conſequent d'y remédier : mais les pierres intérieures des paſſions ne font connoître leur force & leur dureté que quand il n'y a plus de reméde. Cela veut dire, qu'on ne connoit point le degré de ſes attaches, que l'orſqu'il s'agit de les rompre. On les nourrit, on les entretient, on s'y plaît, en ſuppoſant néanmoins que s'il falloit y renoncer pour Dieu, on ne héſiteroit pas. Mais c'eſt qu'on ne connoît quelle eſt la force d'un paſſion, & quel effort elle fait ſur l'eſprit, que lorſqu'il s'agit d'y renoncer actuellement, & combien ce renoncement effectif eſt plus

penible qu'un renoncement conçu & imaginé. Ainſi le vrai ſecret pour ſurmonter ſes paſſions, c'eſt de les mortifier hors des occaſions, de les domter, de les affoiblir, de ne rien faire qui les puiſſe fortifier. C'eſt de les craindre, & de demander ſouvent à Dieu qu'il nous en délivre. Sans cela il eſt difficile que dans les tentations un peu violentes elles ne faſſent ſécher la piété, & ne nous rendent la parole de Dieu infructueuſe.

VII.

Les épines qui ſont une autre ſorte d'obſtacle qui rend inutile la bonne ſemence lorſquelle ſemble prête à porter du fruit, marquent certaines néceſſitez & certain embaras de la vie du monde, qui, dans un certain degré, peuvent compatir avec la bonne ſemence, qui croiſſent avec elles, & qui n'enferment, ſelon l'apparence, rien de criminel; mais qui occupant fortement l'ame, la détournent tellement de Dieu, qu'enfin elle en devient toute terreſtre, toute ſéculiére, & toute mondaine. Il faut pourvoir des enfans, conſerver ſa famille, ſe maintenir. On ne peut nier qu'il ne faille avoir quelque ſoin de toutes ces choſes: mais il eſt fort difficile de s'y donner, ſans s'y abandonnér entiérement. Ces ſoins augmentent; l'ame s'en remplit; les ſemences des vertus qui y avoient pris raci-

racine, en ſont étoufées, & la charité réfroidie ne ſuffit plus pour les porter juſqu'à la maturité. On prend le train du monde: on commence à ſuivre ſes maximes & ſes coutumes; on s'en fait une néceſſité, & on ne conçoit plus qu'on puiſſe vivre autrement.

VIII.

Les ſeules diſtractions de la vie du monde ſuffiſent pour étouffer la ſemence de la parole de Dieu. Car ces ſemences ont beſoin d'être arroſées, d'être cultivées, d'être nourries. Un eſprit diſſipé qui ne ſe nourrit point de la vérité par la lecture & par la priére, en perd peu à peu le goût. Cependant à meſure que ce goût ſpirituel diminuë, les goûts des choſes du monde augmentent. On vient à regarder les véritez Chrêtiennes comme des idées. Il ſemble qu'on n'ait point d'intérêt à ce qu'on en dit; que ce ne ſoient que des penſées de prédicateurs; que rien ne s'y doive prendre à la lettre. Enfin on s'accoutume à l'écouter ſans ſentiment. Ainſi ce qui peut reſter d'amour pour la vérité, eſt tellement foible qu'il ne faut pas prétendre qu'il balance le moins du monde les grands intérêts qui on jetté de profondes racines dans le cœur, & qui pouſſent des inclinations fortes & agiſſantes qui s'emparent de l'ame & en demeurent maîtreſſes.

IX.

Il faut donc que cette divine ſemence, pour porter du fruit, tombe ſur une terre ſans pierres & ſans épines, c'eſt-à-dire, qu'il faut que Dieu y ait préparé nos cœurs; qu'il en ait ôté les paſſions fortes; & qu'il en ait arraché les épines inutiles & embaraſſantes. Il a divers moyens pour cela. Souvent il ſe ſert de la contrariété des paſſions, pour les détruire les unes par les autres.. Souvent il nous force, par les adverſitez, par les diſgraces, par les injuſtices des hommes, à ſentir vivement le néant & l'inſtabilité des biens du monde. Il nous cauſe quelquefois par divers accidens un tel dégoût de l'injuſtice des hommes, qu'il nous porte à nous en ſéparer entiérement. Il y a des ſemences qui ſervent de préparation à d'autres ſemences, des véritez qui préparent à d'autres véritez, des vertus, qui diſpoſent à d'autres vertus. Il y a même des défauts qui affoibliſſent d'autres défauts. Il faut uſer de toute la lumiére & de toute la force que Dieu nous donne pour préparer ainſi la terre de nôtre cœur, & pour éviter ce qui empêche l'accroiſſement de la ſemence de Dieu. Mais il faut reconnoître en même tems que c'eſt Dieu qui eſt auteur de cette préparation; qui pour faire profiter ſes paroles dans les

ames

ames qu'il veut favoriſer, en ôte les empêchemens; & qu'ainſi nous ne lui avons pas moins d'obligation de la grace qu'il nous fait en préparant nôtre cœur à ſa vérité, que des fruits qu'il en fait naître.

X.

JESUS-CHRIST remarque que la bonne terre même ne produit pas également, ſoit parce qu'elle n'eſt pas également bonne, & que cette bonté a divers degrez, ſoit parce qu'il a divers deſſeins ſur les ames, & qu'il veut tirer plus de ſervice des unes que des autres, ſoit parce que les terres ſont inégalement fertiles. Il y en a, entre ces bonnes terres, qui ne produiſent que le trentiéme de ce qu'on y a ſemé, d'autres le ſoixantiéme, d'autres le centiéme. Entre les cœurs animez de la charité il y en a de plus ardens que les autres. Entre ceux qui aiment la vérité, il y en a qui l'aiment plus purement. Entre ceux qui ſont touchez de l'amour du prochain il y en a de plus tendres & de plus agiſſans que les autres. Voilà ce qui fait cette difference dans les fruits. Mais il faut remarquer que nous devons toujours tendre à la plus grande abondance, parce qu'elle eſt plus éloignée de la ſtérilité. Dieu ſe contente de la moindre fertilité, mais il ne veut pas que nous nous en contentions, ni que nous nous y bornions, &

que nous n'aſpirions à rien davantage. Car c'eſt un précepte & non pas un conſeil de tendre toujours à l'accroiſſement de l'amour, ſoit envers Dieu, ſoit envers le prochain, & par conſéquent d'aſpirer à l'accroiſſement des fruits qui en ſont la marque. C'eſt cette *faim & cette ſoif de la juſtice* qui fait une des béatitudes, & ſans laquelle on ne ſçauroit être heureux.

XI.

L'un des principaux fruits que l'on doit tirer de cet Evangile, c'eſt celui de nous humilier profondément devant Dieu. Car non ſeulement nous pouvons avoir les qualitez de quelques-unes de ces mauvaiſes terres qu'il décrit, mais nous avons en quelque degré toutes celles qui ſont marquées. Combien de véritez demeurent abſolument inutiles, & ſont enlevées de nôtre cœur par le démon, parce que nous n'y faiſons point de réflexion, & que nous les laiſſons échaper par l'application trop grande que nous avons à d'autres choſes! Combien avons-nous de paſſions ſecretes qui empêchent le fruit des ſemences mêmes, que nous recevons avec joie, & qui les mettent en danger de ſe ſecher! Combien avons-nous de prétenduës néceſſitez qui nous amuſent, nous diſſipent, nous rendent tous charnels & tous ſéculiers dans plu-

pluſieurs de nos penſées ! Nous ſçavons que nous avons ces défauts ; mais nous ne ſçavons pas en quel dégré nous les avons, ni le préjudice qu'ils font dans nôtre cœur, à la ſemence de Dieu. Nous avons toûjours ſujet de craindre qu'il n'arrive quelque occaſion où ces défauts nous faſſent périr. Car qui ſe peut aſſurer de n'avoir point dans le cœur quelque pierre, c'eſt-à-dire, quelque attache ſecrette à la créature dont il ne connoiſſe pas la force & la dureté, & qui venant à ſe trouver contraire à quelques-uns de ſes devoirs eſſenciels, l'emportera dans le cœur & le détournéra de Dieu ; Qui peut s'aſſurer que la diſſipation qui naît des affaires du monde qu'il croit ne pouvoir abandonner, n'étouffera point entiérement les ſemences de la vérité ? Tout cela eſt fort obſcur & par conſéquent doit tenir l'ame dans une grande humiliation devant Dieu, & dans une priére continuelle, pour obtenir de ſa bonté qu'il détruiſe continuellement en nous ce qui s'oppoſe à ſa verité.

XII.

Mais ſi nous ne connoiſſons pas juſqu'à quel point nous participions aux défauts des mauvaiſes terres, nous ignorons encore plus ſi nous ſommes de ces bonnes terres qui rendent le trentiéme, le ſoixantiéme, le centiéme de ce qu'on y a ſemé.

Car il n'en faut pas juger par la multitude & l'abondance des bonnes actions extérieures, ni par celle des priéres vocales ou des oraiſons mentales. Il y a des eſprits actifs & remuans qui ne laiſſent pas d'être ſtériles, & à qui l'abondance même de certaines actions extérieures ôte le ſentiment de la ſtérilité de leur ame. Il ne ſuffit pas que le fruit ſoit en quantité, il faut qu'il ſoit bon. Une multidude de mauvaiſes herbes ne fait pas une moiſſon abondante. Il y a des ames pures qui, ſans multiplier leurs actions, ne laiſſent pas de porter le centiéme, parce que ce centiéme ſe régle ſur le prix & mérite des actions & non ſur le nombre. Une terre qui porte des pierres précieuſes, ou qui contient des mines d'or, eſt de plus grand prix que celles qui ne portent que du grain. Il n'y a donc que Dieu qui puiſſe juger de la fertilité de ces terres; c'eſt-à-dire qu'en cette vie nous n'en devons point juger, & nous devons toujours craindre de trouver en nous au jugement de Dieu, un grand vuide & une grande ſtérilité de bonnes-actions, puis qu'il eſt certain qu'il n'y aura que celles que la charité aura produites en nous qui feront partie de nôtre moiſſon.

SUR

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

Si linguis hominum loquar & Angelorum, &c. 1. Cor. 13. *verſ.* 1. 13.

Quand je parlerois le langage de tous les hommes, & des Anges mêmes, &c.

I.

IL n'y a point dans l'Ecriture de vérité plus terrible, ni plus humiliante que celle qui fait le ſujet de cette Epître, ſçavoir que *qui n'a pas la charité, n'eſt rien.* Elle fait diſparoître aux yeux des hommes tout ce qui ſert de nourriture à leur vanité, & les reduit à ne ſçavoir s'ils ne ſont point dans un néant de toute vertu & de tout bien. Qu'un homme ait tous les talens intérieurs & extérieurs, toutes les grandeurs temporelles & ſpirituelles; qu'il y ajoûte les actions des vertus écla-

tantes, & qu'il attire par là l'admiration des hommes, qu'il ait ſouffert le martyre; ou qu'il ſoit prêt de le ſouffrir, qu'il ait donné tout ſon bien aux pauvres, il ne peut prendre confiance en tout cela; parce qu'il peut avec tout cela être un néant de vrayes vertus & un abîme de miſéres. Etre tout ou n'être rien dépend d'un fond inconnu & dont nous ne ſçaurions avoir une entiére aſſurance, & par conſéquent toute vanité, toute eſtime de nous-mêmes, toute élevation de cœur, toute confiance en nos talens, toute vûë d'eſprit qui nous répréſente à nous-mêmes comme quelque choſe, tout cela ne ſuppoſant point la connoiſſance certaine qu'on a la charité, eſt faux, témeraire & rempli d'illuſion.

II.

La ſituation naturelle d'une ame Chrêtienne dans ce monde-ici, eſt donc de ſe regarder comme un néant, non qu'elle ſoit aſſurée de n'être rien; mais parce qu'elle ne ſçait pas ſi elle eſt effectivement quelque choſe. Et cette ſeule penſée lui doit ſuffire pour rejetter toutes les loüanges des hommes. Elle doit voir un néant attaché à toutes les qualitez qui y ſervent de matiére. Quoi qu'on lui diſe, on ne lui dit point qu'elle ne ſoit pas dans une privation totale de tout bien réel & ſolide, tant qu'on ne l'aſſure pas qu'elle ait la cha-

charité. Or il eſt clair, ſelon l'Apôtre, que toutes ces qualitez ne l'en aſſurent pas, quand elles ſeroient même ſolides & effectives. Que ces qualitez ſoient eſtimables & loüables en elles-mêmes, comme l'on dit, il ne s'enſuit pas que celui qui les a ſoit loüable & eſtimable. Car il n'eſt pas loüable s'il en abuſe, & il en abuſe s'il n'a pas la charité. Cette diſpoſition la doit donc rendre inſenſible à tout l'éclat extérieur & à tous les jugemens des hommes. Elle la doit appliquer uniquement à chercher cet unique bien de la charité, non pour ſe repaître d'une aſſurance inutile, & qui la tire de la vuë de ſon néant qui lui eſt avantageuſe, mais parce que Dieu veut que n'y ayant point d'autre bien ſolide, on faſſe tout ce qu'on peut pour l'avoir. Voilà la concluſion que S. Paul nous oblige de tirer, aprés avoir détruit tous les fondemens de la vanité des hommes.

III.

La deſcription qu'il fait enſuite des inclinations, des qualitez, & des caractéres de la charité, nous jette dans de grandes perpléxités. S'il ſuffiſoit d'y manquer en quelque choſe, & de faire quelques actions qui paruſſent contraires aux qualitez qu'il décrit, il faudroit conclure que perſonne ne l'a. S'il ſuffiſoit auſſi d'avoir quelques mouvemens & de faire quelques actions,

où l'on en pût remarquer quelques traits, il faudroit conclure que tout le monde l'a. Cependant l'une & l'autre conclusion ſeroit certainement téméraire. Les juſtes dans cette vie ayant un double eſprit, celui de Dieu, qui eſt la charité même, & qui a les caractéres que Saint Paul décrit; celui du vieil homme qui eſt la concupiſcence & qui combat par ſes déſirs corrompus ceux de l'eſprit: il paroît par néceſſité dans leurs actions des marques de ces deux principes ſi différens. Car il ne faut pas croire que l'homme ſuive toûjours dans cette guerre les impreſſions de l'eſprit de Dieu. Il arrive au contraire trés-ſouvent qu'il conſent aux déſirs de la chair; parce que, dit Saint Auguſtin, que l'eſprit ne la combat point alors ou qu'il ne la combat point aſſez fortement, *Spiritu adverſus carnem aut non concupiſcente, aut non fortius concupiſcente.* Il eſt certain d'ailleurs auſſi qu'il y a certaines actions incompatibles avec la charité, comme ce que raporte l'Apôtre S. Jean, *d'être riche des biens du monde & de fermer les entrailles à ſes fréres* qui en ont beſoin, ce qui lui fait conclure nettement que ceux qui ont cette dureté, *n'ont point en eux la charité & l'amour de Dieu.* Mais excepté certains défauts certainement alliables avec la charité, & d'autres qui ſont certainement inalliables avec elle, il y a dans

1 Jean. 3. 17.

le

le reſte une grande obſcurité, & par conſéquent un grand ſujet de ſe tenir devant Dieu dans un profond rabaiſſement. Ce qui peut y donner quelque lumiére, & nous donner ainſi plus ou moins de confiance, c'eſt que cette diſpoſition de charité que décrit Saint Paul, n'eſt point certainement une diſpoſition morte & ſterile: c'eſt une diſpoſition vive & agiſſante, & qui doit même régner & dominer dans l'ame. On en peut donc juger comme des autres paſſions dominantes, qui font que nous appellons les uns ambitieux, les autres avares, les autres voluptueux. Un ambitieux n'agit pas toûjours par ambition, ni un avare par avarice. Cependant ces paſſions ſe marquent par tant d'actions particuliéres, qu'elles font que perſonne ne héſite à donner à ceux qui en ſont poſſédez, les noms d'avares & d'ambitieux. C'eſt une impreſſion qui rejaillit du gros de leur vie & de l'amas de leurs actions particulieres, quoiqu'il y en ait pluſieurs qui ne portent pas ce caractére. Il en doit être de même de la charité; quand elle eſt véritablement dans le cœur. Elle doit porter dans l'eſprit des autres l'impreſſion de tous ces caractéres que Saint Paul lui attribuë, & faire paſſer ceux qui l'ont pour des gens patiens & debonnaires qui aiment la vérité, qui ſont toûjours diſpoſez à la recevoir, qui ſont deſintéreſſez pour eux-

mêmes, & qui cherchent effectivement le bien des autres. Enfin on peut dire que cette image qu'en fait Saint Paul, nous répréſente l'impreſſion que la charité forme dans l'eſprit des autres, & que cette impreſſion eſt un réjailliſſement du gros de la vie & des actions de ceux qui ont effectivement la charité dans le cœur. Je laiſſe à juger combien il y a peu de perſonnes dont la vie forme cette impreſſion.

I V.

L'Apôtre en marquant certains dons qui ne s'étendent pas au dela de cette vie, & d'autres qui nous ſuivent juſques dans l'autre, nous donne lieu de conſidérer la vie que nous paſſons en ce monde ici, comme un voyage qui nous méne à un pays étranger, où nous devons demeurer pour toûjours, & pour lequel nous devons faire proviſion de ce qui nous y peut être utile.

Tous les hommes ſont des voyageurs, ils vont tous en ce pays étranger, ils y vont indiſpenſablement, néceſſairement, inceſſamment. Ils y arriveront tous, non pour y faire une demeure paſſagére & en revenir enſuite, mais pour y demeurer éternellement & ſans retour. Quel eſt donc le devoir & l'intérêt de ces voyageurs, ſi non d'employer tous leurs ſoins

à ſe

à ſe préparer à ce voyage ſi important, & à faire proviſion de ce qui leur ſera neceſſaire en ce pays-là? On n'y vit que de ce qu'on y porte; & qui n'y porte rien y demeure dans une effroyable pauvreté, & dans une faim & une indigence éternelle de toutes choſes. Cependant les hommes ſont ſi inſenſez qu'ils ne s'occupent que des proviſions qui ſe conſument pendant le voyage, ſans rien reſerver pour ce lieu où ils doivent faire une demeure éternelle. Quel ſoin ne prennent-ils point pour ſe procurer des biens & des honneurs pour cette vie & à eux & à leur famille? Il ſemble qu'ils n'en auront jamais aſſez. Mais qu'elles proviſions font-ils pour le terme où ils tendent néceſſairement? Hélas on ne voit rien dans ce qu'ils amaſſent, qui ſoit propre en ce pays-là? Tout eſt pour ce monde, ſe conſume dans ce monde, ou ſe laiſſe avec le monde. Ainſi ils arrivent à l'autre nûs, miſérables, affamez, pour demeurer éternellement dans l'état où ils y ſont entrez.

V.

Il y en a qui ſemblent faire des proviſions pour cette autre vie, & amaſſer des treſors qui leur y pourront ſervir. Ils font quantité d'œuvres qui paroiſſent bonnes. Ils prêchent, ils inſtruiſent, ils amaſſent des

des connoiſſances de quantité de véritez qui regardent les choſes de Dieu. Il ſemble que ce ſoient de grands marchands qui ayent un extrême deſir de faire fortune en l'autre monde, mais ils ſe trompent miſerablement dans le chois de ce qu'ils amaſſent. Ils ſe chargent de marchandiſes de contre-bande, de monnoyes qui n'ont point de cours en ce pays-là, de choſes inutiles que l'on ne permet point d'y faire paſſer. C'eſt qu'ils ne comprendent pas aſſez, qu'il n'y a qu'une marchandiſe qui ſoit bonne pour l'autre monde; & c'eſt celle que l'Apôtre nous marque quand il nous dit: *la charité ne finira jamais*: CHARITAS *nunquam excidit*. Il n'y a donc que la charité & ce qui a pour principe la charité, qui ſoit reçû en l'autre vie, & qui y ait cours. Quand on en fait proviſion, on eſt riche pour jamais. On achette avec elles toutes ſortes de biens ſans la perdre & ſans la diminuer. Elle ſuffit pour toutes ſortes de beſoins, ou plûtôt elle fait qu'on n'a jamais de beſoins, & que l'on poſſéde en abondance toutes ſortes de biens: *Charitas nuſquam excidit.*

VI.

Heureux ceux qui auront faît proviſion de cette marchandiſe vivante & éternelle, qui ne périt point! Mais malheureux ceux qui

qui n'auront amaſſé que de ces œuvres éclatantes par la ſurface, qui n'ont pour principe que des motifs d'intérêt, de vanité, de paſſion. Quand leurs magaſins ſeront déployez à la mort, quand leurs œuvres ſeront peſées au poids du ſanctuaire, elles ſeront toutes rebutées par le défaut du principe qui les a produites. Car enfin Dieu qui n'eſt que charité, eſt incapable d'approuver autre choſe que la charité. Craignons cette pauvreté qui naît du mauvais chois des proviſions, autant que la pauvreté de ceux qui n'en font aucune. Et en effet c'eſt preſque la même choſe: car ceux qui agiſſent par des motifs humains dans leurs bonnes œuvres, peuvent avoir l'éternité dans l'eſprit; mais ils ne l'ont point dans le cœur. Il y a toûjours en eux quelque déſir ſecret de quelque bien temporel dont ils déſirent joüir: mais il n'y a que la charité qui cherche purement le Royaume de Dieu & ſa juſtice: *Caritas ſola vult bonum.*

VII.

Quand j'étois enfant, je parlois comme un enfant. V. 11.

Saint Paul, pour nous faire comprendre combien les connoiſſances que nous avons de Dieu & des choſes de Dieu dans cette vie, ſont différentes de celles que nous en

en aurons dans l'autre, compare les premiéres aux foibles connoiſſances d'un enfant, & les autres aux lumiéres d'un homme parfait. La comparaiſon eſt forte: mais l'on peut dire que la diſproportion de l'autre vie à celle-ci eſt telle que l'Apôtre n'en répréſente encore qu'une petite partie. Pour ſuivre l'idée qu'il nous fournit, nous en devons conclure que les anges & les Saints en voyant agir les hommes, même les plus ſenſez & les plus raiſonnables, ne les regardent que comme des enfans. En effet toutes les penſées des hommes ſont des penſées d'enfans, & toute leur conduite n'eſt qu'une conduite d'enfans. Les plus grandes choſes leur paroiſſent petites & les touchent peu, les petites leur paroiſſent grandes & les touchent beaucoup. Ils voltigent de penſée en penſée, parce qu'ils ne pénétrent rien à fond. Ils ne connoiſſent des choſes que de légéres ſurfaces, & n'approfondiſſent rien. Ils ne ſçavent ni s'affliger, ni ſe rejoüir, ni craindre, ni ſe raſſurer. Ils tremblent pour des choſes de néant, & ils ſont inſenſibles aux plus grands périls. Ils n'ont aucun ſentiment quand ils perdent ce qu'ils ont de plus précieux; & ils s'abatent quand on ne leur ôte que ce qui leur eſt inutile, ou même ce qui leur nuit. Ils marchent au hazard & ſans lumiére dans le che-

chemin de la vie; & ſi Dieu ne prenoit ſoin de les empêcher de ſe jetter dans des précipices, ils s'y jetteroient à tout moment. Toutes les connoiſſances qu'ils ont de l'autre vie, & des choſes éternelles, ſont ſombres, vacilantes, ſuperficielles, & infiniment différentes de leur vérité: & quoi que Dieu la communique aux Saints durant le tems de cet éxil en divers degrez, les uns plus clairs & plus élevez que les autres; néanmoins la plus grande clarté des connoiſſances de cette vie n'eſt encore qu'une nuit obſcure en comparaiſon du jour de l'éternité.

VIII.

Voilà l'état de tous les hommes, même les plus éclairez. Cependant, ce qui eſt étrange, c'eſt que ce ſont ces connoiſſances ſi imparfaites, ſi petites, ſi obſcures, qui ſont l'objet de leur vanité. La connoiſſance claire que les Saints ont des choſes divines, en eſt incapable, parce qu'elle eſt toujours jointe avec une connoiſſance égale du néant de la créature. Mais la grande miſére des hommes dans cette vie eſt que ce qu'ils connoiſſent le moins, eſt leur foibleſſe & leur ignorance. C'eſt ce qui les rend capables de s'élever de leurs connoiſſances, quelque étroites & quelque obſcures qu'elles ſoient. Ce ſont des pauvres

vres & des miſérables enflez de l'opinion de leurs richeſſes; des malades languiſſans pleins de confiance de leurs forces. Car toute leur vanité a ſa ſource dans une double ignorance; ignorance de l'imperfection des connoiſſances humaines qu'ils eſtiment, & pour leſquelles ils s'eſtiment : ignorance des vrayes lumiéres & des vrayes connoiſſances, qui ſont celles que nous aurons en l'autre vie. Si nous ne les avons pas en celle-ci, nous pouvons connoître au moins combien elles ſurpaſſent celles que nous avons en ce monde. Nous pouvons y aſpirer par nos deſirs: nous pouvons dire avec ſaint Bernard: O *vérité, la patrie des exilez, & la fin de leur exil, je vous voi de loin: mais je ne ſçaurois entrer en vous, étant retenu par ma chair, & n'étant pas digne d'être admis en vous par le poids de nos pechez!* O VERITAS, *exulum patria; exilii finis, video te: ſed intrare non poſſum, carne retentus, ſed nec dignus admitti peccatis gravis!* Si nous étions bien pleins de ſes ſentimens, nous ne ſerions pas ſi faciles à nous elever pour les foibles lumiéres que nous pouvons avoir en cette vie, ſoit ſur les choſes divines, ſoit ſur toutes les autres choſes du monde.

IX.

Il eſt vrai que ces foibles connoiſſances peuvent être des dons de Dieu, & des rayons de la lumiére éternelle ; qu'elles nous ſont données pour nous conduire dans cette vie, & qu'en cette qualité bien loin d'être mépriſables, elles ſont dignes d'être recherchées avec ſoin, & doivent être l'objet de nôtre reconnoïſſance, quand Dieu nous en fait part. Mais il y a bien de la différence entre regarder ces dons & ces lumiéres de Dieu comme des guides de nôtre chemin qui ſervent à nous découvrir où nous devons mettre nos pas, afin de parvenir aux lumiéres de l'autre vie, & de les regarder en elles-mêmes & ſans ce raport, & de s'élever de leur excellence. Les regarder de cette maniére, c'eſt les corrompre & les détruire. Elles ne nous ſont pas données pour nous y arrêter : mais pour nous conduire plus loin. Elles ne ſont pas nôtre fin, mais des moyens pour y arriver. Elles ne doivent point borner nos deſirs: mais nous montrer où ils doivent tendre. C'eſt ce que l'Apôtre nous aprend par cette Epitre, en nous faiſant voir que toutes les lumiéres que nous pouvons avoir en ce monde, doivent être anéanties; qu'ainſi nous devons aſpirer à un autre jour & à une autre lumiére qui

eſt

eſt celle de l'éternité *Car ce que nous avons maintenant de ſcience & Prophetie*, dit cet Apôtre, *eſt trés imparfait; mais lors que nous ſerons dans l'état parfait, tout ce qui eſt imparfait, ſera aboli*: :EX PARTE *enim cognoſcimus & ex parte Prophetamus. Cum autem venerit quod perfectum eſt, avacuabitur quod ex parte eſt.*

SUR

SUR L'EVANGIE DU DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

Assumsit JESUS duodecim, & ait illis. &c. *Lus.* 18. 31. 43.

Jesus prénant à part les douze Apôtres, *leur dit; enfin nous nous en allons à Jéruſalem, &c.*

I.

L'EGLISE qui connnoît les déréglemens étranges qui regnent en ce tems ici parmi pluſieurs de ſes enfans, & qui a deſſein d'y oppoſer toutes les digues & toutes les barrieres, dont elle ſe peut aviſer, a jugé que c'en étoit une fort convenable que de leur propoſer l'Evangile où JESUS-CHRIST allant à Jéruſalem avertit ſes diſciples de ſa mort prochaîne, & de tous les outrages qu'il devoit ſouffrir. Elle a ſupoſé, âvec raiſon, qu'il y en auroit qui ſeroient detournez de ſe laiſſer

laiſſer aller aux emportemens des autres par l'idée qu'elle leur preſente de la mort de JESUS-CHRIST & de la vie qu'il a menée dans la vuë de cette mort. Car il paroît par cet Evangile qu'il avoit toujours cet objet devant les yeux ; qu'il marchoit dans la vuë de ſa mort ; & que ç'a été ſa diſpoſition perpetuelle durant ſa vie. Les autres hommes s'aveuglent facilement dans la penſée de leur mort : & comme ils ne la voyent préciſément en aucun endroit de leur vie, ils font en ſorte qu'ils ne la voyent nulle part, & que cette penſée vague qu'ils doivent un jour mourir, ne les touche point. Mais JESUS-CHRIST n'en pouvoit pas faire de même. Il voyoit préciſément le tems & toutes les circonſtances de ſa mort ; & le deſir qu'il avoit d'accomplir cet ordre de ſon Pére, l'y tenoit continuellement apliqué. Qui ne conclura de là que rien ne peut être plus honteux à des Chrêtiens que de s'occuper des folies du monde ; eux dont la profeſſion eſt d'imiter un chef qui a toujours eu la mort, la croix, & les ſouffrances dans l'eſprit & dans le cœur ? La vie Chrétienne c'eſt d'avoir *par la foi* JESUS-CHRIST *habitant dans le cœur*: CHRISTUM *habitare in cordibus veſtris*, dit ſaint Paul. Or on ne l'y ſçauroit avoir qu'en y ayant ſa croix & ſes ſouffrances ; & l'on ne ſçauroit y avoir ſa croix & ſes ſouffrances, & s'occu-

Eph. 3. 17.

per

en même tems des extravagances de ce tems-ici. Il faut oublier JESUS-CHRIST pour y prendre plaiſir: & il n'y a qu'à ſe ſouvenir comme il faut de JESUS-CHRIST mourant pour en concevoir de l'horreur.

II.

L'Egliſe ſuppoſe encore que la conſideration de la mort de JESUS-CHRIST & de ſa vie crucifiée pourra porter les Chrêtiens à la penſée de leur propre mort. Car ſi JESUS-CHRIST y étoit condanné par l'ordre de ſon Pére pour les crimes des hommes, les hommes y ſont condannez par ſa juſtice pour leurs propres crimes. Il eſt vrai qu'ils n'en ſçavent pas le tems, mais ils en ſçavent l'arrêt; & cet arrêt ſe peut exécuter en tout tems. Il n'y en a point où ils n'en ſoient menacez, & où ils ſoient aſſurez de ne pas mourir. Il leur eſt d'ailleurs ſi important de mourir comme il faut, que pour peu de raiſon qu'ils ayent, ils doivent conclure qu'ils n'ont pas trop de tems pour ſe préparer & pour ſe diſpoſer à ſacrifier leur vie à Dieu, comme JESUS-CHRIST lui a ſacrifié la ſienne: qu'ils doivent donc vivre comme il a vécu, & avoir continuellement leur propre mort dans l'eſprit, comme JESUS-CHRIST y a eu la ſienne. Ils ne doivent point ſéparer le ſouvenir de ces deux morts de celle de JESUS-CHRIST & de la leur. Le

ſouvenir de la mort de JESUS-CHRIST eſt la ſanctification & la conſolation de leur propre mort: mais la penſée de leur propre mort eſt un hommage qui eſt dû à la mort de JESUS-CHRIST. Il eſt mort pour nous; il faut donc tâcher de mourir pour lui, & de rendre nôtre mort un ſacrifice agréable à Dieu, en l'uniſſant à la Sainteté du ſacrifice de JESUS-CHRIST. Le moyen d'allier avec ces penſées celles des folies du monde? Et n'eſt-il pas bien clair que ſi les Chrêtiens les avoient un peu fortement dans l'eſprit, ils n'auroient que de l'horreur pour tous les dérégle-mens de ce tems-ici?

III.

On doit ajoûter que les Chrêtiens ne doivent pas ſeulement s'occuper de la mort de JESUS-CHRIST ni de celle qu'ils doivent ſouffrir un jour, mais qu'ils doivent ſe croire obligez à une mort préſente & continuelle. Car la mort à laquelle ils ſont condannez n'eſt pas ſeulement la mort de leur corps, mais la privation de toutes les choſes du monde. Il faut que l'homme meure à toutes les créatures; parce qu'il eſt condanné à les perdre toutes. Cette mort ſpirituelle doit néceſſairement précéder celle de leur corps. Car ſi la mort corporelle trouve encore l'ame attachée

chée aux créatures, elle ſera jointe à la mort éternelle ou à des douleurs demeſurées. Il faut donc que l'ame, pour éviter ce danger, répande cette mort tous les tems de ſa vie, & qu'elle s'accoutume à mourir à tout & à ſe priver de tout, afin de n'avoir qu'à achever ſon ſacrifice en mourant à la vie du corps. Il faut qu'elle ſacrifie chaque jour tantôt une choſe & tantôt une autre: & ſi elle entre bien dans ces penſées de mortification & de mort, on ne ſera pas en peine de la faire renoncer aux vains divertiſſemens de ce tems-ci, puiſqu'elle ſe croira obligée de mourir & de renoncer aux plus légitimes, & qu'elle regardera comme un grand bien cette diſpoſition continuelle de mourir à tout.

IV.

Il eſt vrai que cette Philoſophie de mort eſt entenduë de peu de perſonnes. Les Apôtres dans l'état imparfait où ils étoient encore, *ne comprirent rien* à ce que JESUS-CHRIST leur annonçoit de la ſienne: & la plupart des Chrêtiens ne ſongent de même qu'à vivre, & banniſſent, tant qu'ils peuvent, de leur eſprit, l'idée de la mort. C'eſt qu'ils ne comprennent pas non plus que les Apôtres, la néceſſité de cette mort, corporelle & ſpirituelle. Ils ſont aveugles à cet égard; & c'eſt peut-*V.* 34.

être, par cette raiſon que l'Egliſe, enſuite de ce qui eſt dit de la mort de JESUS-CHRIST, nous propoſe encore le miracle que JESUS-CHRIST fit en la perſonne d'un aveugle de Jérico; afin de porter ſes enfans qui ſont aveuglez par l'amour du monde, à deſirer de recouvrer la vuë de l'ame avec la même ardeur que cet aveugle deſira de recouvrer la vuë du corps. Il eſt l'image des mauvais Chrêtiens par ſon aveuglement. Mais il ne l'eſt pas par le deſir qu'il avoit d'en ſortir. Il eſt au contraire par-là leur modelle, & il leur montre ce qu'ils dévroient faire. L'Egliſe employe donc le récit qui eſt fait dans l'Evangile de la guériſon de cet aveugle, pour marquer aux Chrêtiens que s'ils ſont ſi malheureux que d'être privez de la vuë ſpirituelle, comme cet aveugle l'étoit de la corporelle, ils doivent imiter ſon empreſſement à la recouvrer, & dire, comme lui, à JE-
V. 38. SUS-CHRIST: *Jeſus fils de David ayez pitié de moi*; afin d'obtenir par-là que JESUS-CHRIST jette les yeux ſur eux, & qu'il leur diſe, comme il fit à cettte hom-
V. 42. me: *Voyez; vôtre foi vous a ſauvez.*

V.

V. 39. Les troupes qui ſuivoient JESUS-CHRIST, s'oppoſérent à cet aveugle, & le voulurent faire taire, parce que ſes cris

les

les importunoient: mais il n'en cria que plus haut. Les gens du monde de même ne manquent guéres de s'oppoſer à ceux qui veulent ſe convertir, & qui ſe conſidérant comme aveugles tâchent d'obtenir de Dieu qu'il les éclaire. Tout cela les importune. Ils ne veulent pas que d'autres changent de vie; parce qu'ils n'en veulent pas changer eux-mêmes. Ils craignent de s'y croire obligez; & ainſi ils vont au devant de cette penſée, en détruiſant, autant qu'ils peuvent, dans les autres, ces mouvemens de converſion. L'unique reméde eſt de ſe mettre au deſſus de leurs jugemens & de leurs diſcours, & de ne s'en adreſſer à JESUS-CHRIST qu'avec plus d'inſtance. C'eſt à quoi la contradiction des hommes nous doit porter. Il faut qu'elle nous faſſe faire de nouveaux efforts, afin de ſurmonter cet obſtacle; & c'eſt le ſeul moyen d'être entendu & exaucé de JESUS-CHRIST. Cette perſévérance fait taire le monde, & il eſt contraint de louer dans la ſuite ce qu'il deſaprouvoit au commencement, comme ceux, qui virent que cet aveugle avoit recouvré la vuë, le louérent ſans doute de n'avoir point ceſſé de crier.

VI.

L'Egliſe deſire cette même gueriſon à ſes enfans aveuglez; & en attendant qu'ils

crient pour eux-mêmes, elle commence à crier pour eux en disant à Dieu : *Seigneur, faites que je voye*: DOMINE, *ut videam* : Faites connoître à mes enfans, Seigneur, la folie de ces plaisirs qui les transportent. Faites-leur connoître combien les objets qui les occupent, sont indignes de leur état. Faites-leur voir les demons qui se moquent d'eux en les engageant dans ces excez & dans ces déré-
Isa. 5. glemens. Découvrez leur les précipices
14. & les abîmes où ils sont poussez; la mort qui les presse; *l'enfer qui s'ouvre pour les engloutir:* DILATAVIT *infernus animam suam, & aperuit absque ullo termino.*

Ouvrez leurs yeux pour reconnoître que ces compagnies déréglées où ils croyent trouver leur bonheur, sont des compagnies d'aveugles & d'insensez, qui s'entredonnent la main pour s'abîmer tous ensemble dans l'enfer. Qu'ils connoissent, Seigneur, leur état & leur misére, & qu'ils tâchent d'en sortir en recourant à vous qui étes l'unique lumiére qui peut éclaircir les aveuglez spirituels, en leur découvrant où ils sont, & ce qui se passe autour d'eux. Voilà ce que l'Eglise souhaite pour ses enfans: & ses souhaits sont souvent exaucez par la guérison de quelques uns de ces aveugles volontaires, comme les desirs de cet aveugle le furent par JESUS-CHRIST.

Mais

VII.

Mais ces déſirs de l'Egliſe ne ſont exaucez qu'entant qu'ils obtiennent pour ces aveugles la connoiſſance de leur aveuglement, & le déſir d'en ſortir. Quiconque étant aveugle ne le connoît point, eſt incapable d'être guéri. C'eſt ce que JESUS-CHRIST diſoit aux Phariſiens par ces paroles: *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché: mais maintenant vous dites que vous voyez*, & c'eſt cela même qui fait que *vôtre pêché demeure* toûjours *en* vous: SI *caci eſſetis non haberetis peccatum: nunc verò dicitis: Quia videmus, peccatum veſtrum manet.* Si vous étiez aveugles; c'eſt-à-dire ſi vous reconnoiſſiez vôtre aveuglement, vôtre pêché ne ſubſteroit pas: mais il ſubſiſte, parce que vous étes clair-voyans. La premiére lumiére que Dieu donne à une ame pour la ramener à lui, eſt celle qui la convainc de ſon aveuglement & de ſa miſére, & qui lui fait déſirer d'en ſortir: & c'eſt ce qui eſt marqué dans cet Evangile ici par cette demande que JESUS-CHRIST fit à cet aveugle: *Que voulez-vous que je vous faſſe*, & par la réponſe de l'aveugle: *Seigneur faites que je voye*: DOMINE *ut videam.* *Verſet 41.*

Il connoiſſoit donc ſon aveuglement, & il déſiroit ſincérement d'en ſortir; c'eſt

ce qui manque à la plûpart de ceux qui veulent paſſer pour pénitens. Ils n'ont point une vraye connoiſſance de l'effroiable état où l'ame eſt réduite par le péché. Il ne le regardent pas comme l'extrémité de la miſére. Ils ne connoiſſent point ce qu'ils doivent à Dieu & ce qu'ils ſe doivent à eux-même. Ils ne veulent pas même qu'on les éclaire ſur beaucoup de choſes qu'ils ne veulent point faire : & ils réſiſtent aux lumiéres qu'on leur voudroit donner. En un mot, ils ſont aveugles, & déſirent peu d'être éclairez. Ainſi ils ne diſent point à JESUS-CHRIST du fond du cœur avec cet aveugle : *Domine ut videam.* C'eſt la raiſon pour laquelle il y a ſi peu de pénitens qui obtiennent d'être delivrez de leur aveuglement, quoi que JESUS-CHRIST ſoit bien plus diſpoſé à les en guérir, s'ils le deſiroient comme il faut, qu'à guérir, comme il fit, cet aveugle de l'aveuglement du corps.

VIII.

Cet aveugle demande de voir, mais il ne marque point en quel degré de vuë il déſire d'être rétabli. Il lui ſuffit d'être diſtingué des aveugles. Il ſuffit à une ame pénitente, que Dieu la diſcerne de ceux qui ſont dans l'aveuglement du péché, qu'il la mette au nombre de ceux qui le ſervent ſincérement. Tout rang, toute place lui eſt

eſt bonne. Tout lui ſuffit, pourvû qu'elle ne demeure pas dans ce nombre malheureux d'aveugles volontaires, & dans ce corps de méchans animé par le démon. Elle demande à Dieu ſimplement de voir. Elle lui laiſſe tout le reſte. C'eſt une humilité qui convient à un vrai pénitent de ſe contenter de la meſure de la grace que Dieu lui donne. Il lui ſuffit d'être dans la maiſon de ſon pére. Il n'y demande aucun honneur ni aucune conſidération, mais il demande à Dieu ce que l'enfant prodigue aprés ſon retour, demandoit à ſon pére: *Traitez-moi comme un des ſerviteurs qui ſont à vos-gages:* FAC *me ſicut unum de mercenariis tuis.*

IX.

JESUS-CHRIST attribuë la guériſon de cet aveugle à ſa foi: *Fides tua te ſalvum fecit.* Ce n'eſt pas qu'outre la foi, il n'eût encore beſoin d'une opération miraculeuſe qui lui redonnât la vûë: mais le principal des miracles de JESUS CHRIST étoit toûjours le don de la foi, qu'il faiſoit intérieurement à ceux qu'il devoit guérir, & par lequel il leur faiſoit mériter d'obtenir la guériſon extérieure. Tout étoit fait en quelque ſorte pour eux, quand ils étoient parvenus à ce degré de foi. Ainſi c'étoit à quoi ils devoient principalement tendre. On ne voit que trop de

de malades ſpirituels qui s'empreſſent d'être guéris par l'abſolution des Prêtres : mais ils ne penſent pas aſſez que comme l'effet de l'abſolution eſt certain, en ſuppoſant & une vraye foi & une vraye converſion dans les pénitens, auſſi n'a-t-on pas droit de l'attendre à moins que le Miniſtre de JESUS-CHRIST ne puiſſe dire : *Vôtre foi vous a ſauvé :* FIDES *tua te ſalvum fecit* ; non pour attribuer aux diſpoſitions du pénitent l'effet de l'abſolution, mais pour marquer ſeulement la néceſſité de ces diſpoſitions, & la certitude de l'effet de la guériſon, ſuppoſé que ces diſpoſitions s'y trouvent. Ce doit donc être le principal objet & le principal ſoin des véritables pénitens. C'eſt à quoi ils doivent travailler qu'à ſe mettre en état qu'on leur puiſſe dire : *Fides tua te ſalvum fecit :* & ſi l'on différe de les abſoudre pour les y mieux diſpoſer, ce retardement leur eſt ſalutaire & avance leur guériſon effective ; parce qu'il avance ce qui l'obtient, & ſans quoi on ne la peut obtenir, qui eſt la véritable converſion.

Fin du I. Vol. de la premiere Partie.

ANT
17[illegible]